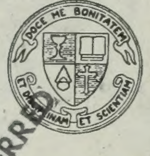

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01874877 2





ST. BASIL'S SEMINARY
TORONTO, CANADA

TRANSFERRED

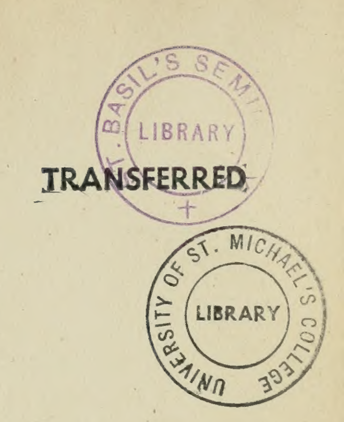
LIBRARY

GIFT OF

The Monastery of the Precious Blood, Toronto



BV
5080
.J6314
1892
v. 1
SMR


ST. BASIL'S SEM
LIBRARY
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

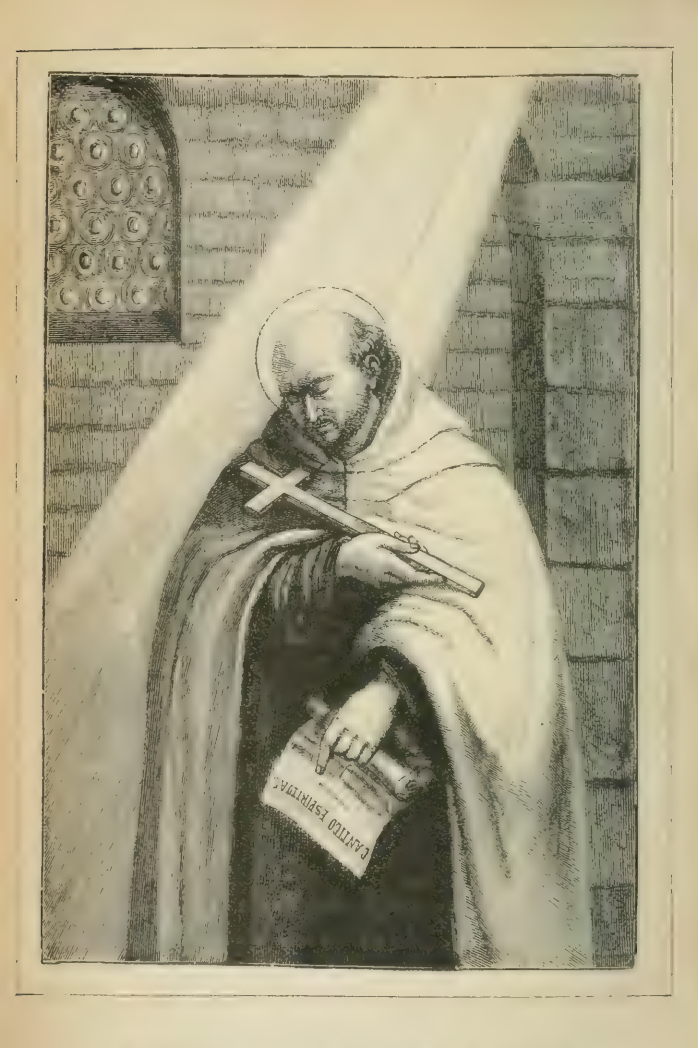
http://www.archive.org/details/vieetoeuvresspir01john

VIE ET ŒUVRES

DE

SAINT JEAN DE LA CROIX

POITIERS. — IMPRIMERIE OUDIN ET Cie.



SAINT JEAN DE LA CROIX

VIE ET ŒUVRES SPIRITUELLES

De l'Admirable Docteur Mystique le Bienheureux Père

SAINT JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ
ET COOPÉRATEUR DE LA SÉRAPHIQUE MÈRE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS
DANS LA FONDATION DE LA RÉFORME
DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

TRADUCTION NOUVELLE
FAITE SUR L'ÉDITION DE SÉVILLE DE 1702
PUBLIÉE
Par les soins des CARMÉLITES DE PARIS

PRÉFACE

Par le T. R. Père CHOCARNE
(PROVINCIAL DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS
ÉDITION ORNÉE DE TROIS GRAVURES SUR ACIER

TOME PREMIER

TROISIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE RELIGIEUSE H. OUDIN

PARIS
10, RUE DE MÉZIÈRES, 10

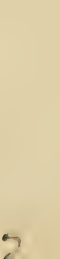
POITIERS
4, RUE DE L'ÉPERON, 4

1894

DEC - 1 . 53

REGI AUTEM SÆCULORUM IMMORTALI, INVISIBILI
DIGNUS ES, DOMINE,
ACCIPERE LIBRUM, ET APERIRE SIGNACULA EJUS
et omnem creaturam, quæ in cœlo est, et super
terram et sub terra, et quæ sunt in mari, et quæ in eo
OMNES AUDIVI DICENTES:
SEDENTI IN THRONO, ET AGNO BENEDICTIO, ET
HONOR
ET GLORIA, ET POTESTAS, IN SÆCULA SÆCULORUM.

AU ROI DES SIÈCLES IMMORTEL, INVISIBLE.
VOUS ÊTES DIGNE, SEIGNEUR,
DE PRENDRE LE LIVRE ET D'EN OUVRIR LES SCEAUX
et j'entendis toutes les créatures, qui sont dans le ciel,
et sur la terre et sous la terre, et dans la mer, et dans toute
son étendue, qui disaient :
A CELUI QUI EST ASSIS SUR LE TRONE, ET A L'AGNEAU
BÉNÉDICTION, HONNEUR, GLOIRE ET PUISSANCE
DANS LES SIÈCLES DES SIÈCLES.



APPROBATION

Archevêché
de Paris.

Paris, le 24 novembre 1876,
en la fête de saint Jean de la Croix.

Mes Révérendes Mères,

Vous avez voulu donner au public une traduction nouvelle des Œuvres de votre Bienheureux Père saint Jean de la Croix. Vous n'avez rien négligé pour que cette publication fût digne de votre piété filiale, comme le prouve le témoignage des pieux et savants examinateurs auxquels ce travail a été soumis.

Nous n'avons pas à apprécier ici la doctrine de saint Jean de la Croix, dont les livres sur la Théologie mystique sont, au jugement du Saint-Siège, remplis d'une sagesse céleste. Mais nous ajouterons, avec les examinateurs, que la traduction nouvelle, *fidèle au texte et au génie de la langue espagnole*, *conserve la pensée et l'ex-*

pression même du saint auteur ; que par la scrupuleuse conformité avec l'original, elle sera non seulement sans danger pour les âmes pieuses auxquelles elle s'adresse, mais encore leur sera, par son style élégant et correct, d'une lecture agréable, fortifiante et très propre à les embraser du feu de l'amour divin.

Nous approuvons donc volontiers, mes Révérendes Mères, votre traduction nouvelle des Œuvres de saint Jean de la Croix et nous en recommandons la lecture aux fidèles.

Veuillez, mes Révérendes Mères, agréer l'assurance de mon religieux dévoûment en Notre Seigneur.

† François,
Archevêque de Larisse (1).

---

(1) Aujourd'hui le Cardinal Richard, Archevêque de Paris.

En 1876 nous avons eu le bonheur de faire déposer aux pieds du saint et bien-aimé Pontife Pie IX, de douce mémoire, un exemplaire du Cantique Spirituel et de la Vive Flamme d'amour de notre Bienheureux Père saint Jean de la Croix, accompagné d'une lettre dans laquelle nous témoignions à l'illustre Prisonnier du Vatican notre amour, notre obéissance et notre filial dévoûment. Sa Sainteté a daigné y répondre par sa Paternelle bénédiction. Elle a été pour nos cœurs le plus précieux encouragement à terminer la tâche qui nous avait été confiée.

Die 7. Junii 1876.

Deus Vos benedicat benedictione perpetua

Pius PP. IX.

AVERTISSEMENT

La vie de saint Jean de la Croix, placée en tête de ses Œuvres, que nous publions pour la troisième fois, est celle du Père Jérôme de Saint-Joseph, Carme déchaussé, qui l'écrivit en 1618, vingt-sept ans seulement après la mort du Saint. De toutes les vies qui ont été composées dans la suite, celle-ci, publiée pour la première fois en français, est non seulement la plus ancienne, mais aussi certainement l'une des meilleures, ce qui lui valut d'être placée en tête

des Œuvres du Saint dans la grande édition de Séville, 1702, la seule reconnue exacte et complète.

Ce choix est à lui seul une précieuse recommandation de la part d'hommes qui mirent un tel soin à expurger les Œuvres de leur illustre Réformateur de tout ce qui s'y était glissé de fautes, d'additions et de lacunes dans le siècle précédent.

Au reste, l'époque même où cette vie fut écrite lui donne le principal mérite de tout travail historique, l'authenticité. L'auteur était contemporain du Saint, et n'a pu apprendre les faits qu'il rapporte et les détails intimes qu'il révèle, que de la bouche de ceux qui l'ont connu, ont vécu avec lui dans les mêmes monastères et auraient pu contrôler et révéler tout récit contraire à la vérité.

C'est en particulier ce qui donne un caractère incontestable d'authenticité aux faits inouïs de persécution dont le Bienheureux Jean de la Croix fut victime de la part de ceux qui ne pouvaient accepter l'idée d'une réforme dans le Carmel. Nous n'avons pas cru devoir rien taire de ce que le Père Jérôme de Saint-Joseph raconte de ces incroyables sévérités, d'abord parce que c'est de l'histoire, et que ce qui se disait et s'im-

primait le lendemain de la mort du Saint, en Espagne, du vivant même de ses persécuteurs, doit pouvoir se redire aujourd'hui, en France, après plus de trois siècles; et aussi parce que chez nous, où la réforme du Carmel a seule survécu, les descendants de ceux qui ont maltraité saint Jean de la Croix n'existent plus, et que là où ils existent encore, ils seront les premiers, nous n'en saurions douter, à désavouer leurs ancêtres espagnols du XVIe siècle.

Cette vie se recommande encore par un caractère que l'on recherche volontiers à notre époque dans la vie des saints et que l'on aime à y rencontrer, celui d'une physionomie vivante, animée et parlante. De nos jours on a rompu fort heureusement avec la tradition de cette hagiographie sèche, froide, décolorée du siècle dernier, où l'homme et le saint sont également amoindris, où l'on efface tout ce qui sent le merveilleux, sous prétexte de légende, où l'on se fait scrupule de mettre en relief les qualités naturelles, de peur de tomber dans le profane. On aime à retrouver aujourd'hui l'homme sous le saint et à reconnaître cette nature humaine qui vit en chacun de nous, sous la main de l'Artiste divin qui la façonne à sa propre image. Assurément le style, la manière et la méthode du

Père Jérôme de Saint-Joseph ne sont pas ceux des historiens de nos jours ; mais le voisinage du Saint dont il esquisse la physionomie donne à son récit une chaleur naturelle, une couleur locale, un souffle de vérité, de candeur et de piété, qui nous révèlent une grande âme dans saint Jean de la Croix, nous font vivre de sa vie et nous embaument du parfum de ses héroïques vertus.

Il est vrai, l'attrait de ces grands exemples est encore dépassé dans saint Jean de la Croix par celui de ses écrits dont nous offrons une traduction nouvelle, complète, et, nous le croyons, plus fidèle que celles qui ont paru jusqu'à ce jour. Nous nous réservons de donner en tête de ses Œuvres, dans le second volume, une appréciation plus étendue de ces immortelles pages toutes remplies des trésors d'une doctrine mystique, où viennent puiser chaque jour plus volontiers les âmes avides de perfection et de sainteté.

Nous aimons à rappeler que la Préface qui est en tête du premier volume des Œuvres est due à l'excellente plume d'un digne Fils de saint Dominique, le T. R. Père Chocarne, connu depuis longtemps par différentes publications, et en particulier par son intéressant ou-

vrage intitulé : « Vie intime et religieuse du T. R. Père Lacordaire ».

Ce premier volume se termine par les seules lettres de saint Jean de la Croix qui aient échappé à la persécution, dont sa correspondance était l'objet comme sa personne. Il en reste dix-huit, dont huit *sont inédites en français. On y a ajouté un petit opuscule adressé à ses religieux ; puis ses maximes et avis spirituels que le Saint écrivit sans garder l'ordre des matières, comme le prouve le manuscrit original conservé dans la famille du Mis de Contadero. Plus tard les collecteurs de l'édition de Séville les classèrent par divisions et y mirent des titres. Enfin quelques poésies piéuses où se révèle le cœur séraphique de ce grand Saint.*

Les trois autres volumes contiennent ses Œuvres les plus importantes : La Montée du Carmel et la Nuit obscure ; le Cantique Spirituel et la Vive Flamme d'amour.

TÉMOIGNAGES

DE DIFFÉRENTES PERSONNES GRAVES

Avec approbation de l'esprit et de la doctrine

DU

BIENHEUREUX PÈRE SAINT JEAN DE LA CROIX

I

Le Révérend Père Jean l'Évangéliste.

Tiré des informations faites pour la canonisation du Saint.

J'ai vécu pendant plus de neuf ans dans la société de notre bienheureux Père Jean de la Croix, et j'atteste que je lui ai vu écrire à Grenade presque tous les livres qu'il a composés. Or jamais, ni pour s'aider dans ce travail, ni pour préparer les instructions sans nombre qu'il faisait, soit en public, soit au Chapitre, jamais je ne l'ai vu ouvrir aucun livre. Il n'en avait pas d'autres dans sa cellule que la sainte Bible et un exemplaire de la Fleur des Saints. D'ailleurs, il était depuis longtemps déjà profondément savant dans la scolastique, dans les divines Écritures et dans la doctrine des saints ; et il ne consacrait à l'étude d'autre temps que celui de l'oraison ; dans laquelle il était toujours plongé et absorbé. Dans de pareilles conditions, le voir écrire des livres mystiques, l'entendre parler de Dieu et commenter les paroles des livres saints,

était chose merveilleuse. Jamais on ne l'interrogeait sur un texte sacré sans qu'il l'expliquât avec une abondance intarissable ; et il arrivait quelquefois pendant les récréations que l'heure s'écoulait, et bien plus que l'heure, à répondre aux questions qu'on lui adressait. On pourrait parler indéfiniment sur ce sujet sans l'épuiser jamais. Qui ne connaît, et qui pourrait comprendre dans toute son étendue le don de sagesse que lui avait communiqué Notre-Seigneur ? Toutes ces voies si sublimes de l'oraison et de la perfection qu'il enseignait, il les connaissait de science expérimentale, comme nous en avons la preuve dans ses livres, où il est facile de constater que sa doctrine n'est autre chose que le fruit de l'expérience et de la pratique, qui, avant de passer par sa plume, avait d'abord passé par son âme.

II

Don Thomas de Tamayo de Vargas,

Historiographe du roi, dans une étude sur les écrivains illustres du royaume de Tolède.

Frère Jean de la Croix ou d'Yépès. La ville d'Yépès a toujours été rangée avec raison parmi les plus célèbres du royaume de Tolède. Si, en effet, l'on considère son origine, elle peut, selon l'opinion de plusieurs savants, le disputer en antiquité à toutes les autres ; et ils se persuadent qu'elle a reçu son nom de *Joppé*, ville de Palestine ou de Phénicie, dont Josué, Denis, Pline et Solin ont parlé. Quelques autres soutiennent, non sans fondement, qu'elle est cette Hippo voisine de Tolède, et dont Tite-Live fait mention. Si on l'étudie sous le rapport de la fertilité, elle produit en si grande abondance toutes sortes de fruits qu'il n'en est aucune qui la surpasse par ce côté. Sa fécondité en grands hommes est inépuisable, et si l'on comptait les hommes illustres dans la vertu et dans les lettres qu'elle a

produits, on en trouverait un nombre incalculable. Entre tous ceux qui, par l'éclat de leur nom, ont porté sa gloire au loin, et qui l'ont illustrée par leurs écrits, qui ne connaît l'illustrissime et révérendissime seigneur Don Diégo d'Yépès, célèbre en Religion par sa science profonde et sa haute autorité ? La sagesse du roi catholique Philippe II, après l'avoir choisi dans l'Ordre si célèbre de Saint-Jérôme pour en faire son conseiller et son confesseur, l'éleva au siège de Tarragone. C'est à sa plume si pieuse que nous devons le récit des combats et des victoires des martyrs d'Angleterre, et il a raconté dans un beau livre la vie et l'admirable sainteté de notre compatriote sainte Thérèse. Le Père Rodrigue d'Yépès, du même Ordre, a imité son zèle en publiant non seulement l'histoire de quelques saints d'Espagne, mais encore celle de ses rois.

Don Diégo d'Yépès, prêtre de Tolède, a fait un traité approfondi des œuvres de miséricorde et des autres vertus chrétiennes, et il a traduit en notre langue saint Augustin et Paul Orose. Le Père Antoine d'Yépès ne leur cède ni en érudition, ni en intelligence, ni dans les travaux qu'il a publiés. Dès ses plus jeunes années il revêtit l'habit de saint Benoît ; et transporté d'admiration pour les anciens Pères de cette grave et sainte Religion, il s'appliqua avec un zèle incroyable et une infatigable ardeur à mettre en lumière leurs grandes actions pour le bien de ceux qui viendraient plus tard. Nous en avons la preuve dans la chronique en sept volumes qu'il a composée, ouvrage dont ni le temps, ni les événements n'amoindriront jamais la valeur et dont la réputation est impérissable.

Mais le V. P. Jean, leur illustre parent, les surpasse tous sans comparaison aucune. Il changea l'ancien nom d'Yépès pour prendre le surnom de la Croix, lorsque, quittant pour l'amour de Dieu la famille de ses pères, il entra dans les rangs d'une autre plus admirable, et jeta les fondements de la Réforme avec cette véritable héroïne et céleste maîtresse sainte Thérèse de Jésus. Son père, Gonzalve d'Yépès, conserva le nom

de sa patrie et celui de ses ancêtres. Sa mère était Catherine Alvarez, originaire de Tolède, l'un et l'autre appartenant à une famille parfaitement honorable et sans tache. Il eut deux frères, l'aîné François qui mourut à Medina del Campo, en opinion de sainteté, et Louis que Dieu retira de ce monde en bas âge. Le Père Jean fut le plus jeune ; il illustra dès ses plus tendres années Hontiveros, ville de la juridiction d'Avila, comme sainte Thérèse illustra elle-même cette dernière ville, semblable à un nouvel astre brillant au même ciel pour l'immortelle gloire de ce pays.

Sa vie très sainte surpasse tout ce qu'on en peut dire de plus admirable ; mais comme d'autres en écrivent une histoire digne de lui, je ne veux pas la défigurer en l'abrégeant ici. Il me suffit de dire que ses ouvrages spirituels, qui ont été imprimés plusieurs fois, sont en grande estime non seulement parmi nous, mais encore parmi les étrangers qui en ont enrichi leurs langues.

Ceux que nous avons entre les mains sont :

I. *La Montée du Carmel.* — II. *La Nuit obscure.*
III. *Le Cantique spirituel.* — IV. *La Vive Flamme d'amour.*

Ces ouvrages sont un moyen souverainement efficace pour faire entrer les âmes dans le chemin de la plus parfaite union avec Dieu, et au jugement d'hommes aussi savants que pieux, il y a dans leurs admirables pages plus de mystères que de mots. Il ne faut pas s'en étonner, puisque, comme Nicéphore l'a dit de saint Denis l'Aréopagite, « il a traité de la plus haute « contemplation des choses divines, et il les a exprimées dans « des maximes si profondes et dans un style si sublime, que « l'esprit humain livré à lui-même est incapable de s'élever « si haut. » C'est pour cela que l'on compare la doctrine si profonde de ce nouvel investigateur des secrets du ciel, avec celle de cet ancien et très saint théologien. En effet, si on

l'examine avec attention on reconnaîtra, sans en pouvoir douter, que le V. P. Jean a imité le grand saint Denis non seulement dans les sujets qu'il a traités, mais encore dans les titres de ses ouvrages. L'un a écrit de la *Théologie secrète ou mystique;* l'autre a conquis le surnom de *Docteur mystique*, à cause des mystères renfermés dans ses écrits. L'un, nous le savons, a écrit des *Hymnes sacrés;* de l'autre nous possédons le *Cantique spirituel.* La sublimité des écrits de l'un et de l'autre est si grande, que l'on peut bien appliquer à l'un les attributs de l'autre, en sorte que notre affection aussi bien que son mérite nous portera désormais à nommer le B. P. Jean de la Croix : « Un oiseau dont le vol sublime pénètre les « cieux, un homme puissant dans la connaissance des mys- « tères et illuminé des splendeurs de la foi. »

III

Le Très Révérend Père Jean de Vicuna,

Recteur du collège de la Compagnie de Jésus à Ubeda, dans les informations faites en cette ville pour la canonisation du Bienheureux Père.

J'ai entendu une foule de personnes parler avec la plus grande estime de la profonde humilité, de la rigoureuse pénitence et de la très sublime oraison du vénérable Père Jean de la Croix ; et de ce que j'ai lu dans les livres qu'il a écrits, je conclus que ce saint homme, comme un autre saint François, pratiquait une sévère pénitence extérieure jointe à l'abnégation de soi-même, à la mortification intérieure et à un ardent amour pour Dieu. Car j'ai su beaucoup de choses des austérités de ce saint religieux, le Père Jean de la Croix, et du violent amour qui l'embrasait pour Dieu, dont ses ouvrages ne sont que l'expression.

La tendresse et l'affection qu'il y exprime sont la preuve évidente qu'il parle de science expérimentale, et qu'il éprouvait en lui-même le dénuement de tous les goûts sensibles et

le plus intime amour pour Dieu, comme l'on peut s'en convaincre en les lisant. Il suffit en effet de les lire pour se sentir l'âme enflammée, et il n'en faut pas davantage pour comprendre la grande charité et le brûlant amour qu'il ressentait lui-même pour Notre-Seigneur. J'ai lu et relu tous les écrits de ce saint religieux, et la doctrine qu'ils contiennent m'a toujours semblé une théologie mystique remplie d'une sagesse toute céleste. Elle est également la preuve sans réplique des sublimes et incomparables lumières dont l'âme de l'auteur était éclairée, comme aussi de l'étroite union qu'il avait avec Dieu.

Et quoique j'aie lu beaucoup d'auteurs qui ont écrit de la théologie mystique, il me semble n'avoir jamais rencontré une doctrine aussi solide ni aussi élevée que celle du Père Jean de la Croix. Ceux qui l'étudient sentent en leur âme de grandes lumières pour s'avancer dans le chemin de la vie spirituelle. Pour moi, quoique j'aie fait peu de progrès dans cette voie, en les lisant je ressens ces effets dans mon âme et j'éprouve une grande chaleur spirituelle qui alimente en moi l'amour de Dieu. C'est pourquoi je les estime et les vénère, et je m'en sers pour mon profit particulier aussi bien que pour l'avancement des âmes dont je suis chargé. Ne les ayant pas, je les ai fait transcrire. Parmi les œuvres remplies de ce langage et de cette sagesse céleste qu'il a composées, il m'est tombé entre les mains un court traité appelé la Petite Montagne, où ce saint auteur enseigne comment l'âme peut s'élever à la perfection. Je l'estime beaucoup, parce qu'il est écrit de sa propre main et qu'il contient une excellente doctrine spirituelle, et j'en ai fait présent à Madame Térèse de Zuñiga, Duchesse d'Arcos, comme d'un riche trésor. Je sais que ces ouvrages ont été transcrits bien des fois, et j'ai fait moi-même tirer de ce petit livre des copies que j'ai distribuées à diverses personnes doctes, comme à d'autres qui ne le sont pas, et toutes ont grandement apprécié cette œuvre autant pour la doctrine qui s'y trouve que pour la sainteté de l'auteur.

IV

LE TRÈS RÉVÉREND PÈRE JEAN PONCE DE LÉON,

Professeur de théologie de la sainte Religion des Minimes de saint François de Paule, et consulteur qualificateur au conseil royal de la suprême et générale Inquisition.

J'ai vu les Œuvres spirituelles du saint et mystique Docteur le V. P. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé, de la très illustre Religion de Notre-Dame du Mont-Carmel. Ne dirait-on pas que c'est de cette florissante Réforme qu'a parlé saint Ambroise, quand il s'est écrié en son sermon 83 : *O hæreditas certe pretiosa, in qua plus relinquetur, quam possideat, qui largitur ; pretiosa plane hæreditas quæ dum a Patre transfertur ad filium, meritorum quodam fœnore duplicatur.* « O précieux héritage dans lequel on reçoit plus « que ne possède celui qui donne! Héritage infiniment pré- « cieux, qui en passant du père au fils est doublé des mérites « placés à usure. » Nobles enfants ceux qui, en reconnaissant le saint prophète Élie pour leur Père, saluent dans le V. P. Jean de la Croix le réformateur de leur Religion, à qui ses ouvrages ont mérité en toute justice le nom de docteur dans la théologie mystique! « car, selon la pensée de saint Ambroise, « personne ne peut parler que celui qui a profondément « scruté les divines Écritures, qui en est pénétré, qui les a di- « gérées, qui se les est si parfaitement assimilées par un con- « tinuel usage qu'elles lui sont comme passées en nature. » *Nemo loqui potest nisi qui scripturas omnes penitus excusserit, imbiberit, concoxerit tantoque usu contexerit, ut in naturam abisse videatur.* Celui qui veut porter sans usurpation le nom de maître, doit avoir étudié si profondément la sainte Écriture, qu'il puisse, après s'en être emparé et l'avoir comme transformée en soi, en parler avec autant d'aisance que de lui-

même. C'est ce que dit saint Anastase de Nicée, lorsqu'il enseigne que celui qui écrit pour les autres doit avoir une connaissance approfondie de l'Ancien et du Nouveau Testament : « Il doit, « par une laborieuse étude des divines Ecritures, amasser un « trésor de l'Ancien et du Nouveau Testament, auquel il em- « prunte des armes à l'heure du combat. » *Per laboriosam divinarum Scripturarum lectionem sibi recondit thesaurum veteris et novi Testamenti, et ex eo expromit tempore disputationis.*

Tout cela, le V. P. Jean de la Croix l'a merveilleusement accompli dans ses mystérieux cantiques d'où les rayons de l'amour divin s'échappent avec tant d'éclat et d'abondance, qu'on peut appliquer à ses ouvrages ce que dit le grand Isidore de Péluse dans le IVe livre de ses Épîtres : « *Quemadmodum enim fax in illumini nocte apparens sua sponte oculo allicit : sic virtus omnes homines illuminare apta nota est. Nec in solos homines virtus vim habet : felicissime in libris hisce effusa varietas et angelos admiratione sparserit, moveat vel astra matutina et filios Dei in jubilum ad libri voces suborta claritudo.* » « Comme un « flambeau qui apparaît dans les ténèbres d'une nuit profonde « attire spontanément les regards, ainsi la vertu est-elle faite « pour éclairer tous les hommes. Et ce n'est pas seulement sur « les hommes qu'elle exerce son influence, mais la variété si « heureusement répandue dans ces livres transporte d'admira- « tion les Anges eux-mêmes, et la lumière qui étincelle au « bruit de leurs paroles fait tressaillir d'émotion les astres du « matin et palpiter de joie les enfants de Dieu. » C'est en éclairant l'intelligence de ceux qui lisent ces divins écrits que cela se fait, et en enflammant leur volonté de l'amour de Jésus-Christ. Ceux donc qui, après avoir pris connaissance de ces écrits, désirent connaître et pratiquer la véritable union avec Dieu, doivent, dit le glorieux saint Basile, « éclairés de la foi, conti- « nuer à briller en s'adonnant aux œuvres de la vraie lu- « mière. » *Accensi fide persistent operibus veri luminis relucentes.* Saint Basile, or. 1.

V

Le Très Révérend Père Thomas Daoiz,

Professeur de théologie au couvent de Saint-Thomas de Madrid, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, qualificateur de l'Inquisition générale.

Les Œuvres spirituelles pour conduire une âme à la parfaite union avec Dieu composées par le V. P. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé, et Père de la réforme de N.-D. du Mont-Carmel, contiennent une doctrine non seulement sainte et parfaitement catholique, mais encore grave, savante et des plus utiles qui aient été écrites pour conduire une âme à la perfection. On y enseigne avec autant de clarté que d'élévation les moyens de purifier les puissances sensitives et intellectuelles de l'âme, et de parvenir à la contemplation et à l'union parfaite avec Dieu. Il est vrai que cette doctrine étant aussi sublime qu'extraordinaire, elle exige des expressions un peu obscures pour le lecteur ; mais la suite de la doctrine fait connaître la signification de ces manières de parler selon le sens de la phrase mystique. De sorte qu'il paraît bien par là que cette doctrine est sainte, catholique et très conforme à la Théologie enseignée dans l'école.

VI

Le Très Révérend Père Diego del Campo,

De l'Ordre du glorieux Père saint Augustin, qualificateur de l'Inquisition générale, et examinateur de l'archevêché de Tolède.

Les Cantiques de l'âme avec Jésus-Christ Notre-Seigneur par lesquels le très religieux P. Jean de la Croix s'est efforcé, avec toute la vigueur de son esprit, d'imprimer en notre âme

les communications que nous devons avoir avec Notre-Seigneur, sont dignes d'un si grand homme, et cet ouvrage est capable de réchauffer la tiédeur de ce siècle.

VII

Le docteur Don François Miravete,

Auditeur et doyen en la cour de justice d'Aragon établie à Saragosse ; homme d'une piété et d'une érudition rares. Tiré d'une lettre à une personne religieuse.

Il y a déjà plusieurs années que j'ai prié et supplié Notre-Seigneur dans mes pauvres oraisons d'exalter jusqu'à l'honneur de la Béatification son grand ami et fidèle serviteur le P. Jean de la Croix. A la vérité, je ne l'ai pas connu pendant sa vie ; mais les livres qu'il a composés et qui sont pleins d'une doctrine céleste pour la consolation, la lumière et la direction des personnes spirituelles, le font assez connaître. Ils manifestent clairement la sainteté de leur auteur et l'excellence de ses vertus, par lesquelles il parvint en cette vie mortelle, grâce à l'oraison et aux exercices de la mortification et de la pénitence, à l'union divine jusqu'au degré de la divine transformation. Il était si enflammé de l'amour de Dieu, que c'était un séraphin sous une figure d'homme. Ses livres enseignent merveilleusement les sentiers et les chemins pour parvenir à cette union et transformation en Dieu. Ils nous montrent les difficultés et les obstacles qui nous empêchent d'arriver à cette admirable fin et d'aborder à ce bienheureux port. Pour dire ce que, dans mon étroit et pauvre jugement, je pense de sa doctrine, je crois qu'elle a été infuse et révélée. J'entends dire que plusieurs personnes savantes et spirituelles de ce Royaume, adonnées à l'oraison et au recueillement, estiment beaucoup ses ouvrages et les ont fait acheter afin d'avancer dans le chemin de la perfection à l'aide de ces cé-

lestes documents ; et ceux qui ne les ont pas les désirent et les cherchent pour la même fin.

VIII

La célèbre Université d'Alcala.

A la prière du Révérendissime Père Général des Carmes réformés, nous avons lu avec le plus grand soin et l'attention la plus soutenue les livres du T. V. P. Jean de la Croix, premier Carme déchaussé, que M. le Recteur et la Faculté de cette insigne Université d'Alcala nous ont mis entre les mains. Non seulement nous n'y avons rien trouvé de contraire à la foi catholique, aux bonnes mœurs et à la doctrine des saints Pères, mais encore tout ce qu'ils contiennent est très utile pour diriger les personnes spirituelles et pour les dégager des illusions dont elles sont victimes lorsqu'elles font trop d'état de visions et de révélations qui causent à elles-mêmes et aux autres les plus grands préjudices. La doctrine que renferment ces livres nous paraît être un souverain remède contre ce mal. Il est impossible que ceux qui les liront attentivement ne reconnaissent pas tout d'abord que l'auteur les a écrits avec une assistance particulière de l'Esprit divin et une ardente ferveur. Il le fallait pour traiter ce sujet avec une si parfaite délicatesse, et pour le prouver si à propos par l'autorité des divines Écritures. Pour toutes ces causes, et surtout parce que la doctrine est aussi sûre qu'elle est utile à ceux qui conduisent les âmes dans la vie spirituelle, il nous semble que chacun doit avoir continuellement ces livres sous les yeux.

IX

L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR DON FRANÇOIS DE CONTRERAS,

Conseiller d'État de Sa Majesté catholique, Président de la cour suprême et royale de Castille et grand commandeur de Léon, dans l'abrégé qu'il fit du livre de la *Montée du Carmel* composé par le Bienheureux Père saint Jean de la Croix.

Les admirables écrits du Vénérable Jean de la Croix, premier Père des Carmes déchaussés, m'étant tombés entre les mains, j'en ai admiré la céleste doctrine qui m'a semblé comme un solide aliment pour les parfaits ; et non seulement pour les âmes déjà parvenues à la perfection, mais aussi pour celles qui aspirent à s'y élever. Comme elle est beaucoup plus remplie de suc spirituel que de ce qui peut satisfaire une vaine curiosité ou un esprit frivole, les petits et ceux qui sont nouvellement engendrés à Dieu y cherchent et y trouvent ce lait dont ils ont besoin. Les paroles de l'auteur sont vives et pleines de vertus ; sa doctrine saine, irréprochable et profitable à tous ; le plan, la disposition des matières et l'ordre des idées parfaitement heureux ; le style facile, soutenu et en harmonie avec les sujets qu'il traite. Enfin, on trouvera tous ses ouvrages si embaumés d'une érudition et d'une sagesse toute céleste, qu'il semble vraiment, soit que l'on considère la doctrine mystique ou les rapports de la forme avec le fond, qu'un nouveau Denys s'est révélé à l'Église, qui ne diffère de l'Aréopagite que par une facilité et une suavité de style plus grande, et qui par ces qualités l'emporte sur lui. Sollicité par toutes ces considérations et pressé du désir de profiter des lumières d'un si grand docteur, comme je voyais sa doctrine éparse et disséminée çà et là dans tous ses ouvrages, je me résolus d'en composer un court abrégé. Je le commençai en effet pendant les quelques loisirs que je pus

trouver, et je résumai, selon la mesure de mon impuissance, le premier de ses ouvrages, intitulé la *Montée du Carmel*, sans pouvoir trouver le temps de continuer ce travail. J'ai fait cet abrégé en latin, soit parce que cette langue qui est plus concise convient mieux au sujet, soit parce qu'elle est plus généralement répandue et connue d'un plus grand nombre. En sorte que, si ce modeste travail vient un jour ou l'autre à tomber dans le domaine de la publicité, il pourra rendre de plus grands services. Tel est mon sentiment sur le saint auteur et sur ses livres, aussi bien que la raison de cet opuscule.

X

L'ILLUSTRISSIME SEIGNEUR DON FRANÇOIS-ANTOINE PEREZ,

Évêque d'Urgel, extrait d'une lettre qu'il écrivit à la Vénérable Mère Anne de Jésus, fondatrice des Carmélites déchaussées en France et en Flandre.

Je renvoie à Votre Révérence les Œuvres de votre Vénérable Père et Maître Jean de la Croix, dont vous avez désiré que je prisse connaissance. Elles sont si admirables, que si j'en juge d'après mon pauvre esprit, votre sainte Religion peut s'y voir comme dans un éclatant miroir de sa plus haute perfection. Si vous faites une si austère profession de marcher dans la voie purgative, ces livres enseignent la manière d'y parvenir dans un traité intitulé pour cette raison la *Nuit obscure*, comme si l'homme spirituel devait se perdre lui-même de vue jusqu'à pouvoir dire de lui en un certain sens ce que saint Paul disait du Christ : « *Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus ainsi.* » Si c'est dans les lumières de la voie illuminative que vous marchez, elles resplendissent dans ces pages de telle sorte qu'on peut y voir ce que disait le même Apôtre : « *Ce n'est pas sur la sagesse des*

hommes que repose notre foi, mais sur la vertu de Dieu, jusqu'à pouvoir ajouter ce qu'il ajoutait lui-même : « *Pour nous, nous avons la pensée de Jésus-Christ.* » Si enfin vous êtes parvenu aux riches sommets de la vie unitive, on en voit si clairement la perfection dans ces ouvrages qu'il semble toucher du doigt ce que dit encore saint Paul : « *Celui qui s'unit au Seigneur devient un seul esprit avec lui.* » Ainsi Votre Révérence doit regarder ces livres comme un trésor du ciel, et bien plus encore, puisque avec la pratique de ces salutaires enseignements ils révèlent, à mon sens, l'éclatante sainteté de celui qui les a composés. Je prie Votre Révérence de vouloir bien me recommander à Notre-Seigneur dans ses prières.

XI

L'illustrissime seigneur Don François-Augustin Antolinez,

De l'Ordre du glorieux saint Augustin, archevêque de Santiago.

Le livre du Serviteur de Dieu et Vénérable Père Jean de la Croix enseigne le dépouillement de tout ce qui n'est pas Dieu et l'abnégation de soi-même dont parle l'Évangile ; il en pose les principes, il en explique la pratique, il apprend à l'aimer. Il se sert excellemment des saintes Écritures qui se rattachent à son sujet. Il prouve clairement qu'il a écrit sous les inspirations de l'Esprit-Saint et dans la lumière de Dieu ; en sorte qu'il peut dire avec Notre-Seigneur : *Ma doctrine n'est pas la mienne, mais la doctrine de mon Père qui m'envoie.* C'est un grand bonheur que ces ouvrages soient livrés à la publicité, pour le bien des âmes qui s'adonnent à l'oraison et pour les maîtres qui les dirigent.

XII

Les éminentissimes cardinaux, le cardinal Torres et le cardinal Detti,

Dans les lettres rémissoriales données pour procéder à la canonisation du Bienheureux Père.

Le Vénérable Père Jean de la Croix a écrit des livres de Théologie mystique répandus en différents pays, remplis d'une céleste sagesse, exprimés dans un style si sublime et si admirable que sa science, au jugement de tous, n'est point une science acquise par les resssources de l'esprit humain, mais une science révélée d'en haut et infuse du Ciel. La lecture de ces ouvrages est éminemment utile pour apprendre à faire le discernement entre les vraies et les fausses révélations, et pour fortifier les âmes dans le chemin et la pratique de la perfection. C'est pour cela que ceux qui les étudient en comparent la doctrine avec celle de saint Denys l'Aréopagite.

XIII

Témoignage du très docte et très vénérable Père Jean-Baptiste de Lezana,

Que l'éminentissime cardinal Ginetti approuva et proposa à la sacrée Congrégation des Rites.

L'examen des Œuvres du serviteur de Dieu Jean de la Croix, selon la forme des nouveaux décrets (page 54, § *Præterea*), dont m'a chargé la sacrée Congrégation, fut confié au Père Carme Jean-Baptiste Lezana, l'un des consulteurs de cette Congrégation. D'après la relation qu'il a présentée par écrit, il constate que dans ces ouvrages il ne se trouve rien ni contre la foi, ni contre les bonnes mœurs, qu'ils ne contiennent aucune doctrine nouvelle, étrange ou éloignée de l'enseignement commun de l'Église, mais, tout au contraire, une doctrine d'une élévation si sublime que c'est à peine si l'on peut trouver rien de plus admirable, à moins que ce ne soit dans les livres sacrés.

XIV

Notre glorieuse Mère sainte Térèse de Jésus

Écrivant à la Vénérable Mère Anne de Jésus, prieure du couvent des Carmélites déchaussées de Véas.

« Votre plainte, ma fille, me paraît plaisante. Vous dites, assurément sans raison, que vous manquez de directeur, alors que vous avez près de vous le P. Jean de la Croix, qui est un homme céleste et tout divin. Je vous assure, ma fille, que depuis son départ je n'en ai trouvé dans tout le royaume de Castille aucun autre qui lui ressemble, et qui inspire tant de ferveur aux âmes dans le chemin du ciel. On ne saurait croire dans quel délaissement me jette son absence. Considérez donc toutes que dans ce saint homme vous possédez un grand trésor ; il est à propos que toutes les religieuses de votre monastère traitent avec lui des intérêts de leurs âmes, et elles connaîtront clairement le profit qu'elles en tireront pour avancer dans la perfection. Car Dieu lui a donné un talent et une grâce particulière pour gouverner les âmes. »

La Sainte avait coutume de dire aussi que le P. Jean de la Croix était une des âmes les plus pures et les plus saintes qui fussent dans l'Église de Dieu, et que Notre-Seigneur lui avait donné d'immenses trésors de lumière et de sagesse céleste.

XV

Notre Mère la sainte Église,

Dans l'Office du Bienheureux Père.

Il fut puissant en œuvres et en paroles (1). Il a écrit des livres de Théologie mystique qui, au jugement de tous, sont vraiment admirables.

(1) Luc, xxiv, 19.

ABRÉGE DE LA VIE

DU BIENHEUREUX PÈRE

SAINT JEAN DE LA CROIX

PAR LE PÈRE

JÉROME DE SAINT JOSEPH

CARME DÉCHAUSSÉ

ABRÉGÉ DE LA VIE

DU BIENHEUREUX PÈRE

SAINT JEAN DE LA CROIX

AVANT-PROPOS

La sainte Religion du Carmel, selon les lois de la génération parfaite, eut dans sa formation première et dans sa naissance une Mère et un Père. La Mère, à laquelle appartient la plus large part dans cette génération spirituelle, fut la très sacrée Vierge Marie, Notre-Dame, bien qu'elle n'ait été qu'entrevue dès cette époque, par le grand prophète Élie notre patriarche, sous la figure d'une petite nuée mystérieuse, à l'ombre de laquelle il la vénéra de longs siècles avant sa naissance ; et c'est en son honneur qu'il institua son antique et sainte Religion. Il est donc vrai de dire que cette céleste Vierge fut le principal auteur et la pa-

tronne de cet Ordre. C'est à ce titre qu'elle a toujours été, et que maintenant encore elle est toujours, selon le plan divin et en toute vérité, sa protection spéciale, son abri le plus sûr et sa très fidèle tutrice. Le Père de cette même Religion fut le grand thaumaturge et très saint prophète Élie, l'ardent zélateur de la gloire de Dieu, la voix de ses oracles, et la manifestation de sa toute-puissance, venu au monde à travers les flammes, emporté dans un char de feu, et réservé en un très délicieux séjour pour défendre l'Église dans les derniers temps.

C'est de ces incomparables parents que naquit la très illustre et très antique famille du Carmel. Et lorsque, à l'époque de sa rénovation par la réforme des Déchaussés en Espagne, ce même Ordre fut engendré de nouveau et comme formé une seconde fois, le Ciel, conformément au même plan, le pourvut une fois encore pour accomplir sa régénération d'une mère et d'un père. La Mère, car c'est à elle ici encore qu'appartient le premier rang et la part principale, fut la très illustre vierge, notre sainte Mère Thérèse de Jésus, le portrait vivant et admirablement parfait de la céleste et immaculée Vierge Mère. Comme en effet cette auguste Vierge, sans porter la moindre atteinte à l'honneur virginal, mais bien plutôt en le

consacrant, était devenue divinement féconde; ainsi Thérèse, à son imitation, tout en conservant pour son divin Époux le précieux trésor de sa virginité, devint en même temps la Mère spirituelle d'innombrables enfants en Jésus-Christ. Le Père de ce même Carmel réformé fut un autre Élie qui, rempli de son esprit comme Jean-Baptiste dont il portait le nom, vint au monde armé d'un zèle ardent, enveloppé des austérités de la pénitence, et plus tard fut élevé, lui aussi, dans les flammes d'un séraphique amour, jusqu'à la sphère de la plus haute perfection.

Tel fut notre Bienheureux et très dévot Père saint Jean de la Croix, la lumière et la première gloire de cette famille réformée, le maître, le guide et le chef de la Religion des Carmes déchaussés. Bien que l'on ne puisse nier, en effet, qu'il est, lui aussi, le fils spirituel et le premier-né de notre Mère sainte Thérèse, il n'en est pas moins vrai, qu'il est en même temps le père de ses autres frères par le soin qu'il a pris de les élever dès leur naissance, et par sa sollicitude à procurer leur avancement dans la vie spirituelle.

Comme dans l'histoire sacrée le frère qui élève un autre frère s'appelle son père, selon que le grand docteur de l'Église saint Jérôme l'explique de Ner, que l'Écriture appelle le père de Cis, et de

Nathan qu'elle nomme le père d'Igaal (1) ; ainsi, dans notre histoire à nous et dans la réforme du Carmel, nous appelons à bon droit du nom de père, le premier-né de notre Mère sainte Thérèse et le frère de tous les fils déchaussés de la Sainte, car, quoiqu'il soit son fils aussi bien qu'eux, c'est lui qui le premier par sa doctrine et son exemple nous a élevés dans les observances de la règle des Déchaussés, adaptée à la condition et à la vie des hommes.

Si cette glorieuse Sainte, comme étant la Mère universelle de tout l'Ordre et notre fondatrice, donna au Bienheureux Père, et en sa personne à tous les autres, les exemples et les enseignements du Ciel, autant que cela fut permis à son état et à sa condition de femme ; elle ne put toutefois, en donnant elle-même l'instruction aux religieux et en demeurant au milieu d'eux, être leur modèle. Aussi la divine Majesté a-t-elle eu soin de suppléer à ce qui lui manquait de ce côté, en lui donnant un fils capable de remplir, dans l'éducation des autres frères, l'office de Père et de Maître. Cet homme admirable pourrait, absolument parlant et avec une excellence merveil-

(1) Dicitur Ner genuit Cis, non quod eum genuerit, sed quod eum educaverit, genuisse eum dicitur. (Quæstiones hebraïcæ, 1, Paralip., VIII, 35. Migne, *Patr. lat.*, t. XXIII, p. 379.)

leuse, être le seul et unique fondateur de toute cette famille, si Dieu n'eût réservé le titre et la prérogative de première et principale fondatrice à notre Mère sainte Thérèse de Jésus.

Pour le moment, il suffit de remarquer que, afin de rendre cette seconde génération de l'ancien Carmel semblable à la première, le Seigneur, après lui avoir donné pour Mère une sainte Thérèse, qui était le portrait frappant de la sainte Vierge, lui donna pour Père un saint Jean qui fut le parfait imitateur d'Élie. L'un et l'autre, je veux dire le Père et la Mère, aussi admirablement ressemblants qu'ils étaient parfaits; l'un et l'autre, d'une vie si innocente qu'elle ne fut jamais flétrie d'aucune faute grave, et d'une virginité si immaculée que leurs entretiens inspiraient la pureté; l'un et l'autre, écrivains sublimes de la théologie mystique, maîtres dans la doctrine des saints docteurs, dans la science de l'oraison; l'un et l'autre, enrichis des dons les plus précieux du Ciel, éprouvés par d'incroyables tribulations, et terminant une vie pleine de merveilles par une mort pleine de prodiges; et, pour tout dire en un mot, l'un et l'autre si parfaitement semblables et tellement un en tout, qu'ils sont en réalité comme un seul et même principe de cette Réforme.

Tel nous apparaîtra, pour ne rien dire des gran-

deurs de la sainte Mère, qui appartiennent à son histoire, tel nous apparaîtra dans cette biographie le Bienheureux Père. Homme digne des apôtres et des prophètes, puissant en paroles et en œuvres, rempli du double esprit de la vie et de la doctrine, et que le souverain Maître a revêtu d'une vertu tellement merveilleuse que, si par son exemple il jette la lumière, par sa doctrine il prêche l'exemple.

CHAPITRE I.

Naissance de notre Bienheureux Père. — Sa famille. — Sa pieuse éducation. — Preuves d'amour dont la sainte Vierge le favorise dès sa première enfance.

Notre Bienheureux Père vint au monde en Espagne, à Hontiveros, noble ville de la vieille Castille, dans le diocèse et non loin de la cité d'Avila. Son père, qui s'appelait Gonzalve de Yépès, était un rejeton de la noble race et de la ville de ce nom; sa mère, nommée Catherine Alvarez, était née d'honnêtes parents à Tolède. Malgré ce grand nom, cette famille illustre et ces alliances honorables, nous trouverons néanmoins Gonzalve de Yépès descendu jusqu'à la condition la plus obscure, et exerçant pour vivre le métier d'un pauvre tisserand. Est-ce merveille, puisque nous trouverons bien le rabot à la main saint Joseph, l'époux de la Mère de Dieu, le père nourricier du Verbe fait chair et le descendant des Rois? Le père de Gonzalve étant mort à Yépès sa patrie, un de ses

oncles, qui vivait dans le siècle à Tolède, l'emmena avec lui pour l'occuper à l'administration de ses biens. Dans ce genre de vie, l'occasion se présenta pour lui d'aller quelquefois à Medina del Campo ; et comme pour s'y rendre il passait par Hontiveros, il y descendait dans la maison d'une honnête veuve, qui vivait en société d'une jeune et vertueuse orpheline nommée Catherine Alvarez, qu'elle avait rencontrée à Tolède ; comme cette jeune personne était pauvre, honnête et d'un extérieur agréable, elle en avait eu compassion et l'avait recueillie chez elle pour l'élever comme sa fille. Après l'avoir vue, Gonzalve de Yépès sut apprécier sa vertu, sa modestie et sa retenue ; c'était à ses yeux la dot la plus riche qu'elle pût lui offrir. C'est pourquoi, sans se préoccuper de la fortune ni de ce qui brille aux yeux du monde, il demanda sa main et l'épousa dans la même ville.

En apprenant la résolution de Gonzalve, devenue déjà un fait accompli, ses parents furent blessés au vif; et, humiliés de ce qu'il avait contracté une pareille mésalliance, sans demander ni leur conseil ni leur consentement, ils le prirent en aversion, et tous l'abandonnèrent sans vouloir ni le laisser paraître en leur présence, ni entendre parler de lui. Ainsi rejeté des siens, le mal-

heureux jeune homme se tourna vers Dieu, comme il arrive ordinairement sous la pression des mépris du monde; et, se voyant sans occupation, il dut s'appliquer à celle que connaissait et qu'exerçait sa femme. C'est ainsi qu'il apprit à tisser de la soie et de la laine, aimant mieux gagner sa vie par l'exercice d'une profession obscure et laborieuse, mais honnête, que par des moyens plus faciles, mais que réprouvaient également la conscience et l'honneur.

Pendant qu'ils exerçaient cet humble état dans cette ville, Dieu bénit leur union et leur donna trois fils. Le premier, nommé François de Yépès, demeura dans le siècle, où il mena une vie exemplaire et reçut le don d'une haute oraison, pendant laquelle Notre-Seigneur le comblait de faveurs très extraordinaires, sans que l'état du mariage pût y mettre obstacle. Lorsqu'on ne s'y engage et qu'on ne le pratique que pour la gloire de Dieu, comme ce fidèle serviteur, il n'empêche nullement les sublimes communications et les faveurs célestes. François mourut à Medina del Campo. Notre-Seigneur opéra par son intercession une foule de merveilles, qui furent, peu de temps après sa mort, livrées à la publicité, ainsi que sa vie remplie de prodiges, dans un livre des plus édifiants, et sa mémoire resta en grande réputation

de sainteté. Le second, qui reçut le nom de Louis, fut moissonné dès le premier âge comme une tendre fleur, et s'en alla radieux d'innocence au Ciel, où il sembla attirer ses frères comme par la main. Le troisième fut notre Bienheureux Père saint Jean de la Croix, la plus grande gloire de cette famille prédestinée, qui avec ce seul fils eût été couronnée d'une fécondité incomparable et mille fois heureuse.

Toute cette famille fut bénie de Dieu. Le père, Gonzalve de Yépès, bien qu'il n'ait vécu que peu d'années, acheva pieusement sa vie, entouré de l'amour de Dieu et de l'affection des hommes. La mère enrichit sa pauvreté d'un grand trésor de vertus, ce qui la rendit particulièrement chère à notre Mère sainte Thérèse de Jésus. Aussi fit-elle un devoir à ses filles, les religieuses du couvent de Medina del Campo, de la protéger toujours et de la pourvoir de tout le nécessaire. C'est ce qu'elles firent pendant toute sa vie, et à sa mort elles montrèrent toute leur estime pour elle en l'enterrant parmi les religieuses, bien convaincues qu'en la conservant dans leur maison, elles possédaient une pierre des plus précieuses.

Notre Bienheureux Père vint au monde l'an de grâce 1542, sous le double règne du Souverain Pontife Paul III dans l'Eglise, et de l'empereur

Charles-Quint en Espagne. On lui donna au baptême le nom de Jean ; c'était un présage des plus heureux, soit qu'il ait pris naissance en la fête de saint Jean-Baptiste ou de saint Jean l'Évangéliste, soit pour tout autre motif de dévotion en l'honneur de l'un de ces Saints. Si nous ignorons dans lequel de ces deux jours il naquit, ou en l'honneur duquel de ces deux Saints on lui donna son nom, il semble que ce fut par une disposition particulière de la divine Providence, afin que nous puissions le rapprocher de l'un et de l'autre, puisqu'il a ressemblé à l'un et à l'autre aussi bien par le nom, que par la grâce dont il est le symbole, prince et modèle des moines comme saint Jean-Baptiste, et, comme saint Jean l'Évangéliste, écrivain sublime dans la théologie mystique. Dès le jour de son heureuse naissance, la très sainte Vierge laissa tomber sur lui un regard d'amour, et le choisit pour son fils unique et bien-aimé, comme l'on pourra s'en convaincre par les faveurs que cette auguste Maîtresse lui renouvela si souvent dans le cours de sa vie ; ainsi que nous le verrons par la suite de cette histoire.

Son père en mourant le laissa, lui et ses frères encore en bas âge, avec leur mère veuve réduite à la pauvreté, abandonnés de tous, mais par cela même à la charge de la protection de Dieu, qui

prend soin des oubliés du monde. L'honnête veuve eut beaucoup à souffrir de son extrême indigence, sans que le travail de ses mains toujours actives suffît pour y apporter remède, parce que la petite ville qu'elle habitait n'offrait aucune ressource à ceux qui n'avaient d'autre moyen d'existence que leur travail de chaque jour. C'est pour cela qu'elle la quitta pour s'en aller à Medina del Campo, ville considérable et alors très florissante par le grand nombre d'habitants et les richesses qu'y faisait affluer le commerce.

Là, elle élevait ses enfants avec une vigilance égale à sa pauvreté. Comme elle était impuissante à leur donner les biens de la terre, elle se préoccupait de leur procurer les biens du Ciel, et travaillait à leur inspirer par la bonne éducation le désir de la véritable richesse, qui est celle de la vertu, que tous peuvent posséder, les pauvres eux-mêmes et jusqu'aux plus humbles mendiants. Elle mit tous ses soins à leur enseigner les principes et les fondements de notre sainte foi ; elle leur apprit à invoquer le très doux nom de Jésus, à avoir continuellement sur les lèvres le nom béni de Marie, à prier avec les paroles et les affections de la sainte Église, à respecter tout ce qui est sacré, à craindre Dieu, à estimer le bien, à fuir le mal, à s'exercer à tous les genres de vertus. Cette

excellente mère s'occupait beaucoup de ses enfants, afin qu'à ces premiers enseignements qu'elle gravait sur la table rase de leur jeune intelligence, ne vinssent pas se mêler des impressions d'objets dangereux pour tout le reste de leur vie. Elle n'ignorait pas qu'un vase neuf conserve longtemps la bonne odeur des parfums qu'on y a renfermés tout d'abord.

Grâce à la bonne éducation qu'il reçut de sa mère, Jean, tout jeune encore, ne tarda pas à se distinguer de ses frères, et montra bientôt une inclination particulière et comme innée au bien, à la piété, à la dévotion, à l'amour et à la pratique de toutes les vertus. Il était si doux, si humble et d'un extérieur si bien composé, que son calme donnait un démenti à son âge, que son âge ne pouvait se concilier avec sa modestie, et qu'il révélait déjà, à la fleur des plus tendres années, les fruits qu'il devait avec le temps offrir à Dieu, parvenus à une si merveilleuse maturité. Sa divine majesté travaillait dès lors à le façonner selon son bon plaisir en représentant dans sa personne une admirable image de la plus haute perfection, qui commençait à se dessiner en lui par ses inclinations et ses habitudes vertueuses.

C'est à cette époque aussi que la très sainte Vierge commença à lui prodiguer ses faveurs, à

l'entourer de ses soins les plus tendres, et à lui donner les marques les plus éclatantes de son amour. Nous citerons un événement qui en est une preuve signalée.

Jean, qui, tout jeune qu'il était, savait faire chaque chose en son temps, jouait un jour avec d'autres enfants de son âge au bord d'un étang, ou d'une mare profonde et bourbeuse. Ils s'amusaient à lancer au fond de l'eau des baguettes, et à les ressaisir au moment où elles revenaient à la surface. Jean, voulant donc à son tour saisir la sienne, se pencha le corps en avant plus qu'il ne fallait, si bien que, emporté par son propre poids, il perdit l'équilibre et tomba dans le marais. Précipité tout d'abord jusqu'au fond, il revint bientôt sur l'eau, comme s'il eût été lui-même la baguette qu'il voulait saisir ; et il resta ainsi suspendu sans plonger de nouveau, sans avoir aucun mal et sans éprouver la moindre frayeur. Alors celle à qui il devait ce bienfait, et qui le délivrait d'un si immense péril, daigna se montrer à lui : c'était la Bienheureuse Vierge, l'auguste Reine des cieux. Puis, ajoutant à cette faveur une grâce nouvelle, elle étendit la main et demanda la sienne à l'enfant comme pour le tirer de là. Mais lui, voyant cette main si belle et si blanche, — car les enfants ont le privilège de contempler la beauté et

la pureté de Marie, — refusait de lui donner la sienne pour ne pas la salir de la boue qu'il avait apportée du fond de l'eau, et dont il était tout couvert. En sorte qu'il se fit entre cette auguste Reine et cet heureux enfant un dialogue et comme une lutte qui dura quelques instants, l'une continuant sa gracieuse invitation, l'autre persistant dans sa pieuse courtoisie, jusqu'au moment où arriva près de l'étang un homme que l'on dit être un laboureur, à moins que par hasard ce ne fût un Ange sous une forme humaine, ou même le glorieux saint Joseph, comme le ferait croire un bâton qu'il portait à la main et qu'il tendit à l'enfant. L'enfant le prit de ses deux mains, et son libérateur, le tirant doucement jusqu'au bord de l'eau, le déposa sain et sauf sur le rivage et disparut. N'est-il pas vraisemblable en effet que la très sainte Vierge, puisqu'elle daignait contribuer elle-même au salut de cet enfant dans le danger où il était, n'ait voulu se faire aider dans ce travail par aucun autre personnage moins digne d'elle que son saint époux?

Une fois sorti de l'eau, Jean se sentit tout joyeux ,sans aucun trouble et sans autre impression que le bonheur qu'il avait éprouvé en voyant l'auguste Reine des Cieux si douce et si belle ; et cette impression grava dans son âme une dévotion tellement impérissable pour la glorieuse Vierge

Marie, que jamais depuis lors il ne put l'oublier, non plus que le service qu'elle lui avait rendu et le bienfait qu'elle lui avait accordé en cette occasion. Le souvenir de cet événement, qui lui était toujours présent, lui causait les plus douces émotions, alors surtout qu'il passait près du lieu où il était arrivé. Ne semble-t-il pas voir l'immortel Moïse encore enfant, exposé sur les eaux du Nil dans sa petite corbeille de jonc ? Il y a toutefois cette différence entre l'un et l'autre, que la protectrice du nôtre est une bien plus noble Princesse, qui lui sauva la vie pour faire de lui le Chef d'un nouveau peuple de Dieu qu'il devait, après l'avoir délivré de l'Égypte du siècle, conduire à la terre promise du Ciel, à travers les aspérités et le désert de la solitude et de la pénitence du Carmel réformé.

CHAPITRE II.

Le démon déclare la guerre au saint enfant. — Religieuse fermeté avec laquelle Jean triomphe de l'ennemi. — Sa dévotion à servir la messe. — Son entrée à l'hôpital de Medina del Campo, 1554. — Nouvelle faveur de la très sainte Vierge.

Ces heureux commencements inquiétèrent le démon, qui entrevoyait déjà dans ces vertus précoces tout le mal que lui ferait un jour le serviteur de Dieu. Il conjecture ordinairement, longtemps à l'avance, chez ceux qui doivent être de grands saints, la haute perfection à laquelle ils parviendront, soit qu'il aperçoive dans l'équilibre des humeurs et les qualités naturelles du corps une heureuse prédisposition à la vertu ; soit que, en voyant ceux qui sont appelés à une sainteté extraordinaire, gardés par des anges d'une excellence et d'une dignité supérieure, il en vienne à soupçonner, par l'élévation de ces sublimes esprits, ce que doivent être les âmes dont ils sont les gar-

diens (1) ; soit qu'il remarque une providence exceptionnelle dont les entoure le Seigneur depuis qu'il les a mis au monde : toujours est-il qu'il pressent le choix que Dieu a fait d'eux pour en faire des saints. En un mot, que ce soit par une prévision naturelle, ou par la volonté de Dieu qui juge à propos de le lui faire connaître, l'expérience nous apprend qu'à peine un juste a-t-il fait les premiers pas dans la vie, que le démon a coutume de s'élancer à sa poursuite avec une ardente fureur et une rage cruelle.

Voyant donc dans cet enfant de bénédiction une complexion merveilleusement disposée pour la vertu, le démon, qui d'ailleurs avait été témoin de l'insigne bienfait que lui avait accordé la sainte Vierge, et de la providence spéciale par laquelle Dieu lui avait sauvé la vie, comme nous l'avons rapporté, qui peut-être aussi le voyait continuellement assisté par un Ange gardien d'ordre supérieur, le démon comprit qu'appelé à une très éminente sainteté, il lui ferait une guerre acharnée et serait pour lui un irréconciliable ennemi. Aussi résolut-il de lui couper le chemin et de prévenir d'avance, s'il le pouvait, en lui ôtant la vie,

(1) Est probabile quod majores angeli deputentur ad custodiam eorum qui sunt ad majorem gradum gloriæ a Deo electi. (SAINT THOMAS, 1, p., q. 113, art. 3, ad. 1.)

la honte et le préjudice qui devraient lui en revenir, ou du moins de l'effrayer de telle sorte que, paralysé par l'horreur de ses épouvantables prodiges, il perdît courage et devînt incapable de s'adonner aux exercices de la vertu.

Son frère aîné, le vénérable François de Yépès, a rapporté qu'un jour, alors qu'ils étaient encore tout enfants, ils revenaient ensemble de la campagne à Medina del Campo en société de leur mère, lorsque, avant d'entrer en ville, passant près d'un étang, celui-là même où était arrivé l'accident que nous avons raconté, ils virent tout à coup sortir de l'eau une effroyable bête en forme de monstre marin, qui se précipita sur Jean, la gueule béante comme pour le dévorer. Mais le saint enfant, sans crainte aucune et sans éprouver la moindre émotion, se borna, pour se défendre, à faire le signe de la croix, et à l'instant même cette affreuse apparition s'évanouit. Qui donc lui avait enseigné à affronter ainsi, sans trembler, cet épouvantable fantôme, à insulter au démon et à le mettre en fuite, sans d'autres armes que la croix, sinon la faveur de Dieu, qui dès lors le couvrait de son invincible protection, et le rendait supérieur à toute la méchanceté de l'enfer ? C'était, dès son enfance, ce qui devait se continuer pendant tout le cours

de sa vie ; je veux dire, d'une part, les efforts du démon pour le perdre par les persécutions et les souffrances qu'il a dévorées sans paix ni trêve, et d'autre part, le glorieux triomphe que ce bienheureux Père devait remporter sur lui par la mortification et la croix, en l'ajoutant à son nom et en l'implantant dans la réforme du Carmel. Cependant le temps marchait, et Jean croissait en vertu plus encore qu'en âge. Pour qu'il pût continuer toujours à la pratiquer dans une vie honorable, sa mère usait de son influence sur lui pour l'amener à choisir un état parmi les différentes professions qui s'exercent dans les rangs du peuple, afin qu'il pût ainsi les faire vivre l'un et l'autre. Mais, bien qu'il en eût essayé plusieurs en y apportant toute l'application possible, et avec le désir de les apprendre pour obéir à sa mère et lui venir en aide, il ne fit preuve ni d'aptitude ni d'adresse, et ne réussit à aucun d'eux. Dieu, qui le réservait pour de plus hautes destinées, inspira donc à sa mère la pensée de le faire étudier. Mais, arrêtée par les difficultés de l'indigence, elle ne trouva d'autre moyen que de le placer dans une école de cette ville, où les enfants pauvres et abandonnés étaient élevés dans la vertu et instruits dans les premiers éléments des lettres. C'est là que Jean se livra pen-

dant quelque temps à l'étude et aux autres exercices de cette maison, particulièrement à l'oraison et aux pratiques de piété, dans lesquelles il se montra l'exemple et le modèle des autres enfants. Ce qu'il aimait par-dessus tout, et ce qu'il pratiquait avec la plus douce consolation, c'était de servir la messe presque toute la matinée dans le couvent de la Magdeleine des religieuses Augustines ; il le faisait avec une piété si tendre et une si parfaite modestie, qu'en augmentant chez ceux qui assistaient à la messe la dévotion et le respect pour le saint Sacrifice, il leur inspirait le désir d'y assister plus fréquemment encore, et d'offrir à Dieu des cantiques de louanges. C'était précisément le contraire de ce que faisaient autrefois les coupables fils du grand prêtre Héli, que l'Esprit-Saint a condamnés en écrivant que leur péché était très grand, parce qu'ils détournaient les hommes des sacrifices du Seigneur (1).

C'est ainsi que le pieux enfant attirait à lui les yeux et les cœurs de tous, et commandait l'admiration de ceux qui, témoins de sa modestie, de ses paroles, de ses actions et de tout ce qu'il faisait, remarquaient en lui une sagesse merveilleu-

(1) Erat peccatum puerorum grande nimis coram Domino quia retrahebant homines a sacrificio Domini. (I. Reg., II, 17

sement précoce, une maturité et une prudence au-dessus de son âge.

La vertu exerce sur le cœur humain un si puissant empire, qu'elle n'a besoin, pour le gagner, d'aucun autre moyen de séduction qu'elle-même. C'est pour lui qu'on aime et que l'on estime l'homme vertueux, et il porte en lui-même, pour se faire aimer, une recommandation à laquelle on ne résiste pas. Jean de Yépès, tout jeune qu'il était, n'avait à l'affection de ceux qui le voyaient d'autres titres ni d'autres droits que sa vertu qui, même chez les enfants, possède une grande force pour attirer à elle tous les cœurs. Il n'était, il est vrai, qu'un enfant pauvre et abandonné ; mais sa modestie et son extérieur si bien composé, sa réserve et sa sagesse, tout en lui était si parfait, qu'il était aimable au delà de ce qu'on peut dire. Parmi tous ceux qui s'attachèrent à lui, il faut remarquer un gentilhomme distingué, vertueux et craignant Dieu, nommé Alphonse Alvarez de Tolède, chargé d'administrer l'hôpital général de cette ville, dont le gouvernement pouvait aller de pair avec les fonctions les plus importantes des plus grandes cités. Il lui sembla que Jean, jeune adolescent de douze ou treize années, mais qui, à cet âge, était plus mûr que les autres à vingt

ans, pourrait, dans cette maison, servir les pauvres tout en continuant ses études, et que plus tard, pourvu d'une chapellenie qu'il pensait à lui procurer et ordonné prêtre, il pourrait prendre le gouvernement immédiat de cette maison, dont il serait à la fois le surintendant et le chapelain. Il fit part de ce projet à sa mère qui, condamnée par la pauvreté à manquer de tout, regardait comme un grand bonheur pour son fils toute position qui venait s'offrir à lui. L'enfant, toujours obéissant et désireux de secourir sa mère, quitta de bonne grâce le collège pour l'hôpital, où il se rendit avec d'autant plus de joie, qu'il espérait s'y trouver dans de meilleures conditions pour servir Dieu en soignant ses pauvres.

Il n'y avait que peu de temps encore qu'il était entré à l'hôpital, lorsqu'il lui arriva un accident aussi imprévu que merveilleux, qui montra de quelle sollicitude le Seigneur entourait sa vie, et de quel tendre amour le chérissait l'auguste Vierge Notre-Dame.

Dans la cour de l'établissement était un puits très profond, donnant de l'eau en abondance et sans margelle (1). Jean, soit qu'il n'en ait pas

(1) La margelle d'un puits est l'assise de pierres qui entoure son orifice, sur laquelle porte le mécanisme destiné à puiser de l'eau, et qui permet d'en approcher sans danger.

été prévenu d'avance, soit qu'un de ses jeunes amis l'ait poussé par mégarde en jouant avec lui, soit, ce qui est le plus vraisemblable, que le démon l'ait fait pour lui ôter la vie, Jean, sans songer au danger qu'il courait, tomba dans le puits. Épouvantés de cet affreux malheur, tous ceux qui en furent témoins, sans se préoccuper de prendre au plus vite les moyens de le tirer de là, frappés de terreur et perdant toute présence d'esprit, se mirent à jeter de grands cris et à pousser des clameurs confuses, au bruit desquelles tous ceux qui étaient dans les environs accoururent en foule et s'empressèrent de chercher à lui porter secours. Ils s'approchèrent consternés de l'orifice du puits, plongeant du regard jusque dans ses profondeurs, pour s'assurer s'ils ne découvriraient pas un moyen qui pût faire espérer de le sauver. Pendant qu'ils examinaient ainsi, presque sans espoir, et tremblant que déjà noyé il ne fût englouti au fond du gouffre, ils l'aperçurent plein de vie et assis sur l'eau, d'où il répondait, parfaitement tranquille et tout joyeux, aux paroles qu'on lui adressait. Alors on lui jeta une corde, à laquelle il s'attacha lui-même, et grâce à ce moyen il sortit en parfaite santé, sans la moindre blessure et sans aucune frayeur. Émerveillés de ce prodige, tous lui

demandèrent comment il se faisait qu'il n'eût été ni submergé, ni noyé dans ce puits; et lui, tout radieux, répondit avec grande simplicité qu'une très belle dame, qu'il crut toujours être la très sainte Vierge, l'avait reçu dans son manteau lorsqu'il tomba, et l'avait soutenu sur l'eau jusqu'au moment où il en fut tiré. Cette révélation ne fit qu'ajouter à l'admiration des assistants. En voyant la vie de cet enfant qui n'était qu'une suite de prodiges et de miracles, ils se regardaient en se demandant les uns aux autres ce qui se disait d'un autre Jean, le Précurseur du Christ : *Que pensez-vous que sera cet enfant* (1) ? Et cela avec une grande raison, parce que le Seigneur, aussi puissant que riche en miséricorde, le guidait sans aucun doute de sa divine main.

(1) Quis, putas, puer iste erit ? (Luc., I, 66.)

CHAPITRE III.

Sa charité pour les malades.— Ses études.— Son application continuelle à l'oraison et sa ferveur dans les austérités de la pénitence. — Il se propose pour modèle dans ses œuvres Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Sa dévotion pour la sainte Vierge.

Le saint enfant commença à donner des preuves plus frappantes de sa vertu dans cet hôpital, où il avait l'occasion continuelle de l'exercer en assistant les pauvres, qu'il servait avec autant d'amour et d'exactitude que si, en chacun d'eux, il lui eût été donné de contempler les souffrances de Dieu lui-même. Dans ce ministère il ne se dérobait jamais aux veilles, si fréquentes qu'elles pussent être ; jamais il ne se plaignait ni de son travail ni de ses fatigues ; sa seule préoccupation, c'était d'alléger les souffrances de ses pauvres malades, qu'il soignait et consolait avec un zèle et une tendresse extraordinaires. C'est là que Notre-Seigneur commença à lui découvrir l'inépuisable

mine de la charité, et là qu'il commença lui-même à s'enrichir de ses trésors, tout en trouvant dans la pratique de cette vertu le progrès de toutes les autres. Là il apprit à compatir aux souffrances du pauvre, étendu sur un lit de douleur, dont l'unique soulagement et toute la consolation dépendent de celui qui lui prodigue ses soins.

Il embrassait les timides, pour les encourager ; il fortifiait les faibles, il tenait compagnie aux délaissés, il réjouissait par ses entretiens ceux qui étaient en proie à la tristesse, il les secourait tous dans leurs souffrances avec une exactitude et une vigilance irréprochable, sans jamais leur donner lieu de se plaindre de lui, et sans exercer jamais la patience d'aucun d'eux par sa négligence ou ses oublis, afin qu'ils pussent la réserver et la dépenser tout entière à souffrir les douleurs et les peines de leur maladie. Lorsque ces devoirs étaient accomplis, il consacrait le reste du temps à la prière et à l'étude ; et il apportait à l'une et à l'autre une application si soutenue, qu'avec l'aide de la grâce de Dieu et de son intelligence éminente, il fit en peu de temps les plus grands progrès dans l'oraison aussi bien que dans les sciences humaines.

Il étudia la grammaire et la rhétorique, et en les approfondissant il se rendit ces sciences familières.

Plus tard il suivit avec non moins de succès les cours de la faculté des arts, et pénétra ce qu'il y a de plus subtil et de plus abstrait dans la philosophie et la métaphysique. Il commença dès lors à tirer profit de ses études, en se servant des lumières qu'il avait acquises par ces sciences, pour arriver par elles à la fin spéciale et la plus légitime du savoir, qui est la connaissance de Dieu et de soi-même. Il approfondit avec une ardeur particulière cette partie de la philosophie qui explique la nature et les propriétés de l'âme. Il s'appliqua à bien comprendre ses fonctions et ses effets dans ses relations avec le corps, avec ses facultés, ses organes et ses sens, par le ministère desquels elle agit au dehors. Il chercha comment elle parvient à concevoir dans ce lieu d'exil, où elle vit dans la dépendance des formes et des images sensibles, que la philosophie et le style de l'école appellent fantaisie ou imagination ; comment ces images, qui lui viennent par les sens, peuvent en produire d'autres plus nobles et d'une nature toute spirituelle ; comment l'entendement, après avoir perçu des choses obscures, en engendre d'autres parfaitement claires, en formant dans l'acte de l'intellect une vive image de l'objet et de la chose qu'il comprend. Jean s'efforçait de pénétrer ces subtilités philosophiques et d'autres du même

genre, moins par goût naturel que pour trouver dans ces connaissances le moyen de comprendre plus parfaitement le traité de l'oraison et de la contemplation, qu'il aimait passionnément, et dont la connaissance dépend, pour une si large part, de l'intelligence de ces choses. Combien ces études lui servirent plus tard pour pénétrer et saisir la doctrine de la théologie mystique, ses admirables écrits en sont une preuve évidente, puisque, sans jamais manquer aux lois les plus rigoureuses des vérités philosophiques, il explique avec une merveilleuse exactitude ce qui se passe au plus intime de l'âme, et la manière pleine de délicatesse dont s'accomplissent ses opérations dans l'oraison.

Le vertueux jeune homme ne s'appliquait pas avec moins de zèle à l'étude de l'oraison qu'à celle des belles-lettres. S'il était porté à l'une par l'obéissance et l'attrait naturel, il se sentait poussé à l'autre par un entraînement d'ordre plus élevé et irrésistible, aussi bien que par une ardente affection à sa pratique. Déjà le divin Maître avait prévenu son âme de ses plus douces bénédictions, de ses lumières surnaturelles et de ses célestes impressions; et il en était comblé toutes les fois qu'il se recueillait dans l'oraison, qui est la source de tous ces biens et la porte pour y arriver. Il recourait à elle comme à une

école du Ciel, où le souverain Maître inondait son intelligence de lumière, et entraînait sa volonté à poursuivre ce qui est éternel, à mépriser ce qui ne dure qu'un jour, à connaître et à sentir la ravissante beauté de la vertu et la hideuse difformité du vice. C'est dans l'oraison qu'il apprenait comment il devait renoncer à sa propre volonté, mortifier ses appétits, se déprendre de toute affection sensible, et s'attacher uniquement aux vérités de la foi, dont les saintes obscurités lui découvraient de célestes splendeurs. Tel était le fruit que Jean retirait de l'oraison : aussi s'y adonnait-il fréquemment et toujours avec bonheur.

Ces progrès dans la science de la perfection ne tardèrent pas à produire leurs fruits, en imprimant à toutes ses œuvres un cachet de généreuse mortification et de pénitence pleine de courage. Le vaillant jeune homme commença dès cette époque à châtier sa chair, tout innocente qu'elle fût, et à l'affliger par des jeûnes, des veilles et des cilices. Non content de travailler et de consacrer à l'oraison le temps dont il pouvait disposer pendant le jour, la nuit arrivée, se sentant libre de toute autre occupation, il continuait ce saint exercice ; et afin d'y parvenir il luttait contre la pesanteur et la fatigue de son

corps, jusqu'à le forcer à se tenir courageusement éveillé pour pouvoir persévérer dans ses pieuses veilles. Si parfois, succombant à la nécessité, il cédait à la violence et à la tyrannie du sommeil, il compensait ce soulagement par la dureté de son lit, qui se composait d'un fagot de sarments, sur lesquels ses membres étaient brisés par la douleur, plutôt que reposés par le sommeil.

Il y avait longtemps, au reste, qu'il connaissait cette pénitence, puisqu'il la pratiquait déjà dès l'âge de sept ans, c'est-à-dire dès le réveil de la raison, dont les premières lueurs lui servirent à se donner dès lors à Dieu ; et en lui offrant le sacrifice de lui-même, il se faisait un bonheur de souffrir pour lui. Il pratiquait ainsi, en entrant dans la vie, la doctrine que de longues années plus tard il enseignait dans son premier livre de *la Montée du Carmel* (1), où il dit à celui qui aspire à marcher dans le chemin de la perfection : « La première chose à faire pour vous, c'est d'exciter en vous un habituel et amoureux désir d'imiter Jésus-Christ en toutes choses, en vous conformant à sa vie, que vous devez étudier et contempler pour pouvoir l'imiter et vous conduire en toute occasion comme il le ferait lui-

(1) Liv. I, chap. XIII.

même. » En vivant de la sorte, il portait gravée au fond de son âme l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il ne cessait de perfectionner toutes ses actions en contemplant sans cesse ce divin et lumineux miroir. C'est de là que naissait en lui cette modestie extérieure que l'on rencontre si rarement, dont la racine partait de son intérieur, où tout était toujours dans un ordre et une harmonie parfaite. Il avait l'habitude dans chacune de ses actions et de ses œuvres de s'interroger et de se demander à lui-même : si Notre-Seigneur Jésus-Christ faisait ce que je fais maintenant, s'il se trouvait dans la même position que moi, s'il représentait ma personne et mes occupations, comment s'en acquitterait-il ? Comment se conduirait-il et agirait-il en cette occasion ? Comment étudierait-il, s'il était étudiant comme moi ? Comment argumenterait-il et discuterait-il avec ses condisciples ? Comment exposerait-il ses doutes et ses questions à ses maîtres ? Comment assisterait-il à la messe et ferait-il l'oraison ? Comment soignerait-il les malades ? Et en un mot, comment ferait-il ce que j'ai à faire dans les conditions où je me trouve ? Seigneur, lui disait-il alors, vous qui êtes mon Maître, puisque vous êtes mon exemplaire et mon modèle, enseignez-

moi ce que je dois faire pour me rendre semblable à vous et conformer mes actions aux vôtres, autant que le permet la faiblesse humaine. C'est ainsi que le pieux jeune homme s'offrait à Notre-Seigneur, en s'efforçant d'ajuster toutes ses œuvres avec cette adorable et divine règle.

C'est avec non moins d'amour qu'il se consacra au service et au culte de la très sainte Vierge. Pénétré de reconnaissance pour les insignes faveurs que lui avait prodiguées sa douce main, il voulait acquitter ses dettes par la perfection de sa vie. Il croissait d'heure en heure dans sa dévotion; il récitait son rosaire et son petit office à genoux, et il dépensait de longues heures en sa présence. C'est ainsi que les cœurs épris de l'amour de Jésus-Christ commencent avec la vie à savourer le bonheur d'imiter ses souffrances, et de se nourrir du doux souvenir de sa très sainte Mère.

CHAPITRE IV.

Consolations qu'il reçoit du Seigneur. — Preuves de son aptitude à devenir un modèle de perfection. — Il lui est révélé qu'il doit travailler à la réforme du Carmel. — Il prend l'habit de Notre-Dame du Carmel, en 1563. — Il prend le nom de frère Jean de Saint-Mathias.

Plus Jean désirait contenter le Seigneur, plus sa divine Majesté se communiquait à lui et remplissait son âme de consolation et de célestes trésors ; et comme il ne perdait rien des grâces dont Dieu le comblait, il se disposait par cette fidèle correspondance à en recevoir sans cesse de nouvelles. Grandi en âge, il était devenu un jeune homme de vingt ans, et quoique dans toute l'ardeur de la jeunesse, il était simple comme un enfant de deux ans, posé et consommé en prudence comme un homme de cinquante. Jamais on ne voyait en lui, à cette époque de la vie aussi périlleuse qu'elle est ardente, aucun des défauts qui s'y rencontrent si souvent, ni légèreté, ni étourderie, ni rien qui ne fût parfaitement dans

l'ordre. Il évitait les compagnies légères, il échappait aux conversations frivoles, il se refusait aux sorties fréquentes ; c'est ainsi qu'il lui restait du temps pour tous ses exercices de vertu. Quels divertissements purent jamais le détourner de ses études? Quelles plaisanteries purent lui faire manquer à la vérité? Quels entretiens puérils purent le distraire de ses occupations sérieuses? Aucun spectacle profane n'avait le droit de lui faire lever les yeux, aucun bien périssable n'entamait sa volonté, et il n'acceptait du monde que ses mépris. L'école, l'église et l'hôpital étaient tour à tour sa demeure ; toujours ami du recueillement, il était toujours ennemi de l'oisiveté. Plein de douceur dans ses paroles, de modestie dans son extérieur, d'aménité dans ses relations, il était aimable à tous et commandait le respect de tous. Il suffit d'ajouter qu'en lui se vérifiait l'admirable éloge que l'Esprit-Saint a fait de Tobie, lorsqu'il a dit de lui : *quoiqu'il fût jeune par son âge, il ne fit rien de puéril dans ses actions* (1) ; et l'on pouvait lui appliquer le nom que les anciens solitaires avaient donné pendant sa jeunesse au grand Macaire l'Égyptien, qu'ils appelaient en

(1) Cumque esset junior omnibus in tribu Nephthali, nihili tamen puerile gessit in opere. (Tob., I, 4).

grec littéralement : enfant-vieillard (1). Tel était Jean, et tels étaient non seulement les simples indices, mais bien les preuves évidentes qu'il donnait de sa capacité, et des talents dont Notre-Seigneur l'avait prévenu et enrichi pour accomplir les grandes choses auxquelles il le destinait. Il arrive souvent que les âmes douées d'un grand et noble caractère révèlent longtemps d'avance, par une vigueur plus ou moins vicieuse, la vertu et les talents dont elles sont capables, et les fruits qu'elles doivent produire plus tard (2). Ces preuves, la grande âme de Jean les donna, dès le commencement de sa vie, non pas vicieuses et imparfaites, mais consommées en maturité, et il révéla dès lors son aptitude à devenir un maître et un modèle de la plus sublime perfection, capable, s'il le fallait, de l'enseigner ou de la faire revivre dans un ordre religieux. Aussi le Seigneur, qui l'avait choisi précisément pour cette œuvre, voulut-il le lui donner à entendre par une faveur aussi précieuse qu'extraordinaire, qu'il lui fit à cette époque. Le pieux jeune homme était

(1) Qui simul atque philosophari cœpisset adhuc in juvenili ætate constitutus ita enituit, ut παιδαριογέροντα puer-senex vulgo a monachis vocaretur. (SOZOMÈNE. *Hist. eccl.*, lib. III, cap. XIV. Migne. *Patrologie grecque*, t. LXVII, p. 1069.)

(2) Animæ virtutis capaces ac fertiles præmittunt sæpe vitia quibus hoc ipsum indicent, cui virtuti sunt potissimum accommodatæ, si fuerint præceptis excultæ. (SAINT AUG., *Contra Faustum*, lib. XXII, cap. 70.)

un jour en oraison avec sa dévotion et sa ferveur accoutumée. Il conjurait le Seigneur, avec d'ardentes instances, de vouloir bien le faire entrer dans l'état de vie qu'il aurait pour agréable, remettant entièrement ses goûts et sa volonté au bon plaisir divin, et, comme dit le psalmiste, abandonnant avec une pleine sécurité entre les mains de Dieu ses destinées et sa vie (1). Le Seigneur entendit sa prière, et, acceptant le sacrifice qu'il lui offrait, il consola son serviteur en répondant à ses désirs par ce divin oracle qu'il entendit au fond de son âme : « Tu me serviras dans une Religion, dont tu aideras à relever la perfection primitive. » A cette nouvelle aussi étrange pour lui, qu'elle était mystérieuse et obscure, le jeune homme demeura tout interdit. Dieu ne lui en dit pas davantage; et comme il n'explique pas à une âme sa divine parole toutes les fois qu'il la lui fait entendre, il ne lui donna pas, pour le moment, une plus parfaite intelligence de cette révélation prophétique. Tout ce qu'il en put comprendre, c'est qu'il devait entrer en Religion ; sa vocation au rétablissement de la perfection lui resta impénétrable. Il embrassa la première parole avec une généreuse obéissance ; quant à la seconde, dans sa profonde humilité, il n'y pouvait croire. Il avait

(1) In manibus tuis sortes meæ. (Psalm., XXX. 16.)

pour lui-même un tel mépris, que se regarder comme choisi de Dieu, pour être ou l'auteur ou le restaurateur de la perfection dans son Église, lui semblait une de ces présomptions qui si souvent ont égaré les esprits imprévoyants et irréfléchis. Mais la lumière se fit en son temps, et démontra par son accomplissement la vérité de cette révélation. C'est lui-même qui découvrit plus tard ce qui s'était passé à cette époque, lorsqu'il en fit confidence à la Vénérable Mère Anne de Jésus, religieuse déchaussée de son Ordre, femme d'une vertu et d'une perfection insigne.

Peu de jours s'étaient écoulés depuis que le Bienheureux Jean avait reçu du Seigneur la révélation et l'avertissement dont nous avons parlé, que déjà il en ressentait dans son âme les précieux effets. La lumière d'en haut lui avait laissé imprimée au cœur une affection intime pour la vie religieuse : affection qui allait croissant de jour en jour, et qui sans aucun travail et sans le moindre effort de sa part, faisait naître en lui une sainte résolution de quitter le monde et d'entrer en Religion. Toutefois il ne savait sur quelle société religieuse fixer son choix, et il ne cessait de le demander à Dieu par une prière continuelle. Dieu ne lui fit pas attendre longtemps la consolation qu'il implorait de lui, et dans l'espace de quelques

LIBRARY

jours il fit briller à ses yeux la lumière qu'il désirait, et lui mit l'occasion entre les mains.

Les Carmes de l'Observance venaient de fonder dans cette ville leur couvent de Sainte-Anne. Un jour que Jean visitait cette maison, en voyant l'habit de Notre-Dame du Carmel , il sentit en même temps dans son âme une nouvelle et profonde impression de cette lumière prophétique, par laquelle Dieu l'avait décidé à se faire religieux. Il lui sembla que cette Religion était bien celle que Dieu lui avait indiquée dans sa révélation précédente, et à laquelle sa Majesté l'appelait. Ce qui acheva de le confirmer dans cette pensée, c'est la satisfaction, la consolation et la joie intérieure qu'il ressentit, l'harmonie entre ses désirs et cette société religieuse, et la plénitude de cœur qu'il éprouva, comme s'il avait trouvé en elle son centre et sa plus parfaite félicité ; ce qui est l'un des indices les plus certains d'une vraie vocation à la vie religieuse. Ce pieux attrait s'augmenta par l'amour qu'il portait à Notre-Dame du Carmel, à la pensée que ce saint Ordre avait pour Mère, pour patronne et pour protectrice la Reine des Cieux, qu'il avait lui-même choisie à ce titre dès ses plus jeunes années, et des mains de laquelle il avait reçu de si singulières faveurs. Pressé donc de ces désirs

qui, devenus aussi ardents, ne laissent aucun repos à celui que Dieu appelle, il se résolut à prendre l'habit et à s'immoler sans retard à sa divine Majesté par l'holocauste de la vie religieuse.

Jean parla de son projet, non pas à ses parents du siècle, qui sont ordinairement un obstacle à ceux qui veulent s'ensevelir dans la maison de Dieu, mais aux religieux eux-mêmes, qui furent transportés de joie de ce qu'un sujet si éminent, dont la vertu était parfaitement connue, songeât à entrer chez eux. Les portes lui furent donc toutes grandes ouvertes, et il fut admis, à la grande allégresse et à l'unanimité de tout le couvent, à prendre le saint habit de Notre-Dame du Carmel. C'est l'an 1563 qu'il le reçut, à l'âge de vingt et un ans ; et il fut si heureux de cette bonne fortune, qu'il lui sembla que le sort tombé sur saint Mathias était aussi tombé sur lui (1). C'est pour cela qu'à son nom de Jean, il ajouta celui de ce saint Apôtre, au lieu de son nom de Yépès auquel il renonça, bien qu'il fût noble et la propriété de sa famille. Depuis lors on ne le nomma plus que Frère Jean de Saint Mathias, et plus tard, par un sort plus heureux encore, il changea ce surnom en celui de la Croix, comme nous le verrons dans la suite.

(1) Et dederunt sortes eis, et cecidit sors super Mathiam, et annumeratus est cum undecim apostolis. (Act. I, 26.)

CHAPITRE V.

Exercices et ferveur du Bienheureux Père pendant son noviciat. — Zèle et sainte prudence dont il donne des preuves n'étant encore que novice. — Il fait profession dans le couvent de Medina del Campo, en 1564. — Soumis aux exercices de l'observance, il pratique dans toute sa rigueur la règle primitive.

Le nouveau soldat du Christ commença, dans cette vie nouvelle, à suivre son drapeau et à manier les armes de la milice religieuse avec tant de courage, de vaillance et de ferveur, que son exemple frappait d'admiration et même confondait ceux-là mêmes qui marchaient le plus généreusement dans les sentiers de la perfection. Il se rendait avec une fidélité inviolable à tous les exercices de la vie commune, et il s'y appliquait avec autant de calme et d'aisance que les plus anciens, avec autant d'exactitude et de ferveur que les plus jeunes. Il s'acquittait de toutes les occupations qu'on lui confiait, avec tant de religion et de maturité, que le novice ne se révélait en lui

que par la composition plus parfaite de son extérieur, et par le recueillement plus profond de son âme. Il avait une insatiable ambition des offices les plus humbles, des travaux les plus pénibles, et il n'était jamais plus heureux que là où l'obéissance exigeait le plus de sacrifices. Comme il voyait dans tous ses frères, ses supérieurs et ses maîtres, il leur obéissait à tous et se prêtait sans peine à leurs moindres désirs. Mais c'est surtout à celui qui lui était donné pour maître, afin de l'instruire et de lui enseigner ses devoirs, qu'il se soumettait avec une perfection plus grande encore parce que, en lui aussi bien qu'en son supérieur, il contemplait l'image de Dieu lui-même.

Notre jeune novice excellait dans la pratique de toutes les vertus, sans qu'il s'en présentât une seule, si difficile et si rare qu'elle puisse être, dont il ne donnât des preuves éclatantes. La prudence, cette vertu qui s'acquiert par les années, ne se rencontre pas ordinairement chez ceux qui font les premiers pas dans la vie religieuse, non plus que le zèle de la Religion, qu'engendre au cœur un profond amour pour l'institut, et qu'un novice ne possède pas encore. Mais qui peut faire la loi à la grâce de Dieu? Dans le monde des saints, ne fait-elle pas commencer les plus grands d'entre eux par où finissent les autres?

Un jour, le Frère Jean vit un religieux de son monastère s'oublier en présence d'hommes du monde et commettre une faute qui, quoique peu grave, était indigne de l'habit qu'il portait. Il n'y avait pas d'autre témoin que le novice. Il crut avec raison que cette faute compromettait leur saint état, et que l'honneur de la Religion était en danger si, laissée sans avertissement, elle venait à se répéter. Éclairé d'une lumière intérieure, il préféra la correction fraternelle, qui est une loi divine commandée par l'Évangile, à l'humble soumission qui est une loi spéciale au novice, et il avertit en particulier le religieux coupable. Nous ignorons de quelle manière il lui fit cette correction; nous savons seulement que celui à qui elle s'adressait la reçut avec reconnaissance et qu'il se corrigea. Jean par cette manière d'agir avait gagné son frère, dont l'estime ne fit que s'accroître pour lui. Tant il est vrai qu'un zèle marqué au cachet de la discrétion, même dans la bouche d'un novice, fait merveille! Cette action fut comme une révélation de celui que Dieu avait choisi pour être le chef, le guide et le prince de ses frères. Si Moïse, lorsqu'il tua l'Égyptien (1),

(1) Quis te constituit principem et judicem super nos? Num occidere me vis sicut heri occidisti Egyptium? (Exod., II, 14.)

Pierre, lorsqu'il tira le glaive contre Malchus (1), Saul, lorsqu'il persécutait les chrétiens (2), donnèrent par anticipation des preuves du zèle qu'ils devaient exercer plus tard en devenant les chefs de leurs peuples, pourquoi n'en dirions-nous pas autant de ce jeune homme si zélé et si discret dans son zèle ?

L'année de probation terminée, il fit profession dans ce même couvent de Sainte-Anne de Medina del Campo, l'an 1564, entre les mains du très révérend Père provincial le Père Ange de Salazar, et en présence de son ancien protecteur Alphonse Alvarez de Tolède. On a conservé jusqu'à nos jours le procès-verbal de sa profession, signé de la main du Bienheureux Père, dans le livre des professions de ce couvent. Ce livre, magnifiquement relié par respect pour ce document précieux, est conservé, dans un meuble fait tout exprès pour lui, avec la profonde vénération que mérite cet incomparable trésor. On vénère aussi dans le même monastère la cellule qu'habita le serviteur de Dieu, transformée en oratoire et devenue comme une chapelle de l'Église. C'est avec grande raison assurément, que ce cou-

(1) Extendens manum, exemit gladium suum. (Matth., XXVI, 51.)
(2) Saulus autem adhuc spirans minarum et cædis in discipulos Domini. (Act., IX, 1.)

vent entoure de son respect ce double souvenir, et s'estime heureux d'avoir eu pour fils celui qui fut le Père de toute la famille des Carmes déchaussés. Le serviteur de Dieu lui a payé le bienfait qu'il avait reçu de lui, en laissant cette maison comme sanctifiée par le séjour qu'il y fit, et les exemples qu'il y donna. Aussi depuis lors s'est-elle conservée toujours dans la pratique de la réforme la plus exemplaire.

En se voyant devenu l'enfant de la sainte religion et de l'auguste Vierge sa patronne et sa Mère, il ne pouvait se lasser de rendre à Dieu les actions de grâces qu'exige un si grand bienfait. Ce bienfait, ceux-là savent l'estimer comme il le mérite, qui, éclairés de la vraie lumière du ciel, connaissent combien est privilégié celui que Dieu choisit pour habiter dans sa maison, et combien c'est un plus grand bonheur d'y être le plus petit, le plus pauvre et le plus humble, que de régner en maître dans les palais des pécheurs (1). Pénétré de cette sainte joie et dévoré du désir d'avancer de jour en jour, et de se rendre de plus en plus agréable à Dieu, Jean se préoccupa tout d'abord d'étudier la règle de son Ordre, afin de la connaître

(1) Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum. (Psalm., LXXXIII, 11.)

et de pouvoir l'observer avec la ponctualité la plus exacte, et la plus grande perfection dont il serait capable. Il découvrit que la société religieuse à laquelle il appartenait, tout en professant la règle donnée par saint Albert, patriarche de Jérusalem, ne la professait pas selon la forme primitive observée par les anciens religieux du Carmel, ni même selon l'explication qu'en donna un peu plus tard le pape Innocent IV, qui la mitigea en quelques points, tout en lui laissant la rigueur et la forme de la règle antique. Au lieu de cette perfection d'autrefois, il reconnut que l'on observait la règle corrigée et mitigée par le pape Eugène IV, qui avait donné dispense d'un certain nombre de ses observances les plus rigoureuses, et l'avait altérée en une foule de points. Il en était là, lorsqu'un jour lui tomba sous la main le texte de la règle primitive. Alors le Ciel lui inspira un généreux désir de l'observer dans toute sa rigueur, autant que cela lui serait possible et que le lui permettrait la sainte obéissance. Il consulta donc ses supérieurs, sans la bénédiction desquels toute ferveur extraordinaire est toujours un danger. Témoins des ardents et magnanimes désirs de ce jeune religieux, ils ne voulurent pas éteindre en lui l'Esprit de Dieu, qui semblait lui souffler au cœur de si sublimes aspirations ; c'est

pourquoi ils lui permirent de suivre et de pratiquer toutes les observances primitives, à la condition de conformer sa vie extérieure à celle de la communauté.

Muni de cette permission, le Frère Jean, notre Bienheureux Père, commença à régler et à disposer sa vie de telle sorte que, semblable à tous ses frères par l'habit et les exercices réguliers de la communauté, il ne ressemblait à aucun d'eux par la rigueur et la perfection qu'il y apportait. Il assistait comme tous les autres au chœur, au réfectoire et aux autres exercices de la vie commune ; mais il y mettait tant d'habileté, et il y donnait tant d'édification que, en accomplissant les observances de la règle primitive, il dérobait autant que possible à tous les regards la singularité de son humble vie, et paraissait ne rien faire de plus que les autres religieux.

C'est par cette pieuse dissimulation que, selon les prescriptions de la règle, il parvenait à ne jamais manger de viande et jeûnait depuis la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qui se célèbre le 14 septembre, jusqu'à Pâques. La mortification qu'il s'infligeait, pour demeurer fidèle à cette double loi de l'abstinence et du jeûne, était tellement pénible à la nature, qu'il lui fallait pour ne

pas défaillir, son invincible courage, et les grands secours dont Dieu le favorisait dans l'accomplissement de ses désirs. Comme les autres religieux du couvent n'observaient pas avec autant de rigueur que lui les jeûnes et l'abstinence dont les dispensait la règle, on ne lui donnait rien pour remplacer la viande qu'ils mangeaient, et qu'il s'interdisait à lui-même. Il lui fallait prendre ses repas en communauté avec tous ses frères, sans pouvoir suppléer à ce qui lui manquait en rentrant dans sa cellule, où il ne trouvait pour toutes provisions que la pauvreté la plus absolue et le dénuement le plus complet. Il mangeait donc du pain et quelques herbes ou d'autres mets semblables, lorsque par hasard on en servait aux autres, en sorte qu'il passait sa vie dans une abstinence beaucoup plus sévère que ne le demandait la règle. Il observait également le silence qu'elle exige, depuis les complies du soir précédent jusqu'au lendemain l'office de prime ; et pendant ce temps il se retirait dans sa cellule pour éviter les occasions de parler, à moins que des occupations nécessaires et la loi de l'obéissance ne l'obligeassent d'en sortir.

Il dépensait au travail des mains le temps libre qui lui restait, et s'occupait à faire des croix de bois, des disciplines, des cilices et d'autres

semblables choses, afin d'éviter l'oisiveté et de pouvoir, en se délassant et se récréant ainsi l'esprit, avancer en lui l'édifice de la perfection.

Mais ce qui fixait surtout son regard et ses efforts, c'est le chapitre de la règle qui ordonne de prier jour et nuit retiré dans sa cellule ou non loin d'elle ; là est la substance même de notre institut du Carmel. Aussi embrassa-t-il ce saint exercice de toutes les puissances de son âme, et il le fit entrer jusque dans le plus intime de son cœur, où il jeta de si profondes racines, qu'il y produisit les sublimes fruits de la plus haute contemplation, et des plus merveilleux progrès dans la vie spirituelle.

Il n'oubliait pas non plus la sainte pauvreté que recommande la règle, et il ne laissait entrer dans sa cellule, soit pour le repos de la nuit, soit pour les vêtements du jour, rien qui ne fût absolument nécessaire aux usages de la vie humaine et aux devoirs de son état. Aussi sa cellule était-elle étroite, pauvre et incommode, son habit court, usé et couvert de pièces, et tout ce qu'il avait à son service répandait de la même sorte l'édification, avec les parfums de la pauvreté et de l'humilité.

CHAPITRE VI.

Il étudie la théologie à Salamanque, en 1564. — Austérités auxquelles il condamnait son corps. — Il refuse la dignité sacerdotale, et l'accepte ensuite par obéissance, en 1567. — Il est confirmé en grâce en célébrant sa première messe.

Les supérieurs de l'Ordre, voyant dans le serviteur de Dieu un esprit si distingué joint à une si éminente vertu, l'envoyèrent à Salamanque, l'année même de sa profession, pour y suivre les cours de théologie dans le célèbre collège que nos Pères de l'Observance possèdent en cette ville ; il était alors sous le vocable du glorieux Apôtre saint André, aujourd'hui sous celui de notre bienheureuse Mère sainte Thérèse. La vie que le Frère Jean mena au collège de Salamanque n'est pas moins admirable que celle qu'il avait commencée à Médina. Non content des observances de la règle primitive, le jeûne, l'abstinence, le silence et l'oraison, tout cela presque perpétuel, il y joignit encore un surcroît de souffrances telles, qu'elles semblaient à elles seules absolument intolérables, à combien plus forte raison surajou-

tées à tout le reste. Il habitait une petite cellule étroite et obscure, dont lui seul n'apercevait pas les mille inconvénients. Ce réduit avait une petite fenêtre donnant sur l'église, du côté où résidait le très saint Sacrement ; et c'était là pour les yeux de sa foi si vive, le point de vue le plus agréable et le plus précieux du monde.

Il y avait au toit une ouverture par laquelle passait un rayon de lumière à peine suffisant pour étudier et pour lire. Son lit était un vieux coffre, ou, selon d'autres, une sorte d'auge en forme de berceau : c'est là que prenait quelques instants de repos, l'innocence virginale du béni Frère Jean, pur comme l'enfant qui entre dans la vie. Il avait cloué au chevet de son lit un morceau de bois qui lui tenait lieu d'oreiller ; et là, couché tout habillé, sans matelas, sans couverture, sans autres moyens de se réchauffer que ce qu'il portait sur lui, il veillait plus qu'il ne dormait, comme un enfant naissant dans son berceau, comme un mort dans son cercueil, en méditant sur les misères de la vie et sur l'heure de la mort. Cette cellule si pauvre et si édifiante, où demeurait le serviteur de Dieu, est restée toujours en grande vénération, et aujourd'hui elle est devenue l'une des chapelles latérales dans l'église de ce monastère.

Les cilices dont il se servait pour mortifier et

macérer sa chair étaient d'une effrayante cruauté. Il portait ordinairement autour du corps une chaîne de fer hérissée de pointes extrêmement aiguës, sur laquelle il ajustait un vêtement étroit composé de joncs enlacés par mille nœuds les uns aux autres. Les disciplines qu'il prenait très fréquemment à cette époque étaient d'une rigueur excessive ; témoin la grande quantité de sang qu'elles faisaient couler, comme aussi les lanières dont il se frappait, que ses frères et ses supérieurs ont vues souvent toutes couvertes de sang. Tous ceux qui voyaient l'extrême rigueur et l'austérité de sa vie étaient transportés d'étonnement et d'admiration, et la grande édification qu'elle leur procurait servait puissamment à l'avancement de leur âme. Mais pour lui, il souffrait infiniment moins de ses mortifications et de ses pénitences, que de la connaissance qu'on en avait, sans qu'il pût les dérober entièrement aux yeux de ses frères. Son oraison n'était pas moins admirable que sa pénitence, en sorte que chez lui ces deux ailes de la vie spirituelle, en battant à l'unisson, l'emportaient d'un vol rapide jusqu'aux sommets les plus sublimes de la plus haute perfection. L'oraison était sa nourriture, son soutien et sa vie ; il s'étudiait à la pratiquer sans cesse, et il en faisait l'occupation de ses veilles. Il accomplissait, avec rigueur et en

toute vérité, l'obligation capitale qu'impose la règle à tous les enfants du Carmel de prier jour et nuit, autant que le peut la faiblesse humaine, en méditant sur la loi du Seigneur.

Après avoir dit quelque chose de la perfection que pratiquait le Frère Jean au collège de Salamanque, en s'adonnant à l'oraison et à la pénitence, il nous reste à voir maintenant de quelle manière il savait harmoniser la vie du collège avec la vie religieuse ; et c'est là sans aucun doute que se révèle avec le plus d'éclat toute la plénitude de sa sagesse et de sa vertu, ainsi que les rapides progrès qu'avait faits son âme au service de Dieu. Il distribuait son temps selon que le demandaient ses différentes occupations.

L'étude avait ses heures et l'oraison les siennes ; et ces deux exercices se répondaient l'un à l'autre avec une si parfaite industrie, et des avantages si habilement ménagés, que si l'étude lui servait à prier avec plus de ferveur, il méritait par l'oraison la lumière nécessaire pour étudier avec plus de fruit. Il ne laissait jamais la spéculation usurper le temps de l'oraison, ni l'oraison s'emparer de celui qui appartenait à la spéculation ; et c'est là un sage tempérament que doit observer toujours le religieux contemplatif pendant le temps de ses études, s'il veut faire quelques progrès dans l'une et dans

l'autre, puisqu'il ne peut, ni obliger Dieu sans l'oraison à lui donner la lumière pour l'étude, ni se disposer sans la lumière de l'étude à obtenir de Dieu la grâce de comprendre lui-même, et de faire comprendre aux autres la délicatesse de ses mystérieuses relations avec les âmes. Et comme de ces deux grands devoirs la vertu est toujours le principal, et celui auquel il faut s'attacher de préférence, dans un collège religieux plus encore que partout ailleurs, le Frère Jean, après avoir donné aux belles-lettres le temps et l'application nécessaires, croyait ne leur faire aucun tort en se consacrant et se livrant tout entier aux exercices de l'oraison et à la pratique de toutes les vertus.

C'est avec cette sagesse que notre fervent jeune homme s'appliquait à l'étude des lettres. Il se rendait aux cours et il en revenait les yeux fixés en terre et le cœur élevé au ciel, objet d'édification pour tous ceux qui pouvaient voir la parfaite modestie de sa personne. Il assistait au développement des thèses, il y prenait part, il argumentait et les défendait, beaucoup moins par le bruit des paroles que par la puissance des raisons, moins par la dispute, la passion de son opinion personnelle et le désir de la faire prévaloir, que par la recherche et la poursuite de la vérité. La vérité était son unique passion, et quand il la voyait du

côté de ses adversaires, il lui rendait aussitôt les armes, il s'inclinait devant elle, il lui donnait la main; il faisait du triomphe de la vérité, quelque part qu'elle fût, sa propre victoire. C'est là le secret du calme inaltérable qu'il conservait dans le cours de l'argumentation, et de la parfaite sérénité qui, la discussion terminée, ne le quittait jamais.

Ainsi se comportait dans ses études le jeune religieux, beaucoup plus appliqué, comme nous l'avons dit, aux observances et aux exercices communs de la vie régulière. Une fois sorti des devoirs du scolasticat, il rentrait aussitôt dans la profonde quiétude de sa cellule, sans conserver ni dans la pensée le bruit de la dispute, ni dans le souvenir l'impression des images, dont le mouvement et le tumulte auraient porté le trouble dans ses heures d'oraison. De tout cela il résultait un ensemble d'actions si parfaites et si rares, qu'elles ne se rencontrent presque jamais réunies dans une même existence. Aussi était-il aimé et vénéré de tous, particulièrement dans son Ordre et dans son collège, où les jeunes gens l'entouraient de leur respect, les anciens de leur estime, les supérieurs de leur amour, tous d'une vénération si grande que personne en sa présence n'aurait voulu, ni dans ses manières, ni dans ses paroles, manquer le moins du monde aux plus sévères convenances.

Les religieux de son temps rapportent que,

lorsque quelques-uns d'entre eux, pendant les heures de récréation, se mettaient un peu trop à l'aise en se livrant à des divertissements même parfaitement permis, s'ils voyaient venir à eux le Frère Jean, ils rentraient bien vite dans les bornes de la modération, et les anciens eux-mêmes composaient leur extérieur jusqu'à ce qu'il fût passé. Si par hasard il lui arrivait d'apparaître tout à coup et de les surprendre à l'improviste, même sans leur dire un seul mot, ils se sentaient alors sous le coup d'une confusion involontaire, et comme réprimandés par la céleste modestie de ce jeune homme.

C'est dans cette admirable vie et dans ces différents exercices, que vécut le serviteur de Dieu jusqu'à l'année 1567. Il avait accompli les trois ans consacrés au cours de théologie et atteint la vingt-cinquième année de son âge ; le temps était arrivé de l'élever au sacerdoce. Le bienheureux Père refusa longtemps, pénétré qu'il était de son insuffisance absolue à une si sublime dignité ; encouragé d'ailleurs dans son refus par l'exemple de plusieurs saints, que leur profond respect pour ce divin ministère en éloigna toujours : d'un saint Jérôme, qui ordonné prêtre, n'osait pas exercer les fonctions du sacerdoce, d'un saint François d'Assise, qui n'osa jamais, et jamais ne voulut le recevoir. Son humble résistance toutefois ne put

tenir contre la volonté de Dieu, et il dut se rendre aux ordres de ses supérieurs. Après son ordination, l'obéissance le reconduisit à Medina del Campo, au couvent de Sainte-Anne, dont il était le fils spirituel, pour y chanter sa première messe et donner cette consolation à sa mère et à ses anciens amis.

Pour se préparer à cette grande action, le saint prêtre s'adonna à des veilles plus prolongées, à des oraisons plus ferventes, à de plus ardents désirs, à une humilité plus profonde, à une foi plus vive, à un plus brûlant amour de Dieu. Dès sa première enfance, alors que se réveilla en lui la lumière de la raison, il aspirait à tenir son âme si étroitement et si inséparablement unie à Dieu, que le péché ne régnât jamais en son corps mortel, et que jamais ne fût tachée la robe d'innocence qu'il avait reçue dans le baptême et que, par un singulier privilège de grâce, il avait conservée toujours immaculée. C'est vers ce but que se dirigeaient toutes ses préoccupations, et à cette intention que jaillissaient de son cœur toutes ses prières. Aussi lorsque, monté au saint autel, il tint Notre-Seigneur entre ses mains saintes et vénérables, ses gémissements devinrent si fervents qu'il mérita de recevoir, au plus intime de son âme, la réponse comme enveloppée dans une mystérieuse lumière, et de s'en-

tendre dire : « JE T'ACCORDE CE QUE TU ME DEMANDES. » Il sentit en même temps dans son âme une rénovation spirituelle, et que le Seigneur lui accordait une pureté si merveilleuse qu'elle le rendit à l'innocence du premier âge, et le confirma en grâce, de même que les saints Apôtres pour le préserver de toute faute grave ; l'homme de Dieu, à la vue d'un si prodigieux bienfait, demeura enivré d'une indescriptible allégresse, abîmé dans la confusion la plus profonde et dans la plus ardente reconnaissance.

Nous connaissons cette merveille par le témoignage de ses confesseurs, qui l'ont insérée dans leur déposition juridique. D'ailleurs, pour récompenser le silence dont il voila toujours cette faveur et d'autres semblables, sa divine Majesté la révéla aux vénérables Mères Anne Marie de Jésus et Béatrix de Saint Michel, qui l'ont, avec la plus parfaite clarté, déposé sous la foi du serment. Notre sainte Mère Thérèse de Jésus ne l'a-t-elle pas également su, elle qui avait coutume de répéter que « le Père Jean de la Croix « était une des âmes les plus pures et les plus « saintes qu'il y eût dans l'Église, que Dieu « avait versé en lui de grands trésors de lumière, « de pureté et d'une sagesse toute céleste, et que « dans son opinion, il avait été saint toute sa vie » ?

CHAPITRE VII.

Motifs du Bienheureux Père pour passer à la Chartreuse. — Il s'offre à commencer la Réforme. — Notre sainte Mère lui enseigne la pratique de la règle réformée. — Il prépare à Durvelo la maison destinée à la Réforme.

L'effet que produisent dans les âmes les faveurs de Notre-Seigneur, c'est le désir de les conserver. Lorsqu'il accorde à une âme le privilège de la confirmer en grâce, ce n'est pas assurément pour que, confiante en cette faveur, elle s'expose imprudemment au danger, mais bien plutôt pour l'incliner à chercher les moyens les plus sûrs de conserver ce précieux trésor. Il sembla donc à notre Bienheureux Père que, pour ne jamais offenser Dieu mortellement, il fallait en venir à une retraite absolue et une complète séparation du siècle ; une fois résolu de le fuir, il crut qu'aucune solitude ne pouvait lui offrir plus de sécurité que la Chartreuse ; cette sainte et parfaite Religion, qui renonce à tout rapport avec les hommes pour n'avoir plus de relations et de commerce qu'avec Dieu seul, ce

désert éloigné du siècle, où ceux qui s'y consacrent à Dieu paraissent, ce qu'ils sont en effet par la vie qu'ils mènent, des citoyens du Ciel. On voit par là l'estime profonde que Dieu avait mise au cœur de notre Père pour cette vie austère et sainte. Assurément, s'il se pouvait ajouter à la gloire de cet Ordre illustre quelque chose de plus que ce qu'il possède en lui-même, et qui appartient de plein droit à sa sublime grandeur, il le trouverait dans l'affection que lui portait notre Bienheureux Père, ce grand maître dans la science de la perfection, ce guide si éclairé de la Réforme du Carmel.

A cette époque, notre Mère sainte Thérèse de Jésus cherchait les moyens de réformer les religieux de son Ordre, en y employant quelques-uns de ceux qui l'avaient déjà professé dans l'Observance. Lorsqu'elle eut commencé la Réforme des Carmélites par la fondation du premier couvent d'Avila, c'est alors qu'apparut à l'âme généreuse, au cœur viril de la glorieuse Sainte la première pensée d'avoir des Carmes déchaussés. Elle s'adressa donc à Dieu dans l'oraison, et comme une autre Rachel, elle lui demandait, avec de continuelles instances, des enfants ou la mort (1) ; tant elle aspirait ardem-

(1) Da mihi liberos, alioquin moriar. (Gen., XXX, 1.)

ment à voir des religieux déchaussés revêtus de son habit ! Elle était à Medina del Campo, où elle venait d'achever la seconde fondation des Carmélites, toujours travaillée de ces pensées et de ces désirs. Là elle en parla secrètement au Père Antoine de Heredia, prieur de nos Pères de l'Observance, qui s'offrit à elle pour commencer la Réforme. Si agréable que fût à la Sainte cette généreuse proposition, sa joie n'était pas néanmoins sans inquiétude, dans la crainte où elle était qu'il n'eût pas les forces nécessaires pour soutenir les austérités, qu'impose la pratique de la règle primitive.

Or, il arriva dans ce même temps que, de Salamanque, où il était retourné après avoir célébré sa première messe, le Père Jean revint à Medina del Campo, avec l'intention d'exécuter à son retour sa résolution de passer à la Chartreuse de Ségovie. Il revenait en société du Père Maître Pierre de Orozco, qui, connaissant le projet de la sainte Mère, lui parla longuement du Père Jean, sans craindre, en exagérant sa perfection devant elle, de l'exposer, après avoir fait sa connaissance, à diminuer la haute estime qu'il lui aurait donné du béni Père. Heureuse de ce qu'elle apprenait, la Sainte sentit au fond du cœur la conviction intime, que ce religieux était

celui qu'elle désirait si ardemment. Ayant donc trouvé la perle précieuse qu'elle cherchait, cette céleste commerçante n'avait plus qu'à donner tout ce qu'elle possédait pour l'acheter (1). C'est précisément ce qu'elle fit ; et, en s'adressant à Dieu dans l'oraison, elle s'offrit mille fois tout entière en sacrifice pour payer ce magnifique joyau, en demandant à sa divine Majesté cette pierre précieuse, afin qu'elle fût la première assise et le fondement de l'édifice spirituel des Carmes réformés. Sous la pression de ces immenses désirs, qui la poursuivaient sans relâche, elle passa tout entière en oraison la nuit qui précéda sa première entrevue avec le Père, luttant avec Dieu comme un autre Jacob (2), jusqu'à ce que le Seigneur lui eût accordé sa bénédiction en lui donnant ce saint religieux, avec la promesse qu'il serait le premier à embrasser la Réforme. Aussi la Sainte demeura-t-elle comblée de joie, et ne cessait-elle de rendre à Dieu d'ardentes actions de grâces pour le remercier de ce bienfait signalé.

C'est dans cette disposition qu'elle attendit, le lendemain, le serviteur de Dieu. En le voyant venir, elle reconnut tout d'abord, à la modestie

(1) Inventa autem una pretiosa margarita, abiit et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. (Matth., XIII, 46.)

(2) Luctabatur cum eo usque mane. (Gen., XXXII, 24.)

de son visage, ce miroir où resplendit la sagesse de l'âme, tout ce que le Père Orozco lui avait dit de la perfection de sa vertu, comme aussi ce que Notre-Seigneur lui en avait donné à entendre dans les lumières de l'oraison. Le Père Jean fit connaître à la sainte Mère sa manière de vivre, ses exercices, ses désirs et le besoin irrésistible que lui inspirait le Seigneur d'une vie plus retirée et plus austère. En le voyant dans une si heureuse disposition, la Sainte lui découvrit ses projets : « Mon Père et mon fils, lui dit-elle, « prenez patience, et renoncez à la Chartreuse « maintenant que nous nous occupons de prépa- « rer une réforme dans notre Ordre même. Je « sais que vous y goûterez une grande consola- « tion, parce que vous y trouverez l'entier ac- « complissement de tous vos désirs, et de plus « vous rendrez un signalé service a la très sainte « Vierge, votre Mère. » Le Bienheureux Père s'offrit de grand cœur à la Sainte, en y mettant pour seule condition qu'il ne lui faudrait pas attendre longtemps.

En se voyant ainsi avec deux frères, ou, comme elle le disait agréablement en faisant allusion à la taille élevée du Père Antoine, et à la petite taille du Père Jean, avec un frère et demi pour commencer la Réforme, la Sainte fut au

comble de la joie ; et, après les avoir confirmés dans leur dessein, elle les entretenait souvent; espérant toujours trouver une maison pour y fonder le couvent. Le Seigneur ne laissa pas languir cette œuvre dont il était l'agent principal ; c'est pourquoi au commencement de l'année 1568, lorsque la Sainte revenait de la fondation des Sœurs de Malagon à son couvent d'Avila, elle reçut la visite d'un gentilhomme nommé Don Raphaël Mexia Velasquez, qui, sans autre motif que l'impulsion intérieure de la grâce, lui offrit une petite maison qu'il possédait dans le village de Durvelo. La Sainte l'accepta avec une vive reconnaissance, et en allant à Medina elle put, sans se détourner beaucoup de son chemin s'arrêter pour la voir. Malgré son exiguïté, comme c'est Dieu qui la lui offrait, elle jugea que ce lieu répondait parfaitement à son désir de fonder dans la solitude et la pauvreté, à l'imitation de nos anciens Pères. Elle partit donc pour Medina, et s'en alla porter aux deux Pères l'heureuse nouvelle de sa découverte. Ils en furent tellement enchantés, que leur intrépide ferveur se montra prête à s'enfermer, avec la plus grande joie, non seulement dans cette chétive maison, mais encore dans la plus pauvre étable du monde. Pendant que le Père Antoine, en se démettant

de sa charge, rendait compte de son administration au Père Provincial, la Sainte, les voyant inébranlables dans leur généreuse détermination, partit pour aller fonder le quatrième couvent de religieuses à Valladolid, où elle emmena avec elle le saint Frère Jean.

Le Bienheureux Père saisit l'occasion qui s'offrait à lui, et profita de la société de la Sainte et de ses sœurs, pour s'informer dans le plus grand détail de tout ce qui se rattachait à la Réforme. « Comme « nous demeurâmes, dit notre Bienheureuse Mère, « quelques jours sans clôture pendant que les « ouvriers travaillaient à réparer la maison, j'avais « la facilité d'instruire le Père Jean de notre ma- « nière de vivre, afin qu'il eût une connaissance « approfondie de ce qui regarde la règle primi- « tive. » De ces paroles nous pouvons tirer une double conclusion, qui en résulte évidemment. La première, c'est que le Bienheureux Père fut d'abord le disciple, et comme le novice de la sainte Mère, dans la pratique de la vie réformée, pour pouvoir devenir ensuite le Père, le maître, et le modèle de tous les autres, comme il le fut en effet. La seconde, c'est que Notre-Seigneur l'avait choisi pour être le premier-né de cette grande famille, puisqu'il voulut que notre sainte Mère fondatrice lui réservât les prémices de l'esprit de la Réforme,

dont sa divine Majesté lui avait confié le dépôt comme à la source de tout le Carmel réformé.

Le bien que lui faisait la Sainte, le Bienheureux Père en exprimait sa reconnaissance, et le payait de retour non seulement par les admirables exemples de sa vie, de ses vertus et de sa conversation toute céleste, mais encore par la doctrine et les enseignements spirituels qu'il distribuait dans cette maison, à la sainte Mère et à ses filles, en les confessant et en dirigeant leurs âmes. C'est alors, en effet, qu'il commença à être à la fois le fils et le Père spirituel de notre Mère sainte Thérèse, le premier confesseur, Père et maître qui les ait conduites, elle et ses filles, dans la pratique et la perfection de la Réforme. Ayant rempli toutes les formalités et obtenu toutes les licences nécessaires pour la fondation des religieux, la sainte fondatrice en prévint le Père, en lui donnant un pauvre ornement et tout ce qui était indispensable à la célébration du saint Sacrifice. Elle lui donna aussi un habit de la Réforme auquel elle avait travaillé de ses mains avec ses filles, et dont il devait se revêtir dans sa nouvelle demeure. Une fois en possession de ce pauvre trousseau et de ce modeste mobilier, de cette fortune et de ces joyaux, le Bienheureux Père se prépara à partir avec un des ouvriers qui avaient travaillé à la fondation

de Valladolid, et qu'il emmenait avec lui pour l'aider à donner à la maison nouvelle la forme d'un monastère. Au moment de faire ses adieux aux religieuses et de prendre la bénédiction de la Sainte, il lui dit en présence de la communauté : « Ma Mère, puisque votre Révérence a une si large « part dans cette œuvre que j'entreprends pour le « service de Dieu Notre-Seigneur, demandez-lui « qu'il me donne sa grâce, afin que je la commence « pour sa plus grande gloire, et que sa sainte bé- « nédiction descende sur elle et sur moi. Je prie « aussi votre Révérence de me donner la sienne, « et de vouloir bien, avec nos sœurs, se souvenir de « moi et me recommander à la divine Majesté. » A ces paroles, la Sainte aussi bien que ses filles, voyant la dévotion et la ferveur du saint religieux, fondirent en larmes. Puis mesurant du regard la grandeur de l'œuvre qu'il entreprenait, et qui devait procurer tant de gloire à Dieu et à sa très sainte Mère, la Sainte lui répondit pour toutes : « Partez, mon Père, et que votre Révérence soit « pleine de confiance dans le secours de Notre- « Seigneur qui ne lui manquera pas, puisque vous « commencez une œuvre qui lui rendra de plus « signalés services qu'aucune de celles qui s'ac- « compliront le long des siècles. Oui, la bénédic- « tion de Dieu vous sera donnée à profusion ; et

« maintenant, il est juste que nous recevions nous « aussi celle de votre Révérence, comme prêtre « du Seigneur, comme notre Père spirituel et « notre confesseur. Soyez sûr que mes pauvres « prières et celles de nos sœurs vous suivront « toujours, et quels ne seront pas notre joie et « notre bonheur en apprenant l'heureux succès « de cette entreprise! »

Parti de Valladolid pour mettre à exécution le plan de la Réforme à Durvelo, le Bienheureux Père, du plus loin qu'il aperçut ce village le salua, transporté de joie et le cœur tressaillant d'allégresse, comme le centre de sa vie et le terme de tous ses désirs.

En arrivant à la pauvre petite maison avec l'ouvrier qui l'accompagnait, notre grand architecte se mit en devoir d'en faire un couvent. Il établit d'abord l'église sous un pauvre porche attenant à la maison, qui représentait assez bien l'étable de Bethléem où naquit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les ornements les plus précieux dont il la décora ce furent des croix de bois brut faites de branches d'arbres, auxquelles il joignit des têtes de morts qui causaient autant d'épouvante que d'édification. Il fit le chœur dans un grenier recouvert d'un petit toit à double pente, tellement surbaissé à ses deux extrémités que l'on ne pouvait y entrer qu'en

se trainant sur les genoux. Ce que, dans ce chœur on décorait du nom de fenêtre et de vitrage était un trou pratiqué dans le toit, ouvert ou fermé au moyen d'une tuile qui, aussi mal ajustée que toutes les autres, donnait un libre passage à la pluie, aux frimas et à la neige aussi bien qu'à la lumière.

Aux deux extrémités du grenier, là où le toit descendait presque à terre, il fit préparer du côté de l'église deux chambres, deux sortes d'ermitages ou de petites cellules, si étroites, et si basses qu'il était impossible de les habiter autrement que couché ou tout au moins agenouillé. En guise de lit, il y fit mettre un peu de foin, pour que tout y respirât le parfum de Bethléem, et pour oreiller une pierre. Une croix comme pour s'y attacher vivant, une tête de squelette pour se contempler mort, tels étaient les meubles curieux et les précieux ornements de ces cellules. Chacune d'elles avait une petite fenêtre ouvrant sur le Saint Sacrement, et c'était le point de vue le plus agréable et le plus consolant pour les fervents solitaires.

Le Bienheureux Père disposa le reste du monastère avec non moins de magnificence que l'église et le chœur. Au-dessous du chœur, dans un réduit très bas, il fit le dortoir de la communauté, composé de deux ou trois cellules préparées de la même manière et avec les mêmes ornements

que les autres. Il restait la petite cuisine de la vieille maison ; il en fit deux appartements dont l'un fut la cuisine du couvent, et l'autre le réfectoire. Rien n'était plus charmant que l'ameublement et les ustensiles de ces deux pièces. Au réfectoire il y avait pour table un morceau de bois grossier, pour bouteille une cruche cassée, pour verres des morceaux de calebasses ; quant à la cuisine, elle était bien assez riche, puisqu'elle possédait deux vieilles marmites qui encore ne devaient servir que le moins souvent possible.

Tel était dans son ensemble le monastère que fonda et prépara lui-même notre vénéré Père. Oh ! bienheureux édifice, sinon rempli de somptuosité, du moins prêchant dans la langue la plus éloquente et selon sa plus sublime perfection, la pauvreté évangélique ! Oh ! édifice, l'objet du mépris des palais et de l'orgueil du monde !... Cette vieille masure, qui à peine pourra servir d'abri à trois pauvres déchaussés, ne condamne-t-elle pas avec la plus sanglante ironie les tours que dresse contre le Ciel l'ambition de Babylone ? Ce n'est pas seulement au monde qu'elle impose une sage modération, c'est encore aux édifices monastiques, dont quelques-uns sont si élevés et si majestueux, qu'ils ressemblent à des palais où l'on règne, bien plutôt qu'à ce qu'ils devraient être, à ce qui est la voca-

tion et l'office propre du moine, je veux dire à d'humbles chaumières où l'on pleure.

Cependant la journée s'était écoulée tout entière dans ce travail. Surpris par la nuit, si oublieux de lui-même qu'il n'avait pas même songé encore à déjeûner, le bienheureux Père envoya son jeune ouvrier au hameau voisin pour demander l'aumône. On lui donna quelques morceaux de pain qu'ils mangèrent avec allégresse, et l'un et l'autre passèrent cette nuit dans la joie du Seigneur. Le jour arrivé, après avoir employé la plus grande partie de la nuit en oraison, le Père se prépara à célébrer la sainte messe. Il déposa son vêtement nouveau sur l'autel pour le bénir ; et la messe terminée, il s'en revêtit. En prenant ce saint habit, le même quant à l'étoffe et à la forme que portent aujourd'hui encore les Carmes réformés, il s'imposa de plus l'obligation de marcher sans sandales ni alpargates, ni rien qui pût protéger ses pieds nus ; ainsi vêtu, dans cet état de pauvreté et de retraite, il offrit aux yeux du monde le premier des Carmes déchaussés, le premier et le plus grand des réformés. En se voyant dans ces conditions d'humilité et de dénuement, il comprit ce que demandait de lui cette transformation extérieure, et, tombé à genoux, il offrit à Dieu sa résolution, lui exposa ses désirs, implora sa grâce, et le sup-

plia par l'intercession de la très sainte Vierge de lui donner des forces, du courage et de la persévérance ; afin que cette œuvre, que n'avaient inspirée ni la chair ni le sang, mais Dieu seul, reçût de sa divine Majesté son développement total et sa complète perfection.

C'est ainsi que le Père Jean passa, solitaire dans sa pauvre maisonnette de Durvelo, l'espace de deux mois qui s'écoulèrent avant l'arrivée du Père Antoine. Les laboureurs des métairies voisines et du village, en voyant leur nouvel ermite avec cette physionomie si édifiante et cet étrange costume, étaient dans un étonnement impossible à dire. Ils ne pouvaient le regarder sans l'admirer, et bien plus encore lorsque, conversant avec lui, ils l'entendaient leur adresser des paroles du Ciel. Ils le suivaient et ne pouvaient se lasser de voir le nouveau monastère avec son église, son chœur et sa petite cloche. Alors ils venaient là se recommander à Dieu, et saisis d'une lumière nouvelle, ils se sentaient par la puissance de ce merveilleux exemple comme changés en d'autres hommes. Ils faisaient part du riche trésor qui était venu se fixer sur leur terre aux populations des alentours, qui accouraient en foule. En sorte que ces bons paysans n'avaient à la bouche que le frère déchaussé, et au cœur que l'édification et l'admiration de sa vie.

CHAPITRE VIII.

Le Bienheureux Père renouvelle sa profession à Durvelo, en 1568. — Il change son nom de Jean de saint Mathias en celui de Jean de la Croix. — Il prêche dans les environs de son couvent. — Il instruit les premiers novices de la Réforme. — Le couvent de Durvelo est transféré d'abord à Mancera en 1570, et ensuite à Pastrana. — Il passe au collège d'Alcala, en 1571. — Il devient confesseur de l'Incarnation d'Avila, en 1572.

Le Père Antoine de Heredia, étant parvenu à quitter sa charge et à s'affranchir de ses occupations, arriva à Durvelo amenant avec lui un frère de chœur nommé Frère Joseph. Après avoir passé la nuit dans une longue et fervente oraison, le lendemain matin, qui était le premier Dimanche de l'Avent, 28 novembre de l'an de grâce 1568, les prêtres célébrèrent la sainte messe avec une dévotion angélique ; puis les trois religieux, à genoux en présence du Très Saint Sacrement, renouvelèrent leur profession avec des transports d'allégresse extraordinaire et baignés de douces larmes, renoncèrent solennellement à la règle mitigée, et promirent à Dieu Notre-Seigneur, à la très sainte Vierge Marie du Mont-Carmel et au

Révérendissime Père Général de vivre conformément à la règle primitive, sans mitigation et ce jusqu'à la mort. Suivant la coutume que notre sainte Mère avait introduite chez les sœurs de quitter les noms de famille, pour ensevelir avec eux tous les souvenirs du siècle, le Père Antoine s'appela depuis lors Antoine de Jésus, notre Bienheureux Père choisit le nom de Jean de la Croix et le Frère Joseph se nomma Joseph du Christ, en sorte qu'ils composèrent à eux trois un *Jésus-Christ crucifié.*

Peu de temps après arriva le Père provincial Alphonse Gonzalez. Comblé de joie à la vue de ce nouveau Bethléem, de ce vestibule nouveau du Carmel, il nomma le Père Antoine, le plus ancien des trois, Vicaire et Prieur du couvent, notre Bienheureux Père Sous-Prieur et maître des novices, et il chargea le Frère Joseph de remplir les emplois de la maison. Ils s'occupèrent alors de dresser les règlements religieux du monastère, afin de mener la vie réformée dans toute sa perfection, en la conformant en tout à la règle primitive de l'Ordre.

C'est à notre Bienheureux Père qu'était échue la plus large part de ces ferveurs primitives, parce qu'il avait le premier embrassé la Réforme, et que Dieu lui avait donné les prémices de l'esprit dont il devait alimenter la sainte Religion. Aussi

bien qu'il eût jusqu'alors sans y être obligé, travaillé avec héroïsme à son avancement et à l'édification des autres, maintenant que c'était pour lui un devoir d'état et une obligation de conscience, il s'élança d'un vol si rapide dans la perfection, qu'il n'y eut qu'une voix pour lui décerner la palme. Sa pénitence devint tellement effrayante, qu'il paraissait être le bourreau de son corps; ses vètements de jonc lui semblaient d'une excessive suavité, ses disciplines, si sanglantes qu'elles fussent, ne pouvaient plus satisfaire sa ferveur; ses cilices n'étaient qu'un jeu d'enfant, s'ils ne lui déchiraient pas les membres; son lit était un coin du chœur, où une pierre lui servait d'oreiller. Il se levait à minuit pour assister aux matines, après lesquelles il se mettait en oraison et la continuait jusqu'au matin. Il y était si profondément absorbé en Dieu, que, tout couvert de la neige qui pénétrait à travers les tuiles, il ne s'en apercevait même pas, et souvent, comme l'écrit notre sainte Mère, il allait à prime sans avoir songé à secouer ses habits. Quoi d'étonnant à cela, puisque la chaleur qu'il éprouvait intérieurement dans l'oraison était infiniment supérieure au froid qui lui venait du dehors? Le matin arrivé, il célébrait la sainte messe, puis il confessait les paysans qui venaient des métairies voisines,

privés qu'ils étaient d'instruction religieuse et de maîtres qui leur enseignassent les choses de Dieu.

Le Saint, que l'on préférait aux autres, et qui d'ailleurs avait le moins d'occupations au monastère, s'en allait à pied pour annoncer la parole de Dieu dans les villages des environs. En accomplissant ce ministère, il semait les fruits de grâce dans les âmes et gardait pour lui la souffrance. Puis il revenait à son couvent, fatigué et à jeun, en disant comme Jésus-Christ notre Rédempteur : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père, qui m'a envoyé pour perfectionner les âmes* (1). Il arriva un jour que, selon sa coutume, il s'en allait après avoir achevé sa prédication, lorsqu'il fut rejoint par le domestique du curé, qui venait de la part de son maître l'inviter à déjeuner, et lui dire qu'il l'attendait à une table abondamment servie. Mais le serviteur de Dieu, bien que reconnaissant de cette charité, refusa l'invitation. Interrogé par le frère qui l'accompagnait sur la raison d'une conduite si extraordinaire, il lui répondit : « Je ne travaille que pour Dieu seul, « mon frère, et je ne veux être ni remercié ni « payé par les hommes. » Réponse digne d'un prédicateur si admirablement apostolique.

(1) Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, et perficiam opus ejus. (Joan., IV, 34.)

Comme c'est notre Bienheureux Père qui a commencé à remettre en pratique la vie primitive dans cette solitude, comme c'est lui qui, après notre Mère et sainte fondatrice Thérèse de Jésus, a été le principal fondateur de cette Réforme, c'est lui aussi qui en a été le maître, et, comme un véritable père, a formé et nourri les âmes des exemples de sa vie toute céleste et des enseignements de sa céleste doctrine. C'est donc lui qui fut chargé d'instruire les premiers novices ; et Notre-Seigneur le voulut ainsi afin que la Réforme, qui n'était pour ainsi dire qu'en germe parmi ce petit nombre de religieux, reçut la véritable forme de sa perfection primitive des lèvres mêmes et des instructions du Bienheureux Père, à qui sa divine Majesté avait longtemps d'avance communiqué les prémices de cet esprit. C'est à Durvelo, où l'absence du Père Antoine de Jésus lui laissa entre les mains le gouvernement de la maison, qu'il commença l'exercice de cet enseignement. C'est chose admirable comme le Bienheureux Père, lorsqu'il se vit seul et maître de tout, régla les entretiens avec Dieu, la solitude, la mortification et toutes les pratiques de la vie primitive. Le Seigneur lui avait donné une si vaste capacité, un si parfait discernement des esprits, une telle autorité de doctrine que, dès cette époque,

par sa parole, et plus tard par sa plume, il remplit son Ordre et d'autres encore, d'âmes qui, par leur sublime contemplation, étaient comme des anges de la terre. La modestie de son extérieur, provoquée par la continuelle présence de Dieu, qu'il rendait comme visible aux autres, son humble silence, sa douce joie, son affabilité pleine de charité et de courtoisie lui gagnaient l'estime de tous. Que si maintenant nous examinons les devoirs qui touchent de plus près à sa charge, nous n'aurons pas moins à admirer la prudence, la sage mesure et la bienveillance avec lesquelles il accueillait les novices, et les faisait marcher dans la perfection de leur vocation. Il commençait par étudier en chacun d'eux les forces pour en faire la mesure du travail, et le caractère pour le diriger, en leur faisant déraciner les inclinations et les habitudes qu'ils avaient apportées du siècle, afin que, les passions et les appétits une fois crucifiés, la terre de leurs cœurs fût parfaitement préparée à recevoir la semence du Ciel.

A peu de temps de là, le 11 juin 1570, ce couvent fut transféré de Durvelo à Mancera, où notre Bienheureux Père se rendit avec deux novices distingués, qu'il avait reçus à Durvelo. La translation se fit avec grande solennité; tous s'en allèrent en procession depuis Durvelo jusqu'à

Mancera, avec plusieurs religieux de l'Observance, qui s'étaient joints à la communauté. Bientôt la réputation des Déchaussés et l'admiration de la vie exemplaire qu'ils menaient commencèrent à se répandre au loin, en sorte que, de tous les côtés, on accourait pour demander le saint habit. Le nombre des novices augmenta donc en peu de temps, et parmi eux on en reçut plusieurs qui plus tard devinrent en Religion des hommes illustres.

Après avoir instruit le noviciat de Durvelo et celui de Mancera, le Bienheureux Père partit à la mi-octobre pour aller remplir le même ministère à Pastrana avec le titre de Vicaire de cette maison. Il y trouva un petit troupeau choisi, de quatorze novices que l'on y avait reçus la première année de cette fondation, tous jeunes gens excellents et de grande espérance, mais qui, bien que très fervents et avides de perfection, manquaient de doctrine, privés qu'ils étaient d'un maître exclusivement consacré à cette fonction. Le Père, comme étant celui à qui était échu l'enseignement de toute la Réforme, commença leur éducation spirituelle et se mit à les instruire des devoirs de leur vocation. Bientôt on jugea au noviciat et dans toute la maison, de la puissante efficacité de sa parole, en les voyant marcher au service de Dieu, joyeux, fervents, intrépides et

rivalisant de zèle dans le chemin de la perfection.

Notre Bienheureux Père ne put rester longtemps à Pastrana. Cette année 1571 se fonda à Alcala un collège, qui fut le premier et l'un des plus importants parmi les grands collèges de l'Ordre ; il en fut nommé le premier Recteur, pour y établir une juste balance entre la pratique de la vertu et l'étude des lettres. La sainteté de sa vie et les exemples de ses religieux qui, animés de sa ferveur, en recueillirent les fruits les plus abondants, firent l'admiration de cette florissante université. C'était chose merveilleuse de voir dans ce collège la régularité et la fidélité aux observances, la ferveur et les longues heures passées en oraison, les jeûnes et les veilles, le courage à pratiquer la mortification et la pénitence. Aussi le Père Maître Pierre Fernandez, commissaire apostolique, étant venu quelque temps après visiter ce couvent, plein d'admiration, ainsi que le frère qui l'accompagnait, pour une vie aussi austère, crut voir dans cette maison le fameux monastère appelé la prison, dont parle saint Jean Climaque, bien plutôt qu'un collège d'étudiants (1). Le Bienheureux Père sut imprimer si profondément dans

(1) Saint Jean Climaque. *Échelle sainte*, v^e^ degré.

le cœur de ces premiers enfants de la Réforme l'amour de la vertu, en lui donnant toujours la préférence sur l'étude des lettres, qu'il en est résulté une sorte de proverbe, qui court et se répète sans cesse dans nos collèges : RELIGIEUX ET ÉTUDIANT, RELIGIEUX AVANT TOUT.

Notre sainte Mère ayant été dans le courant d'octobre, élue Prieure du couvent de l'Incarnation d'Avila, qui appartenait à l'Observance, obtint du commissaire apostolique, le Père Jean de la Croix pour confesseur, dans l'espérance que, grâce à sa doctrine et à sa vertu, elle laisserait ce couvent sur le pied où elle avait établi les maisons de sa Réforme. Le Bienheureux Père partit au commencement de l'année 1572, emmenant pour l'accompagner le Père Germain de Saint Mathias. Arrivés à Avila, ils se logèrent dans une petite maison, qu'on leur avait assignée pour demeure, près du monastère de l'Incarnation ; et alors comme un général d'armée qui dresse son camp, le Père prépara ses batteries pour conquérir ce couvent à une vie plus régulière et plus parfaite. Ses armes principales, après la confiance en Dieu, étaient l'exemple et la parole.

Et d'abord quant à l'exemple, il le donnait toujours et en tout. Il demeurait dans cette pauvre maisonnette dont nous avons parlé, éloigné du tumulte et des bruits de la ville hors de laquelle était

situé le monastère, et vivait dans la solitude comme un ermite. L'entretien de sa personne était le même qu'à Durvelo. En fait de nourriture, il était extrêmement sobre et mortifié ; et comme elle lui venait du couvent, les religieuses avaient remarqué avec grande édification, que jamais il ne s'apercevait si elle était bonne ou mauvaise, abondante ou insuffisante, bien ou mal apprêtée, et que si parfois on oubliait de le servir il ne songeait même pas à demander le nécessaire. Dans les rapports avec les sœurs, que lui imposait son ministère, il conservait toujours dans ses manières une humble et douce gravité, sur son visage une modestie et une sérénité inaltérables, dans ses actions et ses paroles une circonspection si parfaite, que sa vie, par tous ses côtés, était pour elles un parfum d'édification. Jamais il ne leur donnait, comme jamais il ne recevait d'elles le moindre présent de si mince valeur qu'il fût, pas même sous couleur de dévotion, parce qu'il savait que dans ces sortes de choses on franchit facilement les limites de la réserve, et que souvent ce qui commence par l'esprit finit par le sens. Il s'abstenait aussi avec le plus grand soin de montrer plus d'estime à l'une qu'à l'autre, et plus d'empressement à traiter avec l'une qu'avec l'autre, pour éviter de faire naître parmi elles, par ces préférences, des préoccupations et des jalousies. Il se tenait à la disposition de la com-

munauté, et toujours prêt à les aider et à les consoler toutes, il leur montrait à toutes le même intérêt en modifiant seulement son extérieur suivant les circonstances et le besoin de chacune.

La seconde arme dont il se servait pour conquérir à Dieu les âmes de ces religieuses, je veux dire la doctrine, n'était pas moins efficace que sa vie, parce que sa doctrine n'était autre chose en réalité que sa vie même, à laquelle venaient s'ajouter la puissance de la voix, l'autorité de la parole, fille des œuvres, les lumières de l'enseignement engendrées par l'expérience, et une direction pleine de force, de vigueur et d'un esprit tout céleste. Aussi les effets répondirent-ils aux œuvres, les fruits aux efforts, et les grands progrès qui en peu de jours se révélèrent parmi les religieuses de ce couvent, au zèle infatigable, aux sublimes exemples et aux lumineux enseignements du Bienheureux Père. Dès qu'il commença à exercer son ministère parmi elles, elles reconnurent en lui son éminente vertu, son esprit céleste et sa rare perfection. Le feu de cette vive flamme, qui enveloppait ses paroles et qui jaillissait de ses œuvres, se communiqua bientôt à leurs âmes, et en peu de temps il produisit de si merveilleux effets, que le couvent tout entier semblait enflammé du divin amour.

CHAPITRE IX.

Le Seigneur accorde au Bienheureux Père le don des miracles. — Sa merveilleuse extase au parloir de l'Incarnation. — Apparition de Notre-Seigneur. — Pouvoir prodigieux qu'il exerce sur les démons. — Embûches qu'ils lui tendent.

Pour procurer le plus grand bien des âmes et pour étendre la gloire de la divine Majesté, en donnant de l'autorité à la rare perfection et à la vertu consommée du Bienheureux Père, il plut au Seigneur de révéler alors quelques-uns des dons surnaturels dont il l'avait enrichi. Pour commencer par le don des miracles, la première expérience s'en fit sur la personne de Doña Maria de Yera, religieuse très considérée de ce couvent, qui fut un jour si subitement frappée, qu'elle perdit connaissance avant que les remèdes eussent produit leur effet, et que même, comme on le tient pour certain, elle perdit la vie. Saisies de consternation et d'épouvante à la vue de ce douloureux événement, les religieuses appelèrent

le Bienheureux Père, et l'une d'elles, dissimulant sa confiance sous les apparences du reproche, lui dit : « Est-ce ainsi, mon Père, que votre Ré« vérence prend soin de sa fille en la laissant « mourir sans sacrements ? » Le serviteur de Dieu ne répondit rien ; il s'en alla au chœur où il se mit en oraison comme un autre Élie, et ses instances près de la divine Majesté furent tellement irrésistibles, que la sœur défunte commença, en présence de plusieurs de ses sœurs, qui l'entouraient dans sa cellule, à changer de visage, à ouvrir les yeux, à faire quelques mouvements et à laisser apercevoir des symptômes de vie. Les religieuses, transportées de joie à la vue de cette merveille, coururent précipitamment au chœur pour prévenir le Père de ce qui se passait, et lui apprendre la résurrection de la défunte. Le Saint, sans trahir la moindre émotion, répondit simplement à celle qui lui avait fait ce reproche : « Êtes-vous contente, ma fille ? » Ce qui les confirma dans la conviction où elles étaient toutes, que ce prodige était le prix de son oraison. Alors il retourna près de la nouvelle ressuscitée, qu'il trouva revenue à la vie et en parfaite connaissance, et se mit en devoir de la préparer à paraître devant Dieu. Il la confessa à loisir, lui administra les derniers

sacrements ; et, après avoir reçu tous les secours de la religion, elle rendit une seconde fois à Dieu son âme, qu'il ne lui avait un instant prêtée que pour la disposer plus parfaitement à entrer dans la demeure de son éternité.

Un jour, le Bienheureux Père et la sainte Mère Thérèse de Jésus s'entretenaient ensemble à la grille d'un parloir, devenu depuis lors un objet de vénération, l'un assis sur une chaise dans le parloir extérieur, l'autre assise sur un banc dans l'intérieur de la clôture. C'était le jour de la Très sainte Trinité, pour laquelle ils avaient l'un et l'autre une ardente dévotion, surtout le Bienheureux Père qui recevait souvent sur cet adorable mystère les lumières les plus sublimes.

L'entretien commencé, la Sainte ayant laissé la parole au serviteur de Dieu comme à son maître et à son père spirituel, le Bienheureux se mit à exposer le mystère du jour. Il commença donc, en faisant descendre sur ses lèvres quelque chose des connaissances et des lumières séraphiques, que Dieu avait communiquées à son âme, à expliquer dans un langage si élevé l'insondable profondeur de ce mystère, qu'il semblait vouloir déchirer le voile derrière lequel se cache cette inaccessible et infinie Majesté. Les raisons jaillissaient de sa bouche comme des

éclairs de lumière, comme des étincelles de feu divin ; chacune de ses paroles était une flèche embrasée. Il allait s'élançant toujours plus au large à travers cet immense océan, son cœur s'enflammait de plus en plus sous l'action de ces pensées toutes célestes, de ces lumières plus éblouissantes les unes que les autres, jusqu'à ce que, la faiblesse humaine ne pouvant plus suffire à ces grandes choses, l'entendement emporté, ravi hors de lui-même par ces sublimes irradiations, s'affranchit du joug des sens. L'humble religieux voulut alors, comme il l'avait fait d'autres fois, résister à l'entraînement divin ; mais sa résistance ne fit qu'ajouter à l'intensité de l'impression surnaturelle qui, en se faisant sentir jusqu'à ses puissances inférieures, les entraînait insensiblement après elle. Alors ne voyant aucun remède à ce qu'il éprouvait, vaincu par la puissance de cet Ange avec lequel il luttait intérieurement et ne pouvant plus lui résister, il saisit fortement la chaise sur laquelle il était assis, afin de calmer ainsi s'il le pouvait la douce tyrannie de ce ravissement. Mais, ô puissance de Dieu ! il se fit alors une merveille au-dessus de tout ce qui se peut dire. Cramponné comme il l'était à sa chaise, le Bienheureux, en s'élevant de terre, l'emporta avec lui jusqu'au

plafond du parloir, et sembla vouloir, à l'imitation du prophète Élie, son incomparable Père, monter en triomphe sur un char de feu (1). On eût dit une flamme ardente qui s'élevait dans les airs pour retourner à sa sphère naturelle, ou encore un sublime séraphin qui prenait son essor pour s'envoler jusqu'à la plus haute hiérarchie des cieux.

Pendant que ces choses se passaient, de l'autre côté de la grille, la Sainte, qui recueillait toutes ses paroles et suivait du regard tous ses mouvements, recevait en elle les mêmes impressions et les mêmes effets de grâce. Soit parce qu'elle entendait l'homme de Dieu parler un si céleste langage, soit parce qu'elle le voyait suspendu dans un si admirable ravissement, elle fût ravie elle aussi, et s'éleva de terre agenouillée comme elle se tenait ordinairement en conversant avec lui, absorbée dans la contemplation et la vénération de l'esprit de Dieu, qui remplissait alors si abondamment cette âme.

Or, il arriva qu'une religieuse nommée Béatrix de Jésus, qui depuis passa dans la Réforme et mourut au couvent de Ocaña, fut témoin de ce merveilleux événement. En ouvrant la porte du parloir pour remettre un message à notre

(1) Et ascendit Elias per turbinem in cœlum. (IV, Reg., II, 11.)

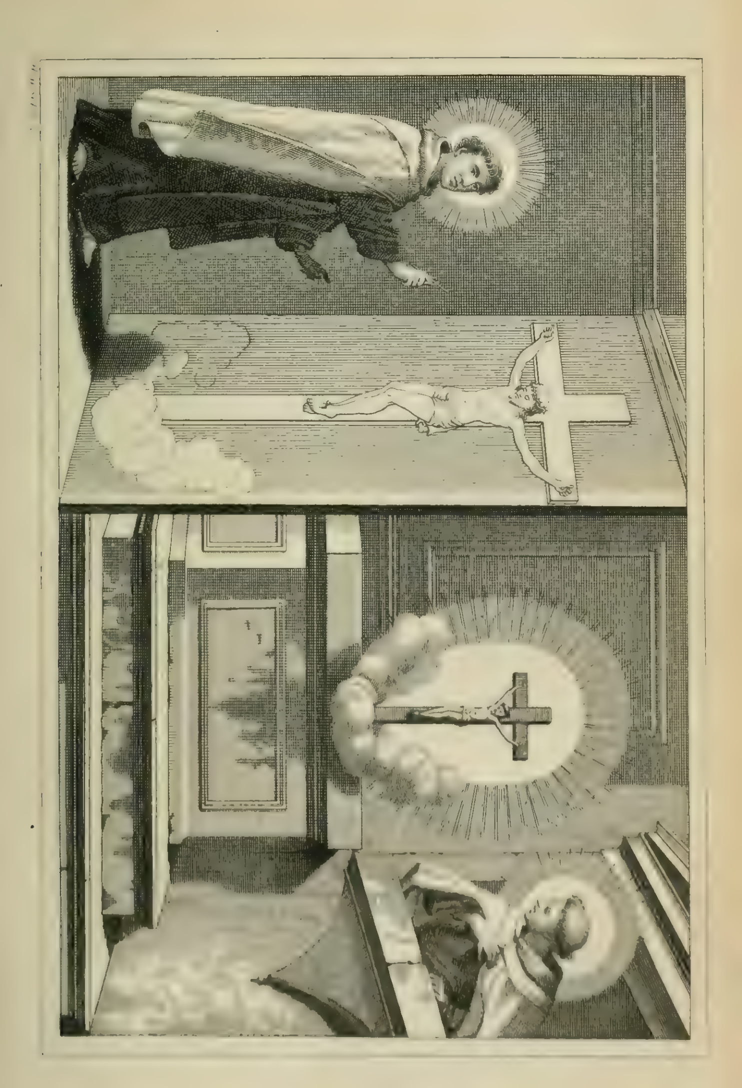
sainte Mère, elle vit ce double et inconcevable prodige, en présence duquel elle resta comme abîmée dans la stupeur et l'admiration. D'autres religieuses qu'elle appela en furent témoins aussi bien qu'elle. Plus tard elle interrogea la Sainte et lui demanda la cause de cette merveille ; c'est d'elle-même qu'elle apprit tout ce qui s'était passé comme nous venons de le rapporter. Ah ! si le monde connaissait la force du divin amour, et la puissance de ses flammes sacrées dans les grandes âmes qu'elles consument ! S'il connaissait l'éclatante lumière de cet incomparable flambeau qui s'appelle Jean de la Croix ! S'il pouvait comprendre dans quelle mesure son esprit était comme divinisé, puisque la chair elle-même dont il était revêtu semblait lui emprunter ses propriétés et devenir comme lui toute spirituelle !

C'est dans ce couvent de l'Incarnation, plus que partout ailleurs, que notre sainte Mère put constater par son expérience jusqu'à quel point cet homme céleste vivait perdu en Dieu. Toutes les fois qu'elle l'entretenait, elle le trouvait toujours dans une oraison si profonde et si continuelle, que la moindre occasion suffisait pour l'arrêter tout court au milieu de la conversation, et le jeter hors de lui-même. C'est ce qui faisait dire à la Sainte : « qu'il était impossible de parler

« de Dieu avec le Père Jean, parce que tout aussitôt il tombait en extase, ou il y plongeait les « autres » ; comme elle en avait fait l'expérience dans le ravissement dont nous avons parlé.

Une autre fois qu'il était encore avec notre sainte Mère au parloir du couvent, il fut assailli tout à coup par un si violent assaut d'amour, qu'il se leva de son siège pour le dissimuler. La sainte Mère qui s'en aperçut lui demanda si ce n'était point un ravissement qui lui survenait; il répondit avec humilité et simplicité : «Je crois que oui. » Ici je ne sais qu'admirer le plus, ou la ferveur et la continuité de son oraison, ou ses industries pour la dérober à tous les yeux, ou son humilité qui osait à peine avouer l'évidence. Tel est le cachet distinctif des saints, telle leur modestie, qui se met d'autant plus en lumière qu'elle fait d'efforts pour s'ensevelir dans l'ombre.

La troisième preuve que donna Notre-Seigneur de sa prédilection pour son serviteur, fut une apparition aussi merveilleuse que saisissante du Christ en croix. Le vénérable Père était en oraison, et considérait attentivement les tortures que le Sauveur avait eues à souffrir dans le crucifiement, son visage livide, défiguré et méconnaissable, son corps sacré déchiré et disloqué par d'affreuses douleurs. Il était absorbé dans



la contemplation de ce touchant mystère qui l'attendrissait toujours jusqu'au plus intime de l'âme, lorsqu'il vit tout à coup apparaître devant ses yeux ce qu'il se représentait au dedans de lui-même. Cette sublime vision vint consoler son regard comme elle illustrait sa pensée, comme elle ravissait son imagination, en sorte que ses sens en furent saisis et élevés au-dessus d'eux-mêmes, aussi bien que les puissances de son âme, et l'homme extérieur fut admis à partager cette immense richesse avec l'homme intérieur. Cette grande scène lui demeura si profondément gravée dans l'âme, que rentrant chez lui, il prit une plume et la traça sur le papier en quelques lignes, comme on le voit sur notre gravure, en remarquant toutefois que le Christ le plus petit et qui paraît de face est le crucifix sculpté, tandis que le plus grand est le dessin du Père.

Il faut ici nous arrêter un instant et faire, entre plusieurs autres qui se présenteraient à nous, une triple remarque.

La première a trait à la position que prit Notre-Seigneur pour se montrer au Bienheureux Père, et à celle du saint religieux lorsqu'il l'aperçut. En supposant qu'il l'ait dessiné comme il se posa devant lui, étant données les règles de la vraie perspective, le Père a dû voir le divin cru-

cifié par le côté gauche, non pas parallèlement au bras de la croix, mais plus en dehors, et c'est ainsi qu'il a pu en tracer le dessin que nous montre la gravure. Pour qu'il l'ait vu de la sorte le serviteur de Dieu était placé, selon toute apparence, dans une tribune ou à une fenêtre, comme il y en a souvent dans les églises des monastères, en côté de l'autel majeur sur lequel Notre-Seigneur lui serait apparu faisant face au peuple. Mais pourquoi, dira-t-on, Notre-Seigneur s'est-il montré dans cette position, au lieu de se tourner en face du Père lui-même ? On peut croire que c'est pour lui présenter une physionomie plus douloureusement saisissante, et une position plus violente qu'en se montrant à lui de face.

La seconde chose qui s'impose à nous c'est la valeur du dessin. Tous ceux qui se connaissent en peinture ont admiré avec quel talent et quelle facilité, dont n'approche pas le peintre même exercé depuis de longues années, le Bienheureux Père a exécuté tout ce qu'il y a de plus difficile dans cet art, qui est la perspective en raccourci. Reproduire de la sorte et de simple souvenir un modèle absent, suppose une habileté si sûre d'elle-même, que les plus grands maîtres qui l'ont vu tiennent pour un éclatant miracle l'exécution de ce dessin par une main étrangère aux règles et à la pratique de l'art.

Cela est si vrai, que l'on a vu des peintres distingués échouer en voulant copier l'original, présent devant eux.

Enfin, quant à la dévotion que ce dessin révèle et inspire, il est évident à quiconque le considère attentivement, qu'il reproduit avec une vérité d'expression si saisissante le Christ crucifié et mort pour nous, que sa vue produit dans les cœurs chrétiens les effets les plus merveilleux et qui se renouvellent chaque jour.

L'éclat d'une si brillante lumière ne pouvait rester enseveli dans une sphère aussi étroite que le couvent de l'Incarnation; et c'est pourquoi plus le Bienheureux Père faisait d'efforts pour le dissimuler dans l'ombre et le dérober à tous les regards, plus il rayonnait au dehors et resplendissait dans toute la ville. Le nom du Carme déchaussé courait de bouche en bouche ; on ne parlait que de lui : c'était disait-on, un homme du Ciel, un homme tout divin, dont la vie et la doctrine étaient une merveille. On commença dès lors à le connaître et à entrer en relations avec lui ; on prit goût à ses entretiens, d'autant plus qu'on y trouvait plus de profit ; on recourait à lui pour lui demander conseil et recevoir de lui les remèdes aux infirmités spirituelles dont on souffrait; il était l'oracle et le refuge universel. Il

avait reçu du Seigneur un don particulier pour diriger les âmes, pour dégager les esprits des entraves qui les arrêtaient au service de Dieu, pour rendre aux cœurs la paix et la sérénité ; et comme beaucoup d'âmes avaient besoin de ces remèdes, grand était le nombre de ceux qui venaient les chercher et les trouvaient auprès de lui. Ces remèdes, il les distribua à une foule de personnes, les unes fatiguées de scrupules, les autres tourmentées de mélancolie, d'autres qui, trompées par l'ignorance ou l'erreur, avaient perdu le vrai chemin qui conduit à Dieu. Il enseigna la science de la contemplation à beaucoup d'entre elles, et c'était chose admirable de voir les fruits de grâce produits dans toutes les âmes qui s'adressaient à lui. Ce ne furent pas seulement les personnes du monde, mais encore plusieurs couvents de religieuses, qui participèrent à ces célestes bénédictions. Comme elles avaient entendu parler de tout le bien qu'il avait fait aux Carmélites de l'Incarnation, elles en étaient saintement jalouses, et aspiraient à exploiter, elles aussi, un si précieux trésor. Sollicité par elles avec de vives instances, le serviteur de Dieu dut se rendre à leurs désirs, les visiter, les confesser, leur donner des conférences spirituelles, et l'on put voir en peu de temps les fruits de vertu et de

perfection qu'il fit germer dans ces âmes.

Ce ne fut pas un moindre service que celui qu'il rendit à plusieurs âmes violemment persécutées, et même possédées du démon, en les délivrant de ses mains. Le Seigneur avait accordé au béni Père, entre autres dons gratuits, une lumière particulière pour connaître et discerner les esprits, et une prodigieuse puissance sur les démons. Nous en trouverons plus tard, dans la suite de sa vie, des preuves aussi nombreuses qu'admirables; celles qui viennent s'offrir à nous à cette époque sont si extraordinaires qu'elles l'ont fait surnommer un autre Basile.

Il y avait dans un monastère d'Avila une religieuse que le démon, jaloux de la perfection qu'elle pratiquait, se mit à tourmenter par des tentations de blasphème contre la foi, et des impressions contre la chasteté dont elle avait fait profession. Elle en parla au Bienheureux Père qui, reconnaissant aussitôt l'auteur de ses troubles, lui indiquait à mesure qu'elle en avait besoin les remèdes convenables. La patiente en recevait du soulagement tant qu'elle était en présence du Père; mais à peine était-il parti que le démon revenait à la charge, et pour la mieux tromper, prenait la figure du saint religieux et lui enseignait au confessionnal des doctrines pernicieuses. A son retour, le vrai con-

fesseur, informé des artifices de son ennemi trouva le moyen d'y remédier en indiquant par écrit à la sœur ce qu'elle avait à faire, lorsqu'elle souffrirait de pareilles tentations.

Le démon, loin de se tenir pour battu, eut recours à une ruse du même genre. Il rédigea, en imitant l'écriture et la signature du Père, un autre billet, dans lequel il lui disait que, ne pouvant se dispenser de s'absenter pour un voyage nécessaire, il voulait avant de partir lui laisser quelques avis sur ce qu'il lui avait précédemment enseigné par écrit, parce qu'il croyait, en y réfléchissant plus sérieusement, lui avoir donné une doctrine trop sévère, qui ne pourrait que lui causer de nouveaux scrupules et lui troubler la conscience au lieu de la calmer. Comme la religieuse crut reconnaître l'écriture et la signature du Saint, elle profita de la liberté qu'il lui accordait, tout en s'étonnant du changement survenu dans sa doctrine. Le Père, lorsqu'il revint au couvent, n'eut pas de peine à démêler les pièges de Satan. Il demanda à voir le billet ; et bien que l'écriture ressemblât à la sienne, il n'y reconnut pas ses enseignements. Il détrompa donc la religieuse ; et voyant l'affliction de cette âme et les perfidies de son ennemi, il eut recours aux exorcismes de l'Église et aux armes de l'oraison ; alors le démon

conjuré et vaincu par lui laissa la religieuse délivrée de ses tentations, qui avaient été pour elle une leçon de circonspection et de vigilance.

Voici un autre fait dont les circonstances sont plus extraordinaires encore. Dans un monastère de la ville on avait donné le saint habit à une jeune personne, qui dès l'âge de six ans, avait vu apparaître le démon sous une forme humaine, et qui, séduite par son apparente beauté, lui avait donné toutes ses affections. Elle avait naturellement une grande pénétration d'esprit, une conversation spirituelle et attachante. Fort de sa violente inclination pour lui, le démon lui offrit de la rendre plus savante et plus habile que les hommes même les plus éminents, à la condition de s'engager par écrit, en signant sa promesse de son sang, à n'avoir jamais d'autre époux que lui. O monstre infernal, affamé toujours du cœur et toujours altéré du sang humain ! La pauvre enfant, avec l'aide du démon, se piqua si adroitement au bras que, sans en ressentir aucune douleur, elle fit couler assez de sang pour écrire l'engagement qu'on lui demandait ; et après l'avoir rédigé et signé de sa main, elle eut l'imprudence de le livrer à son éternel ennemi. Ce contrat terminé, et l'enfer devenu ainsi propriétaire de cette âme infortunée, il se fit en elle-même une telle révolution, qu'elle en vint à poursuivre Dieu

d'une haine profonde, et à désirer ardemment de le voir en horreur à tous, pour pouvoir offrir à son nouveau fiancé cette preuve d'amour.

Grandie en âge, soit qu'elle ne pût trouver dans sa famille aucun moyen d'embrasser un autre état, soit que le démon voulût se servir d'elle pour perdre des âmes, elle entra dans un couvent, où les brillantes espérances que donnaient tous ses genres de talents, la firent accueillir avec grande joie. Le démon en effet avait tenu parole et accompli sa promesse. Elle parlait toutes les langues, elle possédait tous les beaux arts, elle se jouait avec tant d'aisance dans les subtilités de la théologie que l'on tenait sa science pour infuse. Mais comme toujours ce qui est singulier attire les regards, et ce qui est extraordinaire fait naître les soupçons, les supérieurs de son Ordre conçurent des inquiétudes, et résolurent d'examiner de plus près cette âme qui faisait l'admiration universelle.

Après avoir consulté quelques hommes savants et graves, qui n'y attachèrent pas grande importance et n'y donnèrent aucune suite, ils entendirent parler de notre Bienheureux Père, et du discernement des esprits que Dieu lui avait donné ; alors ils le prièrent de vouloir bien se charger d'examiner lui-même la religieuse en question. Il commença par s'excuser ; puis vaincu, par les ins-

tances les plus pressantes, il finit par se rendre à leurs désirs. Après avoir pris jour avec eux, il s'y prépara, par ses armes accoutumées, je veux dire, l'oraison, la pénitence, la foi vive en Notre-Seigneur et une profonde défiance de lui-même. Arrivé au parloir du couvent, à peine fut-il en présence de la religieuse, que cette femme, à la science si profonde et à la parole si facile, non seulement garda un silence absolu et devint comme muette, mais encore se mit à trembler en voyant ses impostures découvertes.

Éclairé des lumières d'en haut qui l'assistaient toujours, le Bienheureux Père reconnut à ces symptômes la cause de ce triste état, et en fit part aux supérieurs en leur disant que cette religieuse était trompée par le démon, et qu'il fallait l'exorciser à plusieurs reprises, parce qu'il avait acquis sur elle par une longue possession une puissance extrêmement tenace et difficile à vaincre. Alors il voulut prendre congé d'eux et se retirer ; mais les supérieurs le supplièrent à l'envi, puisqu'il avait découvert le mal, de vouloir bien y appliquer le remède. Ce qui le décida, ce fut moins leurs instances que sa charité et le péril où était cette âme.

Dès le premier exorcisme, l'événement donna raison au Père. Le démon priva cette religieuse de l'usage de ses sens, et lui-même, de demon

parleur qu'il était, devint un démon muet. A la seconde séance la langue se délia, et le démon fut obligé malgré lui de révéler, d'abord depuis combien de temps il possédait cette âme, le mal qu'il lui avait fait et les motifs qu'il avait eus de la tromper ; ensuite, le nombre des démons qui la possédaient actuellement. A la première question il répondit, comme nous avons raconté, que, séduite par ses vaines promesses, elle était tombée en son pouvoir dès l'âge de six ans, et qu'elle s'était donnée à lui par un engagement écrit et signé de son sang. A la seconde il répondit, qu'elle était possédée par trois légions de démons, dont le principal était Lucifer lui-même. Alors le serviteur de Dieu continua ses exorcismes et donna l'ordre à Lucifer de venir et de se présenter en personne devant lui. Le prince des ténèbres obéit aussitôt, comme l'on put s'en assurer par l'aspect et le langage de la patiente, qui devint si violente et si intraitable que les religieuses glacées d'effroi prirent la fuite. Le religieux lui-même qui assistait le Bienheureux Père allait en faire autant, s'il ne l'eut arrêté et encouragé à ne rien craindre, lui, prêtre du Seigneur, contre qui l'enfer ne pouvait rien. C'est qu'en effet si l'homme de Dieu n'eût enchaîné les fureurs de l'ange déchu, il semblait

vouloir mettre en pièces tous les assistants. Blessé dans son fol orgueil d'avoir été forcé de répondre lui-même aux exorcismes, il ne cessait de lui répéter insolemment : « Dis-moi donc, petit moine, est-ce que je n'ai pas des serviteurs à qui tu peux t'adresser ? » Le Saint n'en continua pas moins les prières de l'Église ; que lui importait l'enfer soulevé tout entier contre la puissance du Seigneur dont il était revêtu ?

Revenue à elle-même et ne pouvant plus douter que le Bienheureux Père ne connût tout, la possédée, qui n'était privée de l'usage de ses sens que pendant les exorcismes, lui expliqua en détail le déplorable état de son âme. Le Saint prit de là occasion d'apporter remède au désordre de ses facultés, en travaillant à éclairer son intelligence et à délivrer sa volonté de son criminel esclavage. Il lui adressa de si ferventes paroles, il lui exposa d'une manière si touchante la miséricorde de Dieu, la douceur de son divin service, l'amour avec lequel il accueille ceux qui l'implorent, que la malade sembla se réveiller et sentit pour la première fois le désir de sa guérison.

Furieux de cet échec, le démon eut recours à sa perfidie accoutumée ; il prit la forme du Père et du religieux qui l'accompagnait toujours, et se rendit au couvent où il pria la sœur portière

de faire venir la possédée au parloir. Une fois en tête à tête avec elle, le prince du mensonge feignant de revenir sur ce qu'il avait dit, se mit à exagérer de telle sorte l'énormité de ses fautes, l'impossibilité où elle était d'en obtenir le pardon, le pouvoir qu'avait le démon de la forcer à remplir ses engagements que, voyant celui qui lui avait montré Dieu si plein d'amour et de bonté, le défigurer tout à coup et le lui présenter armé, selon l'expression du saint homme Job, d'une justice cruelle et implacable (1), la malheureuse fondit en larmes presque réduite au désespoir.

Le Bienheureux Père eut connaissance par une lumière surnaturelle de ce qui se passait au couvent, et partit aussitôt pour voir la religieuse. La tourière, sur sa demande, lui répondit qu'il ne pouvait s'entretenir avec elle, parce qu'elle était alors avec le Père Jean de la Croix. « Comment « cela se peut-il, répliqua le saint religieux, « puisque le Père Jean de la Croix c'est moi- « même, et non pas celui qui est au parloir ? » Il entra donc, et à peine se fut-il montré que le démon disparut. Le Saint profita de ce qui venait d'arriver pour montrer jusqu'à l'évidence à la religieuse, qu'il avait trouvée désespérée, d'abord la perfidie et la lâcheté de son en-

(1) Mutatus es mihi in crudelem. (Job. XXX, 21.)

nemi qui fuyait devant un pauvre moine, et ensuite la bonté de Dieu qui lui envoyait le remède alors qu'elle le méritait le moins ; en sorte qu'il la fit rentrer en elle-même et la laissa remplie de consolation et de courage. Cependant les religieuses de la maison étaient accourues au parloir, et en leur présence le Saint imposa sa volonté aux démons avec une autorité tellement irrésistible que, malgré leurs efforts pour se refuser à ses ordres, il les força non seulement d'avouer que leur prince les avait envoyés avec l'ordre formel de jeter cette âme dans le désespoir, mais encore de sortir de son corps, de la laisser libre et de lui rendre l'engagement écrit qu'elle leur avait donné. Ils obéirent malgré eux à tout ce qu'il exigeait, et devant toute la communauté l'ennemi jeta le papier que le Père prit et livra au feu. Ce fut la délivrance de la religieuse, qui dans son âme et dans son corps fut rendue à une liberté pleine et entière. Alors le couvent et les supérieurs, pénétrés de reconnaissance, se rappelant que le grand évêque de Césarée avait accompli une semblable merveille, acclamèrent Jean de la Croix un SECOND BASILE.

Par l'ascendant de sa haute vertu le Bienheureux Père, comme un habile et vaillant pasteur, arracha bien d'autres âmes à la cruauté de ce lion

rugissant. Ce n'était pas seulement les âmes consacrées à Dieu dans les couvents, mais aussi les personnes du siècle qui recouraient à son ministère, et il les faisait avancer au service de Dieu en s'entretenant avec elles, en les instruisant et en les confessant. Peu de paroles, de sublimes exemples, une rare modestie, une conduite admirable en tout, telle était sa méthode, qui produisit les plus merveilleux fruits de grâces, comme nous allons en donner la preuve.

Il y avait dans cette ville une jeune demoiselle d'une beauté remarquable et en possession d'une grande fortune qui, bien qu'appartenant à une famille parfaitement honorable, était loin de se montrer régulière et posée dans sa conduite. Les grâces de sa personne et l'éclat de ses parures étaient un piège où se perdaient beaucoup d'âmes, et elle exerçait une véritable tyrannie sur les jeunes insensés qui adoraient cette idole. Quelques personnes, qui lui étaient unies par les liens du sang ou de l'amitié, jalouses de son honneur et désireuses de mettre un terme à une vie si peu digne d'elle-même et de sa famille, ne trouvèrent rien de mieux que de l'engager à se confesser au Carme déchaussé, dans la pensée que c'était le seul moyen de l'amener à changer de vie. Elle refusa de suivre un si salutaire conseil, et en fuyant le serviteur de

Dieu elle fuyait son remède et son salut. Comme une sainte amitié est adroite, ses amies firent de nouvelles instances pour obtenir d'elle, qu'elle consentit au moins à lui parler une ou deux fois, ainsi que l'avaient fait beaucoup d'autres, sous prétexte qu'il n'est personne lorsqu'il rencontre un saint sur sa route qui ne tienne, ou par dévotion ou par curiosité, à le voir et à l'entretenir. Leurs prières réitérées et leur zèle éclairé firent tant et si bien, qu'elles finirent par la déterminer non seulement à parler au Bienheureux Père, mais encore à se confesser à lui. Elle vint donc un jour, non sans une vive émotion, se prosterner aux pieds du serviteur de Dieu, bien convaincue, en voyant ces pieds déchaussés, cet habit étrange, cette figure grave, cet aspect austère, quelle ne survivrait pas à cette démarche. Mais elle ne tarda pas à être détrompée, et ces vaines terreurs par lesquelles le démon, comme il fait toujours, prétendait l'éloigner, furent bientôt dissipées. Elle trouva auprès du Père un accueil si gracieux, un langage si doux et si saintement affable, qu'elle se confessa avec autant de facilité que de consolation, et prêta une oreille attentive à ses enseignements et à ses conseils. Elle fut si heureuse de cette première entrevue qu'elle résolut de continuer; elle le fit en effet en se confessant fréquemment et en lui décou-

vrant son âme tout entière avec la plus grande confiance. Le résultat de ces relations spirituelles fut un changement complet dans sa vie. Elle se dépouilla de tous ses vains ajustements et se revêtit d'une étoffe grossière, elle disparut de toutes les parties de plaisir et s'enferma entre quatre murs, elle renonça à toutes les jouissances humaines et embrassa une vie pénitente et mortifiée. Elle répara de la sorte par le bon exemple de sa vie nouvelle le mauvais effet de sa vie passée, et devenue pour toute la ville un modèle de vertu après avoir été pour elle une pierre d achoppement, elle travailla à édifier tout ce qu'elle avait travaillé à détruire. Telle fut l'influence de sa conversion et l'œuvre des conseils de cet homme du Ciel.

Le Bienheureux Père arracha au démon une autre proie qu'il tenait plus étroitement encore sous son empire, et fit cesser par là un effroyable scandale qui épouvantait Avila. Il y avait dans cette ville une femme qui, après s'être consacrée à Dieu par les vœux religieux, s'était oubliée jusqu'à passer au service du démon, en profanant les serments qui l'enchaînaient au céleste Époux, et jusqu'à perdre l'honneur en vivant dans un sacrilège désordre. Dieu, dans sa miséricorde infinie, la conduisit aux pieds du Père, qui sut manier cette âme avec tant de douceur et de prudence, qu'il finit par la con-

quérir pour la rendre à son véritable maître et divin Époux Jésus-Christ. Brisée de la plus amère douleur et baignée de larmes, la coupable détesta profondément sa criminelle conduite, abhorra ses honteux désordres, renonça pour toujours à la vie qu'elle menait, et repoussa jusqu'au moindre souvenir qui pouvait lui être une occasion d'offenser Dieu. Elle répara ainsi le scandale public qu'elle avait donné par une pénitence publique, et les exemples d'une vie redevenue chrétienne.

Blessé au vif de cette conversion, le sacrilège auteur de tout le mal, en proie à une fureur diabolique, résolut de tirer une éclatante vengeance de celui qui paralysait ainsi ses desseins pervers. Un soir que le serviteur de Dieu était à confesser les religieuses de l'Incarnation, cet homme l'attendit à la porte du monastère ; et au moment où il sortit de l'église pour rentrer chez lui, il se précipita sur lui avec un bâton et le frappa si longtemps et si violemment que, renversé par la douleur, il resta sur la place, assommé de coups, mais comblé de joie d'avoir été jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Le Bienheureux Père reconnut parfaitement l'auteur de ce guet-apens ; mais comme il tenait ces souffrances pour un insigne bienfait, il ensevelit son nom dans un éternel silence, et ne cessa de lui témoigner dans l'oraison toute sa re-

connaissance pour le bien qu'il lui avait fait, en demandant à Dieu, à l'exemple de Notre-Seigneur, de vouloir bien lui pardonner. Lorsque plus tard il racontait ce trait de sa vie, il disait que, comme il était sûr de souffrir alors pour l'amour de Dieu, et pour avoir rendu à la divine Majesté le plus grand service que l'on puisse lui rendre en arrachant une âme au péché, il n'avait jamais éprouvé une plus grande consolation dans sa vie, et que les coups de bâton lui avaient été aussi doux que les pierres du torrent à saint Étienne. C'est ainsi que le vénérable religieux ramenait les âmes à Dieu, corrigeait les mœurs et embaumait la ville tout entière des parfums de l'édification.

L'orgueil de cet ange déchu, dont l'homme de Dieu avait tant de fois foulé aux pieds l'insolence, ne pouvait souffrir qu'un pauvre et chétif moine triomphât ainsi de tous les efforts de sa puissance, le forçât à fuir sans cesse devant lui et restât toujours maître du champ de bataille. C'est pourquoi, rongé de jalousie, irrité des affronts qu'il avait reçus, transporté d'une rage infernale, il rôdait autour du saint homme semblable à un lion rugissant pour le dévorer. Cet esprit maudit en vint à tenter la vertu du Bienheureux Père par le côté le plus faible, qui est

la chair, en le soumettant à l'une des épreuves les plus périlleuses qu'il puisse inventer.

Le serviteur de Dieu demeurait, comme nous l'avons dit, dans une petite maison voisine du couvent, hors de la ville et dans un quartier désert. Le religieux qui vivait avec lui était absent pour quelques jours et l'avait laissé seul. Un soir donc fort tard, le Bienheureux était, selon sa coutume, plongé dans le recueillement et l'oraison, lorsqu'il vit tout à coup entrer dans sa cellule une femme qui, sans lui laisser le temps de la réflexion, s'arrêta en face de lui. Le cœur du vigilant solitaire tressaillit d'un indicible effroi, et saisi d'épouvante en voyant dans cette retraite et à pareille heure une apparition semblable, il la prit pour une vision du démon, se prémunit contre elle des armes de la croix et de la confiance en Dieu, et invoqua le très doux nom de Celui devant qui tremble l'enfer. Cette femme comprit la pensée et les angoisses du Saint, et avant qu'il eût prononcé un seul mot, elle le prévint et laissa couler de ses lèvres tout le venin dont le serpent infernal avait infecté sa langue : « Jean, lui dit-elle, je ne suis, comme tu le crois, ni le démon ni un spectre, ni une vision fantastique ; je suis une femme profondément malheureuse et réprouvée de Dieu. Tu connais parfaitement celle qui est devant toi, mais

tu ne la connais pas telle qu'elle est. Je suis la jeune personne qui vient si souvent à tes pieds, qui prête l'oreille à tes enseignements, qui vénère tes paroles, qui fait son bonheur de tes entretiens, et qui, sous couleur de vertu et de dévotion, te parle des choses de sa conscience ; mais il y a un secret, et c'est le fond de mon âme, que je t'ai caché jusqu'ici. Je suis en proie à une passion que je n'ai pu étouffer. Je l'ai dissimulée, je l'ai combattue ; je me suis tenue devant ta vertu dans les limites du respect, devant mon honneur dans la ligne des convenances, devant mes espérances sous le frein de l'impossible ; mais aujourd'hui, je suis vaincue par la violence de ma passion, et tellement épuisée de forces que je me suis enfuie de la maison de mon père pour accourir jusqu'à toi ! ... »

Le vénérable Père reconnut en effet la jeune personne, et frissonna d'épouvante en se voyant en face d'un péril si imminent. Ce n'était plus seulement contre un vain fantôme du démon qu'il avait à combattre, mais contre une personnalité vivante, réelle et vraie, qui entre les mains du démon devient l'arme la plus puissante et la plus formidable, je veux dire, contre une femme d'un grand nom, belle, noble et riche, qui jusqu'alors avait toujours été honnête et pure, mais qui s'était

laissé envahir par un esprit immonde incarné en elle.

Convaincu que personne ne peut pratiquer la continence si Dieu ne lui en fait la grâce (1), et que s'il retire sa main, il ne reste plus aucune force ni aux montagnes, ni aux cèdres les plus vigoureux, l'humble religieux éleva vers Dieu ses yeux et son cœur, et se jeta dans le sein de sa divine Providence. Comme il avait toujours servi fidèlement le Seigneur, il en recueillit les fruits dans cette occasion difficile ; le Seigneur lui fut propice, et il put ainsi, avec l'aide de sa grâce, sortir victorieux de ce combat non seulement en échappant lui-même au danger, mais encore en rappelant cette femme au sentiment du devoir. Aussi, armé d'une force invincible et d'un zèle brûlant pour la gloire de Dieu et pour le salut de cette âme, il se mit à l'œuvre.

Pressé intérieurement par la charité de Jésus-Christ, et embrasé du désir d'allumer dans ce cœur le feu sacré de l'amour de Dieu, le fervent religieux lui exposait des vérités saisissantes comme des coups de foudre, et lui jetait des paroles ardentes comme des flèches de feu. Les perfections et les attributs de Dieu, ses œuvres

(1) Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det. (Sap., VIII, 21.)

et tous ses genres de bienfaits, il fit appel à tout ce qui pouvait le montrer aimable. Puis, après avoir touché la coupable en lui mettant sous les yeux tout ce qu'il y a de suave et d'attrayant en Dieu, il se retourna du côté de sa justice pour l'épouvanter par la vue du châtiment qui l'attendait. Les terribles colères du souverain juge, le lieu où règne une éternelle horreur, les flammes inextinguibles, rien ne fut oublié, et il fit gronder tous ces tonnerres autour de ce cœur criminel, afin de le broyer sous le pressoir de la terreur.

Sans aucun doute, les vibrations et la majesté de sa voix firent trembler non seulement cette malheureuse femme, qui déjà craignait de voir s'entr'ouvrir la terre pour l'engloutir toute vivante, mais encore les démons eux-mêmes, qui étaient venus armés de sa physionomie et de ses charmes. Aussi à peine l'eurent-ils en fuyant rendue à la liberté, qu'elle rentra en elle-même ; et alors, inondée de larmes et abîmée de confusion, elle se jeta aux pieds du Saint en lui demandant pardon et en le priant d'implorer Dieu pour elle, de la réconcilier avec lui et de lui imposer la pénitence qu'elle méritait. Plein de bonté, le Père la consola, et après l'avoir encouragée dans sa bonne résolution, il la congédia; si bien que celle qui était entrée chez le

serviteur de Dieu changée en un démon de l'enfer, en sortit devenue comme un Ange du Ciel.

Ce triomphe de la grâce dans la vie et les œuvres du Bienheureux Père ne faisait qu'envenimer encore la rage des puissances infernales. Voyant que tous leurs projets de vengeance contre lui se tournaient en affronts pour eux, et qu'en multipliant les persécutions sur ses pas, ils multipliaient pour lui les couronnes, loin de renoncer à leurs noirs desseins, ils s'autorisèrent de la permission de Dieu pour le maltraiter et le tourmenter dans sa personne. C'était le plus ordinairement pendant la nuit qu'ils s'efforçaient de l'épouvanter par d'horribles visions, par des hurlements affreux, par les coups dont ils l'accablaient, sans épargner même le religieux qui demeurait avec lui, et qu'ils frappaient quelquefois afin de le punir de sa vénération pour celui qu'ils avaient en horreur. Mais comme l'intrépide soldat du Christ sortait toujours de ces crises à son honneur, et qu'il y gagnait autant qu'ils y perdaient eux-mêmes, ils cherchèrent une occasion plus périlleuse encore, ils préparèrent une bataille plus meurtrière pour se venger enfin en triomphant de lui. C'est pour cela qu'ils soulevèrent contre lui une persécution terrible, qui devait finir par une étroite prison et la détention

la plus cruelle que l'enfer puisse inventer. L'homme de Dieu en fut averti longtemps d'avance par une lumière surnaturelle, et pria une religieuse du couvent de l'Incarnation, à qui il en fit confidence lorsqu'il était encore à Avila, de le recommander à Dieu pour ces jours d'épreuves. Comme elle s'étonnait qu'il pût avoir à supporter de nouvelles douleurs, lui si fatigué, si affaibli, si accablé par la pénitence, il lui répondit en affirmant de nouveau qu'il en serait certainement ainsi, et que les choses arriveraient sans aucun doute comme il l'annonçait. C'est en effet ce qui advint, ainsi que nous allons le raconter.

CHAPITRE X.

Notre Bienheureux Père est emprisonné au couvent de Tolède, en 1577. — Châtiments rigoureux qu'il eut à souffrir pendant sa détention. — Nouvelles tribulations, visites de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère.

Il y avait cinq ans que le Bienheureux Père résidait à Avila, moins quelques courtes absences faites à Medina del Campo et au chapitre provincial d'Almodovar, lorsqu'en 1577 arriva la violente persécution que je voudrais pouvoir passer sous silence, et dont je ne dirais rien si elle n'était le plus beau fleuron que vénère l'Église au diadème de sa sainteté ; aussi est-ce pour cela que notre Mère sainte Thérèse en a parlé dans plusieurs endroits de ses ouvrages. « *Les fils de ma mère se sont élevés contre moi* » (1), dit l'Épouse du Cantique en parlant de ses frères. Mais ce ne fut là qu'une guerre pacifique, inspirée par des

(1) Filii matris meæ pugnaverunt contra me. (Cant., I,5. Ubi Philon.)

intentions droites et pures, encore que les conséquences en aient été infiniment amères. Supposons donc qu'il en fût de même de celle dont nous parlons ; supposons que les supérieurs de l'Observance, appuyés sur les droits qu'ils avaient alors, aient agi dans les meilleures intentions du monde ; que le Général et le commissaire ne se sont jamais écartés des règles de la prudence, et que, pour eux, les Déchaussés n'étaient que des révoltés, bien qu'il n'en fût pas ainsi. Cela dit et ces réserves faites, je me bornerai à raconter ce qui intéresse la sainteté de notre Bienheureux Père. Il le faut ainsi, puisqu'il est de l'honneur de toute la Religion du Carmel, qu'elle soit mise dans le plus éclatant relief.

Il continuait à exercer son ministère de confesseur au couvent de l'Incarnation, bien que notre Mère sainte Thérèse, après avoir achevé son priorat, fût retournée à sa maison de Saint-Joseph. Les Pères de l'Observance, ne pouvant souffrir que les réformés dirigeassent un monastère qui leur appartenait, résolurent, d'après l'ordre du Maître Jérôme Tostado, commissaire général, de les chasser de là, et à la fin de cette année ils mirent ce projet à exécution. Au grand scandale de toute la ville, dit notre sainte Mère (1), ils enle-

(1) Voyez à l'Appendice la lettre de sainte Thérèse au roi d'Espagne, Philippe II.

vèrent les Pères de la Réforme et les emmenèrent prisonniers, le Père Germain de Saint Mathias au couvent de la Moraleja, et notre Bienheureux Père Jean à celui de Tolède. Comme il était à présumer que le zèle en pareille circonstance serait une bonne note auprès des supérieurs, le religieux qui l'emmenait, excité sans doute par cette espérance, le traita si durement tout le long de la route, que le domestique qui les accompagnait, touché de commisération pour le Père, lui offrit ses services et se fit fort, s'il le voulait, de le rendre à la liberté. Dans une hôtellerie où ils s'arrêtèrent, il raconta au maître d'hôtel ce qui se passait, et ils firent instance l'un et l'autre auprès du Bienheureux pour l'engager à s'évader, mais il refusa ; la souffrance étant pour lui un bénéfice, la continuation de la souffrance était une continuation et une augmentation de fortune.

Il arriva donc à Tolède sans que rien ait pu ni altérer sa patience, ni troubler sa sérénité, et il en recueillit les fruits les plus abondants. Il fut reçu au couvent de cette ville comme un religieux déserteur et rebelle, on lui intima les ordres du commissaire général ainsi que les actes du Chapitre de Plaisance. Toutes les relations des mitigés avec lui, leurs entretiens, leurs conseils, leurs reproches et leurs menaces se ressentirent gran-

dement de ce jugement préconçu. Le Saint reçut ces paroles blessantes en baissant humblement la tête, comme venant de la main du Seigneur et comme un bienfait pour lui. Il eut à subir, à plusieurs reprises, de véritables assauts dans lesquels il défendit intrépidement les Déchaussés, déjoua tous les pièges qui lui furent tendus, para tous les coups qui lui furent donnés et confondit tous les plans de ses adversaires. Les Pères de l'Observance comprirent qu'il n'y avait aucun espoir de le ramener à eux; et comme il leur sembla d'un autre côté, que les raisons et les explications qu'il donnait pour se justifier, ne suffisaient pas pour les dispenser d'obéir aux ordres du vicaire général Tostado, ils se déterminèrent à le traiter en religieux rebelle et incorrigible, et à lui faire subir les punitions que l'on inflige d'ordinaire à ce désordre dans les sociétés religieuses, où il est considéré d'une gravité exceptionnelle. Ils le condamnèrent donc à la prison, à de cruelles disciplines, à de sanglants reproches, à des jeûnes au pain et à l'eau et aux plus sévères châtiments de tous genres. Toutes ces souffrances qui, dans leur intention, étaient destinées à lui faire expier le genre de vie qu'il avait embrassé, devaient, dans le plan divin, le combler de mérites et enrichir sans mesure son éternelle couronne.

Le premier châtiment que les Pères de l'Observance infligèrent à ce qu'ils appelaient la désobéissance de leur captif déchaussé, fut une étroite prison. C'était une petite cellule de dix pieds de long sur six de large, sans fenêtre aucune et sans autre moyen de respirer qu'un étroit soupirail large de trois doigts, pratiqué au plus haut du mur, par où la lumière entrait avec une telle parcimonie que le Bienheureux Père ne pouvait réciter son bréviaire sans monter sur un petit banc, et encore devait-il attendre que les rayons du soleil arrivassent par réverbération jusqu'à lui. Si l'on n'avait pas donné plus de jour à ce réduit, c'est qu'il était destiné à servir de cabinet à une salle voisine, et que l'on y enfermait tout ce qui n'était pas nécessaire à l'usage de la maison. Là on lui donna pour lit quelques planches, et deux vieux manteaux pour couverture. On mit un cadenas à la porte de cette cellule, pour que personne ne pût ni le voir ni s'entretenir avec lui que le geôlier seul. Ce n'était point assez ; pour fortifier ce cachot plus solidement encore, on mit une autre serrure à l'entrée de la salle au fond de laquelle était la cellule, en sorte que, grâce à ces précautions, la prison était parfaitement à l'abri d'un coup de main, et le prisonnier plus étroitement enchaîné, comme aussi enseveli dans un plus impénétrable mystère.

Le soir, on le faisait descendre au réfectoire, où, après le repas commun, tous les religieux lui donnaient la discipline. De tous les châtiments que l'on peut infliger à un religieux, c'est là tout à la fois l'un des plus pénibles et des plus ignominieux. Au commencement de sa captivité on lui faisait subir cette punition tous les jours ; après un certain temps elle fut réduite à trois fois par semaine, puis au vendredi seulement ; et enfin, fatigués de donner tant de coups à celui qui ne se lassait pas de les recevoir, les religieux en vinrent à différer ce châtiment jusqu'à des intervalles plus éloignés encore. Toujours est-il que ce supplice fut tellement et si violemment répété, que dans la suite le Bienheureux Père put dire en plaisantant et en toute vérité, qu'il avait reçu plus de flagellations et un plus grand nombre de coups de fouet que saint Paul. Ce qui prouve avec quelle violence on le frappait, ce sont les cicatrices des coups, que le patient, après de longues années, portait encore sur ses épaules si cruellement endolories. C'est un de ses infirmiers qui, en le soignant, les découvrit un jour ; et il fit au Père des instances si réitérées et de si pressantes questions, que son secret lui échappa et qu'il fut forcé d'en avouer la cause. Comme il n'avait été traité de la sorte que pour imiter Notre-Seigneur et procurer la gloire de

Dieu, il pouvait dire avec saint Paul *qu'il portait sur son corps les stigmates du Seigneur Jésus* (1).

La nourriture à laquelle il était condamné n'était pas pour lui une moindre souffrance que les coups de fouet. Les jours de flagellation il mangeait au réfectoire, et là on lui donnait sur la terre nue du pain et de l'eau. Habituellement il mangeait dans sa cellule, où son régime ordinaire était un peu de pain et des sardines, ou quelques débris du réfectoire, sans que jamais on lui donnât aucun soulagement, ni le moindre aliment tant soit peu substantiel. Il n'avait pour se couvrir d'autre vêtement qu'un vieil habit de l'Observance dont, avant de partir d'Avila, on l'avait revêtu de force. La tunique de laine qu'il portait sur la peau lorsqu'on s'empara de lui, il la garda toujours pendant les neuf mois de sa détention, sans jamais la quitter (2). De là s'engendra sur sa personne une si effroyable quantité de vermine, que c'était pour lui un supplice indescriptible, et l'une de ses plus intolérables souffrances dans cet affreux cachot.

A toutes ces tortures se joignait l'humiliation des reproches les plus insultants. « C'est donc

(1) Ego enim stigmata Domini mei Jesu in corpore meo porto. (Gal., VI, 17).

(2) Voyez à l'Appendice la lettre de sainte Thérèse au P. Gratien.

vous, lui disait le supérieur en plein réfectoire, qui avez tenu à déshonorer le premier l'Ordre de la Vierge, par une extravagance aussi insensée que celle qui vous a porté à vous déchausser, à prendre un habit différent du nôtre, à fomenter la discorde entre les frères, à donner lieu aux gens du monde de crier au scandale ? Si vous aviez à cœur d'être un fidèle serviteur de Dieu, que vous manquait-il dans les observances de l'Ordre, où se forment tant de bons et saints religieux ? Mais non, ce qui vous préoccupait, ce n'était pas d'être saint, mais de le paraître et de passer pour tel. Ce n'est pas l'édification du peuple que vous cherchiez, mais son estime et ses applaudissements. Si vous avez été si pressé de marcher les pieds nus, c'est pour vous faire appeler le premier Déchaussé et le Réformateur de l'Ordre. Et maintenant, voyez ce que vous êtes ! Quel saint Ange vraiment, ou quel saint Albert pour commencer une pareille entreprise, que ce misérable fantôme de moine, qui n'est pas même capable d'être un portier de couvent ! Le beau réformateur, en vérité ! »

Alors après le sermon venait la discipline, et on lui flagellait cruellement le corps, après l'avoir flagellé plus cruellement encore jusqu'au plus sensible de l'âme.

Le serviteur de Dieu affirmait plus tard qu'en

recevant ces opprobres, il éprouvait une joie égale à la connaissance profonde qu'il avait de sa bassesse ; et il lui semblait que ces flots d'injures étaient trop tôt épuisés, eu égard au mépris qu'il avait de lui-même. Aussi lui arrivait-il parfois, malgré l'extrême rigueur des disciplines qu'on lui faisait subir, d'appeler de ses désirs les plus ardents l'heure où il pourrait, en les recevant, souffrir ce supplice et cette humiliation pour l'amour de Dieu ; si bien qu'un jour où l'on oublia de le faire descendre au réfectoire pour lui infliger sa pénitence accoutumée, il s'en plaignit à son geôlier en lui demandant pourquoi on l'avait privé d'un si grand bien et d'une faveur si précieuse. Il est bien vrai que, en embrassant la Réforme avec l'intention d'y vivre et d'y mourir, il était profondément convaincu de n'avoir ni offensé la Religion à laquelle il appartenait, ni désobéi à ses vrais et légitimes supérieurs ; mais il reconnaissait en lui tant d'imperfections et des fautes si nombreuses, qu'il croyait avoir mérité par elles les plus sévères reproches et les châtiments les plus rigoureux. Aussi bien loin de s'irriter contre ceux qui le maltraitaient de la sorte, et de les taxer d'injustice et de cruauté, il voyait dans leurs mains la main de Dieu, qui voulait par eux le punir de ses fautes, le purifier de ses im-

perfections et lui fournir l'occasion de gagner des trésors de mérites. Il écoutait donc en silence tout ce qu'on lui disait, sans jamais répondre un seul mot, si blessants que fussent ces outrages. Comme d'un autre côté il persévérait dans sa résolution avec une fermeté inflexible et une inaltérable sérénité, contre laquelle se brisaient les colères de ses persécuteurs, ils l'appelaient une lime sourde, une eau stagnante, un hypocrite, et ils lui jetaient à la face toute espèce d'épithètes plus injurieuses et plus méprisantes les unes que les autres.

Des souffrances d'un autre genre, plus douloureuses encore que celles dont nous avons parlé, lui étaient infligées par quelques religieux qui se chargeaient d'exercer sa patience. Ils commençaient par se concerter entre eux, puis ils s'en allaient dans la salle au fond de laquelle était la prison, et là, devant sa porte, ils parlaient, assez haut pour être parfaitement entendus de lui, du mauvais état des affaires de la Réforme. Ils exposaient leurs plans, leurs désirs et leurs espérances; ils ajoutaient que s'ils s'étaient emparés du Père, c'était pour obéir aux ordres du nonce Philippe Séga, qui venait de succéder à l'ancien nonce Ormaneto; ils n'épargnaient dans leur langage acerbe aucun des réformés, ni le Père visiteur Jérôme

Gratien, ni même la Mère fondatrice des Carmélites, Thérèse de Jésus, et ils disaient des uns et des autres plus de mal qu'ils n'auraient pu en dire de l'apostat Luther lui-même. Ils lisaient à haute voix les mémoires lancés contre eux, dans lesquels ils les accusaient des choses les plus abominables, dont ils devaient subir un châtiment exemplaire, après quoi l'on verrait non seulement la Réforme anéantie à tout jamais, mais encore les réformés déshonorés pour toujours.

Telle était la réclusion du serviteur de Dieu, tels étaient les tourments et les souffrances qu'il y subissait sans repos ni trêve ; mais le martyre intérieur qui en résultait et l'agonie de son âme étaient, sans aucun doute, de toutes ces angoisses la plus cruelle et la plus amère. Le Seigneur se retira de lui, et lui fit connaître de science expérimentale ce que la grâce accomplissait en lui. Accablé dans son intérieur, de quelque côté qu'il tournât sa pensée il ne trouvait partout que de nouvelles douleurs. La vue de la Réforme à la veille de sa ruine, comme le disaient les religieux qu'il entendait, lui causait un chagrin mortel. La privation de la sainte messe qu'il ne pouvait célébrer, et de la société de ses frères dont il était séparé, lui déchirait le cœur. La crainte d'avoir donné occasion à de si grands scandales

le jetait dans des perplexités qui ne se peuvent dire, et ne trouvant plus dans l'oraison la lumière et la force qu'il y puisait toujours, il était plongé dans la nuit la plus obscure que Dieu réserve à ceux qu'il aime. C'est ainsi que s'accomplissait le martyre du Saint, et que le Seigneur achevait de le purifier, afin que, sortant du creuset de ces souffrances et de ces délaissements, semblable à l'or le plus pur, il pût briller au firmament de son Église comme un astre étincelant.

Ces peines intérieures n'étaient pas continuelles. Si, à certains jours, Dieu le purifiait ainsi par la désolation, bientôt les nuages se dissipaient, et aux ténèbres de la nuit succédaient dans son âme les douces clartés de l'aurore. Dieu le consolait, en lui faisant comprendre qu'il était sa lumière alors même qu'il ne sentait pas sa présence, et qu'il récompensait au centuple ceux qui souffraient pour son amour, en répandant, à travers les horreurs de la prison la plus dure, ses célestes suavités. Le Bienheureux Père, qui nous a dérobé la plus grande partie des faveurs qu'il a reçues à cette époque de sa vie, rapporte que dans plusieurs occasions, où il se sentait profondément accablé sous le poids de sa captivité par la privation de lumière, qu'on lui refusait toujours lorsqu'arrivait la nuit, le Seigneur se chargeait lui-

même de lui en envoyer du ciel. Le frère gardien s'en aperçut un jour où, venant visiter la prison, il la vit tout inondée de lumière. Craignant qu'en son absence quelqu'un ne fût parvenu à voir le prisonnier, et à lui en donner au moyen de fausses clefs, il alla tout aussitôt prévenir le Père Prieur de ce qui se passait. Celui-ci accourut avec d'autres religieux ; mais au moment même où il ouvrait la première porte, la lumière disparut. Entré jusque dans l'intérieur de la salle, il la trouva dans une obscurité complète ; il crut alors à une illusion du frère, et s'en alla. Mais ce n'en était pas moins la vérité et l'œuvre du Seigneur, qui sait faire sortir la lumière des ténèbres pour éclairer et consoler ses amis.

C'est ce que Dieu dit un autre jour au saint prisonnier, qui lui représentait l'état d'abandon où il était réduit, et se plaignait à lui de ce qu'après l'avoir blessé avec le dard de son amour il se cachait à ses yeux. Il se vit alors environné d'une clarté si belle et si douce, que son âme en fut enivrée de joie, et il entendit en lui-même la voix du Seigneur lui dire : « Ne crains rien, Jean, je suis ici et je te délivrerai. » Élevé au dessus de lui-même par cette insigne faveur, et sentant son Dieu présent à ses côtés, il ne craignit plus ni la faim, ni la soif, ni aucune tribula-

tion (1). Cette parole intérieure lui donna un courage nouveau, elle fortifia sa faiblesse, elle releva ses défaillances ; et pour ne pas perdre les lumières que lui donnait le Seigneur, il composa dans sa prison le cantique tout divin, qui commence par ces mots : « Où vous êtes-vous caché ? » Cantique qu'il expliqua plus tard, et que nous avons maintenant la consolation de posséder parmi ses sublimes écrits.

Non moins bonne pour lui que son divin Fils, la très sainte Vierge lui apparut aussi, et le consola plusieurs fois en le favorisant de sa douce présence. De ces différentes apparitions nous ne connaissons en détail que les trois dernières.

Un jour en entrant dans sa prison avec deux autres religieux, le Prieur trouva le Bienheureux Père à genoux, abîmé en oraison, et tellement affaibli par les mauvais traitements qu'il avait subis, qu'il fut incapable de se relever immédiatement. Le supérieur, croyant que c'était de sa part défaut de respect et d'égards pour sa personne, lui reprocha cette négligence. Le Père fit ses excuses en implorant humblement pardon, et alors le Prieur, désarmé par cet acte de sou-

(1) Quis ergo nos separabit a charitate Christi? an tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius? (Rom., VIII, 35).

mission, lui demanda à quoi il pensait lorsqu'en entrant il l'avait trouvé si profondément absorbé en lui-même. « Je pensais, répondit le Saint, « que c'est demain l'Assomption de Notre-Dame, « et que je serais grandement consolé de célé- « brer la sainte messe. » — « Jamais, répliqua durement le Prieur, jamais tant que je serai ici! » Puis il lui tourna le dos et s'en alla. Le Saint éleva vers la sainte Vierge son cœur affligé, et passa le reste du jour et le jour suivant à lui offrir le sacrifice de ses fervents désirs. Lorsque la nuit commença, elle se changea pour lui en un jour éclatant. La sainte Vierge lui apparut entourée d'une légion d'Anges, et dit à son dévot serviteur pour le consoler : « Prends patience, mon fils, tes souffrances finiront bientôt, tu sortiras de cette « prison et tu auras la consolation de célébrer la « messe. »

Son âme fut alors inondée d'une joie impossible à dire. Après avoir rendu grâces à Dieu de cette faveur signalée, il se mit à examiner en lui-même comment il pourrait sortir de prison, lui qui n'avait ni les moyens ni l'industrie nécessaires pour y parvenir. Mais plein de confiance en la parole du Ciel, il espérait que celle qui lui avait promis sa délivrance lui en faciliterait l'exécution. C'est en effet ce qui arriva. Un jour de

cette octave Notre-Seigneur lui apparut en société de sa très sainte Mère, et en réponse à ses doutes et à ses difficultés ils l'engagèrent à prendre courage, parce que Celui qui avait fait passer le Jourdain au Prophète Élisée avec le manteau d'Élie, le délivrerait de sa prison sans la moindre difficulté.

Encouragé par cette vision, il songeait aux moyens de la réaliser, lorsque la sainte Vierge, pour les lui rendre plus faciles, lui apparut de nouveau, et en lui ordonnant de s'échapper, lui montra en esprit une haute fenêtre, qui, d'un corridor voisin, avait vue sur le Tage. C'est par là qu'il devait se laisser glisser sans crainte, parce qu'elle le soutiendrait de sa main. Quant à la difficulté des serrures, son auguste protectrice lui traça la marche à suivre, et il lui obéit comme l'évènement va nous le dire.

Pour préparer les choses sans bruit, le Seigneur, qui dispose tout avec suavité, avait fait, depuis quelques jours, changer le gardien de la prison. Celui qui l'avait remplacé, beaucoup plus compatissant que le premier, témoin de l'humilité, de la patience et de la sainteté du captif, qui avait déjà passé neuf mois dans cet affreux cachot, lui accordait, pendant que les religieux assistaient aux exercices de communauté, la per-

mission de sortir de son étroite cellule pour voir au moins le ciel par les fenêtres. Un soir donc qu'il était ainsi hors de sa prison, il vit une fenêtre qui donnait sur le fleuve, et la reconnut pour celle que lui avait indiquée Notre-Dame. Il l'examina attentivement pour n'en pas perdre le souvenir, et rentra dans son pauvre réduit ; pendant que le gardien était allé lui chercher de l'eau, il desserra les vis du cadenas pour pouvoir plus facilement forcer la porte. Resté seul, il déchira les deux vieux manteaux par bandes, et en les rattachant les unes aux autres, il en fit la corde au moyen de laquelle il devait descendre.

Il restait une difficulté, celle de la seconde porte, la porte de la salle toujours fermée à clef ; elle s'évanouit d'elle-même sous le souffle de Dieu, qui permit que l'on donnât l'hospitalité précisément dans cette salle, à quelques religieux étrangers arrivés le soir même. Ils se couchèrent, et pendant qu'ils conversaient ensemble, notre bienheureux prisonnier faisait sans bruit les derniers préparatifs qui dépendaient de lui. Il prit sa corde d'étoffe et une petite lampe que le gardien avait oubliée; tant il est vrai que tout se réunissait pour concourir à son évasion ! Lorsqu'il lui sembla que les étrangers succombant à la fatigue du voyage et à la chaleur de la saison étaient endormis, il

adressa une ardente prière à la sainte Vierge et entendit une voix intérieure lui dire : « Hâte-toi ! » Sur cet avis, il imprima à la porte une violente secousse qui fit sauter une vis, si bien qu'elle resta entr'ouverte. Au bruit qu'il fit les hôtes réveillés en sursaut demandèrent aussitôt : « Qui est là ? Deo gratias ! (1) » Le Saint demeura immobile, et les religieux n'entendant plus rien crurent que c'était un accident insignifiant arrivé par hasard, et se rendormirent. Ce qui se passa dans l'âme du serviteur de Dieu en face de ce danger de la première heure, ses perplexités et ses espérances, les luttes de sa foi aux prises avec la promesse de Dieu et l'impuissance absolue où il était réduit, se comprennent mieux qu'elles ne peuvent s'exprimer. Mais enfin sa confiance en Dieu prit le dessus, il se remit à l'œuvre et poursuivit son entreprise avec un nouveau courage.

(1) Deo gratias est la manière habituelle de répondre, en usage au Carmel, pour dire d'entrer lorsque quelqu'un frappe. Les religieux, réveillés au bruit, auront donc ainsi répondu par l'habitude qu'ils en avaient.

CHAPITRE XI.

Le Bienheureux Père sort de prison, en 1578. — Il se rend au couvent de Véas. — Admirable extase dont il y est favorisé. — Il se retire au désert du Calvaire.

Lorsque le Bienheureux Père crut les religieux encore une fois endormis, il prit tout ce qu'il avait préparé, sortit de la prison, et, en passant au milieu des hôtes, il se dirigea vers la fenêtre du corridor. Il y avait au bord de cette fenêtre, à hauteur d'appui, une poutrelle qui tenait à peine au mur. Il put introduire le pied de la lampe entre cette pièce de bois et les briques de la muraille, puis il fixa ses bandes de laine à un crochet ; et alors, plein d'une confiance sans bornes dans la protection de Notre-Seigneur et de sa très sainte Mère, il se suspendit à cette corde si faible et si incapable de porter un pareil fardeau. Mais, arrivé à l'extrémité, il s'aperçut qu'elle était beaucoup trop courte, et qu'il lui restait encore à franchir, pour arriver jusqu'à terre, une distance à peu près égale à celle qui

le séparait de la fenêtre. Il implora donc de Dieu une faveur nouvelle, qui lui fut aussitôt accordée ; car il n'avait d'autre ressource que de se laisser tomber, et, bien que tombé de si haut et sur des pierres, il lui sembla se poser doucement sur des matelas moelleux.

Le Bienheureux Père n'était pas au terme de ses perplexités. Une fois à terre, il reconnut qu'il était encore dans la clôture du même couvent, c'est-à-dire que, sorti d'une prison, il était incarcéré dans une autre où il courait un bien plus grand danger. Après avoir ardemment prié le Seigneur de renouveler ses forces, il escalada comme il put la muraille, et, descendu de l'autre côté du mur, il se trouva dans la clôture d'un autre couvent, le monastère des religieuses de la Conception, voisin de celui des Carmes, ainsi que le lui avait dit le gardien de sa prison. Là ses angoisses furent au comble, et, ne voyant aucune issue à cette position désespérée, il se tourna du côté de Notre-Seigneur et leva vers lui des yeux suppliants ; il fit monter jusqu'à la sainte Vierge ses gémissements et ses soupirs, il implora de Jésus et de Marie le secours de leur douce et inépuisable bonté, il mit dans le Fils et dans la Mère toute sa confiance ; et, bien loin d'imiter l'ingratitude des enfants d'Israël qui, sortis

de l'Égypte, murmuraient contre Dieu et se plaignaient de ce qu'il les eût abandonnés dans le désert (1), il raviva sa foi et remit tous ses intérêts entre les mains de la divine Providence, de qui seule il attendit le remède à ses maux et la grâce de sa délivrance. Il savait que Dieu ne manque jamais à ses promesses, et que souvent afin de nous faire comprendre que, dans les conjonctures les plus extrêmes, le secours vient toujours de lui, il laisse arriver le danger jusqu'à ses dernières limites. Quand nos ressources personnelles sont entièrement paralysées, quand l'espérance en notre faible pouvoir est évanouie, quand dans nos œuvres il n'y a plus rien d'humain, force nous est alors de reconnaître qu'elles sont l'œuvre de Dieu seul et qu'elles n'appartiennent qu'à lui.

C'est ainsi qu'en agit sa divine Majesté avec son serviteur dans l'extrême péril où il était réduit. Une merveilleuse lumière lui apparut environnée d'un nuage étincelant, et qui jetait autour d'elle des rayons de la plus douce clarté, soit que ce fût une colonne de feu, soit que ce fût une nuée lumineuse, par laquelle Notre-Seigneur voulait se-

(1) Et dixerunt ad Moysen... quid hoc facere voluisti ut duceres nos ex Egypto ? Nonne iste est sermo quem loquebamur ad te Egypto dicentes : recede a nobis ut serviamus Egyptiis ? Multo enim melius erat servire eis quam mori in solitudine. Exod, XIV. 11, 12.)

courir et diriger son Israël bien-aimé. Elle se plaça en face de lui, et il entendit une voix mystérieuse en sortir qui lui dit : « Suis-moi ! » Encouragé par ce prodige et ce secours du Ciel, il marcha derrière la lumière et la suivit jusqu'à la muraille qui formait la clôture de la partie la plus élevée de la cour.

Arrivé au pied du mur, il se sentit enlevé, sans savoir ni par qui ni comment, et transporté tout à coup sur la muraille, qui se terminait à la porte extérieure du couvent et à la rue par où l'on arrive à la place de Zocodover. Alors la lumière disparut en le laissant tellement ébloui, qu'il disait depuis que, pendant deux ou trois jours, ses yeux éprouvèrent la même impression, que s'il eût regardé en face le disque du soleil dans son plein midi. Lorsqu'il fut seul, il comprit, comme autrefois le Prince des Apôtres, que l'Ange du Seigneur l'avait délivré de cette seconde et plus formidable prison, et conduit jusque-là (1). Après en avoir rendu à Dieu les plus tendres actions de grâces, il fit quelques pas devant lui sur la muraille ; et comme elle semblait s'incliner sous ses pieds à mesure qu'il avançait, il lui fut facile de descendre dans la rue et de se mettre hors de danger.

(1) Nunc scio vere quia misit Dominus angelum suum (Act., XII, 11.)

Ne sachant où aller ni comment se diriger dans cette ville qui lui était complètement étrangère, il entra dans une grande maison dont il trouva le portail ouvert, et passa là le reste de la nuit à l'abri sous une sorte de vestibule, jusqu'au moment où il vit poindre le jour. Alors il se fit conduire au couvent des Carmélites déchaussées, où il arriva pendant qu'elles étaient à l'oraison : « Ma « fille, dit-il à la Mère Éléonore de Jésus qui était « portière, je suis le frère Jean de la Croix et je « viens de sortir de prison cette nuit; voulez-vous « bien en prévenir la Mère Prieure? » La prieure, avertie par elle, fit part de cette nouvelle à toute la communauté, qui en fut transportée d'admiration et de bonheur. Un accident qui alors arriva subitement dans la maison fut un nouveau bienfait du Seigneur pour le Bienheureux Père. Une religieuse gravement malade demanda instamment à se confesser en toute hâte, si bien que le Père put entrer dans l'intérieur de la clôture; mais il était tellement fatigué et épuisé de forces, que l'on fut obligé auparavant de lui faire prendre quelques aliments pour l'empêcher de tomber en défaillance. Ce fut là comme le couronnement des merveilles providentielles qui s'étaient succédées sans interruption pour lui pendant cette mémorable nuit ; car il était à peine entré que des Pères de l'Observance qui s'étaient

aperçus de sa fuite, pensant bien qu'il s'était réfugié là, se présentèrent au couvent avec des alguazils pour chercher leur prisonnier. Après avoir fait sans résultat une visite domiciliaire à la chapelle, à la sacristie, au confessionnal et au parloir, ils s'en allèrent avec la confusion de n'avoir pas trouvé celui qu'ils poursuivaient. Le Père, une fois dans la clôture, confessa la malade, consola toutes les sœurs, et le soir arrivé, il reçut d'elles un habit plus convenable que celui qu'il portait et sortit à la chapelle. La Prieure envoya chercher Don Pedro Gonzalès de Mendoza, chanoine et trésorier de la sainte Église, très affectionné à la Réforme, à qui elle raconta tout ce qui s'était passé. Il fit monter le Bienheureux Père dans sa voiture et l'emmena chez lui, où pendant plusieurs jours il l'entoura des soins les plus empressés, et le fit ensuite conduire commodément et sous bonne garde au couvent d'Almodovar.

La nouvelle de la délivrance du Saint combla de joie toute la famille de la Réforme, et surtout notre Mère sainte Thérèse, qui l'avait si ardemment désirée ; et l'allégresse augmenta encore lorsqu'on sut en détail les prodiges qui l'avaient accompagnée. Tous les supérieurs de l'Ordre la célébrèrent peu de temps après, lorsque deux mois plus tard ils se réunirent en chapitre dans ce

même couvent d'Almodovar. Alors ils souhaitèrent au Bienheureux Père la bienvenue, ils lui prodiguèrent leurs félicitations et rendirent à Dieu d'ardentes actions de grâces, de ce qu'il avait su faire sortir des racines d'une douleur si amère pour tous, les fruits d'une si douce consolation. Comme le Chapitre envoyait en mission à Rome le religieux qui était alors Prieur du Calvaire en Andalousie, il nomma le Bienheureux Père Vicaire de ce couvent, autant pour le dérober aux contradictions dont il était l'objet en Castille, que pour lui procurer une maison de solitude qui était le plus grand bonheur de son âme. Au moment où se préparait à partir le Prieur qui allait à Rome, le Père lui prédit la malheureuse issue de son voyage : « Père « Pierre, lui dit-il, Votre Révérence va en Italie « déchaussée, et en reviendra chaussée » ; ce qui se vérifia en toute vérité, au moins quant à l'esprit. Sans s'occuper de la mission dont il était chargé, ce religieux vécut dans l'intimité des Pères de l'Observance ; et bien qu'il soit revenu en Espagne avec l'habit de la Réforme, après un certain temps il eut le malheur de passer chez les Mitigés ; malheur dont la cause fut le relâchement dans lequel il était tombé durant son voyage, la négligence des pratiques rigoureuses de la Réforme et l'oubli de la sainte familiarité dans laquelle il

avait vécu avec Notre-Seigneur, ce qui le conduisit à renoncer pour toujours au Carmel réformé. Quel effrayant exemple pour les religieux qui vivent dans la négligence et le mépris de leurs devoirs! Celui qui dans la solitude du désert opérait des merveilles, et que l'on avait vu plus d'une fois élevé de terre dans la ferveur de la contemplation, une fois en relations continuelles avec le siècle, perdit tous les trésors de vertus et de mérites qu'il avait amassés jusque-là, et qu'il ne retrouva plus jamais.

Le Chapitre terminé, le Bienheureux Père partit pour sa maison du Calvaire ; mais avant de s'y rendre, il passa par la ville de Véas où les Carmélites de la Réforme avaient déjà un couvent. Il fut accueilli par la Prieure, qui était la Vénérable Mère Anne de Jésus, et par ses filles avec les témoignages de la plus haute estime et de la joie la plus vive. Il consola ces servantes de Dieu et se consola lui-même, pendant le peu de temps qu'il passa chez elles, avec autant de fruits pour son âme que de bénéfice pour les religieuses. Comme elles écoutèrent avec le plus vif intérêt la relation de tout ce qu'il avait souffert, la Prieure, pour lui procurer une récréation spirituelle qui lui fût agréable, lui fit chanter par une de ses sœurs une petite pièce de vers, qu'elles avaient composée en l'honneur des souffrances à la Pâque précédente.

Celui qui ne connaît pas les peines
En cette triste vallée de larmes,
Ne connaît pas les vrais biens
Et n'a jamais goûté l'amour,
Parce que la souffrance est le cachet de ceux qui aiment.

Au bruit de ces chants, cette âme bénie, enivrée d'amour pour les souffrances, se sentit élevée si violemment au-dessus d'elle-même, qu'elle commença à sortir de la vie des sens ; et bien que, pour prévenir le ravissement, le Saint fît signe à la religieuse de se taire, incapable qu'il était de parler, rien ne put l'empêcher. L'impulsion donnée fut si puissante que, s'étant pris des deux mains à la grille pour empêcher le corps de s'élever de terre, il resta ainsi en extase l'espace d'une heure. Les religieuses pendant ce temps-là, comme des filles de Jérusalem suppliées par l'Époux divin de cette âme toute céleste, respectèrent son bienheureux sommeil et se gardèrent bien de le troubler jusqu'à ce qu'elle se réveillât d'elle-même (1).

Toutes admirèrent, dans cette merveille, moins l'effet que la cause. Que l'âme échappe à la vie des sens et qu'elle soit ravie en Dieu lorsque le Seigneur se découvre à elle, lorsqu'il lui révèle

(1) Adjuro vos, filiæ Jerusalem, ne suscitetis, neque evigilare aciatis dilectam, donec ipsa velit. (Cant., III, 5.)

ses secrets divins, lorsqu'il lui fait goûter par anticipation les délices de la gloire, c'est chose toute simple et il n'en saurait être autrement. Mais qu'en prêtant l'oreille à la voix des tribulations et des souffrances, dont les échos font frissonner d'épouvante la nature humaine, le cœur alors soit transporté d'une indicible joie, et que pour s'en emparer l'âme s'élève au-dessus d'elle-même et entraîne à sa suite le corps qui pèse sur elle, c'est un phénomène qui n'appartient qu'à l'héroïque amant de la croix dont nous racontons la vie, et nous n'avons pas souvenir de l'avoir jamais ni rencontré ailleurs, ni lu d'aucun autre.

Saint Augustin versait des larmes en entendant la suave mélodie des chants de l'Église ; le roi Saül en proie aux fureurs du mauvais esprit, se calmait lorsque David jouait de la harpe en sa présence (1) ; le prophète Élisée faisait venir des musiciens qui jouaient du psaltérion devant lui, pour se préparer à son ministère (2) Toutes ces harmonies étaient pleines de douceur, et cependant ceux qui les entendaient n'en étaient pas tellement ravis

(1) David tollebat citharam et percutiebat manu sua et refocillabatur Saül, et levius habebat. (I. Reg., XVI. 23.)

(2) Nunc autem adducite mihi psaltem, cumque caneret psaltes facta est super eum manus Domini. (IV. Reg., III, 15.)

qu'ils en fussent complètement enlevés à eux-mêmes. Mais pour qu'un chant sur la souffrance, dont le nom seul est si amer à l'oreille, suffise pour enlever et suspendre doucement une âme, il faut que l'amour de la douleur soit devenu chez elle une sublime et divine passion. Me sera-t-il permis d'emprunter ici les exclamations de saint Bernard, parlant du cantique d'amour adressé à la croix par l'Apôtre saint André ? « Quel est-il donc, « s'écrie-t-il, celui qui parle ainsi ? Est-ce un « homme ? Ne serait-ce pas plutôt un Ange, ou « quelque créature nouvelle et inconnue ? Oui, « c'est un homme, un homme entièrement semblable à nous et passible aussi bien que nous, « comme le démontre son martyre, dont l'approche l'a fait tressaillir d'une si inconcevable « allégresse. D'où vient donc chez un homme une « joie si nouvelle ; et ces transports d'allégresse « jusqu'alors inouïs, d'où viennent-ils ? D'où vient « tant de force mêlée à tant de faiblesse ? Comment « expliquer dans une si chétive créature des « sentiments si célestes, une charité si brûlante, « un si invincible courage ? C'est un don parfait « descendant du Père des lumières, de celui-là « seul qui opère les plus grands miracles (1). »

(1) Obsecro, fratres, homo est qui loquitur hæc, an non est homo sed angelus, aut nova aliqua creatura ? Homo plane

Après avoir pris congé des religieuses de Véas, le Bienheureux Père partit pour sa solitude bien-aimée du Calvaire, et s'y renferma comme un oiseau qui se blottit dans son nid, comme un matelot qui, échappé aux bourrasques de sa prison et de la furieuse tempête qui alors menaçait la Réforme, jette l'ancre dans un port parfaitement sûr. La joie des disciples qui accueillirent saint Paul fuyant de Damas ne fut certainement pas plus grande que celle des religieux du Calvaire, lorsqu'ils virent leur Père délivré des chaînes de Tolède. La première chose qu'il fit dans l'exercice de son gouvernement, fut d'établir une parfaite harmonie entre ses exemples et sa doctrine, et de perfectionner par ce moyen la vie solitaire que l'on menait dans cette sainte maison. Les fondements de la vie érémitique sont la pénitence et l'oraison, son ornement est le silence, sa défense est la solitude, et la conquête à laquelle elle doit tendre est l'u-

similis nobis passibilis ; nam passibilem eum passio ipsa testatur, quia appropinquante tam lætabundus exultat. Unde ergo in homine nova hæc exsultatio, et lætitia hactenus inaudita ? Unde in tanto fragilitate tanta constantia ? Unde in homine tam spiritualis mens, tam fervens charitas, animus tam robustus ? Absit ut a se ipso tantam ei credamus inesse virtutem ! Donum perfectum est, descendens a Patre luminum ab eo utique qui facit mirabilia magna solus. (S. BERNARD, in die S. ANDREÆ, sermo II, *Patr. lat.*, Migne, t. CLXXXIII p. 510.

nion divine. C'est chose admirable avec quel merveilleux éclat se révéla, par tous ces côtés, la perfection de notre grand solitaire et celle de toute cette famille religieuse.

La nourriture ordinaire de la communauté consistait en herbes sauvages qu'elle mangeait crues; et comme on ne connaissait pas toutes les herbes du pays, pour ne pas s'exposer à en manger de malfaisantes, on se servait d'une bête de somme comme d'un maître d'hôtel chargé d'en faire l'essai, et l'on choisissait celles que cet animal trouvait à son gré. C'est pour cela qu'on l'avait surnommé *le Connaisseur*. Nous ignorons si, à l'époque où le Bienheureux Père arriva dans ce couvent, on pratiquait encore la mortification avec cet excès de rigueur; ce qu'il y a de certain, c'est que jamais, tant qu'il fut à la tête de cette maison, il ne permit rien de pareil. De son temps, on mangeait les herbes cuites avec un peu d'ail pour assaisonnement, et l'eau dans laquelle elles avaient bouilli servait à faire la soupe. Quand au lieu d'herbes on donnait à la communauté un peu de citrouille assaisonnée, non pas avec de l'huile que l'on réservait pour les fêtes les plus solennelles, mais avec quelques gouttes de vinaigre, c'était un grand festin.

Le Bienheureux Père avait su imprimer à ses saints religieux une si haute estime du silence, et

ils le pratiquaient avec une si grande perfection, qu'ils éprouvaient, lorsqu'il leur fallait ouvrir la bouche pour parler, je ne sais quelle crainte révérencielle. Il conserva les disciplines, les cilices, les mortifications extraordinaires et rares, aussi inconcevables à l'amour-propre qu'elles sont simples et faciles à l'amour divin, quand une fois il s'est emparé des serviteurs de Dieu.

Appuyée sur des fondements si solides, l'oraison s'élevait jusqu'aux cieux sans cesser jamais, soit en psalmodiant au chœur, soit en priant à la chapelle, soit en continuant pendant la nuit la sainte occupation du jour par une méditation ininterrompue de la loi du Seigneur.

Le fervent Supérieur marchait en tête de tous ses religieux comme un capitaine marche devant ses soldats, comme un guide précède ceux qu'il conduit. Il était si accoutumé aux sacrifices et tellement fait à la souffrance, que toutes les privations de cette vie si dure étaient pour lui un véritable soulagement. L'esprit de pauvreté et de recueillement, qu'il trouva en honneur en cette maison, était précisément celui qu'il avait autrefois enseigné et implanté à Durvelo ; mais il l'enracina plus profondément encore dans le cœur de ses religieux par sa doctrine et ses exemples. Aussi ne leur permit-il jamais, alors même qu'ils manquaient de

tout, de sortir du couvent pour demander l'aumône dans les environs. De la part du Père, si profondément pénétré de la vertu de religion, ce n'était pas tenter Dieu que de pratiquer un oubli si absolu du temporel, c'était bien plutôt implorer sa miséricorde infinie en se jetant dans son sein avec une confiance sans bornes. Il tenait les religieux dont il était chargé pour de vrais enfants de Dieu, aussi ne croyait-il pas qu'il fût possible à ses divines et paternelles entrailles de les oublier jamais. Partout où il a été, il a insisté sur l'enseignement de cette vertu d'abandon à la providence, et il était profondément affligé lorsqu'il rencontrait des religieux qui ne l'embrassaient pas du fond du cœur. Il disait que celui qui manque de confiance en Dieu ressemble à l'infidèle, et qu'il n'arrive presque jamais que l'espérance diminue dans un cœur, sans qu'en même temps s'amoindrisse en lui la foi. Le Seigneur, au reste, consacrait cet esprit et appuyait cet enseignement de son grand serviteur par des preuves, qui n'étaient rien moins que des miracles.

Un jour le pain vint à manquer dans le couvent. Prévenu de cette pénurie, le Bienheureux Père, sans s'inquiéter ni s'affliger le moins du monde, ordonna que tous les religieux se rendissent ensemble au réfectoire, comme ils le faisaient chaque jour à l'heure accoutumée. Il fit chercher dans la

maison s'il ne restait pas un seul morceau de pain, et lorsqu'on l'eut apporté, il fit la bénédiction des tables, comme si le dîner eût été servi sans que rien y manquât. Tous les religieux s'étant assis, chacun à sa place, il leur fit à la louange de la sainte pauvreté, du mérite de la souffrance et de la conformité à la volonté de Dieu, une conférence spirituelle si sublime, qu'ils se levèrent de table sans avoir rien pris et remplis de joie. Il avait allumé dans leurs cœurs un si ardent désir de souffrir pour l'amour de Dieu, qu'ils regardèrent toujours comme une insigne miséricorde de la divine Majesté les privations de cette journée ; et après avoir dit les grâces, de même qu'ils avaient dit le bénédicité, ils se retirèrent dans leurs cellules comblés de la plus douce consolation. A peine y étaient-ils entrés, que l'on entendit frapper avec force à la porte du couvent. Le frère Brocard de Saint-Pierre, qui était portier, s'étant présenté pour répondre, trouva un étranger qui apportait une charge de provisions avec une lettre. Il la porta au Père Vicaire qu'il trouva en oraison devant le Très Saint Sacrement. Il avait à peine commencé à la lire, qu'il se mit à pleurer à chaudes larmes, comme s'il eût reçu la nouvelle du plus fâcheux événement. Étonné de sa douleur, le frère lui en demanda la cause. « Je pleure, mon frère, répondit

« le Bienheureux Père, parce que nous avons si
« peu de courage, que Dieu nous trouve incapa-
« bles de supporter une longue abstinence ; il n'a
« pas même assez de confiance en nous, pour nous
« laisser jeûner un seul jour, puisqu'il nous
« envoie déjà de quoi manger. »

Je voudrais ici, je le confesse, arrêter le courant de l'histoire et oublier un instant ses lois, pour peser le prix de ces larmes. Étonné comme le frère Brocard, et plus encore que lui puisque j'en sais la cause, je sens le désir d'interroger le Bienheureux Père et de lui demander pourquoi il pleure. Pourquoi donc coulent ses larmes ? Eh quoi ! parce que Dieu lui vient en aide dans une extrême nécessité? Parce qu'il le sauve d'un danger pressant? Parce qu'il le délivre d'une souffrance cruelle et fait éclater en sa faveur les tendresses de sa Providence ? Précisément, c'est pour cela même. Est-ce que jamais on a vu répandre des larmes pour un pareil motif? Les mondains pleurent parce qu'ils ont essuyé un revers de fortune ou une perte temporelle ; les bons chrétiens pleurent parce qu'ils ont eu le malheur d'offenser Dieu ; les hommes spirituels pleurent parce qu'ils sont sujets à mille imperfections ; les âmes les plus parfaites pleurent parce qu'elles ne peuvent ni contempler face à face ni savourer la divine beauté. Mais pleurer parce

que l'on n'a rien à souffrir et parce que les souffrances que l'on éprouvait sont guéries, c'est là, il faut en convenir, une étrange tristesse et qui suppose une puissance d'amour qui se trouve bien rarement dans les âmes. Oh! qu'il connaissait bien, ce saint homme, le prix des souffrances, puisqu'il s'afflige de les avoir perdues comme s'il eût perdu le plus précieux trésor ! Qu'il pleure donc, le monde, qu'il pleure tant qu'il voudra ; pour moi, ce que m'inspirent les larmes de cet héroïque amant du Seigneur Jésus, ce n'est pas seulement de l'admiration, c'est encore un ardent désir de souffrir pour l'amour de mon Dieu.

CHAPITRE XII.

Le Bienheureux Père délivre un possédé. — Témoignage que lui rend notre Mère sainte Thérèse. — Il prend possession comme recteur du collège de Baeza, en 1579. — Sa dévotion à la très sainte Trinité. — Nouvelles extases

A cette époque, Notre-Seigneur donna une preuve nouvelle et merveilleuse de la sainteté éminente et de la haute perfection de son serviteur, en forçant le prince du mensonge lui-même à dire la vérité tout entière, et à faire de lui un magnifique éloge.

Il y avait alors dans la ville d'Iznatorafe un malheureux possédé du démon, que l'ennemi de tout bien maltraitait cruellement, et chez qui il s'obstinait à rester retranché comme dans une forteresse sans céder à l'action des exorcismes réitérés. On demanda au Bienheureux Père de vouloir bien apporter remède au malheur de cet homme et délivrer son âme. Vaincu par les touchantes supplications et les importunités de ceux qui s'adressaient à lui, il sortit de son couvent pour s'en aller

à cette ville, située à la distance d'un peu plus d'une lieue. Lorsque le Saint fut arrivé en présence de cet infortuné, le démon comprit tout d'abord le coup de fouet qu'il allait recevoir; et comme il savait parfaitement combien de proies le serviteur de Dieu avait arrachées à sa méchanceté, il ne put dissimuler sa terreur. Il commença donc à se plaindre en s'écriant : « Il y a sur la terre un nou-« veau Basile, qui ne cesse de nous persécuter. » Une puissance secrète et supérieure le força de répéter en bien d'autres occasions cette étonnante parole, pour révéler à tous l'autorité souveraine et absolue que le Seigneur avait accordée à son serviteur sur l'enfer tout entier. Après avoir conjuré le démon par les exorcismes de l'Église, le saint homme lui ordonna d'abandonner cette demeure; il obéit aussitôt, sortit et laissa le possédé entièrement guéri et rendu à la liberté. Pour se venger de cet affront, il s'empara d'une femme dont il voulut faire pour le Saint un instrument de tentation. Inspirée par cet esprit immonde, elle s'en alla l'attendre à l'entrée d'un bourg par où il devait passer, et lorsqu'il arriva elle l'invita à s'arrêter avec elle à l'auberge, mais avec des paroles et des manières si inconvenantes, que son intention n'était pas douteuse. L'homme de Dieu, reconnaissant parfaitement celui qui habitait sous cette

forme humaine, la repoussa loin de lui avec horreur, en lui disant qu'il aimerait mieux la société d'un démon que la sienne, jugeant avec raison qu'une femme sans pudeur était un ennemi infiniment plus cruel que tout l'enfer réuni.

Non moins considérable est l'autorité que le serviteur de Dieu obtint au couvent des religieuses de Véas. Outre ce que la renommée publiait de lui par la voix du cloître et par celle du monde, elles avaient vu en lui, comme il a été dit, les œuvres d'un homme de Dieu. Cette haute estime grandit encore par le témoignage que lui rendit notre Mère sainte Thérèse. La Mère Prieure Anne de Jésus s'était plainte à elle de la solitude et de l'abandon qu'elle subissait en ce couvent, où elle ne trouvait pas même de confesseur capable de diriger les âmes de ses ferventes religieuses. « Vraiment, ma fille, lui « répondit la séraphique Mère, je trouve plaisan« tes les plaintes que vous m'adressez avec si « peu de raison, alors que vous avez dans votre « voisinage mon Père Jean de la Croix, qui est « un homme céleste et tout divin. Je puis bien « vous assurer, ma fille, que depuis qu'il est « parti pour l'Andalousie, je n'en ai pas trouvé « dans toute la Castille un autre comme lui, qui « embrase les âmes d'une aussi ardente ferveur

« dans le chemin du ciel. Vous ne sauriez croire « dans quelle solitude m'a laissée son absence. « Soyez bien sûres, que vous avez dans ce saint « homme un grand trésor. C'est pourquoi entrez « toutes en relations avec lui, ouvrez-lui vos « âmes ; et comme le Seigneur lui a donné une « grâce particulière pour cela, vous verrez quel « profit vous en reviendra, et avec quelle rapidité « vous avancerez dans tout ce qui tient à la vie « spirituelle et à la perfection. » Consolée et encouragée par ces paroles, la Mère Anne de Jésus écrivit au Bienheureux Père, en le priant de vouloir bien se charger de diriger les religieuses de ce couvent et de devenir leur maître spirituel. Il y consentit et chaque semaine il s'en allait à pied les confesser, sans compter avec la distance d'une lieue en pays de montagnes, qui séparait le Calvaire de Véas. En peu de temps les Carmélites purent apprécier les fruits de bénédiction qu'apportaient à leurs âmes la direction et les enseignements du saint religieux. Comme une terre bien préparée, elles recevaient dans leurs cœurs la bonne semence de l'oraison, de la mortification, de toutes les vertus qu'il semait en elles et qui tout aussitôt croissait et se multipliait au centuple.

Le séjour du Bienheureux Père dans ce cou-

vent du Calvaire ne dura pas sept mois. Lorsque vint la fondation du collège de Baeza, il y fut envoyé comme il l'avait lui-même prédit aux religieuses de Véas, avant qu'il en fût question ; il en prit possession comme premier recteur le 14 juin 1579. Il renouvela dans ce collège l'admirable confraternité de la science et de la vertu qu'il avait établie dans celui d'Alcala, et qui brilla toujours avec tant d'éclat dans cette maison, que les plus grands docteurs des écoles la proposaient du haut de leurs chaires pour modèle au monde, et qu'elle a toujours été regardée comme la lumière de cette noble république des lettres. Nous avons une preuve de cette perfection et de cet esprit que notre Bienheureux Père implanta dans ce couvent, dans la déposition d'un témoin contemporain d'une grande autorité. « Il arriva, dit-il, « que l'on reçut dans ce collège quelques novices, « qui n'en souffrirent en aucune sorte, parce « que les étudiants surpassaient en oraison, en « silence, en mortification et en régularité les « novices eux-mêmes, si bien que cette maison « ressemblait à un noviciat, ou à une solitude bien « plus qu'à un collège. Outre que les religieux « menaient la vie des anges, le Père recteur, qui « était le Père Jean de la Croix, par ses conféren- « ces spirituelles, entraînait les âmes de ces fer-

« vents religieux à une parfaite régularité dans les « observances de leur saint état, à la pratique de « toutes les vertus, particulièrement à la dévotion « et à un ardent amour pour Dieu. On peut dire « en un mot que l'on vivait en ce collège avec au-« tant de perfection et de sainteté, qu'autrefois « dans les déserts de la Thébaïde. »

A cette époque et lorsqu'il habitait cette ville, Dieu combla son serviteur d'insignes faveurs en lui donnant des lumières nouvelles sur la divinité, et une très sublime connaissance de la Trinité bienheureuse. Il célébrait souvent la messe en l'honneur de la Très-Sainte Trinité, tant pour satisfaire l'ardente dévotion que lui inspirait cet auguste mystère, que pour goûter les célestes consolations qu'il trouvait toujours dans sa contemplation. Comme on lui demandait un jour pourquoi il agissait ainsi, le Bienheureux, pour dérober sa dévotion à tous les regards, répondit avec une grâce charmante : « Je dis la messe de la Sainte « Trinité, parce que je la tiens pour le plus grand « saint du ciel. » Dans une autre occasion, il laissa entrevoir plus clairement encore aux religieuses de Grenade ce qui se passait en lui : « Dieu, leur « dit-il, révèle de telle sorte à ce pécheur le mystère « de la Très-Sainte-Trinité, que si sa divine Ma-« jesté ne soutenait ma faiblesse par un puissant

« secours du Ciel, il me serait impossible de vi-
« vre. » Cette grâce de force, il en fit l'expérience une autre fois au couvent de Véas, où il célébra la messe de la Très-Sainte Trinité par l'ordre de Dieu, et pour la consolation d'une religieuse de cette maison qui le désirait ardemment. Au moment de la consécration, les trois divines Personnes lui apparurent dans un nuage transparent, et lui prodiguèrent de si précieuses grâces, qu'il dit ensuite à cette religieuse en lui en parlant : « O ma fille, combien je vous suis recon-
« naissant d'avoir été l'occasion du commande-
« ment que Dieu m'a fait de célébrer la messe
« de la Très Sainte Trinité ! Oh ! quelle gloire et
« quelles ivresses nous goûterons dans sa posses-
« sion ! » En s'exprimant de la sorte son visage s'enflamma comme celui d'un séraphin, puis il resta l'espace d'une demi-heure ravi en extase et tout étincelant des plus admirables lumières.

Cette religieuse et toutes ses sœurs ne furent pas moins émerveillées, lorsqu'elles le virent, dans une autre occasion, ravi en extase deux fois de suite dans une même conférence, sans pouvoir s'en défendre malgré tous les efforts qu'il fit pour le dissimuler. Vainement après cette céleste faveur il leur disait : « Avez-vous vu combien j'ai été appe-
« santi par le sommeil ? » les religieuses qui, dans

le cours de ses ferventes paroles, l'avaient vu subitement élevé de terre, savaient parfaitement quel genre de sommeil l'avait emporté. Elles comprirent sans peine que ce qui avait arrêté le rapide courant de ce céleste Jourdain, c'était une puissance et une vertu infiniment supérieures, et qu'il ne s'agissait pas du sommeil et de l'assoupissement des yeux, mais bien d'une douce suspension des facultés de l'âme. Le Bienheureux Père marchait ainsi toujours absorbé et comme transporté en Dieu. De là venait pour lui cet entraînement, beaucoup plus irrésistible que partout ailleurs, qu'il éprouvait habituellement au saint autel en célébrant le saint sacrifice de la messe, où il était abîmé dans un océan de miséricorde. Nous avons la preuve de cette vérité dans un événement mémorable qui arriva à cette époque.

Il était à Baeza et il célébrait la sainte messe dans la chapelle de son couvent. Il avait eu une peine extrême à poursuivre les cérémonies du saint sacrifice en se raidissant contre les assauts de l'Esprit de Dieu, qui l'emportaient malgré lui. Parvenu au moment de la sainte communion, après avoir pu prendre le corps sacré et le précieux sang de Notre-Seigneur, il resta, le calice à la main, hors de lui-même et immobile pendant un long espace de temps. Lorsqu'il commença à re-

venir à lui, il était tellement étranger à ce qu'il faisait, qu'il voulut s'en aller à la sacristie sans achever les divins mystères. Les fidèles présents se regardaient les uns les autres dans une véritable stupeur, et contemplaient avec une attention de plus en plus émerveillée le Bienheureux Père, lorsqu'une femme en grande réputation de sainteté, que l'on nommait la mère Peñuela, éleva la voix et s'écria au milieu du profond silence qui régnait dans le lieu saint : « Qu'on fasse venir les « Anges pour achever cette messe ! Eux seuls « peuvent la continuer avec autant de dévotion que « ce saint, qui en est incapable. » On avertit alors les religieux de ce qui se passait, et l'un d'eux vint à l'autel, revêtu d'un habit de chœur, aida le Père à terminer comme il put le saint sacrifice et le fit rentrer à la sacristie.

CHAPITRE XIII.

Dévotion du Bienheureux Père à célébrer les mystères de la très-sainte humanité de Notre-Seigneur. — Ferveur avec laquelle il s'essayait au martyre. — Sa confiance en la divine Providence. — Sa perfection dans la pratique de toutes les vertus.

Le Bienheureux Père célébrait les fêtes de la très-sainte Humanité du Christ, et particulièrement la solennité de sa bienheureuse Naissance, avec autant de dévotion qu'il en apportait à dire la messe, et à honorer les grandeurs de la divinité. Il ne permettait jamais pour fêter ces jours non seulement des représentations profanes, qu'il repoussait loin de lui comme elles doivent l'être toujours de toute communauté religieuse, mais même de ces représentations toutes spirituelles préparées longtemps d'avance, et qui ne font que nourrir la curiosité ; parce qu'il avait remarqué que la préparation est aussi nuisible à ceux qui en sont chargés, que la curiosité à ceux qui en sont témoins, et que les uns et les autres y trouvent plutôt une dis-

traction mondaine, qu'une pieuse et sainte récréation, comme doivent être toutes celles de la vie religieuse.

Un jour, pour célébrer la fête de Noël, il distribua quelques religieux le long du cloître dans plusieurs pièces qui figuraient autant d'hôtelleries. Deux autres représentaient la sainte Vierge et saint Joseph cherchant un logement dans les rues de Bethléem. Le fervent Père s'était chargé lui-même de demander l'hospitalité pour les célestes étrangers. Lorsqu'il arrivait à une hôtellerie, voyant que l'on refusait obstinément de recevoir ces augustes voyageurs et le Fils de Dieu lui-même, il se mettait à plaider leur cause, et son éloquence s'élevait jusqu'au sublime, en mettant en relief leurs incomparables mérites, en stigmatisant la dureté des maîtres d'hôtel, en se plaignant amoureusement au Père éternel de ce qu'il permettait une si indigne conduite, enfin en consolant la très sainte Vierge et son saint Époux accablés sous le poids d'une si cruelle douleur. Dans cette touchante représentation évangélique, ses sentiments étaient si tendres et ses expressions si douces qu'il n'y avait pas un cœur, si dur fût-il, qui ne fût profondément attendri, et que tous les religieux épanouis d'une sainte et joyeuse dévotion fondaient en larmes.

D'autres fois, en représentant l'enfant Jésus couché dans sa crèche, il tressaillait d'allégresse au souvenir de cet ineffable mystère. Dans une de ces occasions, il fut saisi tout à coup d'un élan de joie si impétueux que, dans l'impuissance de le refouler, il se leva brusquement et s'en alla jusqu'à un petit autel, où l'on avait coutume pendant le temps de Noël de placer un Enfant Jésus, auquel venaient s'offrir les joyeux hommages de ces jours bénis, et le prenant entre ses bras, il se mit à danser avec une si grande ferveur qu'il semblait tout hors de lui-même. C'était en effet pour la modestie et la retenue du saint homme une chose singulièrement étrange. Puis, au milieu de ses transports, il laissa déborder la joie de son cœur en chantant ce petit couplet :

> Mon doux et tendre Jésus,
> Si l'amour doit me tuer,
> L'heure en est venue.

Alors il resta comme suspendu et absorbé dans la douceur de ce divin mystère et dans l'amour du saint Enfant, le visage illuminé et embrasé de telle sorte qu'il semblait jeter des flammes.

Pour calmer, ou, ce qui est beaucoup plus vrai, pour attiser dans les âmes ce divin incendie d'amour, il se servait avec succès d'un autre moyen que lui avait inspiré son généreux courage,

je veux dire, l'essai du martyre. C'est au collège de Baeza qu'il introduisit cette pratique, autant pour animer la ferveur des religieux, que pour apporter remède à l'immense désir qu'il éprouvait de souffrir. Pour cela il lui arrivait souvent, pendant les récréations, de leur parler de l'excellence du martyre ; et lorsqu'il les voyait sous l'action de la grâce et embrasés de ferveur, il leur disait : « Eh bien, mes frères, si Dieu voulait un jour faire de nous de véritables martyrs, « que ferions-nous ? Il importe donc d'essayer dès « maintenant de l'être au moins en effigie, et de « nous exercer à mourir pour lui lorsque s'en pré- « sentera l'occasion. » Alors il dressait tout aussitôt son plan et distribuait à chacun le rôle qu'il avait à remplir. L'un devait être le tyran, l'autre l'accusateur, un autre le bourreau, et pour les animer par son exemple il se réservait à lui-même celui du martyre.

On connaissait si bien sa prédilection pour ce genre d'exercice, que le maître des novices de la Manchuela de Jaen l'invita un jour à y assister. Les différents personnages désignés, le maître des novices et le Bienheureux Père, qui était alors vicaire provincial de l'Andalousie, se chargèrent de représenter les martyrs. Ils furent donc accusés d'être chrétiens par devant le juge qui, monté

sur son tribunal, les interrogea et reçut leur profession de foi. Ils confessèrent avec une si grande ferveur la foi de Jésus-Christ, et jetèrent l'anathème avec tant de force à tout ce qui n'était pas sa loi et son Église, que le juge les condamna à être attachés, les épaules dépouillées, à deux orangers du verger, et là, fouettés rigoureusement jusqu'à ce qu'ils eussent donné signe de repentir et renoncé à Jésus-Christ. Les bourreaux exécutèrent cet arrêt, non pas seulement pour la forme et comme une simple représentation, mais aussi sérieusement que s'il eût été un véritable châtiment infligé à de vrais coupables. La ferveur de notre Bienheureux Père pendant ce supplice était si grande et son désir de souffrir pour Jésus-Christ si ardent que, ne voyant qu'un jeu dans les coups de fouets, non seulement il provoquait les bourreaux, en leur reprochant leur impuissance et leur lâcheté, mais encore il faisait appel à son autorité et leur commandait au nom de la sainte obéissance d'appesantir sur lui la main, pour faire jaillir et ruisseler le sang de ses épaules, ce qu'ils firent en effet, à sa grande jubilation. Alors le juge, voyant la persévérance invincible et le joyeux entêtement des martyrs, mit fin à leurs souffrances en ordonnant de suspendre leur cause, et de les réserver pour de nouveaux tourments dans une autre occasion.

Pendant que notre fervent religieux se reposait à Baeza dans le doux sommeil de la contemplation, le souverain Pontife Grégoire XIII publia un bref, en vertu duquel il séparait les couvents de la Réforme de ceux de l'Observance, et les érigeait en Province distincte. Pour mettre à exécution cette heureuse décision du Saint-Siège, le Chapitre des réformés se réunit le 4 mars 1581 dans la ville d'Alcala de Henares. Il commença par élire les quatre définiteurs, dont le troisième fut notre Bienheureux Père qui, lorsque les travaux du Chapitre furent terminés, retourna, revêtu de cette charge, au collège de Baeza pour continuer à y remplir les fonctions de recteur. Il y resta jusqu'au 14 juin, où il fut élu Prieur du couvent de Grenade. C'était la première fois qu'il était appelé à gouverner cette maison, où l'avait précédé le très savant et très vénérable Père Augustin des Rois, son disciple et son premier novice à Pastrana. Si le disciple avait revêtu ce couvent de l'or de sa parfaite observance, le maître l'enrichit de l'émail de toutes ses vertus ; et ainsi par le travail de l'un et de l'autre l'édifice parvint à son entière consommation.

Tous les religieux qui ont connu notre Bienheureux Père à Grenade, lorsqu'ils parlent de sa manière de gouverner cette maison, en disent les

choses les plus admirables. Ils signalent surtout la puissance invisible et la vertu secrète que Dieu avait données à son serviteur, pour unir les cœurs entre eux et se les attacher à lui-même, pour les maintenir pleins de courage et de ferveur, pour les embraser du divin amour, pour les nourrir de saintes pensées, pour les entraîner à embrasser spontanément la croix de Jésus-Christ. Jamais il n'avait besoin ni d'élever la voix, ni de se fâcher, ni d'adresser aucun reproche, ni de reprendre avec rigueur, et toujours il obtenait tout ce qu'il voulait, non pas seulement de l'un ou de l'autre, mais de tous sans exception; en sorte que l'esprit dissimulé, le cœur tiède et même le caractère indocile, une fois en sa présence, paraissaient des saints. Si ses paroles étaient brûlantes de l'amour de Dieu, son extérieur, sa mansuétude, sa paix inaltérable étaient un reproche muet, qui les entraînait tous avec ardeur. On le craignait parce qu'on l'aimait, et parce qu'on l'aimait nul n'osait lui faire la moindre peine.

Si dans tous les monastères qu'il eut à gouverner le Bienheureux Père donna toujours des preuves évidentes de son amour passionné pour la retraite, et de sa confiance sans bornes en la divine Providence, nulle part il n'en donna de plus remarquables exemples qu'à Grenade. Les religieux de cette

maison, voyant qu'il ne sortait presque jamais et que, moins par défaut de politesse que par esprit religieux, il ne rendait même pas les visites que lui faisaient quelques personnes de qualité, firent instance auprès de lui pour l'engager à remplir ce devoir, à cause du mauvais effet qu'une pareille négligence pouvait produire dans le monde. Le Saint finit par céder à leur importunité et consentit à faire deux visites, l'une à l'archevêque et l'autre au président. Il se présenta d'abord chez celui-ci qui demeurait plus près du couvent, et commença par lui demander pardon d'avoir tant tardé à remplir ce devoir. « Père Prieur, lui répondit le président, « nous aimons mieux voir votre Révérence et ses « frères dans leurs maisons que dans les nôtres. « Si, en venant chez nous, ils nous entretiennent, « en restant chez eux ils nous édifient. Le religieux « qui vit dans la solitude nous élève le cœur ; ce- « lui qui sort pour sortir ne parvient ni à nous « édifier ni à gagner le moindre crédit pour lui- « même. » Le saint Prieur n'en demanda pas davantage ; il abrégea sa visite et, sans plus songer à se présenter chez l'archevêque, il retourna droit au couvent. « Mon Père, dit-il en s'en allant au « religieux qui l'accompagnait, de quelle confu- « sion nous a couverts cet homme ! Pourquoi l'Or- « dre tout entier n'était-il pas là pour entendre ce

« qu'il nous a dit ? Il comprendrait combien peu
« nous avons à gagner dans ces visites inutiles,
« que le démon veut introduire parmi nous sous
« couleur de nécessité. » Rentré au couvent, après avoir rapporté à la communauté ce qui s'était passé, il ajouta : « Personne, mes Pères,
« ne sait mieux ce que demandent de nous les
« gens du monde qu'eux-mêmes. Or, ce qu'ils
« entendent trouver en nous, ce ne sont pas des
« courtisans mais des saints. Ce n'est pas dans
« leurs maisons qu'ils nous veulent, mais dans
« les nôtres, occupés à les recommander à Dieu. »

Un soir qu'il n'y avait plus aucune provision au couvent, le Père procureur demanda au Bienheureux la permission de sortir pour aller en chercher.
« Dieu, lui répondit le Saint, a encore le temps de
« nous pourvoir du nécessaire, sans que nous ayons
« le droit de l'accuser si vite de nous oublier. Nous
« avons soupé ce soir, grâce à Dieu; celui qui au-
« jourd'hui nous a donné le souper, saura bien
« nous donner le dîner demain. » C'est précisément ce qui arriva. Le lendemain, pendant que les religieux étaient au chœur, occupés à psalmodier prime, un étranger se présenta et dit au portier :
« De quoi donc a besoin cette sainte maison ? Je
« n'ai pas fermé l'œil de la nuit, et une voix inté-
« rieure n'a cessé de me dire : Te voilà bien à

« l'aise et pendant ce temps-là les religieux des « Martyrs manquent de tout. » Averti de l'état de détresse où était réduit le monastère, il fit une large aumône qui pourvut à tous ses besoins. Dans une autre occasion, le procureur recourut de nouveau au Saint, et lui demanda deux fois de suite la même permission. « Eh quoi, mon fils, « lui dit le saint Prieur, pour un jour où nous « manquons de pain nous perdons patience !.... « Allez, renoncez à ce projet, et rentrez dans « votre cellule pour recommander notre détresse « à Dieu. » Mais comme le secours tardait à venir, le religieux fit une fois encore de nouvelles instances auprès de lui, et le Saint lui dit avec une sérénité parfaite et le sourire sur les lèvres : « Allez, Notre-Seigneur se charge lui-même de « vous infliger, pour votre peu de confiance en « lui, la confusion que vous méritez. » Le procureur était à peine sorti qu'il rencontra un officier de justice apportant une amende, que les magistrats de la Chancellerie appliquaient au couvent à titre d'aumône. Il se rappela les paroles du Père, et revint au monastère couvert de confusion.

Ce n'est pas seulement dans les occasions dont nous avons parlé que se révéla toute la perfection du Bienheureux Père, mais dans beaucoup d'autres encore, aussi bien que dans la pratique des diffé-

rentes vertus évangéliques, et dans la manifestation des dons extraordinaires dont il était comblé, ainsi que nous allons le voir.

D'abord la preuve sans réplique de son ardent amour pour Notre-Seigneur se révélait d'elle-même, dans l'éclat dont brillait son visage lorsqu'il parlait de lui. Quelque chose du feu divin qui le dévorait intérieurement jaillissait au dehors ; on eût dit qu'il jetait autour de lui comme des étincelles. C'est surtout pendant une certaine instruction qu'il fit dans un couvent de notre Ordre que cette merveille fut remarquée. Il parlait devant une image de l'Enfant Jésus, et les religieux s'aperçurent, avec une admiration qui ne se peut dire, que de la poitrine de l'Enfant divin s'échappaient en gerbe des rayons de lumière plus ou moins éclatants, qui tous venaient se perdre dans le Bienheureux Père, d'où ils rejaillissaient jusque sur les auditeurs. La divine Majesté donnait à entendre par là que les paroles de son serviteur étaient comme autant d'étincelles sorties du sein de Dieu, par lesquelles il versait en ceux qui l'écoutaient la lumière et l'amour. C'étaient des chaînes bien différentes de celles que la fable nous montre sortant de la bouche d'Hercule, et saisissant les oreilles de ses auditeurs ; chez l'un ce n'était qu'impuissance et mensonge, tandis que chez l'autre c'était la puis-

sance irrésistible de la vérité divine et du divin amour.

Une Carmélite du couvent de Grenade a donné par son témoignage une preuve nouvelle du brûlant amour du Saint pour Notre-Seigneur. Un jour elle l'aperçut, de la grille du chœur, agenouillé et prosterné pendant longtemps en présence du Très Saint Sacrement, d'où il se releva le visage épanoui, radieux et tout enflammé. La religieuse, dont il était le père spirituel et à qui il confiait parfois quelque chose de son intérieur, lui demanda la cause de cette étonnante allégresse. « N'ai-je donc « pas lieu, lui répondit le Bienheureux Père, de « tressaillir de joie alors que j'ai contemplé et « adoré mon Seigneur ? O ma fille, s'écria-t-il alors « en joignant les mains, quel bon Dieu nous avons ! « Quel bon Dieu !... » A la vue de toutes ces merveilles, qui se renouvelaient continuellement en lui, il y a de savants personnages qui ont cru que Jean de la Croix avait été donné de Dieu au monde dans l'intérêt et pour le bien des âmes, et que c'est pour cela qu'il était la foi en œuvre, et la doctrine du Christ en action. C'est ainsi, et par une foule d'autres expressions aussi frappantes, que les hommes les plus graves ont dépeint l'immense amour du Bienheureux Père pour Notre-Seigneur, et la haute estime qu'ils avaient de sa perfection.

Mais la preuve par excellence de son amour pour Notre-Seigneur, c'est la charité qu'il exerçait envers le prochain, la tendresse avec laquelle il se dépensait pour procurer la consolation aux âmes dont il était chargé, le soulagement à toutes les souffrances, et surtout les remèdes aux malades dont il avait le plus grand soin. Un religieux de son couvent avait entièrement perdu l'appétit. Le Bienheureux Père l'entourait de sollicitude, et en se préoccupant de chercher ce qui pourrait lui être agréable, il lui proposait différents mets et lui faisait même servir les plus excitants pour le décider à prendre quelque chose, sans pouvoir y parvenir. «Eh bien, mon fils, lui dit le Prieur, touché « de compassion pour son malade, puisqu'il en est « ainsi je veux vous préparer moi-même votre repas « et vous le servir de ma main. Je vous accommo- « derai un aliment qui vous fera du bien.» Alors il fit fondre du sel dans un peu d'eau et ajouta cette sauce à un blanc de volaille rôtie ; puis il le porta lui-même au religieux et le lui offrit de sa main en lui disant : « Voici un mets qui vous sera très « agréable et que vous mangerez de bon appétit. » C'est en effet ce qui arriva ; la faim se fit sentir au malade, il mangea volontiers et s'en trouva parfaitement bien. Tant il est vrai qu'il n'est point pour un malade obéissant de remède plus efficace

que les soins et les tendresses paternelles de son supérieur ! La bonté de Dieu récompense souvent cette sollicitude par des miracles, comme il paraît être arrivé en cette occasion. Comment en effet un peu de sel et d'eau pourrait-il refaire une santé ruinée et perdue, si Dieu ne l'assaisonnait d'une vertu d'en haut ?

Le Bienheureux donna dans une autre occasion la preuve de cette tendre affection et de ces soins empressés dont il entourait ses religieux malades, pour lesquels il était comme un véritable père. Il y avait dans ce même couvent de Grenade un frère lai dans un état désespéré. Le Saint le voyant en proie à d'épouvantables nausées et à des souffrances sans repos ni trêve, demanda au médecin si la science connaissait quelque remède à ce mal. L'homme de l'art lui répondit que pour guérir la maladie il n'y en avait pas ; mais que l'on pourrait apporter quelque soulagement aux souffrances du patient, au moyen d'une potion d'un prix très élevé et qui coûterait plusieurs ducats. Le charitable Prieur fit faire aussitôt l'ordonnance, envoya chercher la potion sans retard et la présenta lui-même au malade. Non content de ces premiers soins, il voulut, tant que dura la maladie, être présent lui-même à l'application des remèdes, pour encourager le malade à supporter ses douleurs

avec une patience inaltérable. Telle est l'estime qu'il faisait de la santé et des consolations du plus humble religieux. Et cependant, loin d'être au large, le couvent manquait du nécessaire. Mais le cœur que dilate la charité ne se trouve point à l'étroit sous la pression de l'indigence elle-même; et parce qu'il puise dans la bourse de Dieu, elle ne lui manque jamais, comme nous allons en avoir la preuve.

L'an 1584 la stérilité de la terre causa dans toute l'Espagne une épouvantable famine. Les pauvres eurent beaucoup à souffrir. Le Bienheureux Père, touché de compassion à la vue de leurs misères, bien que son couvent ne vécût que d'aumônes et que les riches fussent alors dans l'impuissance absolue de lui en faire, plein de confiance en Dieu et ouvrant sans mesure les entrailles de sa charité pour les indigents, leur prodigua néanmoins toute espèce de secours, non seulement à ceux qui venaient frapper à la porte, mais encore aux pauvres honteux qui en étaient les plus dignes. A cette confiance sans bornes et à cette charité inépuisable, Notre-Seigneur répondit de telle sorte, que plus il donnait, plus il lui restait pour donner encore. Les religieux calculèrent que cette année-là, outre une grande partie de leur couvent qu'ils avaient eu à construire, ils avaient fait vivre un grand nombre de pauvres, dans le couvent, dans la ville, et

cependant il restait encore une partie du blé de l'année, lorsqu'arriva la récolte de l'année suivante. Comment cela s'était-il fait? Il semble que c'était impossible selon les conditions ordinaires de la vie, si Dieu, en venant en aide, par des moyens à lui connus, à la piété et à la confiance du Bienheureux Père, n'eût voulu laisser en sa personne aux supérieurs des maisons religieuses un grand exemple et une frappante leçon. Il a voulu leur apprendre à partager libéralement et à pleines mains avec les pauvres ce que lui-même leur donne si généreusement comme à ses pauvres à lui ; et souvent par la main des fidèles à qui ils distribuent les secours de leur ministère.

Ce n'est pas seulement par sa tendre sollicitude pour les malades et pour les pauvres que se révélait la charité de notre Bienheureux Père pour le prochain, mais encore par la prudence et la suavité avec lesquelles il redressait les mauvaises inclinations de quelques-uns de ses religieux, et corrigeait leurs défauts. Un jour, en présence du Père Jérôme de la Croix, de qui nous tenons ce détail, il reprit un religieux d'une faute qu'il avait commise, et il le fit en lui parlant avec sa modération, sa modestie et sa douceur accoutumées. Humilié dans son amour-propre, le coupable se laissa aller à toute la violence de son caractère emporté, et

s'oublia jusqu'à répondre au saint homme les paroles les plus insolentes et les plus malhonnêtes. Que pourra bien faire le saint Prieur pour confondre l'orgueil de ce révolté, pour retenir cette âme qui se précipitait aux abîmes et pour la gagner suavement à Dieu ? Il baissa son capuchon, se prosterna à deux genoux, la bouche collée à la terre, comme il se pratique en Religion lorsqu'un coupable, repris par son supérieur, implore le pardon de sa faute, et, dans cette humble posture, il écouta les indignes paroles de son inférieur, jusqu'à ce que sa fureur, cette passion qui une fois déchaînée ne recule devant aucun excès, fût apaisée. Quand le malheureux eut fini de parler, le serviteur de Dieu se releva, et lui dit en baisant son scapulaire, ce qui est encore un acte d'humble respect : « Qu'il en soit ainsi pour l'amour de Dieu ! » et il s'en alla, laissant le religieux infiniment mieux corrigé et couvert d'une bien plus grande confusion, que s'il lui avait adressé les plus amers reproches et infligé le châtiment le plus sévère du monde. Si le bienheureux Supérieur crut devoir dans cette occasion suivre cette ligne de conduite, ce n'est pas assurément qu'il manquât de l'énergie nécessaire pour humilier, quand il le fallait, les esprits orgueilleux et entiers, mais il s'inspirait de cette prudence parfaite, de cette lumière

de sainteté qui fait chaque chose en temps et lieu, et qui sait attendre autant qu'il en est besoin. Comme il connaissait parfaitement le caractère de ses religieux, et que même il pénétrait par une lumière surnaturelle les secrets les plus impénétrables des âmes, il comprit, dans la circonstance dont nous venons de parler, que ce religieux ne supporterait pas un autre traitement, et alors il lui appliqua celui qui convenait le mieux à son mal, je veux dire, un acte héroïque d'humilité et de charité. L'événement prouva combien il avait raison. Revenu à lui-même et bouleversé par ce prodige d'humilité, le coupable, à la vue de ses torts, alla se jeter, couvert de honte et le cœur brisé de repentir, aux pieds de son Supérieur en confessant sa faute, et le remercia avec effusion d'avoir bien voulu l'attendre, et en supportant un rebelle l'empêcher de se perdre.

C'est là une action digne de l'incomparable prudence de l'homme de Dieu, autant que de sa rare humilité, de son ardent amour pour Notre-Seigneur et de son inépuisable charité pour le prochain. D'où a pu lui venir une méthode de correction si rare, si efficace et si pleine de douce miséricorde, sinon de ces admirables vertus ? De quoi autre principe a pu sortir cet immense désir de faire des saints de tous ceux dont il était chargé ?

Quel arbre a pu produire le fruit précieux qui s'appelle le renouvellement du Carmel et le rétablissement de la règle primitive ? Quelle source a pu faire jaillir ce fleuve dont l'abondance réjouit la cité de Dieu ? Que ne devons-nous pas à cet immortel Père ! Ah ! si nous lui devons une reconnaissance sans bornes pour nous avoir engendrés en Jésus-Christ en commençant la Réforme, nous lui en devons infiniment plus encore pour nous avoir engendrés de nouveau par ses sublimes exemples, par la sagesse de son gouvernement, par les lumières de sa doctrine et par son admirable vie, dont le souvenir est resté si vivant au couvent de Grenade, que ce monastère a conservé les parfums de régularité et de perfection dont il embaume encore aujourd'hui cette ville.

CHAPITRE XIV.

Le Bienheureux Père travaille à la fondation du monastère des Carmélites réformées de Grenade, en 1582. — Il guérit une religieuse en allant à la fondation de Malaga. — Il opère d'autres guérisons miraculeuses. — Il délivre plusieurs possédés du démon. — Il démontre la fausseté d'une calomnie suscitée contre lui par le démon.

Parmi les plus grands services que le Bienheureux Père a rendus à la ville de Grenade et à l'Ordre du Carmel tout entier, il faut compter le monastère de Saint-Joseph des Carmélites déchaussées, l'un des plus réguliers de toute la Réforme, à la fondation duquel il contribua plus que personne. Il accompagna la Vénérable Mère Anne de Jésus, qui devait en être Prieure et les autres religieuses désignées pour ce couvent, jusqu'à leur installation à Grenade, qui eut lieu le jour de saint Sébastien, 20 janvier 1582. Rien n'est plus admirable que la sollicitude, les soins, les attentions du Bienheureux Père dans ses relations avec les religieuses pendant tout le cours de ce voyage, aussi bien que les exemples et l'édification qu'il donna

autour de lui à tous les gens du monde. Les Carmélites voyageaient seules dans un chariot, le Père et son religieux suivaient à cheval. Le temps était si bien partagé, et les heures si merveilleusement réglées pour les exercices religieux, qu'ils récitaient l'office divin, faisaient l'oraison mentale et observaient le silence avec autant d'ordre et d'exactitude que s'ils avaient été parfaitement tranquilles dans l'un de leurs monastères. Lorsqu'on arrivait à une hôtellerie, le Père ordonnait toutes choses de manière à procurer aux sœurs, pour qu'elles pussent conserver la modestie religieuse, la solitude et la clôture autant que cela était possible. Elles se confessaient et recevaient la sainte communion lorsque le voisinage d'une église permettait de le faire. Chemin faisant, il leur adressait des exhortations spirituelles, ne leur parlait jamais que de Dieu, mais avec une bonne grâce si parfaite que, tout en nourrissant leurs âmes, sa parole leur servait en même temps de pieux délassement. Aussi ces saintes religieuses, qui avaient pratiqué leurs exercices et toutes leurs observances monastiques avec une régularité inflexible, se trouvèrent à la fin du voyage aussi recueillies, et aussi nourries de Dieu, que si leur voiture eût été pour elles un véritable monastère.

Ce couvent une fois fondé, le Bienheureux Père

continua ses soins aux religieuses avec la même sollicitude, comme père et maître spirituel. Il les confessait, les consolait, les instruisait dans le chemin de la perfection, il leur enseignait la science de l'oraison, si bien qu'en peu de temps elles firent les plus rapides et les plus heureux progrès. Elles ne tardèrent pas à connaître, par leur propre expérience, les merveilleux effets que produisaient toujours les relations avec l'homme de Dieu non seulement dans le sanctuaire intime des âmes, mais encore pour le bien même du corps, comme on le verra par quelques exemples.

Lorsque les Carmélites partirent du couvent de Grenade pour aller fonder celui de Malaga en société du Bienheureux Père qui fit le voyage avec elles, la sœur Marie du Christ tomba si malheureusement de sa mule sur un rocher, que tous la crurent morte. Elle resta quelque temps sans connaissance, la tête tout ensanglantée. Le Saint toucha la blessure de sa main, essuya le sang avec son mouchoir, et sans aucun autre remède elle se releva guérie, et continua son voyage en aussi parfaite santé que si rien ne lui était arrivé. — La sœur Isabelle de l'Incarnation fut victime d'un accident si affreux, qu'en peu de temps elle fut réduite à l'extrémité, et le médecin ordonna de lui administrer sans retard les derniers sacrements. On

appela alors le bon et vénéré Père pour qu'il voulût bien lui accorder cette grâce. Avant de se retirer, il récita sur la malade le dernier chapitre de l'Évangile selon saint Marc. Arrivé à ces paroles : *Ils imposeront les mains aux malades et les malades seront guéris* (1), il toucha de sa main la tête de la patiente, qui à l'instant même se sentit couverte d'une sueur abondante, avec un mieux si étonnant, que le lendemain elle se leva complètement guérie. Le Saint prédit à la même religieuse des peines qui devaient lui arriver, et en la prévenant d'avance lui donna force et courage pour les supporter et en profiter. — La sœur Marianne de Jésus gémissait sous la pression d'une peine intérieure qui l'accablait. Le Bienheureux Père la fit disparaître dans un instant, en lui faisant seulement renouveler entre ses mains les trois vœux de religion. — Il lisait si clairement dans les âmes, qu'il rappela en confession à la sœur Anne de Jésus une imperfection qu'elle avait commise pendant sa première jeunesse.

Une jeune demoiselle étant sur le point de prendre le saint habit, le démon la tenta avec une telle violence qu'il changea brusquement les dispositions de son cœur, si bien qu'elle se résolut

(1) Super ægros manus imponent et bene habebunt. (Marc, XVI, 18.)

intérieurement à ne pas entrer en Religion. Cette révolution intime se passait en présence du Saint, à qui Dieu révéla le trouble de cette âme, et la limite que ne devaient pas dépasser les tentatives de l'ennemi. Le Père fit instance auprès d'elle pour obtenir qu'elle mît seulement les pieds au-dedans de la clôture, et qu'une fois là elle réfléchisse sur ce qu'elle avait à faire, bien sûr que le démon l'abandonnerait aussitôt. La jeune personne consentit, avec la plus grande répugnance, aux désirs du Saint, et à peine eût-elle franchi le seuil du couvent et posé le pied dans la clôture, qu'elle se calma sur l'heure et demanda le saint habit avec des instances nouvelles, comme si la tentation fût restée à la porte.

De son couvent de Grenade, le Bienheureux Père connut que la Mère Anne de saint Albert était en proie, dans son monastère de Caravaca, à des scrupules qui la tourmentaient cruellement. Elle se résolut d'écrire au serviteur de Dieu, et au moment où elle allait prendre la plume pour le faire, elle reçut de lui une lettre dans laquelle il répondait aux doutes qu'elle voulait lui soumettre, et lui indiquait le remède à ses angoisses. Les religieuses qui l'ont connu au couvent de Grenade écrivent et disent à ce propos les choses les plus admirables. Elles affirment qu'il semblait lire au plus intime de leurs

cœurs, et que de sa cellule il enregistrait tout ce qui se passait dans leurs âmes, et même dans celles plus éloignées encore dont il était chargé. C'est pourquoi elles veillaient si activement sur toutes leurs actions, qu'elles n'auraient pas osé se laisser aller à la moindre négligence, ne fût-ce que dans une insignifiante pensée, bien sûres que les choses même les plus secrètes étaient à découvert aux yeux de leur maître.

Ces célestes lumières et ces dons gratuits, qui à Grenade brillaient d'un si vif éclat dans les deux couvents du Carmel, ne tardèrent pas à se produire au dehors, et une foule de personnes, soit dans le monde, soit dans le cloître, voyant en lui un maître tout céleste, donné par Notre-Seigneur pour le bien de leurs âmes, voulurent en profiter. Parmi toutes celles qu'il fit ou avancer en perfection, ou sortir du péché, il remporta d'éclatantes victoires en délivrant du démon les malheureux qu'il possédait, comme vont nous l'apprendre quelques-uns de ces événements extraordinaires.

Il y avait à Grenade un homme possédé d'un mauvais esprit, qui avait résisté à de nombreux exorcismes et à de longues prières; aussi s'adressa-t-on au Bienheureux Père en lui demandant de vouloir bien se charger de sa délivrance. Notre-Seigneur lui ayant donné lumière pour discerner

les ruses des démons, pour connaître la mesure des tourments qu'ils avaient la permission de faire subir aux corps des possédés, et les moyens de les jeter dehors, il s'inspira de cette science pour régler l'ordre des exorcismes. A peine en face de ce malheureux, il comprit tout d'abord que ce démon était de ceux dont Notre-Seigneur a dit qu'on ne les chasse que par l'oraison et par le jeûne; alors il suspendit l'exorcisme commencé, et se mit en oraison en demandant aux fidèles présents d'en faire autant. En voyant le nouvel Élie en prière contre les prêtres de Baal, le démon comprit qu'il allait être vaincu. Alors furieux contre son ennemi, il vomit contre lui toute espèce d'injures, lui lança les menaces les plus violentes, et s'efforça de paralyser par ses affreux hurlements l'efficacité de son oraison. Mais, ô force admirable de ce céleste exercice! ô puissance du bras de Dieu, à qui non seulement les démons mais encore le soleil et tous les mondes obéissent! Avec toi les plus infirmes sont tout-puissants, sans toi les plus puissants sont infirmes et personne ne met en toi sa confiance sans réussir en tout ce qu'il entreprend. Ainsi arriva-t-il en cette circonstance. Après avoir continué sa prière pendant un long temps, le nouveau crucifié se leva en disant : « Notre-Seigneur nous a donné la victoire sur cet ennemi, il n'y a rien à craindre. » Alors

il ordonna impérieusement au démon de sortir de cet homme, et il fut immédiatement obéi à la grande admiration des assistants.

Il y avait dans la même ville une personne de haut rang également possédée, que le Bienheureux Père, à la prière de ses amies, consentit à exorciser. Pendant qu'il faisait une courte oraison, la possédée parlait avec elle-même, et le démon qui habitait en elle disait : « Eh quoi! je ne pourrai donc jamais vaincre ce misérable moine ! je ne trouverai avec toute mon habileté aucun moyen de le perdre ! depuis tant d'années qu'il me persécute partout où il me rencontre, voilà qu'il ne veut pas me laisser tranquille ici !..... »

Un jour que le Saint était au monastère des religieuses, une autre personne, possédée elle aussi du démon, vint l'y trouver. Au moment où le Bienheureux Père se dirigeait vers elle, elle s'écria : « Voilà le Senequita (1) qui vient me persécuter ! » C'est de ce surnom que l'appelait quelquefois en plaisantant notre sainte Mère Thérèse, pour donner à entendre combien dans sa petite taille il renfermait de science et de capacité.

Sans parler de beaucoup d'autres faits semblables, je n'en citerai plus qu'un seul à cause des en-

(1) Petit Sénèque.

seignements qu'il porte avec lui. Un jour que le Père sortait pour confesser à la chapelle, parce que les confessionnaux n'étaient pas encore installés dans la clôture, une personne de grande vertu vit dans un coin de la chapelle un grand nombre de démons sous la forme de bêtes sauvages, occupés à troubler ceux qui venaient prier, en les soumettant aux différentes tentations que représentaient leurs hideuses figures. Elle remarqua en même temps que toutes les fois que le Saint se levait ou tournait les yeux de leur côté, ils s'enfuyaient pèle-mêle et se cachaient pour échapper à son regard. Tant il est vrai que nulle part, pas même dans le lieu saint, personne n'est à l'abri des tentations, et que partout chacun doit vivre dans la vigilance et dans la crainte ! Cela prouve en même temps quelle irrésistible autorité Notre-Seigneur avait donnée à son serviteur sur les démons, puisque son seul regard suffisait pour les glacer d'épouvante.

Furieux contre le serviteur de Dieu jusqu'à la rage, le démon ne renonça pas à la résolution qu'il avait formée de se venger de lui. Incapable de le vaincre sur le terrain de la chasteté, comme il l'avait si souvent et si vainement essayé, il voulut flétrir son honneur par une calomnie de son invention. Un jour que le Bienheureux Père sortait de

son couvent, une femme s'approcha de lui en lui montrant un enfant qu'elle portait dans ses bras, disant que puisqu'il lui appartenait c'était à lui de le faire vivre. Le Saint la repoussa loin de lui avec la sainte liberté d'une conscience irréprochable. Mais comme cette malheureuse s'attachait effrontément à ses pas, et que ses cris avaient attiré une foule de curieux autour de lui, il se vit dans l'obligation de répondre, et il le fit sans le moindre trouble. « Quelle est, lui demanda-t-il, d'après le bruit public la mère de cet enfant ? » — « C'est, répondit-elle, une jeune demoiselle d'un haut rang de la société. » — « Où habitait cette demoiselle avant de venir à Grenade ? » — « Elle est née à Grenade même et n'a jamais fait une demi-lieue hors des murs de la ville. » — « Et quel âge a cet enfant ?» — « Il est âgé d'un an à peu près. » — « Eh bien, reprit alors le Bienheureux Père avec une sérénité et une grâce parfaites, il est sans aucun doute un enfant de miracle et de grand miracle, car il n'y a pas un an que je suis arrivé à Grenade, et à aucune autre époque de ma vie je n'y étais venu, et je ne m'en étais approché qu'à des distances considérables. » Le mensonge était évident ; cette femme fut couverte de honte, les témoins de ce dialogue comblés de joie, et le serviteur de Dieu continua sa route avec sa paix et sa tranquillité accoutumées.

CHAPITRE XV.

Le Bienheureux Père est nommé Vicaire provincial de l'Andalousie. — Son humilité et sa modestie. — Ses désirs de souffrir pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Nouveaux miracles.

Le Bienheureux Père était encore Prieur de Grenade, où il avait été réélu pour deux autres années, ce qui à cette époque était la durée régulière de cette charge, lorsque, le 11 mai 1585, fut célébré à Lisbonne le troisième Chapitre général de notre Réforme, où il dut assister. Le second provincial de la Réforme élu par le Chapitre fut l'illustre Père Nicolas Doria, nommé en Religion Nicolas de Jésus-Maria, profès du couvent de los Remedios de Séville. Parmi les quatre définiteurs nouvellement élus, le second rang échut à notre Bienheureux Père. Ce fut le dernier acte du Chapitre, qui fut suspendu jusqu'à l'arrivée du nouveau provincial alors à Gênes. Il arriva en Espagne cette même année, et le Chapitre commencé à Lisbonne fut

repris et continué dans la ville de Pastrana. Il y fut réglé que la province serait divisée en districts ; comme elle était déjà excessivement étendue en Espagne, le provincial trouva bon de se donner des coadjuteurs, par l'intermédiaire desquels son influence se ferait plus facilement sentir à tous. C'est pour cela que les quatre définiteurs reçurent du Chapitre le titre de Vicaires provinciaux, avec la désignation des maisons qui composaient le district de chacun d'eux.

Le serviteur de Dieu reçut en partage l'Andalousie. Sa manière de gouverner fut un admirable modèle du supérieur et du visiteur parfait. Comme il commençait par agir et qu'il enseignait ensuite, il ne manqua jamais ni une seule vertu à ses exemples, ni une observation sage et utile à ses enseignements. Quoiqu'il fût supérieur de toute la province, sa vie était une continuelle pratique de la charité, de l'obéissance et du dénûment, de la pénitence, de la mortification et de toutes les vertus du plus simple religieux.

Commençons par l'humilité, et citons quelques-uns des sublimes exemples qu'il nous a laissés dans la pratique de cette vertu. Un religieux disant un jour, en présence de quelques personnes, que le Père Jean de la Croix avait été Prieur d'un certain couvent de l'Ordre, le Père, qui

fuyait avec horreur tout ce qui pouvait tourner à sa gloire, répondit aussitôt : « Oui, mais il faut ajou-« ter que j'ai été aussi cuisinier dans cette même « maison. » Lorsqu'il était à Grenade, il eut occasion de visiter le provincial d'un autre Ordre, qui était proche parent d'un Grand de Castille. Comme le Saint lui disait, en répondant à une de ses questions, qu'il se trouvait parfaitement bien au couvent des Martyrs, parce que c'était une maison où l'on vivait dans une grande solitude, le provincial répliqua du ton le plus dégagé et non sans une pointe d'ironie : « Votre Révérence est donc fils d'un laboureur, puisque vous avez un goût si prononcé pour les champs ? » — « Pardon, mon très révérend Père, reprit le serviteur de Dieu avec une tranquille sérénité, je suis beaucoup moins que vous ne croyez, je ne suis que le fils d'un pauvre ouvrier tisserand. » A cette humble réponse, les religieux présents se regardèrent les uns les autres saisis d'admiration, et le provincial se sentit couvert de confusion, lui qui, après avoir renoncé au monde et embrassé la sainte humilité, se retrouvait en Religion rempli de l'esprit du monde et gonflé d'orgueil. Aussi cette leçon profita si bien à sa vanité, que depuis lors il devint l'intime ami du Bienheureux Père, et parmi tous ceux qui eurent connaissance de cette entrevue, il n'y eut

qu'une voix pour publier la sainteté de l'homme de Dieu.

Ce n'étaient pas là seulement de vaines paroles ; les œuvres étaient en parfaite harmonie avec le langage, et ne cessaient de prouver que chez lui la bouche parlait de l'abondance du cœur. Il était toujours le premier à remplir les derniers emplois du couvent, à balayer la maison, à essuyer la vaisselle. Il servait et lisait au réfectoire, il dressait le lit des malades, il lavait les pieds aux voyageurs ; il travaillait au jardin, autant que le lui permettait sa chétive santé, pour encourager ceux qui avaient plus que lui la force de le faire. Il aidait dans leur ministère les confesseurs et les prédicateurs. Il s'emparait des pénibles travaux attachés aux derniers offices du monastère, comme s'il eût été un frère conventuel. Il traitait tous les religieux avec la plus grande courtoisie, avec une égalité parfaite et la plus douce affabilité, fussent-ils même des novices, des frères lais ou des frères donnés. Il écoutait leurs raisons ; quelquefois même il leur demandait conseil, et se laissait instruire par celui-là même qui semblait le plus ignorant ou le plus méprisé. Il était tellement éloigné de faire valoir ses droits de supérieur que, bien qu'en certaines circonstances il fût obligé de prendre sa place et de garder son rang, lorsqu'il était libre, en récréa-

tion par exemple, il s'asseyait à la dernière place et le plus ordinairement à terre. Pour tout dire en un mot, il était si profondément humble, que cette vertu suffisait à elle seule pour lui gagner tous les cœurs de ses frères, et leur faire accepter son autorité avec la plus grande affection.

Comme la parfaite obéissance est fille de l'humilité, elle n'était pas moins remarquable en notre Père, qui accomplissait toujours les ordres de son supérieur avec une exactitude irréprochable. A l'époque où, travaillant à la fondation du couvent de Bujalance, il était absorbé dans les mille détails de cette œuvre, outre la correspondance avec la province tout entière qu'il lui fallait dépouiller, il lui arriva un soir une dépêche du Père provincial Nicolas de Jésus-Maria, qui le mandait près de lui à Madrid. C'était en hiver, le temps était affreux, et bien qu'il fût accablé d'infirmités, il se prépara à partir le lendemain dès la pointe du jour. Les religieux qui l'entouraient, touchés de compassion et inquiets de son état de souffrance, l'engagèrent à attendre que le temps fût devenu moins rigoureux, pour ne pas s'exposer, sinon à perdre la vie, du moins à compromettre entièrement le peu de santé qui lui restait. Il leur fit une réponse digne de lui et de sa sublime vertu : « Il me siérait mal, leur dit-il, d'en-

« seigner la parfaite obéissance aux religieux,
« après l'avoir moi-même si imparfaitement prati-
« quée. »

Dans la fidélité aux observances religieuses personne n'était plus régulier, comme aussi dans la charité avec ses enfants personne n'était plus excellent que notre Bienheureux Père. Lorsqu'il arrivait à un couvent, sans accepter les attentions et les délicatesses de l'hospitalité qui n'étaient pas absolument nécessaires, il assistait dès lors à tous les exercices de la communauté avec autant d'exactitude que tous les autres religieux. Il se préoccupait avec la plus vive sollicitude de toutes les souffrances spirituelles et corporelles de ses frères, et reprenait sévèrement tout supérieur local négligent à cet endroit, surtout lorsqu'il pressentait pour les religieux la nécessité d'acheter au prix de l'adulation les remèdes qui leur étaient dus en toute justice. Il faisait en sorte d'expédier promptement les affaires les moins importantes, pour se donner tout entier à chacun des religieux. Il s'informait de leurs souffrances, de leurs peines, de leurs sujets de désolation et de toutes les difficultés qu'ils rencontraient dans la vie commune, de leurs tentations et de leurs passions, aussi bien que de leurs progrès ou de leur affaiblissement dans la vertu. Il avait reçu

de Notre-Seigneur un don très supérieur de direction spirituelle, et d'ailleurs tous le regardaient comme un saint ; aussi obtenait-il presque toujours d'eux tout ce qu'il désirait. Il savait allier la douceur et la fermeté, selon que le demandait devant Dieu le bien des âmes, en sorte que les règles de conduite qu'il leur donnait, leur inspiraient du respect beaucoup plus que de la crainte. Il mesurait ses exigences à la force et à l'énergie des âmes, et parce qu'il savait parfaitement ce qui convenait à chaque religieux et aux communautés, il les laissait tous remplis d'allégresse, de paix et de ferveur, ne sachant comment rendre grâce à Dieu pour leur avoir donné un si parfait supérieur.

Chargé de visiter toutes les maisons de l'Andalousie comme Vicaire provincial, et obligé de voyager souvent, le Bienheureux Père n'était pas un modèle moins parfait dans le monde que dans le cloître. Il n'ignorait pas que profiter de cette mission pour secouer le poids de la règle, c'est ne rien comprendre aux devoirs du moine, qui ne doit jamais négliger la moindre observance religieuse, à moins d'y être forcé par le temps, le lieu ou la nécessité ; c'est être moine au couvent et homme du monde en route, espèce de monstre à double face et composé de deux

natures profondément antipathiques l'une à l'autre. Ses forces, épuisées par les rigueurs de la pénitence, ne lui permettaient pas de faire de longues courses à pied ; il n'acceptait dans ses voyages d'autres moyens de transport qu'une humble bête de somme, et encore la partageait-il avec le frère convers que, pour obéir à la règle, il emmenait toujours avec lui ; quelquefois même il se faisait son serviteur et l'obligeait à monter à son tour. Le plus ordinairement il se tenait assis sur sa monture, et là, tantôt il lisait quelques pages des livres saints, tantôt il chantait des psaumes ou quelques pieux cantiques, pour demeurer toujours en la présence de Dieu. Le silence attentif à la voix intérieure de l'Esprit-Saint était son occupation la plus habituelle. S'il s'entretenait avec son frère, c'était pour réveiller sa ferveur, et pour le délasser des fatigues du voyage en le nourrissant de saintes et utiles pensées. Un jour qu'il voyageait avec le frère Martin de l'Assomption, il lui adressa cette question : « Frère, supposons que, soldats de Jésus-Christ, nous fassions route, parmi les infidèles, parfaitement résolus à donner notre vie pour son amour. Si en ce moment une horde de Maures ou d'hérétiques se précipitait sur nous pour nous massacrer, s'ils commençaient par tomber sur

Votre Charité en l'assommant à coups de bâton, comment les recevriez-vous ? » — « Mon Père, répondit le frère, avec la grâce de Dieu je les supporterais patiemment. » —« Eh quoi ! répliqua-t-il saisi d'une sainte indignation, c'est avec cette tiédeur que vous répondez, et vous ne sentez pas le désir d'être mis en pièces pour Jésus-Christ ? Il faut que vous soyiez bien peu fervent, puisque vous n'êtes pas dévoré du désir de souffrir pour Celui qui a tant souffert pour nous ! »

Jamais en partant il n'emportait de provisions pour le voyage, plein de confiance en la divine Providence, qui toujours lui fournissait le nécessaire. En arrivant à une hôtellerie il cherchait le réduit le plus retiré, pour pouvoir y pratiquer l'oraison qu'il n'interrompait jamais. Il y récitait toujours à genoux l'office divin et le petit office de la sainte Vierge ; c'est là que le frère lui apportait ce qu'il avait trouvé pour préparer le repas selon les prescriptions de la règle. Puis il étendait à terre un vieux manteau qu'il portait avec lui dans ses voyages ; c'était le lit sur lequel il se couchait tout habillé pendant le peu de temps qu'il consacrait au repos.

A cette époque Notre-Seigneur, pour ajouter au prestige de sa sainteté et à l'autorité de son gouvernement, renouvela au Bienheureux Père

la grâce des miracles. Un jour qu'il sortait de la ville de Porcuña avec le frère Martin dont nous venons de parler, et un frère donné du nom de Pierre de Sainte-Marie, en descendant la côte qui conduit à la rivière, le frère donné heurta violemment contre une pierre, et tomba si malheureusement qu'il se cassa la jambe. En examinant sa blessure, ils trouvèrent le tibia horriblement fracassé. Le frère Martin tenait le membre malade ; le saint Provincial, remplissant les fonctions de médecin, n'appliqua d'autre remède qu'un peu de salive sur la plaie, qu'il enveloppa d'un mouchoir. Puis ils le montèrent sur la bête de somme qui leur servait à eux trois, et ils continuèrent la route à pied jusqu'à la première hôtellerie qu'ils rencontrèrent. Arrivés là, le Saint dit au blessé : « Attendez, frère, que nous vous aidions à descendre, pour ne pas vous exposer à vous faire du mal. » — « Me faire du mal, mon Père, répondit le frère ? Je ne sens plus la moindre douleur à la jambe. » En effet, en la palpant pour s'assurer de son état, il s'aperçut qu'elle était parfaitement guérie. Alors il sauta joyeusement à terre, pour prouver qu'il ne restait plus trace de l'accident et qu'il avait recouvré toute sa vigueur. Comme les deux frères émerveillés criaient au miracle, le Saint leur dit pour

leur donner le change : « Taisez-vous donc ! Est-« ce que vous comprenez quelque chose aux mi-« racles ? » Ce ne fut point assez, et pour les obliger à se taire, il dut leur défendre au nom de l'obéissance de jamais parler de cet événement.

Le Bienheureux Père était un héroïque soldat dans la milice du Christ ; c'est pourquoi il ne déposait jamais les armes de la pénitence. Il portait toujours sur la chair ce vêtement de joncs noués que nous avons signalé dès le commencement de cette histoire, et dont la seule vue inspirait l'épouvante. Un jour qu'il était en voyage, le frère qui l'accompagnait l'aperçut au moment où il montait à cheval, et touché de compassion en le voyant revêtu d'un si effrayant cilice pendant les fatigues mêmes de la route, il lui conseilla de le quitter. « Non, mon fils ». répondit l'homme de Dieu, c'est déjà bien assez de voyager à cheval, il ne faut pas être trop à l'aise par tous les côtés à la fois. » Il portait en outre autour du corps une chaîne de fer, dont chaque anneau était hérissé de deux pointes aiguës, et qu'il cachait avec un grand soin pour la dérober à tous les regards.

Mais comme son exemple devait exercer une si heureuse influence autour de lui, Notre-Seigneur trouva bon de révéler son secret. Un jour qu'il arrivait au couvent de Guadalcazar il fut pris tout à

coup d'un point de côté si violent, qu'il en perdit presque connaissance. A la vue des graves accidents qui se produisaient chez le malade, le médecin jugea son état mortel. Ce ne fut pas l'avis du serviteur de Dieu : « L'heure de ma mort, répondit-il, n'est pas encore sonnée. Je souffrirai beaucoup de cette maladie ; mais comme la pierre n'est pas parfaitement taillée pour la cité de Dieu, je n'en mourrai pas. » Les choses arrivèrent ainsi qu'il l'avait annoncé. On lui ordonna une friction avec de l'huile préparée pour la circonstance. Le frère Martin mit tant d'activité à confectionner ce remède, que le saint Provincial n'eut pas le temps de faire disparaître sa chaîne. Comme il la portait, selon son propre aveu, depuis sept ans entiers sans la quitter jamais, l'infirmier la trouva tellement enfoncée dans les chairs, qu'en certains endroits elle ne se voyait plus. Il se mit donc en devoir de l'enlever avec les plus grandes précautions ; mais parce que c'était chose impossible il fallut l'arracher de force, en pratiquant de cruelles incisions et en faisant couler le sang en abondance. On comprend quelles affreuses tortures dut subir l'héroïque patient ; et toutefois la plus grande souffrance de ce cœur si profondément humble fut beaucoup moins son mal, que la révélation de ses prodigieuses péni-

tences. Aussi ordonna-t-il, en vertu de la sainte obéissance, au frère Martin de n'en parler jamais. Le bon frère obéit, et garda précieusement cette chaîne pour sa consolation. Quelques années après Notre-Seigneur opéra par cette relique un éclatant miracle. Le frère Martin étant allé au couvent d'Andujar, eut occasion de prêter son trésor à don Diégo de los Rios, personnage distingué de la ville et bienfaiteur insigne de cette maison. Un de ses enfants, en proie à une fièvre ardente et sous le coup d'une léthargie mortelle dont rien ne pouvait le faire sortir, était dans un état désespéré. Au moment même où le père désolé fit toucher la chaîne au jeune malade, la fièvre disparut et il se réveilla de son sommeil de mort. Aussi s'empressa-t-il de se rendre au couvent dès le lendemain, pour y remercier Dieu et le Bienheureux Père de cette insigne faveur.

A la même époque, il arriva au serviteur de Dieu de guérir, d'une manière non moins extraordinaire, une fièvre d'un tout autre genre. Il revenait de Grenade à la Mancha de Jaen, et arrivait à l'hôtellerie de Benalva, lorsqu'il en vit sortir deux hommes avec des épées nues qui, aveuglés par la colère, se précipitèrent l'un sur l'autre en se poursuivant à coups d'épées. L'un d'eux, rendu furieux jusqu'à la rage par une blessure qu'il avait reçue à

la main, voulait à tout prix se venger de son adversaire en lui ôtant la vie. A cette vue le Saint pressa le pas, et arrivé à portée de se faire entendre, il éleva la voix et leur dit d'un ton d'autorité comme irrésistible : « Au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, je vous ordonne de cesser de vous battre ! » en même temps il prit son chapeau et le jeta au milieu d'eux. Cette démarche produisit sur eux un effet si extraordinaire, que leur accès de colère se changea tout à coup en une crainte mystérieuse et inexplicable, et qu'ils s'arrêtèrent en se regardant dans une sorte de stupeur. Alors le Père descendit de cheval, et leur adressa de si touchantes paroles, qu'il leur persuada d'étouffer leur ressentiment et de se réconcilier ; il y réussit si parfaitement que non seulement il se donnèrent amicalement la main, mais, en se demandant humblement pardon, ils se baisèrent les pieds l'un à l'autre. Les gens de l'hôtellerie témoins de ce qui se passait virent là, non sans raison, un véritable prodige. Ce n'est pas, en effet, chose moins admirable d'étouffer une passion aussi aveugle, et de rétablir la paix entre des cœurs aussi profondément ulcérés, que de guérir une fièvre mortelle, d'éteindre un effroyable incendie, et de faire remonter à sa source le courant d'un fleuve impétueux.

Dans une autre circonstance, le vénérable Père se rendait avec le frère Pierre de la Mère de Dieu de Baeña à Jaen, lorsqu'il rencontra une rivière qu'il fallait traverser pour arriver aux hôtelleries de Doña Maria. Mais elle était tellement grossie par les pluies des jours précédents, que les muletiers, n'osant pas se risquer dans le courant, s'en allèrent plus loin pour la passer à gué. Le saint Provincial allait les suivre, lorsque, éclairé tout à coup d'une lumière surnaturelle, il ordonna au frère de s'en aller avec les autres passagers, et lui entra dans l'eau sur sa monture. Il avait à peine fait quelques pas, que la bête de somme s'embarrassa les pieds dans les herbes épaisses, et broncha sans pouvoir ni avancer ni reculer. A la vue du danger qui le menaçait, le Saint s'adressa à son refuge ordinaire et appela à son secours la sainte Vierge, qui lui apparut tout aussitôt avec une bonté incomparable. le prit par le bord de son manteau, et le transporta sur l'eau jusqu'à l'autre rive où elle le déposa, à la grande admiration de tous ceux qui en furent témoins. Sa monture parvint elle aussi à traverser la rivière et à sortir de l'eau. Le Père alors, pressé par un mouvement extraordinaire de charité, se mit à courir en toute hâte jusqu'à l'hôtellerie. Là il trouva un étranger qui s'était pris de querelle avec le fils de la mai-

son, dont il avait reçu trois coups de poignard. Il comprit alors pourquoi Notre-Seigneur lui avait abrégé le chemin, et ne put s'empêcher d'admirer son immense bonté pour cette âme ; mais son admiration grandit sans mesure lorsqu'il apprit de la bouche de ce malheureux qu'il avait fait profession dans un Ordre religieux, et qu'après avoir abandonné sa vocation il vivait dans l'apostasie. Il lui administra les sacrements, et le prépara à paraître au tribunal de Dieu pendant deux heures qu'il vécut encore, après lesquelles il expira en donnant les marques du plus sincère repentir.

CHAPITRE XVI

Le Bienheureux Père fonde à Cordoue le couvent de Saint-Roch, en 1586. — La sainte Vierge le sauve d'un péril imminent. — Il travaille aux fondations de Madrid, de Mancha Real et de Caravaca. — Prières qu'il adresse à Dieu. — Merveilleuse extase qu'il éprouve à Ségovie. — Son état extatique.

Ce n'est pas seulement en prodiguant ses soins aux monastères déjà fondés, pour les faire avancer en perfection, que se révélait le zèle de notre Bienheureux Père, mais encore en travaillant à faire de nouvelles fondations dans la province qui lui était confiée. La première fut à Cordoue, où il fonda le monastère de Saint-Roch, le 18 mai 1586. Dans cette fondation la très sainte Vierge accomplit en faveur du saint Provincial une éclatante merveille, qui fut un heureux pronostic des services que les réformés devaient lui rendre dans cette noble cité. Il fallut, pour construire la chapelle, démolir une vieille masure qui en occupait l'emplacement. On se mit donc en devoir de la saper

par le pied, et on la mina si bien qu'elle s'écroula brusquement, et en tombant effondra la cellule où était le Père. Tous les travailleurs poussèrent un cri d'effroi, dans la conviction que le Saint était écrasé. Les religieux de la maison accoururent consternés, et se joignirent aux ouvriers pour le tirer des décombres. Quel ne fut pas leur étonnement en le trouvant, la sérénité au front et le sourire sur les lèvres, sans aucune contusion ni le moindre accident ! Ils lui demandèrent tout stupéfaits comment avait pu arriver un pareil prodige : « C'est que, répondit-il, j'ai été protégé par des pièces de bois assez fortes pour me faire un abri au-dessus de la tête ; la Dame au manteau blanc — c'est le nom qu'il donnait souvent à la sainte Vierge — m'a délivré miraculeusement de cet immense péril. »

Après avoir réglé toutes choses, aussi bien que le permettaient les circonstances, il quitta ce couvent en le laissant entouré de l'estime générale, et partit pour Séville afin de visiter et de consoler les deux anciens couvents de son Ordre qui, à cette époque tourmentée, avaient tant travaillé et tant souffert pour le bien de la Réforme. Tous l'accueillirent comme le Père de la famille, la source du bonheur dont ils étaient en possession, et le grand Docteur de la perfection évangélique.

Il rendit en cette occasion un signalé service aux Carmélites. Leur monastère était très mal situé, et la rue qu'elles habitaient ne convenant nullement à la sainteté de leur état, il chercha et trouva pour elles un autre emplacement dans un quartier beaucoup mieux choisi. Après les avoir transférées dans ce couvent tranquille et commode où elles sont encore, il retourna à Cordoue pour mettre la dernière main à cette fondation, et terminer ce qui restait encore à y faire.

Au mois de septembre de la même année, la fondation des Carmélites réformées fut résolue dans la ville de Madrid, et le Bienheureux Père fut chargé de s'en occuper. Parti de Grenade avec la vénérable Mère Anne de Jésus et deux autres religieuses, il prit dans les couvents de Malagon et de Tolède les autres sœurs destinées à cette fondation ; et toutes arrivèrent à Madrid comblées de la consolation la plus douce, parce que les entretiens du Bienheureux les tenaient non seulement dans un profond recueillement, mais comme perdues en Dieu. Il arriva pendant ce voyage une étrange merveille. En passant à gué le fleuve de la Guadiana, les religieuses coururent le plus grand danger et faillirent être emportées par la violence du courant. Le serviteur de Dieu,

qui les suivait à cheval, traversa le fleuve, en réalité sans que sa bête de somme lui fût d'aucun secours, assis sur les eaux comme sur un siège ; et ce qui confirma les sœurs dans la croyance à un éclatant miracle, c'est qu'elles le virent sortir de l'eau sans être mouillé, non plus que s'il eût marché à pied sec. A peine retourné dans sa province au mois d'octobre de la même année, il dut, par l'ordre du Définitoire, faire lui-même et conduire jusqu'à leur entier achèvement deux fondations de religieux, l'une à la Mancha Real, à deux lieues de Jaen, et l'autre l'année suivante à Caravaca.

Lorsque sa charge de Vicaire provincial fut expirée, le Bienheureux Père fut élu pour la troisième fois Prieur du couvent de Grenade, au Chapitre de Valladolid, le 18 avril de la même année, à la grande joie des religieux et des habitants de cette ville, qui, après avoir déjà fait l'expérience de ses enseignements tout célestes, espéraient bien continuer à en profiter pour l'avancement de leurs âmes. Ils professaient pour lui une si profonde vénération, que l'on conservait comme de précieuses reliques jusqu'aux restes de ses repas et aux lambeaux de ses vêtements. Que de fois cela n'est-il pas arrivé aux Carmélites de Grenade ! Si dans certaines occasions l'homme de

Dieu, soit à cause de sa mauvaise santé ou forcé par les intempéries de la saison, s'arrêtait pour prendre ses repas à leur couvent, où il exerçait son ministère, les religieuses recueillaient avec grand soin les morceaux de pain qu'il laissait et les débris de sa table si frugale, et les mangeaient elles-mêmes avec une si fervente dévotion, qu'elles y trouvaient, avec la santé du corps, le bien de leurs âmes. Il portait à cette époque un vêtement si vieux et si usé, qu'il céda aux instances d'un de ses religieux et consentit à en accepter un autre plus convenable. Le religieux, sans révéler son secret à personne, s'empara tout aussitôt de celui que le Saint avait quitté, et s'en revêtit lui-même comme d'une relique. Alors il s'échappa de sa personne une odeur si suave, que l'on en vint à croire qu'il avait oublié la mortification religieuse, au point de porter sur lui des parfums. Le religieux se justifia en disant ce qu'il avait fait, et en quittant ce vêtement il en donna la preuve à ses frères, qui s'aperçurent en effet que cette céleste odeur ne venait pas de lui, mais de la tunique du Père.

Cependant Notre-Seigneur, qui désirait appeler bientôt à lui son serviteur, voulut le faire marcher à grands pas dans les sentiers de la sainteté. Comme il entendait nous laisser cette grande et belle figure achevée de sa main divine, il se

hâta de mettre la dernière main à sa perfection. Il lui fit connaître à la fin de cette année l'époque de sa mort, c'est-à-dire quatre ans avant qu'elle arrivât, tout en lui inspirant un immense et insatiable besoin de souffrir pour son amour. Pressé par ces intimes désirs, le séraphique Père ne cessa de demander à Dieu trois choses : « d'abord, de ne pas quitter la vie revêtu des dignités de son Ordre, mais simple religieux et soumis à l'autorité de ses supérieurs ; ensuite, d'avoir sans cesse l'occasion de souffrir pour son amour, et enfin de mourir humilié et inconnu du monde entier. » Pour obtenir cette triple grâce de la divine Majesté, le Saint ne cessait de l'implorer par les plus ferventes oraisons, et de la recommander aux prières des autres. Aussi fut-il amplement exaucé, comme nous le verrons dans la dernière phase de sa vie.

Le bienheureux Père ne fut qu'un an Prieur à Grenade. Le pape Sixte-Quint ayant érigé la Réforme en Congrégation spéciale, et ses différents districts en provinces, le premier Chapitre général fut convoqué à Madrid, pour élire le Vicaire général et régler le gouvernement selon la décision du souverain Pontife. Avant de procéder à l'élection du Vicaire général, qui fut, comme nous l'avons dit, le célèbre Père Nicolas Doria, on commença par élire un conseil de six définiteurs, qui devaient

avoir voix délibérative pour régler en dernier ressort les affaires de la Congrégation, et ce tribunal fut appelé Consulte. De ces six conseillers définiteurs, le premier fut notre Bienheureux Père. La forme du gouvernement une fois réglée, le couvent de Ségovie fut désigné pour servir de résidence à ceux qui étaient chargés du pouvoir exécutif. Le principal motif qui décida ce choix, c'est que le vénéré Père ayant le premier, lorsqu'il était à Grenade, préparé et mené à bien la fondation de cette maison, il était trop juste qu'il l'achevât lui-même, à raison de la vénération que lui portaient ses fondateurs, Doña Ana de Peñalosa et son frère Don Louis de Mercado, auditeur au conseil royal. Le Vicaire général, forcé de s'absenter pour visiter toutes les maisons de la Congrégation, laissa notre Bienheureux Père président de la Consulte, et en même temps Prieur de Ségovie ; en sorte qu'il fut accablé d'affaires. Dans cette charge de président il révéla toute sa prudence, sa circonspection, son intégrité, son impartialité, en faisant toutes choses pour Dieu seul, sans respect humain comme sans crainte, et en dépensant tous ses soins pour entretenir dans la paix de Dieu sa famille religieuse.

Pendant qu'il était Prieur, outre le soin qu'il prenait de la direction spirituelle et de l'avancement de ses religieux, le Bienheureux Père entre-

prit de transférer le couvent dans une situation plus saine, et se mit à cette grande œuvre. Il y travaillait en personne, et donnait à tous l'exemple d'une prodigieuse humilité en aidant de ses mains les ouvriers, comme s'il eût été l'un d'entre eux. Il le faisait de si bonne grâce, que sa présence était un délassement pour tous, travailleurs et religieux. La vie qu'il mena au couvent de Ségovie était en parfaite harmonie avec ses habitudes de pénitence. Il avait pour cellule un coin d'escalier, dont tout le mobilier consistait en deux vieux manteaux, sur lesquels il se couchait, une planche fixée à la muraille qui lui servait de table, un bréviaire et une Bible ; et dont tous les ornements étaient une croix de bois et une image de papier. En choisissant lui-même une pareille cellule, quoiqu'il fût à la tête de la maison, il avait donné un exemple bien différent de celui que donnent les religieux qui ne cherchent que leur bien-être en tout. Ses veilles se prolongeaient si avant dans la nuit, que les religieux du couvent ne s'expliquaient pas comment si peu de sommeil pouvait suffire avec une si grande faiblesse. Ses disciplines étaient d'une si effrayante cruauté, que les frères qui l'entendaient, touchés de compassion pour lui, s'approchaient souvent de l'endroit où il était, une lumière à la main, pour l'obliger à cesser ces cruelles

macérations. C'est dans la contemplation profonde et continuelle des souffrances de Notre-Seigneur qu'il puisait cette inflexible rigueur contre lui-même. En mémoire du fiel et du vinaigre dont il fut abreuvé sur la croix, le Saint rompait son jeûne du vendredi en se nourrissant des herbes les plus amères. Pendant une semaine sainte, Notre-Seigneur le fit communier si abondamment aux douleurs de la sainte passion, que son âme en fut transpercée. Ses yeux étaient comme deux ruisseaux de larmes, et il était tellement absorbé en Dieu, qu'il lui fut impossible de se mêler en rien aux choses de la vie. Aux âmes ferventes qu'il dirigeait, et qui n'étaient pas honorées du sacerdoce, il conseillait de ne pas communier le vendredi, et en se sevrant des consolations de la sainte communion, de consacrer ce jour exclusivement à savourer les amertumes du divin Maître, comme le fait l'Épouse du Christ le jour du vendredi saint.

Il arriva au Bienheureux Père dans le couvent de Ségovie une autre extase infiniment merveilleuse, qui est une bien remarquable confirmation des impressions dont nous venons de parler. Un jour qu'il était en prière devant une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ portant la croix, revenu à lui-même de la suspension des sens que lui avait causée la vue de cette douloureuse représentation,

il entendit une voix qui sortait de ce tableau et l'appelait par son nom : « Frère Jean ! » Comme il était extrêmement éclairé dans les choses de Dieu, et qu'il tenait pour suspectes ces paroles intérieures et ces révélations sensibles, il n'en tint aucun compte, jusqu'à ce que cette parole se fût répétée une seconde et une troisième fois. Éprouvant alors dans son âme d'intimes effets de grâce, que la créature ne sait ni ne peut contrefaire, il répondit comme un autre Samuel : « Me voici, Seigneur. » — « Quel salaire veux-tu, lui dit alors la divine Majesté, en retour de tout ce que tu as fait et souffert pour moi ? » — « Souffrir, Seigneur, répliqua-t-il avec autant de promptitude que de vaillance, souffrir et être méprisé pour vous ! »

O prière aussi intrépide que rare ! O cœur d'un indomptable courage ! Quel est celui qui jamais a entendu faire une pareille réponse à une offre et à une promesse comme celle-là ? Moïse demande à voir clairement la Face de Dieu ; la Samaritaine demande l'eau de la vie éternelle ; Philippe demande qu'on lui montre le Père ; Jacques et Jean demandent les premières places dans le royaume des cieux ; Pierre demande la gloire du Thabor ; Paul, la délivrance de la tentation ; l'angélique saint Thomas, la possession du Seigneur lui-même ; il n'est pas jusqu'à notre glorieuse Mère sainte Thé-

rèse, qui n'ait imploré la grâce de souffrir ou de mourir. Mais notre séraphique Père, lui, élevé au-dessus de lui-même par un cœur de héros, loin de désirer ni la gloire, ni le repos, ni l'alternative de la souffrance ou de la mort, demande résolûment le mépris et la souffrance, et cela comme récompense de la souffrance et du mépris !...

Le Bienheureux Père était tout aussi fervent dans l'exercice de l'oraison que dans la pratique de la pénitence. Il était si profondément et si continuellement occupé avec Dieu, il vivait tellement absorbé en lui-même, sans que les choses du dehors pussent lui causer la moindre diversion, qu'il lui fallait, lorsqu'il avait à converser avec quelqu'un, se faire la plus grande violence pour pouvoir suivre l'affaire en question, ou recourir à des moyens particuliers pour n'être pas emporté en Dieu. C'est ainsi que, sans mouvement et sans bruit, il serrait étroitement le cilice dont il était revêtu, ou la chaîne de fer qu'il portait autour des reins ; il se piquait avec une épingle, et quand il ne le pouvait faire, il fermait la main et se frappait violemment les articulations des doigts contre la muraille, jusqu'à les écorcher au vif. Ne dirait-on pas un habitant du ciel et un élu déjà plongé dans le sein de Dieu ? Quelle est l'âme fervente à laquelle il faille autant d'efforts pour s'élever aux

choses de Dieu, qu'il en fallait à ce grand contemplatif pour descendre à celles de la terre ? Il arrivait aux religieuses de lui demander, non sans une pieuse curiosité, ce qu'il avait mangé chez lui ; et jamais, toutes les fois qu'on l'importuna de cette question, il ne sut dire ce qui avait composé son repas. Dans d'autres occasions, lorsqu'il s'entretenait avec la Mère Prieure, Marie de l'Incarnation, l'une de ses filles spirituelles les plus avancées dans les voies de Dieu, il était ravi en extase ; et quand il revenait à lui-même après un certain temps, il lui demandait : « Où en étions-nous donc de notre conversation ? »

Cette vertu secrète s'échappait de la personne du Bienheureux Père, et il y faisait participer quelquefois ceux qui étaient en relations avec lui. C'était surtout lorsqu'il faisait des conférences spirituelles que se produisait cet effet de grâce. L'Esprit qui parlait par sa bouche était tellement irrésistible, ses paroles si suaves et si douces, qu'il tenait tous ses auditeurs en suspens ; assis ou debout, ils restaient immobiles comme les surprenait sa parole ; et ils étaient si profondément absorbés dans les sublimes vérités qu'il prêchait, que personne ne songeait ni à faire le moindre mouvement, ni à changer de position. Il arriva même en ce genre quelque chose de bien plus extraordi-

naire encore ; Dieu permit, pour l'honneur de son serviteur, que parfois des êtres sans raison subissent et laissassent apercevoir ce respect de l'extase. Il y avait dans le monastère un chien de garde, qui entrait souvent au réfectoire à l'heure des repas, et s'en allait sans bruit demander à manger à l'un et à l'autre. Un jour qu'il y entra de la sorte, le Bienheureux Père adressait la parole aux religieux, qui l'écoutaient avec la plus profonde attention et comme toujours suspendus à ses lèvres. Le chien s'assit alors en face du Père, et resta dans un état d'immobilité parfaite, les yeux fixés sur le saint orateur jusqu'à ce qu'il eût fini de parler, après quoi il sortit. Tous les religieux témoins de ce fait en furent tellement émerveillés, qu'ils le signalèrent dans les informations juridiques faites pour son procès de canonisation.

Cet état extatique du Bienheureux Père, toujours admirable, devenait plus profond encore et durait plus longtemps lorsqu'il se retirait, comme il le faisait souvent, dans une petite grotte, qu'il trouva fort à son gré, dans l'enceinte du jardin. C'était une étroite cavité taillée dans un rocher escarpé, où un homme pouvait à peine se tenir en se courbant. On eût dit un nid d'aigle, et en effet saint Jean de la Croix, lorsqu'il y montait, prenait son essor et s'élançait vers Dieu comme un aigle

céleste. Échappé aux bruits du monde et aux occupations du couvent, il s'enfuyait là et se plongeait dans sa bien-aimée solitude. On a bien des fois remarqué qu'une troupe de petits oiseaux voltigeaient autour de lui, et en imitant par leur gazouillement le chant des Anges, lui donnaient un gracieux concert qui, bien loin de lui causer la moindre distraction, le recueillait plus profondément encore, et le laissait pendant longtemps perdu en Dieu. Il descendait de là, et rentrait au couvent le visage tellement étincelant et en quelque sorte déifié, qu'il semblait jeter autour de lui des flammes et un éblouissant éclat, comparable à celui qui rayonnait au front de Moïse après sa longue conversation avec Dieu. C'est de cette retraite aussi qu'il rapportait, comme d'autres tables de la loi, ces impressions toutes célestes qui, semblables à des préceptes et à des conseils divins, jaillissaient ensuite dans ses maximes, dans ses instructions, dans le gouvernement de sa société religieuse, et dans la direction des âmes dont il était chargé.

Un autre prodige vint encore mettre dans un relief nouveau la sainteté du serviteur de Dieu. Pendant les années qu'il passa dans ce monastère, les religieux, aussi bien que les personnes du monde, remarquèrent autour de lui une colombe

d'une espèce inconnue, plus belle que toutes les autres, portant comme un collier d'or autour du cou et revêtue d'un plumage éblouissant de blancheur. Elle ne faisait entendre aucun chant ni le moindre bruit, elle ne descendait point à terre pour chercher sa nourriture, et ne faisait jamais société avec les autres ; mais elle montrait son amour pour le Bienheureux Père en se tenant toujours au-dessus de sa cellule, ou dans les environs, de manière à ne jamais le perdre de vue. Les religieux, en s'entretenant ensemble de cette merveille, apprirent qu'il en était arrivé autant à Grenade, et que partout où allait l'homme de Dieu, cette mystérieuse colombe le suivait toujours : emblème du Saint-Esprit, qui ne cessait de jeter à profusion de si vives lumières dans son âme, dans sa parole, et dans ses écrits.

CHAPITRE XVII.

La mère de saint Jean de la Croix lui apparaît. — Le Bienheureux Père est favorisé du double don de prophétie et de discernement des esprits. — Il devient suspect au Chapitre général de 1591, et on le prive de toute charge. — Il apaise une furieuse tempête. — Il éteint un épouvantable incendie. — Ses œuvres spirituelles.

Assisté si merveilleusement de l'Esprit de Dieu lui-même, il n'est pas étonnant que le Bienheureux Père ait été visité par les élus de sa céleste cour. C'est précisément ce qui lui arriva à cette époque dans son couvent de Ségovie. Son vénérable frère François de Yépès, ayant perdu les uns après les autres tous les enfants que Dieu lui avait donnés, vint de Medina jusqu'à Ségovie pour voir le Bienheureux Père, et chercher près de lui les consolations dont il avait si grand besoin. Ils se mirent tous deux en oraison, et pendant qu'ils priaient ainsi, leur mère Catherine Alvarez leur apparut étincelante de gloire, et avec elle tous les enfants

de François, glorieux comme elle ; ce qui fut pour les deux frères une douce et précieuse consolation.

A ceux qui vivent avec Dieu dans une sainte familiarité, une grande pureté de cœur, un amour généreux et une profonde humilité, sa divine Majesté confie souvent la clef d'or de son Cœur, je veux dire le don de prophétie et de discernement des esprits. C'est là, ainsi que nous allons le voir, un des côtés par lesquels notre Bienheureux Père est le plus admirable. Nous en avons déjà parlé amplement ailleurs ; mais comme avec le temps cette grâce s'est développée en lui dans une large mesure, et surtout à Ségovie, il importe d'en parler encore.

Don Jean Orozco de Covarrubias, archidiacre de Ségovie, nourrissait en lui l'espérance fondée sur certaines conjectures d'arriver à l'épiscopat. Il en parla au Bienheureux Père, le confident de son âme, qui lui répondit que cette dignité ne lui convenait nullement, et que s'il l'acceptait jamais, il se préparerait les plus cruelles déceptions et des périls de toute sorte. Quelque temps après, on lui offrit le siège de Sorrente ; et l'honneur du présent lui faisant oublier les menaces de l'avenir, il accepta malgré ses inquiétudes. Il se rendit donc en Italie ; mais bientôt il se vit plongé dans un si insondable abîme de persécutions, de souffrances

et d'afflictions de tout genre que, ne pouvant plus y tenir, il s'échappa de son diocèse en fugitif et retourna en Espagne.

Un jour François de Ureña, barbier du couvent, où il exerçait sa profession gratuitement et pour l'amour de Dieu, se disait à lui-même, en se rendant au monastère, qu'il était bien mal vêtu et qu'il aurait grand besoin d'un pourpoint. Lorsqu'il eut terminé sa besogne, le Père procureur vint le trouver, et lui donna secrètement un pourpoint tout neuf. Comme il refusait de l'accepter, le Père fit de pressantes instances et l'obligea de le prendre, en lui disant qu'il avait ordre du Père Prieur Jean de la Croix de le lui remettre. En sorte que ce brave homme demeura émerveillé, en voyant que le Bienheureux Père avait eu connaissance de ses pensées les plus secrètes, et qu'il s'en était servi pour le secourir avec une charité si pleine de délicatesse.

Deux religieux du couvent de Ségovie avaient formé le projet, sans en rien dire à personne, de quitter le Carmel et de passer à la Chartreuse sous prétexte de plus grande perfection. C'est là un piège dans lequel le démon fait souvent tomber les esprits inquiets. Le Bienheureux Père fit venir près de lui l'un d'eux nommé frère Barnabé, et en lui découvrant son secret, lui mit sous les yeux

le danger auquel il s'exposait ; puis il l'engagea instamment à rompre avec l'autre religieux, dont le démon s'était rendu maître de telle sorte, qu'il le précipiterait aux abîmes. Le bon frère suivit ce conseil, et resta dans sa vocation à laquelle renonça l'autre qui, après avoir changé de Religion, finit misérablement.

Le Bienheureux Père adressa un jour à deux autres religieux les paroles que Notre-Seigneur adressait autrefois aux Scribes : *Pourquoi pensez-vous mal dans vos cœurs* (1)? Et pour leur faire comprendre leurs torts, il leur montra le fond le plus intime de leur cœur, en leur reprochant le jugement téméraire et faux qu'ils avaient formé secrètement sur la conduite d'un de leurs frères.

Il était un jour dans sa cellule, lorsque Notre-Seigneur lui révéla une douloureuse angoisse, sous le poids de laquelle gémissait une Carmélite du couvent de Ségovie. Le Saint partit aussitôt pour aller lui porter aide et consolation ; mais sa souffrance était si intime qu'elle se sentait impuissante à l'exprimer ; il s'en chargea lui-même, et lui révéla tout ce qu'elle éprouvait comme s'il l'eût vu de ses yeux. Une autre religieuse du même couvent a déposé qu'un jour elle se confessait au

(1) Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris ? (Matth., IX, 4).

Saint, qui lui demanda, sa confession terminée, si elle n'avait plus rien à dire. Sur sa réponse négative, il l'engagea à se bien examiner, et à se rappeler telle et telle faute qu'il lui désigna. Elle demeura stupéfaite; et se rappelant en effet certaines fautes qu'elle avait oubliées, elle s'empressa de les accuser.

Les traits de ce genre se multiplient sans nombre dans tout le cours de la vie du Bienheureux Père, dans ses rapports avec les personnes présentes ou éloignées, ensevelies dans le cloître ou vivant dans le monde. Il dévoilait les pièges que le démon tendait sur leurs pas, et leur révélait de Ségovie tout ce qui leur importait de savoir, soit pour apporter remède à leurs maux, soit pour les consoler dans leurs souffrances. En sorte que nous pouvons dire en toute vérité qu'il a été comme une étoile du matin, qui, dans les ténèbres de la vie, n'a cessé de distribuer à tous le bienfait de ses célestes clartés.

Il possédait d'autres ressources plus étonnantes encore pour secourir et sauver les âmes. Une jeune dame de haute naissance était entrée en Religion à la fleur de l'âge, pour obéir à l'appel de Notre-Seigneur. L'ennemi de tout bien en fut d'autant plus irrité, qu'il espérait l'enlacer dans ses pièges et par elle travailler à perdre d'autres âmes. Aussi

lui fit-il, en la soumettant aux tentations les plus violentes, une guerre acharnée, pour l'empêcher de faire profession de chasteté comme elle l'avait résolu. Le Bienheureux Père dirigeait cette âme. Chose étonnante, lorsqu'elle était en sa présence, toutes ses tentations s'évanouissaient sur l'heure ; et à peine s'était-il éloigné que son martyre intérieur recommençait aussitôt, de telle sorte que, dans sa désolation, elle ne trouvait d'autre remède, pour guérir son mal, que de se recommander intérieurement à lui. Quelle merveille, en vérité ! Quelle sublime vertu, quelle angélique innocence, quelle puissance de pureté ne suppose pas en saint Jean de la Croix un pareil prodige ! Ne dirait-on pas un séraphin de la terre, dont la seule présence, et même dont le souvenir seul suffisait pour mettre en fuite tous les démons de l'enfer, et pour faire évanouir les plus humiliantes tentations ? C'est ce qui faisait dire à un dignitaire de la cathédrale de Ségovie, qui avait reçu de lui le même bienfait, que Notre-Seigneur avait accordé au saint homme le même privilège qu'à la très sainte Vierge, dont la seule vue inspirait la pureté.

Cependant le nouveau mode de gouvernement inauguré par le Vicaire général, qui soumettait à une Consulte composée de six définiteurs toutes les affaires de l'Ordre, les moins importantes aussi

bien que les plus graves, celles des sœurs comme celles des frères, avait porté le trouble dans une grande partie de la famille du Carmel. Cette innovation avait produit dans la Réforme ce qu'éprouve le corps humain dont la santé, lorsque les humeurs sont en révolution, est gravement compromise. Aussi de toutes parts appelait-on le remède au mal. Les Carmélites surtout, que ce nouvel état de choses blessait plus sensiblement que les religieux, ne purent ni dissimuler leur mécontentement ni étouffer leurs plaintes. Conseillées par quelques étrangers (1), elles s'adressèrent au Saint-Siège dans une bonne intention sans doute, mais peu

(1) Pour obéir aux lois de la traduction, nous donnons ici, de même que partout ailleurs, le texte du Père Jérôme de Saint-Joseph, sans y rien changer. Toutefois, comme, dans cette page, la vérité de l'histoire est grandement altérée et que l'auteur, au moins par ses réticences et sans le vouloir assurément, a laissé planer sur saint Jean de la Croix une apparence de blâme à peine déguisé, nous ne pouvons laisser passer ce déni de justice sans rétablir les faits sous leur véritable jour, c'est-à-dire sans montrer comme parfaitement irréprochable la conduite des Carmélites et celle de leur Bienheureux Père.

I. — Lorsque le Père Nicolas Doria fut élu Vicaire général de la Réforme, il résolut d'apporter des modifications profondes au système de gouvernement qui lui semblait insuffisant, et de le remplacer par un autre. Avant de mettre à exécution un projet, qui pouvait entraîner après lui de si graves conséquences, il consulta plusieurs hommes éclairés et entre autres saint Jean de la Croix.

Le Bienheureux Père, fondé sur la longue expérience qu'il avait de la direction des Carmélites, ne craignit pas de faire

réglée, et obtinrent un bref qui, en les affranchissant de la juridiction de la Consulte, leur donnait le droit d'élire un commissaire général chargé de

remarquer au Vicaire général que les filles de sainte Thérèse verraient avec un chagrin profond l'ordre de choses établi par leur séraphique Mère détruit et remplacé par des lois nouvelles, qu'elles consentiraient avec peine à soumettre leurs affaires et leurs difficultés aux décisions absolues d'une Consulte, et que ces innovations pourraient troubler profondément la paix et le bonheur que la Réforme avait si chèrement achetés. Le Père Doria, malgré des objections si sérieuses et marquées au cachet d'une si grande sagesse, passa outre, et les événements prouvèrent combien le serviteur de Dieu avait vu juste.

Consternée à la vue de ce plan nouveau qui bouleversait la Réforme, qui entamait ses constitutions en plus de trente points différents, et qui, en ouvrant la porte à l'arbitraire, menaçait l'œuvre de sainte Thérèse dans son existence même, la Vénérable Mère Anne de Jésus, qui avait longtemps vécu dans l'intimité de la Sainte, et qui était alors Prieure du couvent de Madrid, fit entendre avec plusieurs de ses filles un cri d'alarme. Elles se préoccupèrent tout d'abord de sauvegarder leurs constitutions élaborées par leur séraphique Mère, et qui avaient été, de son vivant même, confirmées et approuvées l'an 1581, par le Chapitre général d'Alcala. La Mère Anne de Jésus songea donc à les faire approuver par le Saint-Siège, afin de les mettre à l'abri de toute correction et d'échapper ainsi aux prétentions de la Consulte. Avant d'en venir là, elle voulut prendre conseil d'hommes éminents autant qu'affectionnés à la Réforme.

Le premier fut Don Teutonio de Bragance, archevêque d'Evora, issu de la royale famille de Bragance, en Portugal, un des prélats les plus illustres de son temps, à qui notre sainte Mère Thérèse écrivait : « Il me semble que la Vierge Notre-Dame vous a choisi pour être le protecteur de son Ordre. »

Le second fut le Père Louis de Léon, de l'Ordre de Saint-Augustin, professeur d'Écriture Sainte à l'université de Salamanque, homme aussi éminent par sa doctrine que par sa vertu, en qui les supérieurs de la Réforme avaient une si

les visiter, et de les gouverner indépendamment de l'autorité des autres supérieurs.

Cette nouveauté blessa si profondément le Vi-

haute confiance, qu'ils l'avaient chargé d'examiner théologiquement les ouvrages de sainte Thérèse, et qu'ils ne les livrèrent à la publicité qu'après avoir reçu son approbation.

Le troisième fut le Père Dominique Bañez, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, l'un des plus grands théologiens de son siècle, qui, à l'époque où sainte Thérèse fonda son premier monastère, alors que tout semblait désespéré pour elle, sauva par la puissance de sa parole et la sagesse de ses conseils cette maison qui allait être saccagée et démolie par la population d'Avila ; si bien qu'il put dire lui-même au Père Nicolas Doria, en plaidant la cause des Carmélites dans la circonstance dont nous parlons : « C'est entre mes bras qu'a pris naissance la Réforme du Carmel. » Qui croirait que ce sont ces hommes si profondément dévoués à la Réforme que notre historien appelle « des étrangers », et que c'est la ligne de conduite tracée par eux qu'il qualifie de « coupable et d'insensée » ?

Assurée par ces saints et savants Docteurs qu'il était toujours permis de recourir au chef de l'Église, et qu'elle pouvait le faire en toute sûreté de conscience à la condition de ne s'écarter en rien de la vérité, la Mère Anne de Jésus demanda au Pape Sixte-Quint et obtint de lui un Bref, qui d'abord approuvait et rendait inviolables les constitutions des Carmélites, et qui ensuite réglait qu'elles seraient gouvernées par un Commissaire spécial, que nommerait le Chapitre général des Réformés.

A cette nouvelle. le Vicaire général et les supérieurs de l'Ordre, blessés au vif et profondément irrités, assemblèrent un Chapitre extraordinaire. Après avoir longuement discuté cette affaire, ils se résolurent, pour intimider les religieuses et rendre impossible l'exécution du Bref qu'elles avaient obtenu, à renoncer au gouvernement et à la direction des Carmélites, et à se démettre de ces fonctions entre les mains du souverain Pontife. C'était exclure de la Religion du Carmel réformé la première famille de sainte Thérese, famille qui avait fondé la Réforme et à qui les religieux devaient eux-mêmes leur exis-

caire général et les autres supérieurs, qu'entre les moyens qu'ils prirent pour en empêcher la mise à exécution, ils en vinrent jusqu'à vouloir se dessaisir

tence. En présence d'une mesure aussi extrême qu'injuste, et que rien ne pouvait justifier, une seule voix osa protester devant le Chapitre ; ce fut celle de saint Jean de la Croix.

Le Bienheureux Père, insensible à toute considération humaine, prit hautement la défense de ses filles spirituelles. En montrant avec force leur attachement profond à leur séraphique Mère et à ses constitutions, la droiture de leurs intentions, les légitimes motifs de leur conduite, la parfaite régularité de leur vie, et en particulier les hautes vertus de la Mère Anne de Jésus, il mit la vérité en pleine lumière ; et il aurait exercé sur les esprits une impression décisive, si leur résolution n'eût été un parti pris. Bien loin d'obtenir ce qu'il demandait, il devint lui-même suspect au Chapitre. Les Carmélites désirant l'avoir pour Commissaire, on crut qu'il aspirait à cette dignité ; et pour tromper cette prétendue ambition, contre laquelle protestait toute sa vie, on lui enleva toutes les charges dont il était revêtu, et on l'envoya s'ensevelir simple religieux dans la solitude de la Peñuela.

Comment notre historien a-t-il pu, dans cette triste affaire, accuser les Carmélites d'innovations, alors qu'il vient de dire lui-même que le Père Nicolas Doria avait inventé et introduit dans l'Ordre un nouveau gouvernement ? Comme s'il n'était pas évident que les Carmélites n'avaient demandé le Bref de Rome que pour échapper à ces innovations du Vicaire général, et conserver dans toute son intégrité l'œuvre de sainte Thérèse ! Le Père Jérôme de saint-Joseph écrivait très peu de temps, vingt-sept ans seulement, après la mort de saint Jean de la Croix ; et, selon toute apparence, il était trop rapproché de l'époque du conflit, et des hommes qui s'y trouvèrent mêlés, pour posséder pleine et entière liberté d'esprit et de plume nécessaire à l'impartialité de l'histoire.

II. — Saint Jean de la Croix s'offrit-il de lui-même à s'en aller aux Indes pour y travailler aux missions catholiques ?

Ainsi qu'on vient de le voir, le Père Jérôme de Saint-Joseph le prétend. Sur quoi se fonde-t-il ? nous l'ignorons. Toujours

du gouvernement des religieuses entre les mains du souverain Pontife. Ce que souffrit le serviteur de Dieu, dans la crainte de voir ses filles séparées de l'Ordre, ne se peut dire, et son cœur de père ne put les abandonner dans cet extrême péril. Il prit donc en main leur cause, il se fit leur avocat et se mit en devoir de les disculper. Cette protection avouée, jointe au bruit qui courut que les religieuses vou-

est-il que c'est là une opinion singulière, et qui ne se rencontre chez aucun des historiens du serviteur de Dieu. Tous affirment que, dans le Chapitre même où se décida l'affaire des Carmélites il fut nommé Provincial des Indes, sous le spécieux et honorable prétexte que personne n'était plus digne que lui de posséder une si haute charge, de laquelle dépendait le salut de tant d'âmes rachetées du sang de Jésus-Christ et abandonnées du monde entier, mais en réalité pour l'éloigner à tout jamais de l'Espagne. En effet, une fois retiré au désert de la Peñuela, il reçut du définitoire l'ordre de se préparer à partir avec douze religieux dont on lui laissait le choix parmi ceux qui résidaient en Andalousie.

Les religieux de la Peñuela, qui avaient su apprécier ce trésor de sainteté, désolés de le perdre, le conjuraient avec larmes de faire valoir le triste état de sa santé, dont l'épuisement était incapable d'affronter les mille périls d'un si lointain voyage. « Ne voulez-vous pas, leur répondit généreusement l'homme de Dieu, que je boive le calice que mon Père m'envoie ? » Dieu se contenta de sa bonne volonté. Pendant qu'il faisait ses préparatifs pour obéir et partir, il fut pris de la fièvre qui ne le quitta plus, et qui devait mettre un terme à l'admirable vie de ce séraphin de la terre, dont le grand cœur ne connut jamais d'autre ambition que celle de la souffrance et du mépris (1). (*Note de la Traduction.*)

(1) Don Muñoz Garnica, *San Jean de la Cruz*, lib. III, cap. 6. — *Vida de San Juan de la Cruz*, Fr. Jose de Jesus-Maria, lib. III, cap. 13.

laient l'avoir pour les gouverner à titre de commissaire, le rendit suspect au Chapitre. Aussi lorsque, l'année suivante 1591, il s'assembla le 6 juin à Madrid, comme les fonctions de premier définiteur du Bienheureux Père expiraient alors, on le dépouilla de toute charge, afin d'interdire aux religieuses l'espérance de pouvoir introduire, si elles en avaient la pensée, d'autres nouveautés dans leur gouvernement.

Telle fut la cause extérieure et apparente de la disgrâce du Bienheureux Père; mais il y en avait une autre mystérieuse et providentielle, c'est que Notre-Seigneur voulait lui accorder la grâce, qu'il lui avait si souvent demandée, de ne pas mourir revêtu des dignités de son Ordre. Le saint homme le comprit ainsi, et en se voyant simple religieux, il connut que sa fin approchait, et il fit en sorte d'obtenir l'accomplissement des deux autres faveurs qu'il désirait si ardemment, je veux dire, de souffrir pour l'amour de Dieu, et de mourir inconnu au monde.

Lorsque les choses furent ainsi réglées, le Vicaire général et les autres membres du Chapitre regrettèrent vivement ce qu'ils avaient fait, parce que tous comprenaient parfaitement que l'homme de Dieu était irréprochable dans cette affaire, aussi bien que dans toutes les autres. C'est pourquoi,

ne voulant pas lui faire subir le châtiment des torts qu'avaient pu avoir les religieuses, ils firent auprès de lui les plus vives instances pour le décider à retourner comme Prieur à Ségovie. Mais le Bienheureux Père était si heureux de sa liberté, qu'il aurait voulu non seulement échapper à toute charge, mais même s'enfuir d'Espagne où il était trop connu. Aussi l'occasion se présentant alors d'envoyer douze religieux dans la province des Indes, il s'offrit avec grande joie pour y aller. Ce projet de l'envoyer aux Indes, avec le titre de provincial, comme plusieurs le désiraient, ne se réalisa pas, parce que Notre-Seigneur voulait l'appeler au Ciel.

Pendant que se traitait cette affaire, le Vicaire général lui renouvela le désir de le voir aller à Ségovie, pour reprendre le gouvernement de cette maison, soit parce qu'il l'avait lui-même fondée, soit parce que les fondateurs le demandaient, soit enfin pour essuyer les larmes de ses filles spirituelles. Mais le Saint était si parfaitement maître de lui-même et si élevé au-dessus de toute considération humaine, qu'il refusa sans hésiter et ne fit que passer par Ségovie. Délivré des hommes et des choses, il se retira au sanctuaire de la Peñuela, situé en Andalousie à six lieues de Baeza, où il fut envoyé pour l'édification et la consolation des so-

litaires qui l'habitaient, et accueilli par eux comme un Ange de Dieu. Cette maison fut renouvelée par sa présence, et sa doctrine fit produire à la solitude les fleurs les plus belles et les plus précieuses. Dans ce désert, sa vie ne fut pas autre chose qu'une retraite et une oraison continuelles. Tous les matins, les devoirs du chœur accomplis et la sainte messe célébrée, de même le soir après la psalmodie des vêpres, il s'en allait dans les montagnes voisines; ou, si le temps ne lui permettait pas de sortir, il se retirait dans sa cellule, et là, tantôt assis, tantôt à genoux, tantôt les bras en croix, il priait ou il écrivait jusqu'à ce que la cloche l'appelât à un exercice de communauté, où il arrivait toujours le premier.

Notre-Seigneur, qui s'était chargé de mettre en relief l'honneur de son serviteur, le fit briller dans cette solitude d'un nouvel éclat par un grand nombre de merveilles. J'en citerai seulement deux qui, accomplies en présence de tous les religieux, sont de notoriété publique.

Il s'éleva un jour une si furieuse tempête, que les sombres nuages qui couvraient le ciel, le tonnerre qui retentissait avec fracas, la grêle qui tombait avec une violence inouïe et la foudre qui sillonnait les nuées, semblaient menacer la terre d'un épouvantable cataclysme. Tandis que les religieux

étaient saisis de terreur, le Bienheureux Père, qui par une fenêtre de la maison apercevait les auteurs de ce désordre, se mit à sourire. Puis, en présence de toute la communauté, il sortit au milieu du cloître, se découvrit la tête, et avec son capuce fit quatre croix aux quatre points cardinaux. A l'instant même les nuages divisés en quatre parties, comme s'ils avaient obéi à l'action d'un instrument tranchant, se dissipèrent au vent, le ciel retrouva sa sérénité et la tempête s'évanouit. Tous les religieux furent transportés d'admiration ; et bien que ce miracle ne leur eût rien appris de nouveau, ils n'en remarquèrent pas moins l'étrange disproportion entre le moyen et l'effet. Quelle puissance l'homme de Dieu n'exerçait-il pas sur l'enfer, puisque la simple bure de son vêtement suffisait pour faire évanouir tous ses prestiges !

Nous avons vu notre Bienheureux Père exercer son pouvoir sur la terre, sur les eaux et dans les airs ; il ne nous reste plus qu'à le voir aux prises avec le feu, pour être assurés qu'il commandait en maître à tous les éléments.

Le couvent possédait au pied de la montagne voisine un champ d'oliviers et un jardin potager entourés d'une haie, où l'on cultivait quelques légumes pour le service de la maison. Comme les religieux vivaient dans une solitude profonde, ils

n'avaient d'autre moyen d'existence que leur travail et leur industrie. Le frère chargé de cet emploi était dans une anxiété continuelle. Les bergers des montagnes allumaient souvent des feux çà et là pendant l'été, et il y avait danger, si le feu venait à prendre au chaume des environs, qu'il ne se communiquât aux oliviers et même au couvent. C'est précisément ce qui arriva un jour, où le feu poussé par un vent violent, après avoir gagné le chaume, ne rencontrant plus sur son chemin aucun obstacle, se précipita sur les oliviers d'où il menaçait la maison. Le bon frère s'en alla tout épouvanté prévenir les religieux de ce qui se passait.

Tous accoururent précipitamment, et peu de temps après eux le Bienheureux Père Jean de la Croix qui, les voyant bouleversés, leur dit avec cette confiance en Notre-Seigneur qui obtient des miracles : « Allons devant le Très Saint-Sacrement, c'est lui qui nous sauvera. » Ils allèrent donc se prosterner au pied du Tabernacle, et après une courte prière le serviteur de Dieu se leva, prit avec lui de l'eau bénite et se plaça entre la haie de clôture et le feu. Les flammes de plus en plus furieuses s'en allaient saisir, en passant par-dessus sa tête, les sarments de la haie, si bien qu'en peu d'instants le Saint disparut aux yeux de ses frères, et les laissa comme éperdus de terreur. Mais en

luttant avec Dieu par sa profonde humilité, et avec l'enfer par son ardente oraison, il remporta une éclatante victoire, qui se révéla par une double et prodigieuse merveille. La première, c'est que le feu, en prenant aux sarments et aux broussailles dont se composait la clôture, brûlait toujours, comme le buisson ardent de Moïse, sans rien consumer ni causer le moindre dommage. La seconde, c'est que les flammes venant à s'affaisser sur elles-mêmes contre toute prévision, on vit le Saint élevé au milieu d'elles environ à deux mètres au-dessus de terre, puis, après les avoir étouffées sous ses pieds en triomphateur, il descendit doucement à terre et vint trouver les religieux, tranquille et le sourire sur les lèvres, sans avoir reçu la moindre blessure sur sa personne, sans même porter sur ses vêtements les traces et l'odeur du feu, non plus que les jeunes hommes délivrés de la fournaise de Babylone. Toute la communauté se rendit à la chapelle pour y rendre grâces à Dieu d'un si grand bienfait.

Les religieux trouvèrent dans le lieu saint un jeune levraut qui, chassé par l'incendie, s'était réfugié là; ils se mirent à sa poursuite pour le prendre, mais il s'enfuit devant eux et se mit sous la protection du Bienheureux Père en se cachant sous son manteau. Le Saint lui rendit la liberté.

Comme il restait autour de la maison, plusieurs fois les religieux essayèrent de le prendre, et toujours il se réfugia entre les bras de son protecteur. Tous comprirent qu'il y avait là un profond mystère, et que Notre-Seigneur voulait par là, mettre en pleine lumière la parfaite innocence de son serviteur ; innocence à laquelle rendaient hommage non seulement les flammes, comme autrefois au prophète Élie, mais les animaux eux-mêmes, ainsi qu'au premier homme avant la chute originelle.

Si le Bienheureux Père éteignit cet incendie de la Peñuela, il en alluma dans les âmes un autre plus ardent par ses célestes écrits, et qui ne s'éteindra jamais. C'est dans cette solitude qu'il y mit la dernière main, et il convient que nous en disions ici quelques mots. Il avait reçu du Ciel de si précieuses lumières, et il était si merveilleusement versé dans la pratique de la contemplation surnaturelle, que plusieurs des enfants du Carmel, frères et sœurs, lui demandèrent de vouloir bien, en leur laissant ses leçons par écrit, leur léguer son esprit en héritage, pour qu'ils puissent non-seulement eux-mêmes, mais aussi leurs successeurs dans la Religion, profiter des trésors de sa doctrine. Touché de ces instances, il composa plusieurs traités spirituels.

Le premier, intitulé *La Montée du Carmel*, et le second *La Nuit obscure*, furent commencés par lui au couvent du Calvaire. Le troisième, qui est le *Cantique spirituel*, fut composé, comme nous l'avons dit, dans la prison de Tolède, et commenté plus tard au couvent de Grenade, à la prière de la Vénérable mère Anne de Jésus, Prieure des Carmélites de cette ville, à laquelle il en offrit la dédicace, selon que le prouve le manuscrit du Bienheureux Père conservé comme une relique insigne chez les Carmélites réformées de Jaen. Il expliqua le quatrième, qui est la *Vive flamme d'amour*, pour céder aux instances d'une autre grande servante de Dieu, sa fille spirituelle, nommée Doña Anna de Peñalosa.

Outre ces quatre ouvrages, qui sont les principaux, le Saint a écrit plusieurs opuscules : 1. *Les précautions spirituelles pour les religieux contre les trois ennemis de l'âme.* — 2. Un certain nombre de *Lettres* à différentes personnes. — 3. Des *Maximes spirituelles.* — 4. Des *Poésies* sur différents sujets de dévotion. — 5. Les *Épines de l'esprit* (1) qu'il écrivit de sa propre main au cou-

(1) Ce traité n'a jamais été publié, ou paraît s'être perdu ; celui que nous connaissons maintenant sous ce nom est apocryphe, et l'opinion la plus accréditée ne l'attribue pas à notre Bienheureux Père saint Jean de la Croix, ainsi que le prouve suffisamment d'ailleurs la complète différence de style.

(*Note de la traduction.*)

vent du Calvaire, pour la direction des religieuses de Véas. — 6. *Des règles pour discerner les vrais miracles des faux.* Ce traité qui s'est perdu avec le temps, a été composé par le Bienheureux Père dans le sanctuaire de la Peñuela, à l'occasion des prodiges que les saintes images opéraient dans notre couvent de Guadalcazar.

CHAPITRE XVIII.

La jalousie suscite des ennemis au Bienheureux Père. — Châtiment infligé à l'un d'eux par la justice de Dieu. — Le Bienheureux Père tombe malade. — Sa résignation et sa conformité à la volonté de Dieu

Pendant que Notre-Seigneur proclamait par la voix des miracles la sainteté de son serviteur, la jalousie le diffamait partout en travaillant à le représenter comme un grand pécheur. Il était encore provincial lorsque deux prédicateurs de son Ordre, que l'on comptait alors parmi les plus célèbres de l'Espagne, devinrent entre les mains de Dieu, qui sait tirer le bien du mal, les ouvriers de sa couronne de prédestiné. L'un d'eux fut le Père Diégo l'Évangéliste qui, blessé au vif des réprimandes que lui avait adressées le Bienheureux Père, pour les inconvenantes libertés de parole dont il prétendait faire un piédestal à sa gloire d'orateur, entreprit de lui faire une opposition aussi insensée que violente. Se voyant définiteur géné-

ral, et de plus chargé par le Définitoire d'aller dans trois ou quatre couvents de l'Andalousie, non pas comme Visiteur de ces maisons, mais seulement pour y recueillir des renseignements sur la conduite d'un religieux, il ne craignit pas d'étendre et de dépasser son mandat. Parce qu'il n'est aucun ruisseau, si bourbeuses que soient ses eaux, qui ne tende à reculer ses rives, tout en remplissant la commission dont il était chargé, il fit en même temps des informations contre le Bienheureux Père; et il les fit avec un si aveugle entêtement, qu'il parcourut à cette intention presque tous les couvents de la province. Aussi oublieux du devoir dans la manière de faire cette enquête, que dans l'enquête elle-même, il osa, pour déshonorer le Saint, poser des questions tellement indignes de sa sainteté, qu'elles trahissaient tout d'abord le venin dont il était rempli ; et il poussa l'impudence jusqu'à répéter qu'il fallait chasser de l'Ordre celui-là même qui l'avait fondé.

Indignés de cette conduite, les religieux refusèrent de déposer contre le Provincial, qu'ils acclamèrent avec amour comme le Père de toute la famille. Les Carmélites déposèrent dans le même sens ; mais, incapables de croire, dans leur simplicité, que la passion pût se vêtir de bure et marcher les pieds nus, elles ne firent pas pour le mo-

ment grande attention à la démarche du Visiteur, si ce n'est en remarquant que leurs réponses étaient modifiées et altérées par son secrétaire. Après les avoir ainsi détournées de leur sens et mutilées, le définiteur crut en avoir assez pour faire infliger au Bienheureux Père une sévère pénitence. Il arrêta donc là ses informations et remit ces pièces au Vicaire général qui, après en avoir pris connaissance, les jeta tout indigné à terre en disant : « Ni « le Visiteur n'était chargé de cette affaire, ni rien « de ces imputations n'atteint le Père Jean de la « Croix. » Cette conduite ainsi flétrie par son mépris, il laissa au Chapitre général à infliger au Visiteur la punition qu'il méritait. Mais le Père Nicolas Doria mourut peu de temps avant l'époque fixée pour la réunion du Chapitre, et fut remplacé par le Père Élie de Saint-Martin, qui, en reprochant au Père Diégo d'avoir dépassé ses pouvoirs ainsi qu'il l'avait fait, lui assigna une pénitence. Puis afin d'ensevelir dans un éternel oubli la conduite exécrable d'un fils assez dénaturé pour diffamer son Père par des calomnies de son invention, il condamna au feu et fit brûler en sa présence toutes les pièces relatives à cette affaire. Les hommes jugèrent ce châtiment suffisant ; et des amis qu'il avait au Chapitre, le voyant assez humilié, le firent nommer provincial de la haute

Andalousie, pour ne pas annihiler à tout jamais un homme doué de si grands talents. Cette élection blessa profondément une foule de membres de la Réforme. Dieu en fut tellement irrité que, cette nouvelle une fois connue à Grenade, la vénérable Mère Béatrix de Saint-Michel se plaignant à lui, dans l'oraison, de ce qu'il lui fallait accueillir comme Père de la province celui-là même qui avait persécuté et diffamé le Père du Carmel, sa divine Majesté lui dit pour la consoler : « Ne t'inquiète pas, il arrivera mort à Grenade. » Cette parole ne tarda pas à se vérifier ; en arrivant à la ville d'Alcala la Royale, il fut frappé d'un mal si subit et si violent qu'en moins de deux jours il succomba, en sorte que l'on transporta ses restes à Grenade pour y célébrer ses obsèques. Les hommes lui avaient pardonné ; Dieu fit tomber sur lui les châtiments de sa colère.

C'est ainsi que Notre-Seigneur exauçait la prière que lui avait adressée son serviteur, d'avoir beaucoup à souffrir pour son amour. Après avoir permis qu'il fût ainsi éprouvé dans son honneur, il voulut, dans sa dernière maladie, que les épreuves fussent pour lui multipliées sans mesure, afin de lui préparer une plus magnifique récompense. Il lui envoya donc des fièvres qui l'obligèrent à garder le lit, et qui, en se compliquant d'une grave

inflammation à la jambre droite, inspirèrent autour de lui les plus vives inquiétudes. Le Père Prieur fit instance auprès du vénérable malade pour l'envoyer au collège de Baeza, qu'il avait lui-même fondé, où rien ne manquait et dont le recteur était un de ses enfants les plus dévoués, plutôt qu'à Ubeda, maison nouvelle et encore mal organisée, dont le Prieur était l'autre prédicateur renommé que le Bienheureux Père avait dû rappeler au sentiment du devoir, et qui ne le lui avait jamais pardonné. Mais parce que le Saint avait l'ambition de la souffrance, et qu'il en trouvait la facilité à Ubeda, il choisit de préférence ce couvent, où il devait rencontrer le double avantage d'avoir plus à souffrir et d'être moins connu. Il partit à la fin de septembre pour s'y rendre ; le voyage le fatigua beaucoup, et les secousses de la route irritèrent son mal. En arrivant au pont du Guadalimar, le frère qui l'accompagnait lui offrit de se reposer quelques instants et de prendre quelque chose. « Me reposer, répondit le malade, je le veux bien, car j'en ai besoin ; mais manger, soyez assez bon pour m'en dispenser, parce que le dégoût que j'éprouve ne me le permet pas. » — « Eh quoi ! répliqua le frère, est-ce que rien ne pourrait faire plaisir à Votre Révérence ? » — « Il n'y a qu'une chose que je mangerais volon-

tiers, reprit le Bienheureux Père, ce sont des asperges, et il est impossible d'en trouver dans cette saison. » Le bon frère, tout désolé, promenait son regard çà et là sur la rivière, lorsqu'ils aperçurent sur un rocher à fleur d'eau, une botte d'asperges aussi fraîches que si l'on venait de les cueillir. Le frère s'en empara aussitôt, et le Saint, tout en cherchant à lui donner le change, ne put s'empêcher d'avouer qu'il y avait là une admirable merveille de providence.

Arrivé à Ubeda, il fut accueilli avec le plus filial empressement par tous les religieux, à l'exception du Prieur, qui le reçut fort mal. Son infirmité s'était tellement aggravée chemin faisant, que le lendemain s'ouvrirent le long de ses jambes cinq plaies en forme de croix, dont la plus douloureuse était sur le pied. Il s'établit par ces plaies une suppuration abondante, qui multipliait par son âcreté les foyers de souffrance, et ne cessait d'ajouter à ses douleurs des douleurs toujours nouvelles. Ces accidents, et la fièvre qui ne le quittait plus, lui causèrent une si grande faiblesse, qu'il ne pouvait faire le moindre mouvement sur son lit de douleur, sans se soulever, comme un autre saint Jérôme, au moyen d'une corde suspendue au plafond, et avec l'aide des infirmiers. L'excès de ses souffrances ne le cédait qu'à sa patience toujours inaltérable, et il

en donna la preuve dans le cruel traitement qu'on lui fit subir. On lui pratiqua de profondes incisions le long de la jambe, depuis le pied jusqu'au genou, de telle sorte que l'os fut mis entièrement à découvert. Le malade supportait ces intolérables douleurs avec un calme si parfait, que l'homme de l'art ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Et il lui disait même après l'opération : « S'il faut couper plus avant encore, ne craignez pas de le faire ; je ne désire autre chose si ce n'est que s'accomplisse la volonté de mon Seigneur Jésus-Christ, à qui je suis prêt à obéir selon tout ce qu'il ordonnera de moi. »

Lorsqu'il lui arrivait des crises de douleurs plus violentes qu'à l'ordinaire, il avait coutume de dire avec le roi prophète : *Voici mon délassement et mon repos pour toujours* (1). C'était une manière d'exprimer l'immense désir qu'il avait de souffrir, en appelant les douleurs les plus aiguës son repos et comme sa béatitude. Il rendait grâces un jour à Notre-Seigneur de ce qu'il l'avait couvert de plaies, et particulièrement de ce que, par les cinq plaies de sa jambe, il lui avait donné une impression et un perpétuel souvenir de ses plaies sacrées.

A ces douleurs de la maladie se joignirent pour

(1) Hæc requies mea in sæculum sæculi. (Psalm., CXXXI, 4.)

le Bienheureux Père celles que lui causait le Prieur, qui n'avait que des amertumes à verser dans son âme, en sorte qu'il pouvait dire avec le saint roi David : *Ils ont persécuté celui que vous avez frappé, et ils ont ajouté à la douleur de mes plaies* (1). Le Prieur le visitait avec la sévérité d'un juge, il lui parlait le langage de la passion, et le traitait si indignement que, non content de ne lui donner qu'une maigre et chétive portion de viande, il s'opposait à ce qu'il lui vînt le moindre soulagement du dehors, sous prétexte que c'était là le régime nécessaire à cette maladie, sans y rien ajouter de plus. S'apercevant que cette cruauté provoquait le mécontentement et la réprobation des religieux, il mit le comble à ces mauvais traitements et aux souffrances du Saint, en poussant l'inhumanité jusqu'à interdire à tous l'entrée de la cellule du Bienheureux Père. Conduite inexplicable, surtout de la part d'un religieux et d'un supérieur, à l'égard d'un Père à qui tout l'Ordre devait une éternelle reconnaissance. Ces rigueurs pouvaient bien naître de son caractère naturellement passionné, cependant on peut croire aussi que le Seigneur avait donné au démon un pouvoir très étendu pour éprouver ce

(1) Quem tu percussisti persecuti sunt, et super dolorem vulnerum meorum addiderunt. (Psalm., LXVIII, 27.)

nouveau Job; c'est pourquoi l'ennemi du genre humain se servit de tous ces moyens pour abattre le courage du Saint; mais il ne fit que rendre sa victoire plus éclatante.

Une si parfaite conformité à la volonté de Dieu, et une si héroïque patience dans les plus horribles douleurs, ne pouvaient rester longtemps ensevelies dans l'ombre. Les médecins qui soignaient le malade, et les religieux qui l'entouraient publièrent à l'envi cette sublime vertu; le bruit s'en répandit partout et parvint à la connaissance d'une foule de personnes pieuses, afin qu'elles pussent porter secours au malade. Doña Claire de Benavidès, dame de haute naissance, se chargea de lui envoyer tout ce qui était nécessaire pour ses repas. D'autres lui fournirent du linge et de la charpie. Deux jeunes sœurs pleines de vertu, Inès et Catherine de Salazar, voulurent laver de leurs mains tout ce qui avait servi à ses plaies, et chacune d'elles trouvait dans ce travail sa plus douce consolation.

Ce qui avait ainsi facilité l'accès auprès du Bienheureux Père, c'est que les religieux avaient fait savoir ce qui se passait, au saint provincial, le Père Antoine de Jésus, qui accourut en toute hâte. Après avoir pris connaissance de l'état du malade et de la dureté du Prieur, il adressa à celui-ci les reproches les plus sévères et leva toutes les défenses qu'il

avait faites. « Il faut, mes Pères, dit-il à la communauté, que ces portes restent ouvertes, afin que non seulement les religieux, mais encore les hommes du monde puissent entrer, contempler ce prodige de sainteté et s'embaumer des parfums de son admirable patience. » L'effet de ces mesures fut une révolution de grâce dans l'âme du Prieur. Dieu lui fit tomber des yeux les écailles dont la passion l'avait aveuglé ; plein de vénération pour celui qu'il poursuivait de sa haine, il le visitait souvent, recourait à lui, et lui demandait conseil en toute occasion. Le Saint, sans jamais trahir le moindre ressentiment du passé, lui répondait en lui communiquant les lumières qu'il recevait de Dieu pour lui. A dater de ce jour le couvent commença à goûter la plus douce paix, que les rigueurs et les mauvais traitements du Prieur envers le Bienheureux Père avaient jusqu'alors rendue impossible. Éclairé par là et par beaucoup d'autres grâces qu'il vit descendre sur sa maison, même dans l'ordre temporel, le Prieur s'agenouillait devant le lit du malade, et là baigné de larmes, il priait le Saint de lui enseigner le secret de conduire et de sanctifier ses religieux. Après le bienheureux passage du serviteur de Dieu à une vie meilleure, il se reprocha amèrement d'avoir, en se laissant aller à son mauvais naturel, fait souffrir si

cruellement un si bon Père. Il entoura ses reliques de la plus profonde vénération, et en les portant aux malades avec une foi vive il eut l'occasion d'en recueillir de merveilleux bienfaits.

La présence du provincial, et le changement des dispositions du Prieur permirent aux amis de la maison d'assister le Bienheureux Père. Entre autres moyens de soulager ses maux, ils demandèrent à introduire près de lui des musiciens pour endormir ses douleurs en le récréant quelques instants (1).

Il refusa plusieurs fois en disant qu'il ne convenait pas de mêler les jouissances du monde avec les joies de Dieu. Mais comme on insista de nouveau, pour ne pas contrister ceux qui l'aimaient, il y consentit. Tant que dura le concert, le Saint absorbé intérieurement, demeura si perdu en Dieu que, revenu à lui-même et interrogé sur les impressions que lui avait causées la musique, il répondit avec simplicité : « Je ne l'ai pas entendue, « parce qu'une harmonie plus douce m'a charmé « pendant ce temps-là. » C'était l'harmonie des Anges, que Notre-Seigneur voulut dès lors faire entendre à celui qui devait bientôt se joindre à

(1) Ce qui aurait pu paraître étrange pour nos mœurs françaises ne l'était pas en Espagne.

leurs chœurs, pour chanter avec eux le cantique éternel. Aussi ajouta-t-il plein de confiance cette parole du prophète : *Je serai rassasié quand apparaîtra votre gloire* (1).

Quelle admirable vertu révèle cette conduite dans le saint malade ! D'abord, la douce affabilité et la reconnaissance du Bienheureux Père, qui n'osait pas refuser à ses enfants ce qu'ils faisaient pour lui être agréable, encore qu'il ne trouvât dans ce plaisir permis aucune satisfaction personnelle. Ensuite, l'étonnante force d'une âme si étroitement associée à la souffrance, qu'elle ne voulait rien accepter de ce qui pouvait l'amoindrir pour elle ; en sorte que pour boire dans toute son amère pureté le calice que lui présentait Notre-Seigneur, ou il refusait le plaisir qui venait s'offrir à lui, ou il sortait de la vie des sens en s'enchaînant à la croix de Jésus-Christ, sur laquelle il voulait, à son exemple, achever sa vie sans le moindre soulagement.

Embaumés de ce spectacle et touchés de compassion, tous les religieux entraient dans sa cellule et contemplaient avec admiration cet homme de douleurs étendu sur son lit et couvert de plaies, auquel il ne manquait, pour être la saisissante représentation du saint homme Job et de son hé-

(1) Satiabor cum apparuerit gloria tua. (Psalm. XVI, 15.)

roïque patience, qu'un tesson avec lequel il pût enlever la sanie de ses plaies (1). Mais l'humble Père, qui avait de lui-même des pensées bien différentes, ne voulait pas que l'on fît la moindre attention à ses maux, et bien moins encore que l'on regardât ses souffrances comme quelque chose d'extraordinaire et d'incompréhensible. Aussi, pour répondre aux impressions intimes de ses enfants, que peut-être il lisait dans le secret de leurs cœurs, au souvenir du grand patriarche de l'Idumée et de l'état misérable où il était réduit, il leur disait : « Oui, mes Pères, cet homme gisant sur un fumier et faisant tomber avec un tesson la sanie de ses plaies, voilà ce qui s'appelle souffrir. Mais moi, au lieu d'un fumier je suis couché sur un lit bien moelleux, et au lieu d'un tesson l'on panse mes plaies avec des linges bien doux et de la charpie. Qu'y a-t-il de commun entre l'un et l'autre? Ce que je souffre n'est rien. Oh! que la main du Seigneur, qui était si lourde sur lui, est douce pour moi! A peine s'il m'a touché, non pas avec sa main, mais avec un seul de ses doigts, et encore aussi doucement que possible. »

La preuve la plus certaine de la sainteté du vénérable infirme, c'était assurément sa patience, mais elle n'était pas la seule; Notre-Seigneur com-

(1) Testa saniem radebat sedens in sterquilinio. (Job, II, 8.)

mença à la révéler et à la divulguer au dehors par les choses merveilleuses dont il daigna la glorifier. L'humeur que rendaient ses plaies coulait en si grande abondance que, chez tout autre malade, elle eût suffi à infecter le couvent tout entier et à le rendre inhabitable ; mais, bien loin de là, elle répandait une odeur si douce que ses parfums embaumaient le monastère. Inès et Catherine de Salazar ont fait elles-mêmes l'expérience de cette merveille. Elles ont rendu témoignage que, lorsqu'elles lavaient les linges et les bandes qui servaient au Bienheureux Père, ces linges répandaient une odeur toute céleste, comme les parfums des fleurs les plus odoriférantes, et qu'en les touchant elles ressentaient au fond de leur âme les plus douces consolations. Il se vit de ce prodige une preuve bien remarquable un jour, où avec le linge du Saint, on leur porta, mêlé par mégarde, le linge d'un autre malade. En le lavant, Inès dit à sa mère : « Ou il est arrivé au Père Jean de la Croix un accident mortel, ou il y a dans ce paquet du linge qui a servi à un autre qu'à lui. » Elle ne se trompait pas. En venant le chercher, le frère qui l'avait apporté lui dit ce qu'il en était, et il fut facile au moyen de cette bonne odeur de les reconnaître et de les séparer.

CHAPITRE XIX.

La sainte Vierge annonce au Bienheureux Père le jour de sa mort. — Il s'y prépare. — Ses dernières paroles. — Un globe de céleste lumière éclaire ses derniers instants. — Sa bienheureuse mort.

La mort de ses saints est précieuse devant Dieu (1), parce que devant lui leur vie fut précieuse, et qu'ordinairement la vie et la mort se répondent l'une à l'autre. La vie de notre Bienheureux Père ayant toujours été agréable à Dieu, il la couronna d'une heureuse fin, et sa mort fut infiniment agréable à ses yeux.

Il y avait environ deux mois et demi qu'il était malade, et le mal, qui n'avait cessé de s'aggraver de jour en jour, l'avait réduit, ainsi que nous l'avons dit, à la dernière extrémité. Il était arrivé en

(1) Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus. (Psalm. CXV, 15.)

souffrant de la sorte à la veille de la très pure Conception de Notre-Dame, samedi, 7 décembre. Comme ce jour-là la sainte Vierge l'avait prévenu qu'il mourrait le samedi suivant, il demandait chaque matin quel jour c'était. Sur ces entrefaites, le médecin le trouva en si grand danger, qu'il recommanda de lui administrer sans retard les derniers sacrements, parce qu'il allait mourir. Mais le Saint répondit qu'il n'était pas encore temps, qu'il avertirait quand le moment serait venu, et qu'en attendant il continuerait à communier par dévotion tous les deux jours, comme il l'avait fait depuis le commencement de sa maladie. A la nouvelle de sa mort, que lui donnait le médecin, il répondit tout rayonnant de joie par ce verset du psaume : *Je me suis réjoui de ce qui m'a été dit : nous irons dans la maison du Seigneur* (1). Puis il ajouta, tant la perspective de la mort est heureuse pour le juste : « Avec cette bonne nouvelle, il n'y a plus de souffrances pour moi. »

Le jeudi arrivé, il demanda la sainte communion en viatique, et il la reçut avec la plus profonde révérence, la dévotion la plus ardente et la plus douce tendresse de cœur, à l'heure même où Notre-Seigneur avait institué et reçu lui-même la sainte

(1) Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus. (Psalm. CXXI, 1.)

Eucharistie pour notre bonheur. Voyant le saint malade s'affaiblir et décliner à chaque moment, les assistants, dans le désir d'obtenir de lui quelques souvenirs pour les conserver comme autant de reliques, le prièrent de leur partager les objets à son usage, son habit, son rosaire, son bréviaire et la courroie qui lui servait de ceinture ; il leur répondit avec une sainte gravité et un recueillement profond : « Je suis pauvre et je n'ai rien à moi ; tout appartient à mon supérieur, c'est à lui qu'il faut le demander. » Alors il fit appeler le Père Prieur, et comme si jamais il l'eût offensé, il le conjura de vouloir bien lui pardonner les fatigues et les chagrins qu'il lui avait causés pendant cette maladie. Puis il ajouta : « Je conjure votre Révérence de me faire, pour l'amour de Dieu, l'aumône d'un habit dans lequel je puisse être enseveli. » Ces paroles et cette admirable humilité du Bienheureux Père causèrent au Prieur une émotion si profonde, qu'il ne put la contenir, et qu'il lui accorda sa demande en versant des torrents de larmes.

Le vendredi 13, fête de sainte Lucie, après s'être informé du jour selon sa coutume, et l'avoir appris par la réponse de ses frères, il ne demanda plus rien, si ce n'est à des intervalles rapprochés quelle heure il était. Dans l'après-midi, averti sur

sa demande qu'il était une heure, il expliqua lui-même sa question en disant : « Si j'ai demandé l'heure, c'est que je dois aller cette nuit chanter les matines au ciel; gloire en soit rendue au Seigneur. » Depuis lors, il entra dans un recueillement profond et demeura abîmé en Dieu. Il tenait les yeux le plus ordinairement fermés ; seulement il les ouvrait de temps en temps, et les reposait amoureusement sur un crucifix qu'il avait près de lui. Le Père provincial Antoine de Jésus entra dans sa cellule pour le voir, et le saint vieillard l'ayant trouvé dans l'angoisse l'exhorta, pour le consoler, à tressaillir d'allégresse, parce que le temps était venu pour lui de recevoir la récompense des immenses travaux qu'ils avaient accomplis ensemble dans l'établissement de la Réforme, et que toujours il avait servi Notre-Seigneur avec la plus généreuse ferveur, comme personne ne l'ignorait. A ces mots le malade se boucha les oreilles des deux mains, ainsi que l'aspic dont parle le prophète, pour ne pas entendre la voix des enchanteurs (1). « Que Votre Révérence, dit-il en gémissant, ne me rappelle jamais autre chose que mes fautes et mes innombrables péchés, pour les-

(1) Sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas, quæ non exaudiet vocem incantantium. (Psalm. LVII, 5, 6.)

quels je n'ai d'autre satisfaction à offrir à Dieu que le sang et les mérites de Jésus-Christ, en qui seul est toute ma confiance. » Quelques instants après entra un autre religieux nommé le Père Augustin de Saint-Joseph ; ignorant ce qui venait de se passer, il voulut donner lui aussi quelques paroles d'encouragement au Bienheureux Père, et lui dit que bientôt allaient finir ses douleurs, et que Notre-Seigneur ne manquerait pas de lui payer tout ce qu'il avait souffert pour son amour. Mais le malade se refusant à cette consolation, lui répondit avec autant d'énergie que d'humilité : « Ne me parlez pas ainsi, mon Père ; je vous assure que je n'ai fait aucune œuvre qui en ce moment ne m'adresse des reproches. » Alors il rentra en lui-même, et reprit son exercice de silence et de recueillement.

A cinq heures du soir, il reçut l'Extrême-Onction, dont il suivit toutes les cérémonies avec autant d'attention que d'amour. A neuf heures, ayant demandé quelle heure il était, il s'écria : « Il ne me manque plus que trois heures » ; et il ajouta en toute humilité cette exclamation du prophète : *Que mon exil se prolonge* (1) ! A dix heures,

(1) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est. (Psalm. CXIX, 5.)

entendant sonner la cloche d'un couvent de religieuses qui les appelait à matines, il dit à ses frères : « Et moi aussi, par la bonté de Dieu, j'irai les dire au ciel avec la Bienheureuse Vierge. » Puis s'adressant à elle : « Je vous rends grâces, lui dit-il, ô ma Reine et ma Souveraine, pour la faveur que vous m'accordez de quitter cette vie un samedi, qui est le jour consacré en votre honneur. » Vers les onze heures, il s'assit dans son lit, comme s'il eût été bien portant, en laissant échapper cette parole de reconnaissance : « Dieu soit béni ! Comme je me trouve bien ! » Il avait désiré dès le commencement de la nuit que la communauté se retirât pour prendre du repos, en promettant d'avertir quand il serait temps de revenir près de lui ; et resté avec un petit nombre de religieux et de pieux amis du monde, il les pria de l'aider à bénir et à louer le Seigneur.

A onze heures et demie, il fit appeler les religieux. Tous s'étant empressés de se rendre auprès du mourant, le provincial et tous les religieux se jetèrent à genoux et le supplièrent, ainsi que les disciples de saint Martin, de vouloir bien leur donner sa bénédiction, à eux que son absence allait laisser plongés dans une désolation si profonde. Le Saint s'en excusa d'abord avec son humilité accoutumée, et pria le Père Antoine de la donner lui-même,

puisqu'il était le supérieur de tous. Puis le provincial insistant, il se rendit à ses prières et aux larmes de tous ceux qui l'entouraient, et en leur personne il donna sa bénédiction à tous les religieux qui devaient venir après eux ; si bien que sa main bénissante a été, nous l'espérons, l'avant-courrière du bonheur qui nous attend. Ensuite, il désira entendre lire quelque chose du livre des Cantiques, auquel il avait une grande dévotion ; et à mesure què ces amoureuses paroles venaient jusqu'à lui, il les répétait avec attendrissement et il disait : « Oh ! quelles magnifiques pierres précieuses ! » Un peu avant minuit il remit à l'un de ses amis du monde les plus dévoués, qui était près de lui, le crucifix qu'il tenait entre ses mains ; puis, passant les deux bras dans son lit, il disposa lui-même sa personne et arrangea ses vêtements avec la tranquillité la plus grande et la plus parfaite modestie. Alors il redemanda son Christ ; et comme en le lui rendant celui qui le tenait lui baisa la main malgré lui, le serviteur de Dieu lui dit : « Je ne vous aurais pas demandé ce service, si j'avais su qu'il dût me coûter si cher. »

Il était près de minuït. Absorbés dans la contemplation de cette merveille de sainteté, les religieux oubliaient l'heure. Mais le Bienheureux Père, toujours plein de zèle pour la pratique des ob-

servances religieuses, même à son dernier moment, la leur rappela : « Voici l'heure des matines, dit il, « il est temps de sonner. » Un frère sortit pour le faire ; et pendant ce temps-là le malade étant entré dans une profonde quiétude et dans un ravissement tout céleste, une éblouissante lumière l'environna tout à coup, semblable à un globe de feu d'une merveilleuse beauté, dont l'éclat effaçait la clarté de toutes les lumières allumées dans sa cellule. Au milieu de cette grande flamme, dont il était enveloppé comme d'un soleil, on voyait ce séraphin embrasé qui semblait se consumer dans ces splendeurs, et de même qu'un phénix divin, renaître à une vie meilleure. A ce moment l'horloge sonna minuit, et la cloche du couvent se fit entendre. Il demanda ce qu'on sonnait. Sur la réponse du religieux que c'était les matines, il promena doucement et affectueusement son regard sur tous ceux qui l'entouraient pour prendre congé d'eux, et leur dit : « Je vais les dire au ciel. » Alors il colla ses lèvres bénies sur les pieds du crucifix qu'il tenait à la main, ses yeux et sa bouche se fermèrent sans convulsion, sans effort et sans agonie, et avec une paix inexprimable, une parfaite sérénité de l'âme et du visage, il rendit doucement et suavement son esprit à Dieu, en prononçant cette parole du prophète : *Seigneur, je remets mon âme entre vos*

mains (1). Il expira la première heure du samedi, au jour et à l'heure qu'il avait annoncés d'avance, le 14 décembre de l'an de grâce 1591, âgé de quarante-neuf ans, après vingt-huit ans passés en Religion, cinq dans l'observance du Carmel mitigé et les vingt-trois derniers dans sa Réforme.

(1) In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. (Psalm. xxx, 6.)

CHAPITRE XX.

Portrait du Bienheureux Père. — Hommages rendus publiquement à sa sainteté. — Conversion d'un pécheur. — Empressement général pour avoir des reliques du Saint. — Humilité du Bienheureux après sa mort. — Prodiges dont Dieu honore ses obsèques.

Notre Bienheureux Père était d'une taille entre la moyenne et la petite, bien pris et parfaitement proportionné dans sa personne, quoique affaibli par la rigueur et les excès de la pénitence. Il avait le teint légèrement basané, la figure amaigrie, le visage moins allongé qu'arrondi, la tête chauve, la physionomie vénérable. Son front était haut et large, ses yeux noirs, son regard plein de douceur, ses sourcils nettement dessinés et bien arqués, son nez presque aquilin ; sa bouche, ses lèvres et tous ses traits dans une harmonie parfaite. Son aspect respirait la gravité, son abord était facile, il portait sur sa personne une si parfaite modestie, que sa seule présence en im-

posait à ceux qui le voyaient, et sur son visage se reflétait je ne sais quelle majesté céleste, qui lui conciliait à la fois la vénération et l'amour de tous.

Après sa mort, ses traits conservèrent une beauté ravissante et un sourire d'une ineffable douceur; il avait les couleurs de la vie jointes à une blancheur éblouissante, et paraissait rayonnant d'une clarté merveilleuse, lui dont la figure naturellement brune était dans ces derniers temps amaigrie, changée et défaite par les souffrances de la maladie. C'est ce qui fit croire et dire à ceux qui entouraient son lit, qu'il était mort en faisant un acte d'amour de Dieu d'une séraphique ferveur. Au moment où il rendit son âme à Dieu, il s'échappa de son corps une odeur infiniment suave, qui se répandit dans tout le monastère; les témoins de son bienheureux trépas sentirent en même temps dans leur âme une consolation inénarrable, et une sainte allégresse jointes à la plus tendre dévotion. Tous s'approchèrent de son lit pour lui baiser à genoux les pieds et les mains comme à un saint; chacun prit ce qu'il put de ses pauvres vêtements et du linge qui lui avait servi.

Ainsi arriva au terme de sa carrière cet incomparable religieux, ce glorieux chef qui commença la Réforme du Carmel, ce Docteur mystique instruit

à l'école du Seigneur et par l'expérience des plus divines faveurs, cet homme apostolique qui gagna durant son pèlerinage ici-bas, et qui continue toujours à conquérir à Dieu d'innombrables âmes par sa doctrine et ses exemples, ce serviteur de Dieu immaculé dans sa vie, éclairé des lumières d'en haut, terrible aux démons de l'enfer, aimable aux Anges du Ciel et entouré du plus tendre amour de Jésus-Christ et de sa très sainte Mère.

A peine la cloche eut-elle commencé à sonner son bienheureux trépas, qu'il se fit aux portes du couvent un concours immense, bien que ce fût à une heure du matin, en hiver et par un temps pluvieux, en sorte qu'on fût contraint de les ouvrir pour ne pas mécontenter la foule. La vigilance des religieux fut débordée par la dévotion des visiteurs, et en s'approchant pour lui baiser les pieds et les mains, celui-là se tenait pour le plus heureux qui pouvait s'emparer d'une relique du Saint.

Il se présenta parmi tous les autres un charpentier nommé Iruela, qui demandait à grands cris la faveur de voir le Saint. Ce malheureux vivait dans l'oubli de tous ses devoirs, et il était enseveli dans un profond sommeil, tandis que des hommes, dont il avait blessé l'honneur, rôdaient autour de sa maison pour se venger de lui en lui ôtant la vie ; tout à coup il se sentit réveillé par quelqu'un,

sans savoir qui lui rendait ce service, et le mystérieux personnage le pressa de prendre la fuite, en lui promettant de l'aider à échapper aux coups de ses ennemis, et en ajoutant que cette grâce lui était accordée à la prière d'un religieux qui venait de mourir au couvent des Carmes déchaussés. Il se leva précipitamment, s'ouvrit un passage à travers les épées nues des meurtriers, et leur échappa en sautant par une fenêtre extrêmement élevée sans se faire le moindre mal. Il courut au couvent pour rendre grâces à celui auquel il devait la vie, et depuis lors il changea de conduite ; souvent il allait au tombeau du Bienheureux pour se recommander à son intercession, et à tous ceux qui lui en demandaient la raison il répondait : « Je dois beaucoup à ce Saint. »

Ne peut-on pas dire que Dieu, en un certain sens, a voulu honorer la mort de son serviteur ainsi qu'il a honoré celle de son divin Fils? C'est aux mérites infinis de la mort du Christ Notre-Seigneur que fut accordé le salut du bon Larron comme les prémices de cette multitude innombrable d'âmes, qui devaient dans la suite des siècles se sauver par la vertu de son précieux sang. Ne serait-ce pas de même à la mort de saint Jean de la Croix, qui fut le portrait si merveilleusement ressemblant du divin Crucifié, que furent accordées la vie et la

conversion de ce pécheur, comme la première de ces âmes sans nombre qui devaient plus tard, par le secours de son intercession, échapper à la mort du corps et de l'âme ?

Le matin arrivé, lorsque se fut répandu le bruit de la mort du Bienheureux Père, la population accourut en si grande foule, qu'elle ne put trouver place ni dans la chapelle ni sous le vestibule. Tous demandaient à grands cris qu'on les laissât entrer là où était le corps du Saint, ainsi qu'on l'appelait ; et arrivés près de lui, ils l'entouraient d'une aussi profonde vénération que s'il eût été déjà canonisé ; tant était universelle l'opinion de sa sainteté chez ceux-là mêmes qui ne le connaissaient pas et qui ne l'avaient jamais vu ! Ils imploraient avec les plus vives instances quelque chose qui eût touché au saint corps, ou qui lui eût servi dans sa maladie ; et si peu qu'on leur donnât, ne fût-ce qu'un lambeau du linge qui avait enveloppé ses plaies, ils s'en allaient comblés de joie. On lui baisait à genoux les pieds et les mains, on lui faisait toucher des chapelets, et on lui prodiguait sous mille formes différentes les marques de la plus profonde vénération. On se lamentait grandement d'avoir possédé si près de soi, sans le connaître, un si riche trésor, et de ne l'entrevoir qu'au moment de le perdre. Le clergé séculier, les religieux des différents Ordres

et la noblesse se rendirent à la chapelle sans être invités, et il y vint avec eux une si grande multitude, qu'elle ne put tenir dans le lieu saint ni même dans les rues adjacentes.

Les religieux ne parvinrent qu'avec des peines infinies à faire arriver le saint corps jusqu'à la chapelle ; et bien qu'ils le défendissent contre l'indiscrétion des fidèles, ils ne purent empêcher un grand nombre d'entre eux de couper des fragments de es habits. Le Père Dominique de Sotomayor, qui autrefois après l'avoir vu à Baeza entouré d'une éblouissante lumière, avait quitté le monde, pour se consacrer à Dieu dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, était alors à Ubeda et assista aux obsèques du Saint. Il voulut, pour satisfaire sa dévotion, s'agenouiller près de son cercueil ; et pendant qu'il priait, il se sentit tout à coup défaillir et tomba évanoui sur le corps du Bienheureux Père, d'où on l'emporta sans connaissance. Lorsqu'il fut revenu à lui, il avoua qu'il avait eu l'intention de lui couper un doigt, et qu'au moment où il allait le faire, le Saint, toujours humble même dans la mort, avait retiré sa main. C'est le saisissement produit en lui par cette merveille qui avait causé son évanouissement. Un autre religieux de l'Ordre des Minimes fut plus heureux. En lui baisant le pied il lui arracha un ongle avec les dents, sans que le Saint s'y

refusât, parce que se contentant de si peu de chose, il révélait à la fois sa dévotion et sa réserve. L'office des morts terminé, le grave et savant docteur Becerra prit la parole, et après avoir dit des choses merveilleuses avec autant d'affection et de vénération qu'il eût pu le faire d'un saint canonisé, il termina ainsi : « Je ne vous engage pas, mes frères, comme il se fait ordinairement, à recommander à la miséricorde de Dieu l'âme du défunt, parce que notre défunt fut un saint et que son âme est au ciel. Ce que je demande, à vous, c'est de vous efforcer de marcher sur ses traces, et à lui de nous en obtenir de Dieu la grâce. » Le sermon fini et la messe achevée, au moment de lever le saint corps pour le porter à sa dernière demeure, il se fit entre les religieux les plus graves des différents Ordres, une pieuse contestation à qui le porterait, chacun voulant avoir sa part dans une si heureuse fonction. Ils le portèrent tous les uns après les autres, et le déposèrent eux-mêmes dans le tombeau. C'est ainsi que s'accomplit alors pour notre Bienheureux Père ce que Dieu avait dit par la bouche du prophète : *Vos amis, Seigneur, ont été exaltés sans mesure et comblés d'honneur* (1).

La dévotion au serviteur de Dieu jeta dans tous

(1) Nimis honorificati sunt amici tui Deus. (Psalm. CXXXVIII, 17.)

les cœurs de si profondes racines, que les fidèles en donnèrent la preuve en allant en foule visiter son tombeau, dont ils se gardèrent bien de fouler aux pieds la terre. *Comme un prophète ne reçoit jamais bon accueil dans sa patrie* (1), les religieux restèrent d'abord étrangers à cet empressement. Mais le Seigneur ne tarda pas à révéler sa volonté, et à faire comprendre combien ce pieux souvenir lui était agréable. Le lundi suivant tous les religieux étaient préparés à prendre la discipline de règle, les lumières étaient éteintes, lorsque tout à coup il s'éleva de la tombe du Saint une clarté aussi vive que subite, qui inonda de lumière l'église tout entière. Le Père Prieur et les religieux, sans s'apercevoir d'où elle venait, s'empressèrent de donner leurs ordres pour faire éteindre toutes les lampes de la chapelle. Ceux qui se trouvaient dans le voisinage de la tombe et qui furent témoins de l'événement, restèrent, en présence de cette merveille, dans un étonnement et une stupeur impossibles à dire. Le vénérable Père François Indigno assura qu'à travers ces clartés, il distinguait les sculptures du rétable aussi parfaitement que si elles étaient éclairées par un rayon de soleil. Ce premier avertissement ne suffisant pas

(1) Nemo propheta acceptus est in patria sua. (Luc., IV, 24.)

aux religieux, Dieu les prévint une seconde fois par un moyen du même genre. Un frère donné de la maison s'étant placé, pour prendre la discipline, sur le tombeau même du Bienheureux Père, au moment où il voulut se flageller, sentit son bras paralysé et incapable de faire le moindre mouvement. Averti intérieurement de la raison de cette impuissance, il s'en alla ailleurs et il put accomplir son exercice de mortification sans difficulté. Il rapporta aux religieux ce qui lui était arrivé, et ils comprirent tous de quel respect ils devaient entourer ce glorieux sépulcre.

Don Louis de Mercado et Doña Ana de Peñalosa, sa sœur, fondateurs de notre couvent de Ségovie et remplis de dévotion pour le Saint, comprenaient merveilleusement quel trésor renfermait cette tombe. Aussi, inspirés par leur dévotion et forts de leur autorité, ils obtinrent un ordre du conseil royal, et des lettres patentes des supérieurs de la Réforme, pour transférer à Ségovie le corps du Saint. Neuf mois après sa mort ils l'envoyèrent visiter dans le plus grand secret. Au moment où on le découvrit, on sentit une odeur toute céleste, et on le trouva exempt de corruption, aussi entier, aussi frais que le premier jour. Alors on le remit en terre, en se bornant, comme preuve du miracle, à lui couper l'un des trois doigts avec lesquels il

écrivait, qui avait conservé les couleurs de la vie; et au moment où on le coupa il sortit de la blessure un sang aussi vermeil que s'il eût été vivant.

CHAPITRE XXI.

Translation du Saint à Madrid. — Merveilles arrivées pendant le voyage. — On l'emporte à Ségovie. — La ville d'Ubeda réclame sa restitution. — Transaction entre les deux cités, qui lui élèvent des chapelles. — Apparition du Saint.

L'année suivante, neuf mois après, la pieuse fondatrice dépêcha de nouveaux envoyés munis des mêmes pouvoirs et des mêmes ordres. Ils exhumèrent donc le corps du Bienheureux Père, qu'ils trouvèrent aussi entier mais plus desséché que la première fois. Un huissier de la cour l'enferma dans une valise afin de mieux dissimuler son pieux larcin, et ils partirent. Chemin faisant il s'opéra plusieurs merveilles; entre autres, avant que les envoyés arrivassent à Martos, par où ils passaient pour éviter toute surveillance, un inconnu apparut soudain qui leur dit en les apostrophant à haute voix : « Où emportez-vous le corps du Saint? Laissez-le où il était. » Malgré la frayeur que leur causa cette étrange rencontre,

ils n'en continuèrent pas moins leur route. Arrivés à Madrid, ils déposèrent les restes sacrés au couvent des Carmélites ; et avant de les faire partir pour Ségovie, Doña Ana de Peñalosa fit couper un bras pour le conserver comme une précieuse relique, que possèdent aujourd'hui les Carmélites réformées de Medina del Campo.

Le saint corps fut reçu à Ségovie avec la joie la plus vive, et la plus douce consolation de toute la ville. On le déposa dans la grande chapelle du couvent derrière la grille, de manière qu'on pût le voir sans arriver jusqu'à lui. De là, les fidèles faisaient passer aux religieux des chapelets, des croix, des médailles, des mouchoirs et d'autres objets pour les faire toucher au Saint, et les conserver ensuite comme des reliques. Il se fit, pour le contempler et le vénérer, un immense concours de peuple, qui dura pendant huit jours. La foule fut tellement innombrable un jour, que la grille se rompit et que la multitude se précipita dans la clôture sans que les religieux pussent l'empêcher. Ils défendirent leur trésor de toutes leurs forces, et pour calmer l'impétuosité de cette dévotion, le Père Prieur distribua au peuple les lambeaux d'un vieil habit, qu'avait autrefois porté le Bienheureux Père et qui était resté dans le couvent. Il n'est pas jusqu'à la verdure et aux

fleurs qui reposaient sur le saint corps, qui ne fussent emportés comme des reliques d'un prix infini. J'ai vu moi-même quelques-unes de ces feuilles de laurier, conservées aussi vertes, aussi fraîches, aussi odoriférantes que si l'on venait de les détacher de l'arbre.

Retournons maintenant à Ubeda. Dès que l'enlèvement du saint corps fut connu, la douleur devint universelle dans toute la ville. Les notables se réunirent en assemblée générale, et des commissaires furent choisis pour aller à Rome réclamer la restitution de ces restes vénérés, qu'ils regardaient comme leur plus riche trésor. Le Pape Clément VIII, plein d'admiration pour cette pieuse rivalité, octroya en date du 15 octobre 1596 un Bref par lequel il ordonnait de rendre le corps à la ville d'Ubeda. Les supérieurs de l'Ordre, pour mettre un terme à ce conflit regrettable entre deux illustres cités, parvinrent à leur faire accepter une transaction. Il fut convenu qu'Ubeda se contenterait, outre la jambe que déjà elle possédait, de l'autre jambe et d'un bras, et que Ségovie demeurerait en possession de la tête et du reste du corps. C'était un partage bien inégal assurément, mais il fallut l'accepter pour éviter d'interminables querelles. Chacune de ces deux villes a élevé en l'honneur de ces saintes reliques de splendides

chapelles, que les pieux fidèles ne cessent de fréquenter avec la plus tendre dévotion.

Par toutes les merveilles que nous avons racontées, nous voyons clairement combien est agréable à Notre-Seigneur l'honneur et la vénération dont nous entourons son serviteur, ainsi que l'estime profonde inspirée par la sublime et incomparable sainteté de cette grande âme, élevée au ciel à la hauteur des plus privilégiés parmi les élus de Dieu.

Pour donner une autre preuve et une nouvelle confirmation de cette vérité, nous compléterons notre narration en y ajoutant quelques apparitions du Bienheureux Père, et d'autres prodiges arrivés depuis sa mort. A peine avait-il rendu le dernier soupir, que le Saint allait visiter sa bienfaitrice Doña Clara de Benavidès, et lui rendre grâces de la charité qu'elle avait eue pour lui. Puis il apparaissait dans la maison de Louise de la Torre, femme d'une éminente vertu, qui, à l'heure même où le Saint expira, fut ravie en esprit. Pendant son extase elle vit dans l'église de notre monastère d'Ubeda un religieux merveilleusement beau et tout éblouissant de lumière, qui, à genoux et les yeux levés au ciel, soutenait sur ses épaules cette maison et son église. Il lui fut dit que c'était le Père

Jean de la Croix, par l'intercession duquel se construirait et subsisterait ce couvent, ce que l'événement a prouvé.

La même nuit, un peu de temps après, il apparut à Ségovie à la sœur Béatrix du Saint Sacrement, alors clouée sur son lit de douleur par de vives souffrances, que le Bienheureux Père lui avait annoncées d'avance. Pendant qu'elle était sous la pression des plus poignantes angoisses, il lui apparut radieux de lumière et de beauté, revêtu de l'habit de son Ordre étincelant d'or et de pierreries, parsemé d'étoiles, et la tête couronnée d'un magnifique diadème. Il l'encouragea à souffrir avec patience par pur amour pour Dieu; et, pour la récompenser de la générosité avec laquelle elle avait souffert, il disparut en la laissant parfaitement guérie. A Ubeda, Jean de Vera, ayant perdu un œil, blessé par l'explosion d'une pièce d'artifice, se recommanda au Bienheureux, et en appliquant une de ses reliques sur l'organe malade, recouvra la plénitude de la vue. Inspiré au fond du cœur d'aller à la chapelle du couvent, pour y rendre grâces à Dieu et à son serviteur, il n'osa le faire, dans la crainte que son œil si récemment guéri ne fût blessé par l'éclat du grand jour. Il fut sévèrement puni de cette infidélité en perdant de nouveau l'œil qui venait de lui être rendu. Dans

sa désolation il recourut encore une fois à son saint protecteur, qui daigna se montrer à lui, et le pressa de faire sans retard ce qui lui était demandé. Il le fit, et le miracle en se renouvelant le laissa guéri parfaitement et pour toujours.

Dans notre couvent d'Andujar, le Bienheureux Père apparut au Frère Martin de l'Assomption, qui autrefois l'accompagnait dans ses voyages, et lui dit : « Frère, allez trouver notre Père provincial, et dites-lui que Notre-Seigneur lui paiera avec munificence dans l'éternité l'honneur qu'il rend aux ossements des saints. Prévenez-le en même temps que cinq corps de saints reposent dans le petit cloître de Baeza, parmi lesquels le vice-recteur Père Jean de Jésus-Maria, qui est monté droit au ciel. Il faut qu'il les enlève de là pour les mettre en lieu convenable. » Quelque temps après, il visita de nouveau le même religieux, et lui dit : « Frère, écrivez à notre Père provincial que je le remercie d'avoir déplacé ces ossements pour leur rendre l'honneur qui leur est dû. » Le bon Frère resta tout interdit de cette commission; et comme le Saint avait disparu, il résolut de ne pas écrire. Trois jours après le Bienheureux Père, qui s'était jusqu'alors montré à lui avec un air plein de bonté et le sourire sur les lèvres, lui apparut cette fois avec un visage sévère : « Pour-

quoi, mon Frère, lui demanda-t-il, n'avez-vous pas fait ce que je vous ai dit ? Faites-le sans retard. » — « Mais, mon Père, répondit le Frère tout troublé, comment puis-je écrire de pareilles choses à notre Père provincial, qui me prendra pour un insensé ? Que sais-je d'ailleurs si votre Révérence est bien notre Père, ou si ce n'est point une illusion du démon? » — « Non, répliqua le Saint, il n'y a rien ici du démon. » Alors il tira de dessous son scapulaire une croix, la baisa respectueusement et la donna au Frère. Puis il salua d'une inclination profonde un tableau du divin Crucifié suspendu au mur, et disparut. Cette croix devint la propriété du Provincial en question, nommé le Père Jean de Jésus-Maria; Notre-Seigneur ayant opéré par elle d'étonnants prodiges, il la conserva toute sa vie avec le plus grand respect. Il interrogea particulièrement le frère Martin sur cette remarquable parole du Bienheureux Père; « Écrivez à NOTRE Père provincial » ; et il sut de lui que c'était bien l'expression même du Saint. De là nous pouvons conclure quel respect est dû à la personne des supérieurs, puisqu'un saint couronné de gloire dans la patrie, en parlant d'un exilé de la terre, l'appelle « NOTRE Père », parce qu'il est supérieur dans son Ordre.

Vers l'année 1607 il arriva un événement bien

extraordinaire à Ubeda. Un soir du mois de mai, le ciel au-dessus de la ville se couvrit de sombres nuages, qui bientôt devinrent une épouvantable tempête. Les jours précédents un temps pareil avait dévasté les pays d'alentour, et on craignit le même désastre à Ubeda. Tous alors s'adressèrent à Dieu avec ferveur, les uns par des prières publiques et solennelles, les autres en se prosternant devant les images des saints qu'ils aimaient de prédilection, le plus grand nombre en courant à notre couvent, pour conjurer le Saint de vouloir bien s'intéresser à eux, et désarmer la colère de Dieu qui éclatait en éclairs éblouissants, en effroyables tonnerres et en grêlons énormes, dont quelques-uns commençaient à tomber par moments. Cet orage dura jusqu'à dix heures du soir. Notre-Seigneur voulant alors faire savoir à la ville à qui elle devait d'avoir été préservée de tout malheur, fit à la lueur des éclairs apparaître le Saint en habit de Carme déchaussé, luttant contre les nuages et parvenant en peu de temps à les dissiper, sans qu'ils pussent causer aucun dommage à la ville. Aussi les habitants d'Ubeda, pénétrés de reconnaissance pour sa protection puissante, le prirent-ils pour leur principal intercesseur.

CHAPITRE XXII

Miracles opérés par les reliques du Saint. — Merveilleuses apparitions qui se voient en elles.

Les miracles sont une des causes de l'honneur que le peuple chrétien rend aux saints ; afin donc qu'à ses désirs du mépris, qui furent l'une des plus ardentes passions du Bienheureux Père, répondissent de suprêmes honneurs, Dieu l'illustra d'éclatants et innombrables miracles non seulement durant sa vie et son bienheureux trépas, comme nous l'avons vu, mais encore après sa sainte mort, ainsi qu'il nous reste à le voir maintenant. Nous nous bornerons à en citer quelques-uns des plus remarquables ; car pour les raconter tous il faudrait écrire un volume entier.

Dans le couvent des Carmélites réformées de Malaga, il y avait une religieuse nommée Mencia de Saint-Louis, clouée depuis dix ans sur un lit de douleur par une paralysie, qui ne lui permettait ni

de se lever ni d'assister à aucun exercice de la communauté. L'an 1608, le Père Bernard de la Conception, provincial de l'Ordre, entra dans la clôture pour y faire sa visite canonique. Touché de compassion à la vue de la pauvre malade, il tira de son sein un doigt du bienheureux Père, qu'il portait toujours avec lui, puis il réveilla sa foi en l'exhortant à mettre sa confiance en Dieu qui allait la guérir par cette sainte relique, et la lui appliqua sur la tête. A l'instant même la religieuse sentit en toute sa personne une révolution si extraordinaire, qu'elle recouvra une santé parfaite et fut complètement guérie, de telle sorte qu'elle voulut se lever tout aussitôt et se soumettre immédiatement aux observances les plus rigoureuses de la vie commune, à la grande admiration du Père provincial et de ses sœurs.

A Ubeda, Louis Nuñez, qui poursuivait comme notaire les informations faites pour la béatification du Bienheureux Père, attendait à dîner chez lui sa nièce Doña Louisa Vela, lorsqu'on la trouva dans son appartement tombée sans connaissance et presque morte. Trois médecins appelés tout aussitôt déclarèrent qu'il y avait complication d'apoplexie, de paralysie et d'épilepsie, trois maladies mortelles qui menaçaient gravement sa vie. On eut recours à la médication la plus énergique et aux

révulsifs les plus puissants ; on lui fit subir des frictions violentes, on lui appliqua des ventouses scarifiées. Elle fut insensible à tout, et resta avec tous les symptômes de la mort, les membres glacés et déjà raides, les yeux tournés, le pouls insaisissable et la respiration presque nulle, si bien que les médecins l'abandonnèrent. Plein de confiance en la sainteté du Bienheureux Père, dont il avait eu la preuve dans ses informations, son oncle envoya demander au couvent le pied du Saint. A peine eut-il appliqué cette insigne relique sur la poitrine de la malade, qu'elle revint à elle; les membres retrouvèrent la sensibilité avec la chaleur vitale, et elle recouvra l'usage de la raison. Mais afin que celle qui par les prières des autres avait obtenu le commencement de la santé, obtînt par elle-même son complet rétablissement, Dieu permit que sa bouche restât fermée et ses dents si serrées, qu'il fut impossible de les ouvrir malgré tous les efforts que l'on fit, en sorte que la malade ne put prendre d'autre nourriture qu'une quantité imperceptible de liquide. Lorsqu'elle sut à qui elle devait l'amélioration survenue dans son état, elle se mit à supplier le Saint de vouloir bien achever son œuvre en elle. C'est le cinquième jour qu'elle fut exaucée en appliquant de nouveau sur elle le pied du Saint. Sa bouche s'ouvrit, sa

langue se délia, et le premier usage qu'elle en fit fut pour s'adresser à son bienheureux protecteur : « Ce n'est pas en vain, lui dit-elle, ô mon Père Jean de la Croix, que j'ai mis en vous mes espérances. Je savais bien que vous me gueririez, et je vous rends grâces de cette faveur. » Sa guérison fut si complète, que non seulement elle recouvra la liberté des lèvres et de la parole, mais aussi que les incisions profondes faites par les ventouses, et ses autres plaies encore saignantes, se cicatrisèrent à l'instant même et disparurent.

Ces deux miracles ont été approuvés par la sacrée Congrégation des Rites, et c'est pour cela que nous commençons par eux. Il y en a d'autres qui ne méritent pas moins l'approbation de l'Église.

L'an 1617, Doña Jeanne Godinez de Sandoval obtint par l'intercession du Bienheureux Père une semblable faveur. Elle avait seize ans, lorsqu'elle fut prise tout à coup d'une fièvre si ardente et d'un si violent délire, qu'elle perdit entièrement connaissance. Il y avait cinq jours qu'elle était dans ce triste état; et comme les remèdes ne servaient à rien, les médecins impuissants à la soulager la jugèrent perdue et l'abandonnèrent. Alors deux religieux de notre couvent se présentèrent apportant le pied du Saint, et l'appliquèrent sur

la malade, qui revint aussitôt à elle, retrouva le mouvement, et embrassant avec amour la sainte relique, resta ainsi pendant quelques instants en silence. Elle fit connaître ensuite qu'au moment où le pied du Saint avait été posé sur elle, elle avait repris connaissance et entendu une voix inconnue lui dire que c'était par les mérites du saint religieux que la santé lui était rendue. Sa guérison fut si instantanée, qu'elle s'assit sur son lit en disant : « Je suis parfaitement bien, c'est mon Père saint Jean de la Croix qui m'a guérie. » Alors elle demanda ses vêtements ; et les servantes hors d'elles-mêmes ne sachant plus ce qu'elles faisaient, elle jeta sur elle un manteau et se mit à se promener dans sa chambre. Puis voyant combien ses parents étaient obligés envers le ciel par un si grand bienfait, elle en profita pour leur demander la permission de se faire Carmélite, afin de payer à Dieu et au Bienheureux Père sa dette de reconnaissance. C'est par respect et par dévotion pour lui qu'elle prit en Religion le nom de Jeanne de la Croix.

Non moins éclatant fut le miracle que Notre-Seigneur opéra en faveur du fils de Don François de Narvaez, nommé Rodrigue. Ce jeune enfant, âgé seulement de vingt mois, était tombé par une fenêtre d'un étage élevé, sur les pierres qui bordaient

un étang. Il était tellement brisé par cette effroyable chute, que le sang lui sortait par la bouche, par le nez et par les oreilles, mêlé à la substance même du cerveau. Comme il était à l'agonie, sans espérance aucune et sans la moindre ressource, on lui appliqua sur la tête une relique du Bienheureux Père ; et à peine l'eut-elle touché que, par la toute-puissante bonté de Dieu, le sang tout aussitôt cessa de couler, la tête se cicatrisa, les os se consolidèrent et tout le corps de l'enfant fut si bien guéri, qu'en deux jours sa santé devenue parfaite fit oublier l'affreux accident qui lui était arrivé.

Parmi tous les miracles dont Notre-Seigneur honora notre Bienheureux Père en révélant sa haute et sublime sainteté, il importe de ne pas oublier les innombrables apparitions, qui s'accomplirent dans les reliques empruntées à sa chair. C'est un prodige tellement étrange et qui se renouvelle si continuellement, qu'il ne s'est jamais jusqu'à présent ni rencontré, ni lu dans l'histoire d'aucun autre saint. C'est par l'apparition arrivée à Medina del Campo, qu'il nous faut commencer cette relation, non seulement parce qu'elle est la première de ce genre dans l'ordre du temps, mais encore parce qu'elle fut solennellement qualifiée de miraculeuse, l'an 1615,

par l'illustrissime et révérendissime seigneur Don Vigil de Quiñones, évêque de Valladolid, dans un jugement rendu contradictoirement, selon toutes les formalités de droit, en présence du procureur fiscal, et devant une nombreuse assemblée de théologiens, de jurisconsultes et de médecins, auxquels se joignirent trois seigneurs de la Chambre du roi Don Philippe III. Tous les membres du tribunal décidèrent à l'unanimité qu'il y avait miracle ; alors l'évêque prononça une sentence juridique et envoya les pièces du procès au souverain Pontife Paul V. Pour bien saisir les circonstances de cette merveille, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

Notre-Seigneur, dans son infinie miséricorde, avait accordé d'insignes faveurs au vénérable François de Yépès, en lui apparaissant lui-même et en permettant à plusieurs saints de se montrer à lui. Depuis longtemps le serviteur de Dieu ressentait dans le secret de son cœur un ardent désir de voir son frère, et un jour que Notre-Seigneur lui apparut, il lui dit : « Seigneur, puisque vous daignez m'accorder la grâce de voir plusieurs de vos courtisans du ciel, ne m'accorderez-vous pas aussi le bonheur de voir mon frère bien-aimé ? » — « Toutes les fois, lui répondit sa divine Majesté, que tu regarderas une parcelle de la chair de ton

frère dans le reliquaire que tu possèdes, tu le verras lui-même. » En disant ces paroles, il disparut.

Animé d'une foi vive, et certain de voir l'accomplissement des divines promesses, le saint homme prit son reliquaire, et à l'instant même il vit son frère tel qu'il était de son vivant, avec cette seule différence que son visage reflétait une beauté incomparable. Il aperçut en même temps dans la relique la très sainte Vierge portant l'habit du Carmel, et tenant entre ses bras l'enfant Jésus, dont le bras gauche entourait le cou de sa Mère, pendant qu'il se penchait pour poser sa main droite sur la tête du Saint. Cette vision, qui arriva pour la première fois le jour de l'Épiphanie l'an 1594, est une révélation de la haute et fervente dévotion que notre Bienheureux Père avait toute sa vie pratiquée envers l'auguste Reine du ciel et son divin Fils.

François de Yépès rendit compte de ce prodige au Père Christophe Caro, de l'illustre Compagnie de Jésus, homme aussi savant que vraiment apostolique, qui à cette époque était son confesseur. Ce saint religieux, prenant cette relique extraordinaire, se mit à genoux avec une grande dévotion, et en la contemplant fut témoin d'une merveilleuse apparition, qui le jeta dans une admiration impossible à dire . Il fut bien autrement étonné encore

lorsque, réunissant autour de lui plusieurs personnes de différents âges pour vénérer cette sainte relique, sans leur dire un seul mot de ces apparitions, les uns s'écrièrent qu'ils y voyaient Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié ; d'autres, le Bienheureux Père à genoux devant un crucifix ; d'autres encore, des représentations de différentes sortes, et enfin un grand nombre n'apercevaient absolument rien. D'où le savant confesseur conclut qu'il y avait là un profond et admirable mystère, et que Dieu, en se révélant sous tant d'aspects différents, tenait cachés des secrets, dont les effets devaient se produire dans les âmes de ceux à qui il était donné de contempler ces merveilles.

Dans ces apparitions, Dieu varie son action à l'infini. Notre-Seigneur se montre souvent sous la figure d'un petit enfant ; quelquefois dans les bras de sa Mère ; d'autres fois entre les bras du Bienheureux Père, qui, prosterné à deux genoux, baise ses divins pieds ; dans d'autres circonstances, assis sur un nuage, tenant en main une couronne d'or qu'il va poser sur la tête du Saint ; ou bien encore porté sur le bras gauche du Père, qui de son bras droit l'embrasse avec amour. Ce n'est pas seulement sous la figure d'un enfant, mais encore dans la plénitude de l'âge que le Sauveur se montre dans les reliques du Bienheureux Père. Les uns le

voient la tête appuyée sur sa main dans l'attitude de la méditation ; les autres, radieux de beauté et resplendissant de lumière ; d'autres, dans les différentes phases de sa douloureuse Passion. D'autres fois, c'est le Saint-Esprit que l'on aperçoit sous la forme d'une colombe entourée d'une auréole de gloire, puis c'est le Très Saint Sacrement rayonnant dans l'ostensoir, ce sont des Anges et des Séraphins, c'est notre chef le saint prophète Élie, notre séraphique Mère Thérèse de Jésus, le précurseur Jean-Baptiste, l'Apôtre saint Pierre, sainte Catherine martyre, saint François d'Assise, saint François-Xavier, tel qu'on le représente les yeux levés au ciel, et une foule d'autres saints. Jamais on n'a vu dans ces reliques aucune représentation qui ne fût parfaitement sainte. Les reflets du pinceau y sont un si merveilleux chef-d'œuvre, que toutes les industries humaines, au témoignage de plusieurs artistes à qui Dieu a fait la grâce de les voir, sont impuissantes à les reproduire. C'est qu'en effet les couleurs employées par les peintres de ce monde sont des substances de la terre, tandis que celles qui rayonnent dans ces saintes images sont le produit du ciel.

Les prodiges qu'ont opérés ces innombrables apparitions sont surtout remarquables par les effets de grâce, qu'ils ont produits dans les cœurs

en les amenant à une vie plus parfaite. Nous en citerons quelques exemples.

A Catalayud, un religieux de notre Ordre, mommé le Père Jean-Baptiste, fut chargé de prêcher dans une maison de refuge. Parmi les femmes qui composaient son auditoire, il y avait trois malheureuses tellement obstinées dans leurs désordres, qu'après avoir été exhortées pendant le carême par tous les prédicateurs de la ville, elles étaient restées insensibles dans leur endurcissement. Le sermon commencé, elles écoutèrent la parole de Dieu non seulement sans aucune marque de repentir, mais encore avec une effronterie scandaleuse. Le religieux voyant l'obstination de ces femmes s'adressa directement à elles, et leur dit qu'il n'avait point la prétention de les convertir, et qu'il ne leur demandait autre chose que de vénérer une relique de notre Bienheureux Père qu'il portait sur lui. Elles acceptèrent l'offre en faisant profession d'être chrétiennes, en preuve de quoi elles montraient leurs chapelets. L'une d'elles s'approcha donc, et après avoir contemplé la relique avec la plus grande attention, elle fut saisie d'une émotion si violente, qu'elle changea tout à coup de visage et devint pâle comme une morte. Le Père lui ayant demandé ce qu'elle avait, elle répondit qu'elle voyait une femme qui pleurait amèrement

aux pieds d'un crucifix et à côté d'une tête de mort, et que ce devait être Magdeleine pleurant ses péchés ; puis elle ajouta qu'elle voulait, elle aussi, pleurer les siens. La seconde vint ensuite, vit la même représentation et tint le même langage. Quant à la troisième, elle refusa d'abord de vénérer la relique ; et bien qu'elle finît par céder aux instances qui lui furent faites, elle ne vit rien, et par un impénétrable jugement de Dieu resta ensevelie dans sa criminelle obstination. La conversion de ces deux personnes eut un retentissement immense, si bien que le lendemain elles firent dans la grande Église en présence de toute la ville, accourue pour en être témoin, l'aveu de leur coupable vie, et rendirent témoignage au merveilleux événement qui avait provoqué leur conversion.

Le Père Pierre de la Mère de Dieu, définiteur général de notre Ordre et religieux très exemplaire, possédait une relique du Bienheureux Père ; et comme il entendait raconter une foule d'apparitions qui ne cessaient de se montrer dans ces reliques, étonné et inquiet de ne rien voir dans la sienne, il craignit qu'il n'en fallût attribuer la cause à son peu de pureté de cœur ; aussi, poursuivi par cette pensée, et travaillé par je ne sais quelles tentations de scrupules, il multipliait ses examens de conscience et ses confessions, il

s'efforçait de célébrer la sainte messe avec une dévotion ardente, puis il allait regarder sa relique, et ne voyait jamais rien. Il était en proie à cette peine de cœur, lorsqu'il lui fallut aller à Alcala la royale, où il arriva le soir, en sorte qu'il dut passer la nuit à l'hôtellerie. Il y avait, pour servir dans cette maison, une musulmane nommée Fatima, que personne jusqu'alors n'avait encore pu décider à se faire chrétienne. Une fois retiré dans sa chambre, le religieux se sentit inspiré de montrer sa relique à cette femme. Le lendemain matin il prit donc son reliquaire, et lui dit : « Fatima, regardez cette jolie chose. » Attirée par la curiosité, elle s'approcha pour voir le reliquaire, et à peine l'eut-elle pris entre ses mains qu'elle s'écria : « Oh ! la belle dame et le charmant enfant ! » puis elle courut le montrer à l'une de ses compagnes, esclave comme elle, mais chrétienne, en lui disant de regarder cette gracieuse miniature. L'autre servante vit la même représentation, et lui dit que cette dame était la très sainte Vierge Marie et que l'enfant était son divin fils Jésus. Le résultat de ce prodige fut la conversion de la musulmane qui, après s'être fait instruire des mystères de la religion, reçut le saint baptême. Comblé de consolations, le Père Pierre rendit grâces à Dieu, qui opère, quand il le

trouve bon, des merveilles pour les Turcs, et qui ne permet pas aux chrétiens de les lui demander quand ils n'en ont pas besoin.

A Burgos, une religieuse, dont il vaut mieux taire le nom et la communauté, en regardant une relique de notre Bienheureux Père, vit la représentation du Christ Rédempteur. Poussée par une malheureuse et inconcevable curiosité, elle prit une épingle et fut assez osée pour piquer la relique, là où se voyait la figure du Christ. A peine l'eut-elle fait, que le sang sortit de la blessure, si bien que sa témérité n'eut d'égale que sa stupeur et sa confusion. Mais Dieu, qui est infiniment riche en miséricorde, se servit de ce prodige pour lui ouvrir les yeux et l'amener à une vie plus digne de sa vocation.

Nous pourrions rapporter un nombre infini de miracles accomplis par ces saintes reliques, si nous ne craignions de prolonger outre mesure cette histoire. Terminons par un prodige approuvé dans le procès de canonisation de notre sainte Mère Thérèse de Jésus, et qui prouve combien Dieu est jaloux de voir les reliques de son serviteur entourées de la vénération qui leur est due.

Dans le couvent des Carmélites réformées de Grenade, un soir la Mère Marie de Saint-Paul vit,

après le coucher du soleil, un éblouissant rayon de lumière sortir d'une image de notre sainte Mère, qui ornait un ermitage du jardin. Étonnée de ce phénomène, elle examina l'endroit où s'arrêtait ce rayon, et s'aperçut qu'il venait expirer sur un petit papier, dans lequel était enveloppée une relique de notre Bienheureux Père, qu'une des sœurs, comme on le sut depuis, avait laissé tomber là. La Mère le prit alors, et à l'instant même la lumière s'évanouit. Tant est grande pour les siens la sollicitude de la divine Providence, qui ne veut ni laisser périr, ni voir privée du culte qui leur est dû, la plus petite parcelle de leurs ossements !

CHAPITRE XXIII.

Premières informations faites pour la canonisation du Bienheureux Père, en 1616. — Miracles qui les accompagnent. — Reprise des informations en 1627. — Le Pape fait publier le décret de béatification, en 1674. — Nouveau miracle qui signale cette solennité

Une vie toujours sainte, des vertus éminentes, des enseignements admirables et d'éclatants miracles, étaient la promulgation de la sainteté du Bienheureux Père faite en silence par le ciel ; il fallait de plus que ce qui était par soi-même d'une si saisissante évidence fût constaté canoniquement, et solennellement déclaré par le jugement de l'Église.

Les supérieurs, pour obtenir cette décision, firent commencer, l'an 1616, les premières informations dans les maisons de l'Ordre. C'est alors qu'arriva un fait que je tiens pour l'un des plus grands miracles du Saint. Les commissaires chargés de l'enquête procédaient à l'interrogatoire d'un religieux

du couvent de Grenade, et lui demandaient de dire ce qu'il savait de notre Bienheureux Père. « Du « Père Jean de la Croix, répondit-il avec mé- « pris, qu'y a-t-il à dire ? » A peine avait-il laissé tomber la dernière syllabe, qu'à l'instant même, chose étonnante, sa langue resta clouée dans sa bouche sans pouvoir prononcer un seul mot de plus, et en punition de sa faute il demeura complètement muet. Dieu s'était fait lui-même le postulateur de la cause; et de même qu'autrefois le doute de saint Thomas avait contribué à démontrer la résurrection de Notre-Seigneur, ainsi l'incrédulité de ce malheureux servit à rehausser le crédit de son serviteur. Son châtiment continua pendant une heure à la grande stupéfaction de tous ceux qui en furent témoins. Il reconnut la main qui le frappait. Prosterné les genoux en terre, il fondit en larmes, il implora son pardon de la bonté du Saint, qui le lui accorda, et depuis lors il s'empressa de se donner un éclatant démenti à lui-même, en publiant en toute occasion ses grandeurs et ses louanges.

Les secondes informations furent faites par les Ordinaires d'Ubeda, Baeza, Jaen, Malaga, Grenade, Ségovie, Medina del Campo et Salamanque, qui firent comparaître à leurs tribunaux comme témoins des hommes du monde, des prêtres séculiers et des religieux. On trouva dans ces enquêtes les

éléments suffisants pour sa canonisation; c'est pourquoi l'an 1627 furent données des lettres rémissoriales pour procéder aux troisièmes informations qui, confiées aux évêques de Jaen, de Grenade, de Malaga, de Ségovie et de Valladolid, furent poursuivies par eux avec grand bonheur et envoyées à Rome. Alors la cause fut suspendue jusqu'à ce que les cinquante années exigées par le souverain Pontife Urbain VIII fussent écoulées, après lesquelles elle fut reprise. Mais comme toujours un procès de canonisation marche lentement et avec une circonspection infinie, les choses traînèrent en longueur jusqu'aux règnes d'Alexandre VII et Clément IX, qui approuvèrent la sainteté de vie du Bienheureux Père, la sublimité de sa doctrine et l'héroïcité de ses vertus théologales et morales. A cette époque, fut envoyé à Rome, avec le titre de procureur général, le très révérend Père Jean de la Conception, frère du duc de Béjar, qui à sa haute noblesse joignait une infatigable activité, et à sa tendre dévotion pour le Bienheureux Père une ardente sollicitude pour ses intérêts. C'est lui qui fit mettre la dernière main à sa cause.

Les miracles une fois approuvés, la sacrée Congrégation des Rites informa le souverain Pontife Clément X que « l'on pouvait procéder en toute « sécurité à la canonisation du serviteur de Dieu

« Jean de la Croix, qu'en attendant on pouvait per-
« mettre avec une sécurité plus grande encore de
« le nommer Bienheureux, et que chaque année le
« jour de son heureux trépas on pouvait le prier,
« et célébrer la messe d'un confesseur non pontife
« dans tout l'Ordre du Carmel. » Cette proposition entendue, Sa Sainteté la recommanda au Seigneur pendant onze jours, et le 6 octobre 1674 ordonna la publication du décret de béatification, qui fut en effet promulgué l'année suivante, le 25 janvier 1675. La joie que causa cet heureux événement fut immense, si bien que le procureur général de l'Ordre s'en servit pour obtenir, dans le cours du mois suivant, un nouvel indult qui étendait les faveurs concédées. Le 21 novembre de la même année, le Saint-Siége accorda à tous les prêtres séculiers et réguliers le droit de réciter l'office, et de célébrer la messe du saint Confesseur à Hontiveros où il était venu au monde, à Ubeda où avait fini sa vie, et à Ségovie où reposait la plus grande partie de son saint corps. Partout ailleurs les prêtres ne pouvaient jouir de ce privilège que dans nos églises.

Le ciel ratifia ce décret et l'honneur qui en revint à notre Bienheureux Père ; car dans le temps même de sa publication il se fit de nouveaux miracles. Je n'en rapporterai qu'un, qui fut constaté par une information juridique.

Il y avait au couvent de nos sœurs de Bari, dans le royaume de Naples, une religieuse paralysée depuis douze ans, et si cruellement clouée sur un lit, que de tous ses membres elle ne pouvait remuer qu'une main, de telle sorte qu'il fallait la faire manger comme un enfant. Quand fut publié le décret de la béatification du Bienheureux Père, cette religieuse, tout affligée de ne pouvoir célébrer avec ses sœurs un si heureux événement, se recommanda avec une ardente ferveur au Saint, et demanda qu'on lui fît toucher une de ses reliques, que l'on possédait au couvent. Elle le fit avec une foi si vive, qu'elle fut guérie sur l'heure, se leva tout aussitôt de son lit, et descendit au chœur appuyée sur un bras pour y prendre part à la double action de grâce de la communauté, et s'unir au *Te Deum* qui fut chanté avec l'enthousiasme de la plus fervente allégresse (1).

(1) A de si éclatants miracles, correspondirent de nouvelles et plus ardentes suppliques de la part des rois, des princes et des villes entières, pour la canonisation du serviteur de Dieu, Jean de la Croix. Le Ciel lui-même manifestant tous les jours davantage sa sainteté et la gloire dont il jouissait, le souverain Pontife Benoît XIII ordonna d'expédier la bulle de canonisation, que nous insérons à l'appendice, et qui porte la date du 27 décembre 1726. Les solennités en furent célébrées par tout le monde catholique avec magnificence; la joie fut générale en Espagne, et l'Ordre du Carmel en particulier fêta cet heureux événement avec la plus grande pompe, en France, en Italie, en Allemagne et même en Amérique.

Le 22 mars 1732, à la requête des Pères Nicolas de Jésus-

Ici nous mettons fin à l'admirable vie de ce grand homme, de cet incomparable Saint notre Père, en soumettant tout ce que nous avons écrit au jugement et à la correction de notre Mère la sainte Église Romaine.

Maria et Isidore de la Croix, procureurs généraux des Congrégations d'Espagne et d'Italie, Sa Sainteté approuva l'office propre et la messe du Saint, et fixa sa fête au 24 novembre, « *tanquam de die festo dicti S. Joannis a Cruce, loco alterius die 14 decembris ipsius Sancti propriæ.* »

La fête du Saint fut transférée au 24 novembre à cause de l'octave de l'Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie, qui exclut tout autre office.

On célèbre la fête de la translation de ses précieuses reliques le 21 mai. (*Note de la Traduction.*)

FIN DE L'ABRÉGÉ DE LA VIE.

LETTRES SPIRITUELLES

ADRESSÉES

A DIFFÉRENTES PERSONNES

LETTRES SPIRITUELLES

ADRESSÉES

A DIFFÉRENTES PERSONNES

LETTRE I. (1)

A la Mère Catherine de Jésus, Carmélite déchaussée, compagne de sainte Thérèse de Jésus.

Jésus soit en votre âme, ma fille Catherine.

Bien que je ne sache pas où vous êtes, je veux vous écrire ces quelques lignes, dans la confiance que notre Mère vous les enverra, si toutefois vous ne voyagez pas avec elle. Et s'il est vrai que vous ne l'accompagnez pas, consolez-vous avec moi qui suis encore plus exilé que vous, puisque je suis seul ici. Depuis que cette baleine, après m'avoir dévoré, m'a rejeté sur ces rives étrangères (2), je n'ai ja-

(1) Lettre inédite.

(2) Il parle de sa prison chez les Carmes mitigés de Tolède.

mais tant mérité de la voir, ainsi que les saints qui sont là-bas. Dieu fait bien tout ce qu'il fait ; le délaissement est une lime qui perfectionne le cœur, et c'est en traversant l'épreuve des ténèbres, que l'on parvient aux clartés d'une éblouissante lumière. A Dieu ne plaise que nous persévérions dans les ténèbres ! Oh ! que de choses j'aurais à vous dire ! Mais j'écris cette lettre dans l'incertitude de savoir si elle vous parviendra, et je crains que vous ne la receviez pas. C'est pourquoi je m'arrête et n'en dirai pas davantage. D'ailleurs, en vous écrivant d'ici, je ne veux rien vous dire de plus, parce que je n'en sens pas l'attrait. Recommandez-moi à Dieu.

Fr. Jean de la Croix.

De Baeza, le 6 juillet 1581.

LETTRE II (1).

Aux Religieuses de Véas.

Jésus soit en vos âmes.

Mes filles croient sans doute, en me voyant garder avec elles un silence si prolongé, que je les perds de vue, et que je ne songe pas à tourner mon regard vers elles, pour voir avec quelle extrême facilité elles peuvent devenir des saintes, avec quelle douce consolation et quelle sécurité parfaite elles peuvent avancer dans la jouissance de leur Époux bien-aimé. Eh bien, j'irai là-bas et vous verrez combien j'étais loin de vous oublier, et nous constaterons ensemble les richesses que vous avez amassées dans le pur amour, le chemin que vous avez parcouru dans les sentiers de la vie éternelle

(1) Cette lettre n'a pas encore paru parmi les Œuvres du Bienheureux Père; l'original en est religieusement conservé dans le reliquaire du couvent de Pastrana. Nous l'empruntons à Don Muñoz Garnica, dans son *Essai historique sur saint Jean de la Croix*. — Jaen, 1875.

et les bienheureux pas que vous avez faits en Jésus-Christ, dont les épouses sont les délices et la couronne. Cette couronne est si précieuse, qu'elle est digne non pas de rouler dans les sentiers battus, mais d'être portée entre les mains des séraphins et posée avec respect sur la tête de leur Seigneur. Lorsque le cœur par ses bassesses se traîne à terre, la couronne tombe, et chacune de ses ignominies la frappe du pied. Mais lorsque, selon l'expression du roi prophète, l'homme tient son cœur élevé, alors Dieu est exalté (1) par le diadème de ce grand cœur d'épouse, dont on l'a couronné au joyeux jour de son couronnement, parce que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes (2).

La source de ces eaux des délices intérieures ne jaillit pas de la terre, c'est dans la direction du ciel qu'il faut ouvrir la bouche du désir, vide de toute autre plénitude; et pour que cette bouche de l'amour ne soit ni rétrécie, ni rapetissée par le plaisir qu'elle prend dans un autre aliment, il faut la tenir entièrement vide et ouverte vers Celui qui a dit : *Élargis ta bouche et je la remplirai* (3). Celui qui cherche sa satisfaction en autre chose qu'en Dieu,

(1) Accedet homo ad cor altum, et exaltabitur Deus. (Psalm. LXIII, 8.)

(2) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. (Prov., VIII, 31.)

(3) Dilata os tuum et implebo illud. (Psalm. LXXX, 11.)

ne fait donc pas en lui-même le vide nécessaire pour que Dieu puisse le remplir de ses ineffables délices ; il a les mains embarrassées, il ne peut saisir ce que Dieu lui donne, en sorte qu'il s'éloigne de Dieu comme il est venu à lui. Dieu nous préserve de ces misérables entraves, qui paralysent une si douce et si savoureuse intimité! Servez généreusement le Seigneur, mes chères filles en Jésus-Christ, servez-le en imitant ses exemples de mortification avec une patience inaltérable, avec un tranquille silence et un ardent désir de souffrir. Faites-vous le bourreau des satisfactions humaines ; et si par hasard il restait en vous à détruire quelque chose qui empêchât la résurrection intérieure de l'esprit, donnez-lui la mort. Puisse l'Esprit de Dieu demeurer dans vos âmes ! Amen.

Votre serviteur,

Fr. Jean de la Croix.

De Malaga, 18 novembre 1586.

LETTRE III.

Aux Religieuses de Véas.

Le Bienheureux Père leur donne quelques avis spirituels remplis d'une si céleste doctrine, qu'ils sont dignes d'une mémoire éternelle.

Jésus et Marie soient en vos âmes, mes filles en Jésus-Christ.

Votre lettre m'a grandement consolé, et je prie Notre-Seigneur de vous en récompenser. Si je ne vous ai pas écrit, ce n'est pas que la bonne volonté m'ait fait défaut, car je désire ardemment votre plus grand bien ; mais il m'a semblé que déjà on vous en avait dit assez pour que vous puissiez faire le plus urgent, et ce qui manque, si tant est qu'il manque quelque chose, ce n'est ni d'écrire ni de parler, ce qui se fait ordinairement à profusion, mais bien de se taire et d'agir. De plus, c'est distraire les âmes que de parler, tandis que le silence joint à l'action produit le recueillement et donne à l'esprit une force merveilleuse.

Aussi lorsqu'on a fait connaître à une âme tout ce qui est nécessaire à son avancement, elle n'a plus besoin ni de prêter l'oreille aux paroles des autres, ni de parler elle-même. Il ne lui faut plus alors que mettre en pratique ce qu'elle sait, avec générosité, application et en silence, avec humilité, charité et mépris de soi-même, sans s'inquiéter de chercher toujours des choses nouvelles, qui ne servent qu'à satisfaire l'appétit des consolations extérieures sans pouvoir le rassasier, et qui laissent l'âme faible, vide, dénuée d'esprit intérieur et de véritable vertu. De là vient que rien ne lui profite, ni ce qu'elle avait appris d'abord, ni ce qu'on lui a enseigné plus tard. Il en est de cette âme comme de celui qui recommencerait à prendre quelque nourriture, avant d'avoir digéré la précédente. La chaleur naturelle, en se partageant sur tous ces aliments, n'a pas assez de force pour lui assimiler le tout, et le convertir en sa substance, d'où s'engendrent les maladies.

Il est de la plus grande importance, mes filles, de savoir soustraire toutes les facultés de notre âme à l'influence du démon et de notre propre sensualité. Si nous ne le faisons pas, il arrivera que sans le savoir, non seulement nous ne ferons aucun progrès dans la perfection, mais nous serons complètement étrangers aux vertus de Jésus-Christ, et

finalement nous paraîtrons au matin de l'éternité avec nos œuvres et nos travaux accomplis au rebours de ce qu'ils devraient être. Nous croyions porter notre lampe allumée, tandis qu'elle paraîtra morte ; par notre souffle, nous devions, nous semblait-il, lui redonner la vie, et peut-être n'avons-nous réussi qu'à l'éteindre. Le remède le meilleur pour qu'il n'en soit pas ainsi, et pour conserver notre âme comme je l'ai dit, c'est de souffrir, d'agir et de nous taire, de fermer tous nos sens aux choses du dehors par l'amour et la pratique de la solitude, par l'oubli des créatures et de tous les événements, et cela quand bien même le monde entier viendrait à s'écrouler. Ne cessons jamais, à travers même toutes les joies, et tous les maux de la vie, de calmer notre cœur et de le maintenir en paix par les tendresses de la charité, afin d'être toujours prêts à accepter toutes les souffrances qui viendront s'offrir à nous. La perfection est d'une si haute importance, les délices de l'esprit sont d'une si immense valeur que, malgré la grandeur du prix que Dieu exige pour y atteindre, il est à souhaiter qu'il suffise. Il est impossible en effet d'avancer en perfection autrement qu'en agissant et en souffrant avec courage, à la condition de couvrir le tout sous le voile du silence.

J'ai compris, mes chères filles, *que dans l'âme*

qui se porte avec empressement à parler et à se produire, il reste très peu de place pour Dieu. Lorsqu'une âme est attentive à Dieu, elle se sent tout aussitôt attirée avec force au-dedans d'elle-même, au silence et à l'éloignement de toute conversation. Dieu en effet aime mieux que l'âme se réjouisse avec lui qu'avec toute créature, si privilégiée qu'elle soit et si utile qu'elle lui puisse être.

Je me recommande aux prières de Vos Révérences ; et quoique ma charité soit bien chétive, tenez néanmoins pour certain qu'elle est tellement recueillie en vous, que je n'oublie nullement celles à qui je suis si redevable en Notre-Seigneur. Puisse-t-il être avec nous tous ! Amen.

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Grenade, le 22 novembre 1587.

LETTRE IV.

A la Mère Éléonore Baptiste, Prieure du couvent de Véas.

Le Bienheureux Père la console dans une épreuve.

Jésus soit en votre âme.

Ne croyez pas, ma chère fille en Jésus-Christ, que je sois resté insensible aux souffrances que vous avez éprouvées avec celles qui vous entourent. Mais en me souvenant que Dieu vous a appelée à mener la vie apostolique, qui est une vie de mépris, je me console de ce qu'il vous conduit par ce chemin. Dieu veut que le religieux devienne si parfaitement religieux, qu'il soit mort à toutes choses et que toutes soient mortes pour lui, parce qu'il veut être lui-même sa richesse, sa consolation, ses délices et sa gloire.

Dieu a daigné accorder à votre Révérence une immense faveur, puisque maintenant, oubliant à jamais toutes choses, vous pourrez en toute sécurité jouir parfaitement de Dieu, sans vous inquiéter désormais pour son amour que l'on fasse de vous

ce qu'on voudra, parce que vous n'êtes plus à vous, mais à Dieu. Faites-moi savoir si votre départ pour Madrid est certain, et si la Mère Prieure vient. Recommandez-moi instamment à mes filles Magdeleine et Anne, ainsi qu'à toutes les autres à qui l'on ne me donne pas le temps d'écrire.

FR. JEAN DE LA CROIX.

Grenade, le 8 février 1588.

———

LETTRE V (1)

A la Mère Anne de Saint-Albert, Prieure des Carmélites déchaussées de Caravaca.

Le Bienheureux Père, dans une lumière prophétique, lui découvre l'état de son âme et dissipe ses scrupules.

Jésus soit en votre âme.

Jusqu'à quand, ma fille, marcherez-vous donc appuyée sur un autre bras que celui de Dieu ? Mon désir, c'est de vous voir dans une parfaite nudité d'esprit, et si indifférente à l'appui des créatures que l'enfer tout entier soit lui-même impuissant à porter le trouble en vous. Qu'est-ce que ces flots de larmes, que vous versez sans raison tous ces jours-ci ? Quel temps précieux n'avez-vous pas perdu avec ces scrupules ! Si vous éprouvez le désir de vous entretenir avec moi de vos souffrances, allez à ce miroir sans tache du Père éternel qui est son divin Fils. C'est en lui que chaque jour je regarde votre âme. Vous y trouverez sans aucun doute une grande consolation, et vous n'aurez plus besoin d'aller mendier à la porte des pauvres.

Votre serviteur en Jésus-Christ,

Fr. Jean de la Croix.

Grenade.

(1) Lettre inédite.

LETTRE VI (1).

A la même.

Jésus soit en votre âme, ma très chère fille en Jésus-Christ.

Puisque vous ne me dites rien, je veux, moi, vous dire quelque chose. Je veux vous exhorter à rejeter hors de votre âme ces angoisses que rien ne justifie, et qui portent en elles le découragement et la défaillance. Laissez à Dieu ce qu'il vous a donné et ce qu'il vous donne tous les jours. On dirait que vous prétendez le réduire à la mesure de votre capacité ; il n'en doit pas être ainsi. Préparez-vous parce qu'il veut vous accorder une grande faveur.

Votre serviteur en Jésus-Christ,

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Grenade.

(1) Lettre inédite.

LETTRE VII (1).

A la même.

Le Bienheureux Père lui rend compte de la fondation du couvent des religieux de Cordoue et de la translation des religieuses de Séville.

Jésus soit en votre âme.

En quittant Grenade pour me rendre à la fondation de Cordoue, je vous écrivis en toute hâte. Depuis que je suis dans cette ville, j'ai reçu vos lettres et celles de ces messieurs qui s'en allaient à Madrid, et qui devaient espérer me rencontrer au conseil. Mais, il faut que vous le sachiez, il n'y a pas lieu de compter pour le moment sur la fin de ces visites et fondations, parce que les demandes, grâce au Seigneur, en sont tellement multipliées par le temps qui court, que nous sommes dans l'impuissance de répondre à toutes. La maison des religieux de Cordoue vient de se fonder, avec plus d'éclat et un plus grand applaudissement de toute la ville, qu'il ne s'est jamais fait pour aucune autre

(1) Lettre inédite.

société religieuse. Tout le clergé de Cordoue et les confréries se réunirent dans l'église principale, d'où le Très Saint Sacrement fut porté processionnellement et en grande pompe. Les rues étaient magnifiquement décorées, et le peuple suivait en foule comme pour le jour de la Fête-Dieu. C'était le dimanche après l'Ascension ; Mgr l'évêque y assista et porta la parole en nous prodiguant les plus grands éloges. La maison est située dans le plus beau quartier de la ville et fait le pendant de la grande église.

Me voici maintenant à Séville occupé de la translation de nos sœurs, qui ont acheté, pour environ quatorze mille ducats, quelques maisons très considérables, d'une valeur de plus de vingt mille, où elles sont déjà installées. Le jour de saint Barnabé, Mgr le cardinal y plaça le Très Saint Sacrement avec grande solennité. J'espère bien laisser ici, avant de m'en aller, un autre couvent de religieux ; il y en aura deux à Séville. Je partirai d'ici, à la Saint-Jean, pour Ecija, où avec la grâce de Dieu nous en fonderons un autre, puis ensuite j'irai à Malaga, et de là je me rendrai au conseil de l'Ordre. Plaise à Dieu que j'aie mission pour mener à bien cette fondation, comme je l'ai reçue pour celle-ci ! Je ne compte pas beaucoup sur toutes les démarches qui se font, mais j'espère de la bonté de Dieu

que ce projet s'accomplira ; et je ferai moi-même au conseil tout ce qui sera en mon pouvoir, comme j'en assure ces messieurs à qui j'écris.

Je voudrais bien avoir l'opuscule du *Cantique de l'épouse*. Envoyez-le moi ; je suis convaincu que la Mère de Dieu (1) ne refusera pas de s'en séparer. Faites bien mes compliments à monsieur Gonzalo Muñoz. Si je ne lui écris pas, c'est pour ne pas fatiguer sa Grâce ; et d'ailleurs votre Révérence lui communiquera ce que je lui dis ici.

Très chère fille en Jésus-Christ, votre serviteur,

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Séville, juin 1586.

(1) Surnom d'une religieuse.

LETTRE VIII (1).

Au Père Ambroise Mariano de Saint-Benoît, Prieur de Madrid.

Cette lettre contient une doctrine précieuse pour la direction des novices.

Jésus soit en votre Révérence.

Le besoin que nous avons de religieux, pour suffire à la multitude des fondations, est extrême, comme votre Révérence ne l'ignore pas. Il faut donc que vous preniez patience, jusqu'à ce que le Père Michel soit allé attendre à Pastrana le Père provincial, pour achever ensuite de fonder ce couvent de Molina.

Je vous dirai aussi que les Pères ont jugé à propos de donner à votre Révérence un Sous-Prieur, et ils ont choisi le Père Ange, dans l'espérance qu'il vivrait en parfaite harmonie avec son Prieur, ce qui est extrêmement à désirer dans un couvent. Soyez assez bon pour donner à chacun d'eux ses lettres patentes.

(1) Lettre inédite.

Je prie votre Révérence de veiller avec le plus grand soin à ce qu'aucun prêtre ne se mêle de traiter avec les novices. Rien n'est plus pernicieux pour eux, comme vous le savez, que de passer par différentes mains, et d'être exposés à ce que des étrangers portent le trouble au milieu d'eux. Puisque vous en avez un si grand nombre, il convient de venir en aide au Père Ange et de lui donner de l'autorité, ainsi qu'on l'a fait en le nommant Sous-Prieur, afin qu'il soit entouré d'un plus grand respect dans le monastère. Le Père Michel ne semblait pas être pour le moment très nécessaire là-bas, et il pourra rendre ailleurs de plus grands services à la Religion. Rien de nouveau quant au Père Gratien, si ce n'est que le Père Antoine est déjà ici.

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Ségovie, le 9 novembre 1588.

LETTRE IX.

A une demoiselle de Madrid, qui désirait être Carmélite déchaussée, et qui le fut plus tard dans un couvent de la Vieille-Castille, nommé Arenas, transféré avec le temps à Guadalajara.

Jésus soit en votre âme.

Au moment où le messager est arrivé, il m'était impossible de vous répondre, parce qu'il continuait sa route. Maintenant qu'il est de retour et qu'il attend ma réponse, je m'empresse de la faire.

Que Dieu vous donne toujours sa sainte grâce, ma fille, afin que vous ne cessiez de vous employer tout entière et en toutes choses à son saint amour ; c'est pour vous un devoir, puisqu'il ne vous a créée et rachetée que pour cela. Il y aurait beaucoup à dire sur les trois questions que vous m'adressez, beaucoup plus que ne le permet la brièveté du temps dont je puis disposer, et le cadre étroit d'une lettre. Mais je vous répondrai par une triple vérité, qui ne sera pas sans quelque profit pour votre âme.

Et d'abord, quant aux péchés que Dieu a tant en

horreur qu'il a succombé sous leurs coups, il importe, pour vous en purifier parfaitement et n'y plus retomber, d'avoir le moins de relations possible avec les gens du monde, de les fuir en toute occasion, et de ne jamais parler plus que ne l'exigent les circonstances. S'entretenir avec les personnes du monde, plus que ne le demandent la raison et l'absolue nécessité, cela n'a jamais réussi à personne, si saint qu'il puisse être. Outre cela, il vous faut observer la loi de Dieu avec une grande fidélité et un ardent amour.

En second lieu, quant à la Passion de Notre-Seigneur, traitez votre corps sévèrement, mais avec discrétion; appliquez-vous à la haine de vous-même et à la mortification ; ne cherchez jamais à faire votre propre volonté ni à suivre vos goûts en rien, puisque ce fut la cause de la Passion et de la mort du divin Maître. Au reste, ne faites jamais rien que par le conseil de votre directeur.

Enfin, quant à la gloire du ciel, pour en avoir une idée juste et un ardent désir, tenez tous les biens et tous les plaisirs du monde pour ce qu'ils sont en réalité ; je veux dire, pour un néant, un accablant fardeau et de la boue. N'estimez jamais rien, si grand et si précieux que cela soit, excepté d'être bien avec Dieu. Car tout ce qu'il y a de meilleur ici-bas, comparé avec les biens éternels

pour lesquels nous sommes créés, n'est que laideur et amertume ; et encore que cette amertume et cette laideur ne durent qu'un instant, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont éternelles dans l'âme qui les estime.

Je n'oublie pas votre affaire ; mais on ne peut, malgré toute ma bonne volonté, s'en occuper en ce moment. Recommandez-la beaucoup à Dieu, et pour la faire plus sûrement réussir, prenez pour avocate Notre-Dame, saint Joseph pour protecteur. Je me recommande instamment aux prières de madame votre mère, que je prie de regarder cette lettre comme sienne ; je vous conjure l'une et l'autre de prier Dieu pour moi, et de demander à vos amies qu'elles veuillent bien en faire autant par charité. Que Dieu vous donne son Esprit.

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Ségovie, février 1589.

LETTRE X.

A un Religieux, son fils spirituel.

Le Bienheureux Père lui enseigne comment il doit consacrer sa volonté tout entière à Dieu, en la sevrant de la jouissance et du plaisir que donnent les créatures.

La paix de Jésus-Christ soit toujours dans votre âme, mon cher fils.

J'ai reçu la lettre de Votre Révérence, dans laquelle vous me faites part des grands désirs que vous inspire Notre-Seigneur, d'occuper en lui seul votre volonté en l'aimant par-dessus toutes choses, en même temps que vous me demandez quelques avis pour parvenir à les mettre à exécution. Je me réjouis de ce que Dieu vous a donné de si sublimes désirs, et je tressaillerai d'une joie bien plus grande encore en les voyant réalisés. A ce propos je dois d'abord vous faire remarquer que tous les goûts, tous les désirs, de même que toutes les afflictions, se forment toujours dans l'âme par l'entreprise de la volonté ; cette faculté de l'âme recherche les choses qui viennent s'offrir à elle comme bonnes,

agréables et attrayantes, parce qu'elles lui paraissent excellentes et savoureuses. Alors selon la mesure de ces impressions, les appétits de la volonté se mettent en mouvement vers elle, elle les désire, et si elle parvient à les posséder, elle se complaît en elles et craint de les perdre. L'âme, de la sorte, en proportion des affections que lui inspirent, et des jouissances que lui procurent ces choses, se trouble et s'inquiète.

Donc, pour en venir à mortifier et anéantir ces désirs de goûts sensibles à l'endroit de tout ce qui n'est pas Dieu, Votre Révérence doit remarquer que la volonté ne peut se complaire distinctement que dans ce qui apporte suavité et jouissance, ou du moins dans ce qui lui paraît tel. Or, jamais, en jouissant d'aucune de ces choses, elle ne peut trouver sa joie et ses délices en Dieu, parce que Dieu ne peut pas plus tomber sous les appétits et les goûts de la volonté, qu'il ne peut être saisi par les autres jouissances de l'âme. L'âme, tant que dure cette vie, ne saurait goûter Dieu dans sa divine essence, il s'ensuit que toute la douceur et les délices qu'elle savoure, si élevées qu'elles soient, ne peuvent être Dieu. Cela est d'autant plus vrai, que la volonté ne peut désirer et goûter distinctement un objet, que selon la mesure de la connaissance distincte qu'elle a de lui.

N'ayant jamais goûté Dieu tel qu'il est, elle ne le connaît nullement par l'action et le travail de ses appétits, par conséquent elle ignore ce qu'est Dieu, et il est impossible que ni son être, ni ses appétits, ni ses goûts en viennent à saisir Dieu, parce qu'il est infiniment au-dessus de sa capacité. Il est donc évident qu'aucune des choses distinctes dont peut jouir la volonté n'est Dieu.

Cela posé, il faut, pour s'unir à Dieu, faire le vide en elle, et la détacher de toute affection désordonnée des appétits et des goûts de tout ce qui peut lui procurer une jouissance distincte, dans les sphères supérieures comme dans les inférieures, dans les choses de la terre aussi bien que dans celles de l'esprit, afin que, purifiée et entièrement libre de toute espèce de goûts, d'appétits et de jouissances en dehors de l'ordre, elle se consacre tout entière avec toutes ses affections à aimer Dieu. Si la volonté peut, en quelque manière, saisir Dieu et s'unir à lui, ce n'est par aucun autre acte de l'appétit que par l'amour. Rien de ces goûts, de ces douceurs et de ces délices que peut sentir la volonté n'est l'amour ; il s'ensuit qu'aucun de ces sentiments pleins de saveur ne peut être pour elle un moyen suffisant pour s'unir à Dieu, et que seule l'opération même de la volonté peut y parvenir. C'est par cette opération parfaite-

ment distincte du sentiment, et qui n'est autre chose que l'amour, que la volonté s'unit à Dieu, et s'arrête en lui, et non pas par le sentiment et l'action de l'appétit qui réside en l'âme, comme la fin et le terme de cette opération.

Les sentiments ne peuvent servir que de motifs pour aimer, si la volonté veut avancer dans cette voie, et rien de plus ; en sorte que les douceurs qu'ils procurent, bien loin de conduire l'âme à Dieu, ne font par elles-mêmes que l'arrêter en elles, comme si elles étaient sa fin ; tandis que par l'opération de la volonté qui est d'aimer Dieu l'âme concentre en lui seul ses affections, ses joies, ses goûts, son contentement et son amour, en laissant loin derrière elle tout ce qui n'est pas lui, et en l'aimant par dessus toutes choses. C'est pourquoi celui qui est attiré à aimer Dieu par la douceur qu'il ressent, doit refouler ces impressions pour ne mettre son amour qu'en Dieu qu'il ne sent pas. Que s'il faisait de ces douceurs et de ces consolations l'objet de son amour, en les contemplant et en se posant en elles, ce serait le mettre alors dans la créature ou dans quelque chose de créé, et faire du motif le terme et la fin dernière ; et par conséquent l'œuvre acomplie par la volonté serait vicieuse.

Dieu étant incompréhensible et inaccessible, la

volonté ne doit pas appuyer son acte d'amour, pour qu'il arrive à Dieu, sur ce qu'elle peut toucher et saisir par le travail de l'appétit, mais bien sur ce qu'elle ne peut ni comprendre ni atteindre par lui. De cette manière, la volonté aime un objet certain, elle l'aime en vérité et selon les lumières de la foi ; elle l'aime dans le vide et l'obscurité du sentiment, plus qu'elle ne pourrait le faire par toutes les impressions d'amour, que peuvent produire en elle l'entendement et les efforts de l'intelligence ; en croyant et en aimant ainsi, elle aime par-dessus tout ce qu'elle peut comprendre.

Bien insensé serait donc celui qui, sevré des douceurs et des consolations spirituelles, s'imaginerait que pour cela Dieu lui manque, et qui, en les retrouvant, se sentirait tressaillir de joie et de bonheur, dans la pensée qu'il est rentré par là en possession de Dieu. Plus insensé serait-il encore, s'il se dépensait à chercher ces douceurs en Dieu, et s'il mettait en elles ses joies et son repos. Agir de la sorte, ce ne serait pas chercher Dieu avec la volonté fondée dans le vide de la foi et de la charité, mais dans les goûts et les suavités spirituelles, qui sont quelque chose de créé, en suivant ses instincts et ses appétits. Ce ne serait pas aimer Dieu purement et par-dessus toutes choses, ce qui ne se peut faire qu'en fixant en lui toutes les

forces de la volonté, parce que, en s'appuyant et se reposant par ces appétits sur la créature, la volonté est incapable de s'élever au-dessus d'elle-même jusqu'à Dieu qui est inaccessible. Il est impossible, en effet, que la volonté parvienne à goûter la douceur et les délices de l'union divine, à entrer en possession et à jouir des amoureux et ineffables embrassements de Dieu, si elle n'est entièrement dépouillée de ses appétits, et si elle n'a fait en elle le vide absolu de tout ce qui est goût naturel, soit dans l'ordre des choses de l'esprit, soit dans un ordre inférieur. C'est là ce qu'a voulu dire le roi David par cette parole : *Élargis ta bouche et je la remplirai* (1).

Il faut savoir, en effet, que l'appétit est la bouche de la volonté, bouche qui se dilate lorsqu'elle n'est ni embarrassée, ni occupée à se nourrir de quelque jouissance humaine. Quand, au contraire, l'appétit se repose dans le créé, il s'y rétrécit, par ce qu'en dehors de Dieu, tout est étroit. Pour parvenir à trouver Dieu et à s'unir à lui, l'âme doit donc tenir la bouche de la volonté ouverte à Dieu lui-même et à Dieu seul, en privant l'appétit de toute satisfaction de la terre, afin que Dieu, après l'avoir élargie, la remplisse de son amour et de ses dou-

(1) Dilata os tuum et implebo illud. (Ps. LXXX, 11.)

cœurs ; elle doit rester ainsi affamée et altérée de Dieu seul, sans consentir jamais à se satisfaire en aucune autre chose qu'en lui, puisqu'il est impossible ici-bas de jouir de Dieu tel qu'il est, et qu'en vérité tout ce que peuvent goûter les appétits est un obstacle qui empêche d'arriver à lui. C'est ce qu'enseigne le prophète Isaïe lorsqu'il dit : *Vous tous qui avez soif, venez aux eaux*, etc. (1). Par ces paroles, il invite ceux qui, sans avoir l'argent des appétits humains, ont soif de Dieu seul, à venir l'étancher dans les eaux divines de l'union avec Dieu.

Si donc votre Révérence veut jouir d'une grande paix en son âme et parvenir à la perfection, il est pour vous de la plus haute importance de livrer toute votre volonté à Dieu pour qu'elle s'unisse à lui, sans la laisser jamais se prendre aux choses viles et abjectes de la terre. Que Sa Majesté vous rende aussi spirituel et aussi saint que je le désire.

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Ségovie, le 14 avril 1589.

(1) Omnes sitientes venite ad aquas. (Isaïe, LV, 1.)

LETTRE XI

A la Mère Éléonore de Saint-Gabriel, religieuse Carmélite déchaussée, à Séville.

Le Bienheureux Père lui ordonne, aussi bien que la Consulte de se rendre à la fondation du couvent de Cordoue.

Jésus soit en votre âme.

Je vous remercie de votre lettre, ma fille en Jésus-Christ, et je rends grâces à Dieu de ce qu'il a bien voulu se servir de vous dans cette fondation, puisque Sa Majesté l'a fait pour votre avancement dans la perfection. Plus il veut donner, plus il fait désirer, jusqu'à faire dans notre âme le vide complet pour nous remplir de ses trésors. Il vous paiera magnifiquement les biens que vous laissez à Séville pour l'amour de vos sœurs, d'autant plus que ses immenses richesses ne tombent, et ne peuvent être contenues que dans un cœur vide et solitaire. Le Seigneur vous aime d'un amour de prédilection, et c'est pour cela qu'il vous veut bien seule, dans le désir de se faire lui-même toute votre com-

pagnie. Votre Révérence devra s'étudier et s'appliquer à se contenter de cette unique société, pour trouver en elle toute sa consolation. L'âme, fût-elle même au ciel, ne sera pas heureuse si la volonté ne fait pas son unique affaire d'aimer Jésus. Ainsi nous arrive-t-il avec Dieu, bien qu'il soit toujours avec nous, si notre cœur, au lieu de se concentrer en lui seul, se prend et s'affectionne à autre chose.

Je crois que les sœurs de Séville se sentiront bien seules, privées qu'elles seront de votre Révérence ; mais peut-être aviez-vous fait là tout le bien que vous pouviez faire, et Dieu veut que vous veniez maintenant en faire ici, parce que cette fondation est d'une grande importance. Je prie votre Révérence de vouloir bien aider la Mère Prieure de toutes ses forces, et de vivre avec elle dans une grande union de cœur et une parfaite conformité en toutes choses. C'est là, d'ailleurs, une recommandation que je n'ai pas besoin de vous faire ; vous êtes ancienne dans l'Ordre et instruite par l'expérience, et vous savez depuis longtemps déjà ce qui se passe habituellement dans ces fondations. C'est pour cela que nous avons choisi votre Révérence ; les religieuses ne nous manquent pas ici, mais elles ne sont pas capables de cette mission.

Veuillez offrir mes compliments à la sœur Marie de la Visitation, ainsi qu'à la sœur Jeanne de Saint-

Gabriel, que je remercie de son bon souvenir. Daigne le Seigneur remplir votre Révérence de son divin Esprit !

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Ségovie, le 8 juillet 1589.

LETTRE XII.

A la Mère Marie de Jésus, Prieure du couvent des Carmélites déchaussées de Cordoue.

Cette lettre contient une doctrine excellente pour les religieux chargés de fonder un monastère nouveau, dont ils sont les premières pierres.

Jésus soit en votre âme.

C'est un devoir pour vous de correspondre aux bontés du Seigneur, selon la mesure des applaudissements avec lesquels vous avez été accueillie là-bas ; la relation que j'en ai reçue m'a comblé de consolation. Si vous n'avez trouvé pour vous établir que des maisons si pauvres, et si vous y êtes entrées par de si accablantes chaleurs, Dieu l'a

voulu ainsi pour que vous donniez quelque édification autour de vous, et que vous fassiez connaître ce que vous professez, je veux dire l'imitation de Jésus-Christ dénué de tout, afin que les âmes qui se sentiraient appelées à votre sainte vocation sachent dans quel esprit elles doivent y venir. Je vous envoie toutes les permissions dont vous avez besoin pour cela. Examinez de près celles que vous recevrez dans les premiers temps, parce qu'elles serviront de modèle à celles qui viendront dans la suite. Faites en sorte de conserver toujours l'esprit de pauvreté et le mépris de toutes choses. Que si vous ne voulez pas vous contenter de Dieu seul, sachez bien que vous tomberez en mille nécessités spirituelles et temporelles. Soyez sûre qu'il n'y aura pour vous, et que vous ne sentirez d'autres nécessités que celles auxquelles il vous plaira d'assujettir votre cœur, parce que le pauvre d'esprit n'est jamais plus content et plus joyeux que quand tout lui manque ; comme il a mis son tout dans le rien et le rien, en tout état de choses il se trouve au large. O heureux rien, bienheureuse cachette du cœur, qui possède une si étonnante puissance, qu'elle s'assujettit toutes choses en ne voulant rien s'assujettir, et en abandonnant tous les soucis de ce monde pour pouvoir brûler d'un plus ardent amour!

Offrez de ma part à toutes les sœurs un salut

dans le Seigneur. Dites-leur, que puisque Notre-Seigneur les a choisies pour les premières pierres de cette maison, elles se pénètrent bien de ce qu'elles doivent être, et qu'elles se rappellent que les autres doivent se fonder sur elles comme sur les plus fortes. Il faut qu'elles profitent de ce premier esprit que Dieu donne dans les commencements, pour s'élancer de nouveau dans le chemin de la perfection, en toute humilité et dépouillement soit intérieur soit extérieur; non pas avec le puéril courage d'un enfant, mais avec une volonté forte, embrassant généreusement la mortification et la pénitence. Jésus-Christ doit vous coûter quelque chose, et par conséquent vous ne devez pas ressembler à celles qui cherchent leur satisfaction et leur consolation, soit en Dieu soit en dehors de Dieu, mais vous devez bien plutôt souffrir en Dieu ou hors de lui par le silence, par l'espérance et par un amoureux souvenir. Dites-le à Gabrielle et à mes filles de Malaga; j'écris aux autres. Que Dieu vous donne sa grâce. Amen.

Fr. Jean de la Croix.

De Ségovie, le 28 juillet 1589.

LETTRE XIII.

A la Mère Magdeleine du Saint-Esprit, religieuse du même couvent de Cordoue.

Jésus soit en votre âme, ma fille en Jésus-Christ.

Je me suis réjoui à la vue des généreuses résolutions dont vous me faites part dans votre lettre. Je loue Dieu qui pourvoit à tout avec tant de bonté, parce que vous aurez grand besoin de cette force d'âme pour supporter les chaleurs, l'incommodité de la maison, la pauvreté et les travaux de tout genre, qui se rencontrent toujours dans ces commencements de fondations, en sorte que l'on ne s'aperçoive même pas si vous souffrez ou non. Remarquez que Dieu veut pour cette œuvre des âmes qui ne soient ni lâches, ni délicates, ni moins encore esclaves d'elles-mêmes. Aussi sa divine Majesté leur vient elle en aide dans ces temps difficiles par des grâces plus puissantes, si bien qu'avec un peu de zèle elles peuvent marcher à grands pas dans toutes les vertus. C'est donc un

grand bonheur pour vous et une preuve de l'amour que Dieu vous porte, d'avoir été appelée par lui à cette fondation tandis qu'il a laissé les autres. Et bien que cette séparation vous coûte extrêmement, cela n'est rien puisque, en tout état de choses, il vous faut d'ici à peu de temps en venir à tout quitter. Pour posséder Dieu en tout, il faut en tout ne posséder rien. Comment en effet le cœur qui n'appartient qu'à un seul pourrait-il appartenir tout entier à un autre ?

Je dis à la sœur Jeanne la même chose qu'à vous, et vous prie de me recommander à Dieu. Puisse-t-il être en votre âme. Amen.

Fr. Jean de la Croix.

De Ségovie, le 28 juillet 1589.

LETTRE XIV.

A une dame de Grenade, nommée madame Jeanne de Pedraza, qui se confessait au Bienheureux Père, lorsqu'il était dans cette ville.

Cette lettre expose une doctrine éminemment profitable aux âmes.

Jésus soit en votre âme.

Je remercie ce divin Maître de ce qu'il m'a fait la grâce de ne pas, selon vos expressions, oublier les pauvres en me reposant à l'ombre, et ce m'est une grande peine de penser que peut-être vous le croyez comme vous le dites. Ce serait assurément bien mal à moi, après tant de preuves de bienveillance que vous m'avez données, et alors même que je les méritais le moins. Non certes, rien pour le moment ne me manque autant que de vous oublier. Voyez comment peut se produire ce qu'éprouve une âme dans l'état où est la vôtre. Comme vous marchez dans les ténèbres et le vide intérieur de la pauvreté spirituelle, vous croyez que tout le monde vous délaisse; et ce n'est pas merveille,

puisqu'il vous semble que Dieu lui-même vous abandonne. Mais en réalité, rien ne vous manque, et vous n'avez aucun besoin de traiter de ces choses avec personne; vous n'apprendrez, et vous ne trouverez aucun remède, parce que tout cela n'est autre chose que des impressions de l'imagination sans aucun fondement ; celui qui ne veut que Dieu seul ne marche pas dans les ténèbres, si pauvre et si plongé qu'il soit dans l'obscurité. Celui qui ne s'inspire ni de sa présomption, ni de ses goûts particuliers, non plus en Dieu que dans les créatures, et qui ne fait jamais sa propre volonté en rien, celui-là ne rencontre aucune pierre d'achoppement et n'éprouve guère le besoin de parler de son intérieur. La voie que vous suivez est bonne ; abandonnez-vous vous-même et marchez avec une sainte joie. Qui êtes-vous pour vouloir prendre vous-même soin de vous? Vous vous traiteriez bien, vraiment ! Jamais vous n'avez été en meilleure voie que maintenant, parce que jamais vous n'avez été si humble et si soumise ; jamais vous n'avez eu moins d'estime pour vous-même et pour les choses du monde ; jamais vous n'avez connu, ni vous-même aussi mauvaise, ni Dieu aussi bon, jamais vous n'avez servi Dieu avec autant de pureté de cœur et de désintéressement que maintenant ; actuellement vous ne vous traînez plus à la remorque

des imperfections de votre volonté et de votre intérêt personnel, comme vous le faisiez peut-être autrefois.

Que voulez-vous donc ? Quelle existence, ou quel genre de vie rêvez-vous en ce monde ? Qu'est-ce, à votre sens, que servir Dieu, sinon s'abstenir du mal en observant ses commandements, et marcher dans ses voies le plus parfaitement possible ? Comme vous êtes fidèle à le faire, qu'avez-vous besoin d'aller chercher ici ou là d'autres enseignements, des lumières nouvelles et des goûts sensibles, qui le plus ordinairement multiplient les écueils et les périls pour l'âme, qu'ils séduisent et qu'ils trompent dans son entendement et dans ses appétits, en sorte que ce sont ses propres puissances qui lui font elles-mêmes faire fausse route ? Aussi est-ce une insigne faveur que Dieu fait à l'âme, lorsqu'il la tient dans l'obscurité et la pauvreté, si bien qu'elle ne peut s'égarer par le travail de ses puissances. Or il n'est point dans cette voie d'illusions à craindre, qu'y a-t-il donc à faire sinon à marcher dans le droit chemin de la loi de Dieu et de la sainte Église ; à vivre simplement dans l'obscurité et la vérité de la foi, dans la certitude de l'espérance et la pureté d'une charité sans partage ; à mettre tous nos biens dans l'avenir en traversant ce monde comme des pèlerins, des pau-

vres, des exilés, des orphelins, des affligés, sans chemin tracé devant eux, dénués de tout et dont toutes les espérances sont au ciel ?

Réjouissez-vous donc et confiez-vous en Dieu ; après les preuves d'amour qu'il vous a données, vous le pouvez parfaitement bien, et c'est même un devoir pour vous. Si vous ne le faites pas, il ne sera pas étonnant que Dieu s'irrite contre vous en vous voyant marcher comme une insensée, lui qui vous conduit par un chemin si heureusement choisi, et qui vous a fait entrer dans un port parfaitement sûr. Ne désirez pas autre chose que cette voie intérieure, et que votre âme s'y assujettisse, parce qu'elle est bonne. Communiez comme de coutume ; confessez-vous quand vous aurez quelque chose de précis à dire, et ne parlez pas d'autre chose. Quand vous sentirez le besoin de m'écrire, faites-le ; écrivez-moi sans retard et plus souvent que par le passé. Adressez-moi vos lettres par madame Anne, lorsque vous ne le pourrez pas par les religieuses.

J'ai été un peu souffrant, et maintenant je vais bien ; mais le frère Jean l'Évangéliste est malade. Recommandez-le à Dieu ainsi que moi, ma fille dans le Seigneur.

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Ségovie, le 12 octobre 1589.

LETTRE XV

A la Mère Marie de Jésus, Prieure de Cordoue.

Cette lettre renferme plusieurs enseignements d'une grande utilité pour ceux qui sont chargés du temporel, et du gouvernement d'une communauté.

Jésus soit en votre âme.

Si je suis resté sans vous écrire tout le temps que vous me signalez, il faut, ma fille en Jésus-Christ, en attribuer la cause à la difficulté des relations avec une ville aussi éloignée que Ségovie, beaucoup plus qu'au défaut de bonne volonté, qui est toujours la même en moi, et qui, je l'espère de Dieu, ne changera jamais. J'ai compati à vos souffrances. Je ne voudrais pas que vous prissiez tant de soucis du temporel de cette maison, de peur que Dieu ne vienne à l'oublier ; alors les plus pénibles nécessités temporelles et spirituelles se multiplieront pour vous, parce que c'est l'excès de notre sollicitude qui nous fait tomber dans le besoin. *Jetez*, ma fille, *jetez en Dieu toutes vos inquié-*

tudes, et il vous nourrira (1). Celui qui donne et qui veut donner plus, ne peut manquer de donner moins. Faites en sorte d'entretenir en vous le désir de manquer et d'être pauvre, parce que sans cela l'esprit de pauvreté vous manquerait à l'heure même, et vous iriez en vous relâchant dans la pratique des vertus. Si, simple religieuse, vous désiriez être pauvre, maintenant que vous êtes constituée en dignité, vous devez l'être et l'aimer infiniment plus encore. Ce n'est pas avec des préoccupations et des industries touchant le temporel et les choses de terre, mais avec des vertus et des désirs du ciel, qu'il faut gourverner et pourvoir votre maison. Le Seigneur ne nous dit-il pas que nous n'avons à nous préoccuper ni de la nourriture, ni du vêtement, ni du lendemain (2) ? Ce que vous avez à faire, c'est d'exercer votre âme et celles de vos sœurs dans toutes les vertus, qui font la perfection religieuse, de vous tenir unies à Dieu et de mettre en lui seul toutes vos joies ; à ce prix je vous garantis tout le reste. Quant à espérer que les autres maisons vous donneront quelque secours, à vous qui êtes établies dans une si belle

(1) Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet (Ps. LIV, 23.)

(2) Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. Nolite ergo solliciti esse in crastinum. (Math., VI, 33, 34.)

situation, et qui recevez de si excellents sujets, cela me semble difficile à croire. Si toutefois je trouvais quelque moyen de vous les procurer, je ne manquerai pas de faire tout ce qui sera en mon pouvoir.

Je souhaite à la Mère Sous-Prieure beaucoup de consolations, et j'espère que le Seigneur les lui donnera. Qu'elle s'encourage à supporter pour son amour son pèlerinage et son exil en ce monde. Je lui écris en même temps qu'à vous. Offrez à mes filles Magdeleine, Saint-Gabriel, Marie de Saint-Paul, Marie de la Visitation et de Saint-François, tous mes saluts en Celui qui est notre unique Bien. Puisse-t-il, ma fille, être toujours en votre esprit ! Amen.

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Madrid, le 20 juin 1590.

LETTRE XVI.

A la Mère Anne de Jésus, Carmélite déchaussée du couvent de Ségovie.

Le Bienheureux Père la console de ce qu'il n'a pas été élu supérieur.

Jésus soit en votre âme.

Je vous remercie mille fois de m'avoir écrit, et me sens obligé envers vous infiniment plus que je ne l'étais déjà. Si les choses n'ont pas réussi selon vos désirs, loin de vous en affliger, il faut bien plutôt vous en consoler et en rendre à Dieu d'ardentes actions de grâces. Puisque Sa Majesté l'a ainsi ordonné, c'est ce qui nous convient le mieux à tous ; et il ne nous reste plus qu'à unir en cela notre volonté à la sienne, afin que les choses nous paraissent ce qu'elles sont en réalité. Tout ce qui n'est pas conforme à nos goûts nous semble toujours mauvais et malheureux, si bon et si convenable que cela soit. Il est facile, cette fois, de voir qu'il n'en est rien, et qu'il n'y a de malheur ni pour moi ni pour personne. Pour moi, rien ne

pouvait être plus heureux, puisque, délivré de la charge des âmes et en possession de ma liberté, je peux jouir si je le veux, avec la grâce de Dieu, de la paix, de la solitude et des fruits délicieux de l'oubli de moi-même et de toutes choses. Pour les autres, il n'est pas moins utile de me mettre de côté, puisqu'ils seront ainsi préservés des fautes qu'ils auraient pu commettre à cause de mon incapacité.

Ce que je vous demande, ma fille, c'est de prier le Seigneur qu'il veuille bien dans la suite me continuer toujours cette faveur. Je crains, en effet, si l'on m'envoie à Ségovie, de perdre la liberté pleine et entière dont je jouis maintenant, et je ferai de mon côté tout ce qui me sera possible pour échapper à cette charge. Que si je ne puis y parvenir, la Mère Anne de Jésus ne sera pas non plus délivrée de mes mains. comme elle le pense ; et ainsi elle ne mourra pas avec le chagrin d'avoir perdu pour toujours ce qui lui semble un moyen de devenir une grande sainte. Quoi qu'il en soit, que je m'en aille ou que je reste, quelque part et à quelque titre que l'on m'envoie, je ne l'oublierai pas et ne cesserai pas d'avoir pour son âme la sollicitude dont elle me parle, parce que c'est en toute sincérité que je désire son bien éternel.

Pour le moment présent, et tant que Dieu ne

nous fait pas jouir de ce bien dans le ciel, exercez-vous toujours à pratiquer les vertus de mortification et de patience, en désirant acquérir par la souffrance quelque trait de ressemblance avec notre grand Dieu humilié et crucifié, puisque cette vie, si elle ne sert à l'imiter, n'est bonne à rien. Que Sa Majesté vous conserve et augmente en vous son amour, comme en sa sainte bien-aimée. Amen.

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Madrid, le 6 juillet 1591.

LETTRE XVII (1).

A la Mère Marie de l'Incarnation, Prieure du même couvent de Ségovie.

Le Bienheureux Père y traite le même sujet que dans la lettre précédente

Jésus soit en votre âme.

Ne vous faites pas la moindre peine, ma fille, de ce qui m'est arrivé ; cela ne m'en cause aucune à moi-même. Ce qui m'afflige grandement, c'est de voir rejeter la faute sur ceux qui ne l'ont pas commise. Ce ne sont pas les hommes, en effet, qui conduisent ces événements, c'est Dieu, qui sait ce qui nous convient le mieux et dirige les choses pour notre plus grand bien. Ne pensez donc pas autre chose, sinon que Dieu ordonne tout ce qui s'est passé. LÀ OÙ IL N'Y A PAS D'AMOUR, METTEZ DE L'AMOUR, ET VOUS RECUEILLEREZ DE L'AMOUR. Que Sa Majesté vous conserve et vous fasse croître en son saint amour. Amen.

FR. JEAN DE LA CROIX.

De Madrid, le 6 juillet 1591.

(1) Lettre inédite.

LETTRE XVIII (1).

A Madame Anna de Peñalosa.

Le Bienheureux Père lui rend compte de sa dernière maladie.

Jésus soit en votre âme.

J'ai reçu ici, à la Peñuela, le paquet de lettres que m'a apporté le serviteur ; je suis extrêmement sensible à la peine qu'il a prise. Je pars demain pour m'en aller à Ubeda soigner quelques petites fièvres. Comme il y a plus d'une semaine qu'elles me visitent chaque jour, je crois avoir besoin des secours de la médecine. Mais je pars avec le désir de revenir bientôt ici, dans cette sainte solitude où je me trouve assurément fort bien. Quand au conseil que vous me donnez de ne pas aller avec le Père Antoine, soyez sûre que, de cela comme de tout ce qu'il me demandera, je me garderai avec grand soin.

J'ai appris avec une joie bien vive que Don Louis

(1) Lettre inédite.

était déjà prêtre du Seigneur. Puisse-t-il l'être pour de longues années, et voir Sa divine Majesté combler les désirs de son âme ! Oh ! quelle heureuse vocation que celle-là pour se délivrer des soucis de ce monde, et enrichir promptement son âme des trésors de Dieu ! Offrez-lui mes félicitations. Je n'ose pas le prier de vouloir bien se souvenir de moi quelquefois au saint sacrifice de la messe, de moi qui, comme son débiteur, ne manquerai jamais de le faire. Encore que j'aie peu de mémoire, il est si étroitement uni à sa sœur, dont je conserve toujours le souvenir, que je ne pourrai manquer de penser à lui. Saluez de ma part dans le Seigneur Doña Inès ma fille, et l'une et l'autre priez-le d'être assez bon pour disposer de moi et m'emmener avec lui.

Je ne me rappelle plus rien de particulier à vous écrire pour le moment, et bien que j'aie le désir de m'étendre davantage, je m'arrête pour l'amour de la fièvre.

Fr. Jean de la Croix.

De la Peñuela, le 21 septembre 1591.

Censure et jugement que prononça le Bienheureux Père sur l'esprit d'une religieuse de son Ordre, dans la pratique de l'oraison.

Dans ce genre d'oraison affective que pratique cette âme, il me semble qu'il y a cinq défauts, qui ne permettent pas de regarder son esprit comme le véritable Esprit de Dieu.

Le premier, c'est, il me semble, que cette oraison porte en elle, à un haut degré, l'esprit de propriété ; tandis que le véritable Esprit ne va jamais sans une volonté entièrement dénuée de tout appétit.

Le second, c'est qu'elle se tient dans une imprudente sécurité, et sans craindre assez de s'égarer intérieurement ; tandis que l'Esprit de Dieu ne marche jamais sans cette crainte salutaire, afin, comme l'a dit le Sage, de préserver l'âme du mal (1).

Le troisième, c'est, je crois, qu'elle désire persuader et faire croire aux autres, que ce qu'elle possède est bon et très bon ; tandis que le véritable Esprit, bien loin d'agir ainsi, désire tout au

(1) Per timorem autem Domini declinat omnis a malo. (Prov. XV, 27.)

contraire qu'on fasse peu de cas de lui et qu'on le méprise, ce qu'il fait de lui-même.

Le quatrième qui est le principal, c'est qu'elle ne laisse paraître aucun des effets de l'humilité, qui ordinairement, lorsque les grâces sont réelles et vraies, ainsi que le dit cette âme en parlant d'elle, ne se communiquent jamais à une âme sans commencer par l'abaisser et l'anéantir dans les mépris intérieurs de l'humilité. Et si ces grâces avaient produit en elle cet effet, elle ne manquerait pas d'en écrire ici quelque chose, et même d'en parler beaucoup; parce que la première chose que l'âme trouve à dire et à apprécier, ce sont ces effets d'humilité, qui certainement opèrent en elle avec une telle force qu'il est impossible de les dissimuler. Il est bien vrai que ces effets n'arrivent pas dans toutes les opérations de Dieu à être aussi fortement accentués ; mais celles que cette âme appelle union, les produisent toujours. *Avant d'être élevé en gloire*, est-il dit au livre des Proverbes, *le cœur de l'homme est humilié* (1) ; et le roi-prophète a dit dans le même sens: *Il m'est bon que vous m'ayez humilié* (2).

Le cinquième, c'est que le style et le langage

(1) Cor hominis, antequam glorificetur, humiliatur. (Prov. XVIII, 12.)

(2) Bonum mihi quia humiliasti me. (Pslm. CXVIII, 71.)

dont elle se sert ne paraît pas être celui de l'Esprit, qu'elle ne cesse de signaler, parce qu'il enseigne un style plus simple, sans l'affectation et les exagérations qui reviennent continuellement sous sa plume. Comme tout ce qu'elle rapporte, c'est toujours elle qui l'a dit à Dieu, et Dieu qui le lui a dit à elle, cela semble extravagant.

Le conseil que je donnerais, c'est de ne jamais ni lui ordonner, ni lui permettre d'écrire rien de tout cela ; c'est que le confesseur ne se prête jamais à l'écouter de bonne grâce, à moins que ce ne soit pour l'humilier et la mépriser ; c'est qu'on l'éprouve par la pratique des vertus solides, particulièrement du mépris de soi-même, de l'humilité et de l'obéissance. Le son que rendra cette touche révélera les bonnes qualités de cette âme, qui a reçu tant de grâces ; et les épreuves doivent être fortes, attendu qu'il n'est pas de démon qui, pour son honneur, ne consente à souffrir quelque chose.

INSTRUCTIONS

ET

PRÉCAUTIONS SPIRITUELLES

QUE DOIT TOUJOURS AVOIR PRÉSENTES

CELUI QUI VEUT ÊTRE UN VRAI RELIGIEUX

ET

ACQUÉRIR EN PEU DE TEMPS UNE HAUTE PERFECTION

INSTRUCTIONS

ET

PRÉCAUTIONS SPIRITUELLES

QUE DOIT TOUJOURS AVOIR PRÉSENTES

CELUI QUI VEUT ÊTRE UN VRAI RELIGIEUX

ET

ACQUÉRIR EN PEU DE TEMPS UNE HAUTE PERFECTION

Le religieux, s'il veut arriver promptement au saint recueillement, au silence spirituel, à la nudité et à la pauvreté d'esprit, qui procurent le paisible rafraîchissement de l'âme et l'union avec Dieu ; s'il veut se dégager de toutes les entraves de la créature, se défendre des pièges et des perfidies du démon et se délivrer de l'esclavage de lui-même, doit se rendre fidèle, au pied de la lettre, à tous les exercices qui suivent.

Par là, grâce à une application constante, et sans autre travail comme sans aucun exercice de plus, pourvu qu'il ne manque volontairement à

aucune obligation de son état, il avancera à grands pas vers une haute perfection, il se fera une habitude de toutes les vertus chrétiennes, et parviendra à jouir de la sainte paix.

Tout le mal qui se peut faire à une âme lui vient des trois ennemis que je signalais tout à l'heure, le monde, le démon et la chair. Si l'on parvenait à se mettre à l'abri de leurs coups, la guerre serait finie. Le monde est le moins à craindre ; le démon est le plus difficile à reconnaître ; mais la chair est plus opiniâtre que tous les autres, et c'est elle qui, en société du vieil homme, est la dernière vaincue. Si tous ne sont pas domptés, jamais on ne parvient à en vaincre entièrement un seul ; tandis qu'on peut dire, en un certain sens, que l'on travaille à les vaincre tous à mesure que l'on détruit l'un d'entre eux.

I.

Pour échapper entièrement au préjudice que peut vous causer le monde, vous avez trois précautions à prendre.

— 1. —

La première, c'est d'avoir pour tous une même affection et un même oubli, qu'ils soient ou non de votre famille, en détachant votre cœur des uns comme des autres. Et même, c'est de vos parents, peut-on dire, qu'il importe de vous détacher plus parfaitement, parce qu'il y a toujours danger que la chair et le sang ne se ravivent par l'affection que se portent naturellement les parents, affection qu'il faut nécessairement mortifier si l'on veut arriver à la perfection spirituelle. Regardez-les donc comme des étrangers, et soyez sûr que de la sorte vous remplissez mieux vos devoirs envers eux, parce que, en ne dérobant pas à Dieu, pour la leur donner, la moindre affection de votre cœur, vous leur êtes plus utile qu'en leur donnant un amour que vous devez à Dieu. N'aimez pas plus une personne qu'une autre, de peur de vous tromper dans vos prédilections. Le plus digne d'amour est en effet celui que Dieu aime davantage, et vous ne le connaissez pas. En vous efforçant de les envelopper tous dans un

même oubli, comme il convient de le faire pour acquérir le saint recueillement, vous éviterez à leur endroit toute erreur en plus ou en moins. Ne pensez jamais à eux ; ne vous occupez d'eux ni en bien ni en mal ; fuyez-les autant que vous pourrez le faire convenablement. Si vous négligez ces avis, vous ne saurez jamais ni être un vrai religieux, ni parvenir au saint recueillement, ni vous délivrer des imperfections humaines. Si, en effet, vous ne craignez pas de vous donner sous ce rapport quelque liberté, vous serez trompé, ou par le démon, qui d'une manière ou d'une autre vous fera tomber dans ses pièges, ou par vous-même qui vous ferez illusion sous couleur de bien ou de mal. Ce n'est donc qu'en suivant cette ligne de conduite, que vous pourrez vous délivrer de vos imperfections, et échapper aux dommages que causent à une âme ses relations avec les créatures ; là seulement il y a pour vous pleine et entière sécurité

— 2. —

La seconde précaution à prendre contre le monde regarde les biens de la terre.

Pour se garantir des dangers de ce genre, il est nécessaire de mortifier l'excès des appétits de la nature, de détester l'esprit de propriété sous toutes

ses formes et de n'entretenir en soi aucune sollicitude, ni pour la nourriture, ni pour le vêtement, ni pour le lendemain, ni pour rien de créé. C'est pour des choses beaucoup plus hautes qu'il vous faut réserver vos préoccupations, je veux dire, pour *le royaume de Dieu*, qui consiste à lui être fidèle; *et le reste*, comme l'a dit sa divine Majesté dans l'Évangile, *vous sera donné par surcroît* (1). Comment vous oublierait-il, celui qui prend soin même des animaux sans raison ? En vivant de la sorte, vous jouirez d'un profond silence, et vous goûterez dans tous vos sens une douce et savoureuse paix.

— 3. —

La troisième précaution est extrêmement nécessaire pour vous préserver, dans l'intérieur du couvent, de tous les dangers que vous pouvez courir dans vos rapports avec les religieux. C'est pour avoir négligé de se prémunir contre ce péril, qu'un grand nombre de religieux ont perdu non seulement la paix, et les plus précieux trésors de leur âme, mais encore en sont venus, et en viennent ordinairement, à se rendre grandement coupables et

(1) Quærite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus ; et hæc omnia adjicientur vobis. (Matth., VII, 33.)

à commettre les fautes les plus graves. Gardez-vous donc avec le plus grand soin de vous occuper de ce qui se passe autour de vous, dans la communauté à laquelle vous appartenez. Que ce soit choses présentes ou choses passées, gardez-vous d'y penser et plus encore de vous en entretenir. Ne parlez à personne de vos frères en Religion, ni de leur condition, ni de leur caractère, ni de leurs actes, si graves soient-ils, fût-ce même sous couleur de zèle ou pour apporter remède à un mal, à moins que ce ne soit pour en prévenir qui de droit en temps opportun. Ne vous laissez jamais ni étonner ni scandaliser de ce que vous pouvez voir ou entendre, mais efforcez-vous de tenir votre âme dans l'oubli de toutes ces choses ; sûrement si vous vous occupez de ce qui se passe, vous trouverez toujours, même parmi des Anges, une foule de choses à reprendre, parce que vous ne les pénétrez pas et n'en connaissez pas la profondeur.

La femme de Loth doit ici vous servir d'exemple. Épouvantée de la ruine de Sodome, *elle tourna la tête*, et Dieu la châtia *en la changeant en statue de sel*(1). Il a voulu vous donner à entendre par là que, fussiez-vous condamné à vivre avec des démons, votre vie doit se passer au milieu d'eux sans tourner

(1) Respiciensque uxor ejus post se, versa est in statuam salis. (Gen., XIX, 26.)

la tête, c'est-à-dire sans appliquer votre pensée à ce qu'ils font et sans vous en occuper jamais. Efforcez-vous donc de conserver votre âme tout entière en Dieu, sans vous laisser entraver par aucune pensée étrangère. Tenez pour parfaitement certain que jamais dans un couvent ne manquent les obstacles contre lesquels on va se heurter, parce que jamais les démons ne cessent de travailler à faire tomber les saints. Dieu le permet ainsi pour les exercer et les éprouver dans la pratique de la vertu. C'est pourquoi, si vous ne veillez sur vous, et ne vous protégez vous-même, comme nous l'avons dit, vous ne saurez jamais, quoi que vous fassiez, être un vrai religieux, vous ne parviendrez ni à la nudité d'esprit ni au saint recueillement, et vous n'échapperez pas aux écueils qui vous entourent. En marchant par une autre voie, si bonnes que soient vos intentions et si ardent que soit votre zèle, vous serez surpris par le démon d'une manière ou d'une autre. Ne l'a-t-il pas fait déjà, toutes les fois que vous avez laissé aller votre âme à mille frivoles distractions? Souvenez-vous de ce qu'a dit l'Apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un croit être religieux sans mettre un frein à sa langue, sa religion est vaine* (1), maxime

(1) Si quis autem putat se religiosum esse, non refrenans linguam suam, hujus vana est religio. (Jac., I, 26.)

qui ne s entend pas moins de la parole intérieure de l'âme que de la conversation qui tombe des lèvres.

II.

De trois autres précautions nécessaires en Religion pour se délivrer des persécutions du démon.

Ces précautions vous sont tellement nécessaires, que sans elles vous ne pourrez pas échapper aux piéges du démon. Je veux tout d'abord vous donner un avis général. Comme le démon sait parfaitement bien que le mal une fois connu, un religieux aurait peine à s'y prêter, il ne le lui montre jamais en face ; mais sa stratégie ordinaire, ne l'oubliez pas, c'est de séduire ceux qui marchent dans le chemin de la perfection, en leur présentant l'apparence du bien. D'où il vous faut conclure, que toujours vous devez vous tenir en garde contre ce qui vous semble bon, lorsque surtout vous n'avez pas la sécurité que donne l'obéissance. Le parti le plus sûr, c'est donc de prendre conseil de celui qui a mission de vous le donner. Cela posé, voici la première précaution.

— 1. —

Ne vous mettez jamais en mouvement pour faire une action, si bonne et si pleine de charité qu'elle paraisse, pour vous-même ou pour tout autre, soit à l'intérieur soit au dehors du couvent, à moins que ce ne soit par l'ordre de l'obéissance, et pour accomplir les obligations qu'elle vous impose. En suivant cette ligne de conduite, vous trouvez la sécurité, vous gagnez des trésors de mérites, vous vous délivrez de l'esprit de propriété, vous fuyez le péché, vous vous préservez d'une foule de fautes que vous ne connaissez pas, et dont Dieu vous demanderait compte en son temps. Que si vous êtes négligent à pratiquer ce conseil, dans les petites occasions comme dans les grandes, quoiqu'il vous semble marcher dans la bonne voie, vous ne laisserez pas d'être trompé par le démon en choses plus ou moins importantes. Cela est si vrai, que déjà par là même que vous ne suivez pas en tout la loi de l'obéissance, vous faites évidemment fausse route, puisque *Dieu aime mieux l'obéissance que le sacrifice* (1). Ce n'est pas au religieux qu'appartiennent ses actes, c'est à l'o-

(1) Melior est enim obedientia quam victimæ. (I Reg., XV, 22.)

béissance ; et s'il les accomplit en dehors d'elle, on lui en demandera compte comme d'un temps et d'un travail perdus.

— 2. —

La seconde précaution est fort nécessaire parce que le démon met ici très activement la main. Avec elle le bénéfice et le progrès seront grands, comme aussi sans elle plus grandes encore seront la perte et la ruine. Quel que soit votre supérieur, ne voyez jamais en lui que Dieu seul, puisque près de vous il tient sa place. Veillez avec le plus grand soin à ne jamais vous occuper ni de sa condition, ni de ses qualités, ni de ses projets, ni de rien de ce qui le concerne. Vous ferez d'autant plus de mal à votre âme, que vous changerez votre obéissance, qui doit être divine, en une obéissance tout humaine en agissant pour les qualités naturelles que vous voyez en votre supérieur, au lieu d'agir pour Dieu que vous ne voyez pas et que vous devez servir en lui. Alors votre obéissance sera vaine et d'autant plus stérile que vous vous sentirez, ou plus affligé de l'opposition de votre supérieur à vos volontés, ou plus heureux de sa bonne harmonie avec vous. Agir de la sorte et pour ces motifs humains, laissez-moi vous le dire, c'est là ce qui, chez une mul-

titude de religieux, fait tomber en ruine l'édifice de la perfection. Leurs actes d'obéissance, pour être ainsi réduits à ces considérations naturelles, ne sont que d'un très mince volume aux yeux de Dieu. Si, pour suivre ce conseil, vous ne réagissez pas généreusement contre vous-même, et si vous n'en venez pas à mortifier tellement vos impressions personnelles, qu'il vous soit indifférent d'avoir tel ou tel supérieur, vous ne parviendrez jamais à être un homme spirituel, ni à remplir vos vœux dans toute leur perfection.

— 3. —

La troisième précaution, qui s'attaque directement au démon, consiste à vous humilier toujours au fond du cœur dans vos pensées, dans vos paroles et dans vos actions, en vous réjouissant du bien des autres plus que de votre bien à vous-même, en désirant qu'on vous les préfère en toutes choses, et en faisant vous-même de grand cœur tout ce que vous pouvez pour qu'il en soit ainsi. De la sorte vous triompherez du mal par le bien, vous rejetterez le démon loin de vous et vous mériterez la sainte allégresse du cœur. C'est surtout envers ceux qui vous inspirent moins de sympathies qu'il vous faut pratiquer

ainsi l'humilité ; et si vous ne le faites pas, jamais, sachez-le bien, vous ne parviendrez à la véritable charité, ni ne ferez aucun progrès dans cette vertu. Par le même principe, soyez toujours plus heureux de recevoir des leçons de tous, que d'enseigner vous-même le moindre de vos frères.

III.

De trois autres précautions nécessaires pour se vaincre soi-même et pour combattre les instincts de la sensualité.

— 1. —

La première précaution pour échapper à tous les troubles et à toutes les imperfections qui se peuvent rencontrer dans la vie commune, et dans vos relations avec les religieux, comme aussi pour tirer profit de tout ce qui arrive, c'est d'être bien convaincu que vous n'êtes venu en Religion que pour être exercé et travaillé par tous vos frères. Tenez pour certain qu'ils sont tous dans le couvent, et cela est parfaitement vrai, autant de ministres chargés de vous former à la perfection, les uns en paroles, les autres en actions, d'autres par les jugements qu'ils porteront contre vous. Pour vous, demeurez toujours soumis aux événements comme la statue entre les mains du sculp-

teur, du peintre ou du décorateur. Si vous ne le faites pas, vous ne saurez jamais ni vivre en harmonie avec les religieux qui vous entourent, ni conquérir la sainte paix, ni éviter une foule de maux.

— 2. —

N'omettez jamais aucune action qu'il convient de faire, pour céder à la répugnance qu'elle vous inspire. N'en faites jamais aucune pour le plaisir qu'elle pourrait vous procurer, si elle ne vous oblige pas autant que celles qui vous déplaisent. Sans cela il vous sera toujours impossible de triompher de votre lâcheté naturelle, et d'acquérir une force de volonté que rien ne puisse vaincre.

— 3. —

La troisième précaution consiste à ne jamais, dans vos exercices spirituels, vous préoccuper de ce qu'ils ont de savoureux pour vous y attacher, mais bien plutôt de ce qu'ils peuvent avoir d'âpre et de pénible pour l'embrasser. En suivant un autre chemin, vous ne parviendrez jamais ni à perdre l'amour-propre, ni à gagner l'amour de Dieu.

FIN DES PRÉCAUTIONS.

MAXIMES ET AVIS SPIRITUELS

DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE

SAINT JEAN DE LA CROIX

MAXIMES ET AVIS SPIRITUELS

DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE

SAINT JEAN DE LA CROIX

PROLOGUE

O mon Dieu ! ô douceur et joie de mon cœur, voyez quel est le désir de mon âme, qui entreprend d'écrire, pour vous plaire, ces maximes pleines d'amour et de lumière. Je n'ai à vous en offrir, il est vrai, que les paroles, et non les œuvres ni la vertu, qui vous plaisent bien plus, Seigneur, que la spéculation et la science. Mais d'autres peut-être, ô mon Dieu, seront excités par là à mieux vous servir et à mieux vous aimer : et j'aurai du moins la consolation d'être en quelque sorte la cause et l'occasion de leur avancement ; servant à vous faire trouver en eux ce qui n'est pas en moi. Vous aimez, Seigneur, le discernement et la discrétion, vous

aimez la lumière, vous aimez l'amour, plus que toute autre opération de l'âme. Or ces maximes et ces sentences offriront le discernement au voyageur, la lumière qui le guidera dans sa route, et l'amour qui le soutiendra durant sa course. Loin d'ici donc, et la rhétorique du monde avec son vain flux de paroles, et l'éloquence sèche, faible et trompeuse de la sagesse humaine, que vous n'avez jamais approuvée. Je ne veux adresser aux âmes que ces paroles tout imprégnées de douceur et d'amour, qui charment votre cœur et sont vraiment l'objet de vos complaisances. Peut-être serviront-elles à éviter quelques-uns des obstacles qui ont coutume d'arrêter un grand nombre d'âmes, dont les unes tombent par ignorance, et les autres, faute de lumière, s'écartent du sentier de la vérité où elles croyaient marcher. Qu'elles apprennent à suivre en tout et toujours les traces de votre très doux Fils, Jésus-Christ Notre-Seigneur, afin de lui devenir semblables en tout, par la perfection de leur vie et la pratique des vertus; suivant la règle qu'il nous a laissée, de nudité d'esprit et de pauvreté. Accordez-nous ce bien et cette grâce, ô Père de toute miséricorde ! car sans votre aide, Seigneur, jamais nous ne ferons rien.

DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

Regardez, et faites suivant le modèle qui vous a été montré sur la montagne (1).

Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé (2).

---

1. Nul ne peut avancer dans la vertu qu'en suivant Jésus-Christ. Il est la voie, la vérité, la vie et la porte unique par où doit entrer quiconque prétend se sauver. Si quelque esprit aspirait donc à marcher par une voie douce et facile, craignant d'imiter Jésus-Christ, je ne saurais le tenir pour un bon esprit.

2. Que le premier soin de votre cœur soit d'exciter en vous un ardent et affectueux désir d'imiter Jésus-Christ en toutes vos œuvres, vous étudiant à faire chaque chose comme le Seigneur lui-même la ferait.

3. S'il s'offre à vos sens quelque chose de doux et d'agréable, qui ne tende pas purement à l'honneur

(1) Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. (Exod., XXV, 40.)

(2) Ego sum ostium ; per me si quis introierit salvabitur. (Joann., X, 9.)

et à la gloire de Dieu, renoncez-y pour l'amour de Jésus-Christ qui, durant les jours de sa vie mortelle, n'eut jamais d'autre goût ni d'autre désir que la volonté de son Père, qu'il appelait sa nourriture.

4. Ne vous proposez jamais aucun homme pour modèle complet de tout ce que vous aurez à faire, quelque saint qu'il puisse être ; car le démon ne manquerait pas de vous mettre alors sous les yeux ses imperfections. Mais imitez Jésus, qui est souverainement parfait, souverainement saint, et vous ne serez jamais en danger d'errer.

5. Vivez toujours crucifié intérieurement et extérieurement avec Jésus-Christ. Ainsi vous trouverez la paix et la joie de l'esprit ; et vous les conserverez dans la patience.

6. Que Jésus crucifié vous suffise seul et sans autre chose. Avec lui souffrez et reposez-vous ; n'agréez sans lui ni repos ni peine ; et que votre étude assidue soit de vous dépouiller entièrement de toute attache, de toute inclination, ne vous réservant rien de vous-même.

7. Celui qui fait encore quelque cas de soi, ne doit croire ni qu'il se renonce, ni qu'il suit véritablement Jésus-Christ.

8. Aimez au-dessus de tout autre bien les tribulations ; et ne croyez pas faire grand'chose en

les souffrant pour plaire à ce Seigneur, qui n'a pas hésité à mourir pour vous.

9. Si vous avez un vrai désir de trouver et de posséder Jésus-Christ, ne le cherchez jamais sans la croix.

10. Celui qui ne cherche pas la croix de Jésus, ne cherche vraiment pas non plus la gloire de Jésus.

11. Ayez un vrai désir de vous rendre semblable en quelque manière, par la souffrance, à ce grand Dieu Notre-Seigneur, humilié et crucifié ! Car si cette vie n'est pas employée à l'imiter, à quoi est-elle bonne ?

12. Que sait celui qui ne sait pas souffrir pour l'amour de Jésus ? Plus les peines et les travaux endurés pour lui sont durs et accablants, plus celui qui les souffre est digne d'envie.

13. Le désir des trésors et des faveurs de Dieu est universel. Mais combien peu d'âmes aspirent à se fatiguer et à souffrir pour le Fils de Dieu !

14. Que Jésus-Christ est peu connu de ceux qui se disent ses amis, lorsqu'ils cherchent en lui ses consolations et non ses amertumes !

VERTUS THÉOLOGALES.

Un triple lien est difficilement rompu (1).
Maintenant la foi, l'espérance et la charité
demeurent ensemble toutes trois (2).

---

15. Les trois vertus théologales ayant pour office d'éloigner l'âme de tout ce qui est au-dessous de Dieu, doivent par là même nécessairement unir l'âme à Dieu.

16. Si l'on ne marche en avant, et pour tout de bon, dans la pratique assidue de ces trois vertus, il est impossible d'atteindre à la perfection de l'amour de Dieu.

(1) Funiculus triplex difficile rumpitur. (Eccl., IV, 12.)
(2) Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc. (I, Cor., XIII, 13.)

LA FOI.

Je te rendrai mon épouse par la foi (1).
Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu. Car pour s'approcher de Dieu, il faut croire (2)....

---

17. Le chemin de la foi est le seul bon et sûr. C'est par lui que doivent marcher les âmes qui veulent avancer dans la vertu, fermant les yeux à tout ce qui est des sens, ou de l'esprit propre, si éclairé qu'il soit.

18. Quand les inspirations viennent de Dieu, elles sont toujours réglées par des motifs tirés de la loi de Dieu et de la foi, et c'est par la perfection de la foi que l'âme va s'approchant toujours davantage de Dieu.

19. L'âme qui s'attache fidèlement aux lumières et aux vérités de la foi, marche sûrement sans danger d'erreur. Car on peut tenir pour règle ordinaire, qu'une âme ne s'égare qu'en sui-

(1) Sponsabo te mihi in fide. (Osee., II, 20.)
(2) Sine fide impossibile est placere Deo. Credere enim oportet accedentem ad Deum... (Hebr., XI, 6.)

vant ses inclinations, ses goûts, ses raisonnements et ses idées propres, qui la font pécher presque toujours ou par excès ou par défaut, l'inclinant vers ce qui ne convient point au service de Dieu.

20. Avec la foi, l'âme chemine sans avoir à craindre le démon, son plus fort et son plus astucieux ennemi. Aussi saint Pierre ne trouvait pas de plus puissant secours contre le démon, et disait aux fidèles : Résistez-lui par la fermeté de votre foi.

21. Pour qu'une âme approche de Dieu et s'unisse à lui, il vaut mieux qu'elle marche sans comprendre qu'en comprenant, et dans un oubli total des créatures; échangeant ce qu'il y a de compréhensible et de variable dans les créatures, contre l'immuable et l'incompréhensible qui est Dieu même.

22. La lumière nous est utile en ce monde visible, pour nous empêcher de tomber. Mais dans les choses de Dieu, tout au contraire, mieux vaut ne pas voir ; et l'âme y trouve plus de sécurité.

23. Comme il est certain que, dans cette vie, nous connaissons Dieu plutôt par ce qu'il n'est pas que parce qu'il est, l'âme doit, pour aller à lui, marcher en rejetant toute perception, naturelle et surnaturelle, autant que cela lui est possible.

24. Toute perception et intelligence des choses

surnaturelles ne saurait nous aider autant, pour croître dans l'amour divin, que le moindre acte de foi vive et d'espérance en Dieu, complètement dénué de toute lumière.

25. De même que, suivant les lois de la génération naturelle, aucun être ne saurait prendre une forme nouvelle, sans perdre celle qu'il avait auparavant, de même il faut que la vie animale et la vie des sens soient détruites en l'âme, pour y donner place à la pure vie de l'esprit.

26. Ne cherchez pas la présence des créatures, si vous voulez conserver clairs et purs les traits de la Face divine en votre âme. Mais dégagez et videz votre esprit de tout objet créé. Ainsi vous marcherez parmi les lumières de Dieu, qui ne ressemble pas à la créature.

27. La foi est le plus sûr refuge d'une âme ; et l'Esprit-Saint lui-même est alors sa lumière. Car plus une âme est pure et riche des perfections d'une foi vive, plus elle possède abondamment la charité infuse de Dieu, plus elle reçoit de lumières et de dons surnaturels.

28. Une des faveurs les plus insignes que le Seigneur fasse à une âme durant cette vie, — encore n'est-elle pas durable, mais passagère, — c'est de lui accorder une connaissance si claire et un sentiment si relevé de sa divinité, qu'elle com-

prenne et voie d'une vue très nette qu'il lui est impossible d'en avoir pleinement ici-bas la connaissance et le sentiment.

29. Quand une âme s'appuie sur sa propre science, ou sur ses goûts et ses sentiments, pour aller à Dieu, ne voyant pas que de pareils moyens sont sans valeur et sans proportion avec un tel but, elle s'égare facilement, ou s'arrête en chemin, faute de s'attacher aveuglément à la seule foi, qui est son vrai guide.

30. C'est une chose surprenante que ce qui se passe de nos jours. Quand une âme a pour moins de quatre deniers de considération des choses divines, et qu'elle entend en elle-même le son de quelque parole intérieure, dans un moment de recueillement, elle tient aussitôt cela pour quelque chose de sacré et de divin; et sans en douter le moins du monde : « Dieu, dit-elle, m'a dit, « Dieu m'a répondu ». Or, cela n'est pas vrai ; et c'est elle-même qui se parle et qui se répond, par l'effet même de son désir.

31. Celui qui voudrait, de nos jours, demander à Dieu d'obtenir quelque vision ou révélation ferait, ce me semble, outrage au Seigneur, ne jetant pas uniquement les yeux sur son Christ. Et Dieu aurait droit de lui répondre : « Voici que vous avez mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes

complaisances. Écoutez-le, et ne cherchez pas de nouveaux modes d'enseignement ; car en lui et par lui je vous ai dit et révélé tout ce que vous pouvez désirer et me demander ; vous le donnant pour frère, pour maître, pour ami, pour rançon et pour récompense. »

32. Nous devons en tout nous guider par la doctrine de Jésus-Christ et de son Église, y cherchant le remède à nos ignorances et à nos faiblesses spirituelles ; car c'est là, en effet, que nous trouverons pour tous nos maux un remède sûr et toujours présent. Celui qui s'écarterait de cette voie, serait non seulement coupable de vaine curiosité, mais d'une témérité insupportable.

33. Il ne faut rien croire ni agréer par communication surnaturelle, que ce qui est d'accord avec la doctrine de Jésus-Christ et la parole de ses ministres.

34. L'âme qui veut avoir des révélations pèche au moins véniellement ; et ceux qui la poussent à ce désir ou qui y consentent pèchent de même, bien que ce soit pour une bonne fin, parce qu'il n'y a en tout cela aucune nécessité : la raison naturelle et la doctrine de l'Évangile suffisant pour nous diriger en toute chose.

35. L'âme qui désire des révélations diminue d'autant la perfection qu'elle avait acquise en

ne se guidant que par la foi ; et elle ouvre ainsi la porte au démon, lui permettant de venir la tromper par d'autres révélations toutes semblables, qu'il sait déguiser à merveille et faire paraître également bonnes.

36. Toute la sagesse des saints consiste à savoir diriger fortement leur volonté vers Dieu, accomplissant avec perfection sa sainte loi et ses divins conseils.

L'ESPÉRANCE.

Bienheureux celui qui espère dans le Seigneur (1) !
Pour nous, enfants de lumière, soyons sobres, et armons-nous de la cuirasse de la foi et de la charité ; et que l'espérance de notre salut nous serve de casque (2).

---

37. La ferme espérance est toute-puissante pour toucher et vaincre le cœur de Dieu ; et pour atteindre à l'union d'amour, l'âme doit marcher en ne s'appuyant que sur l'espérance en Dieu seul, sans laquelle elle ne saurait rien obtenir.

38. La vive espérance en Dieu remplit l'âme d'un tel courage, et lui imprime un tel élan vers les biens éternels, que tout ce qui est dans le monde apparaît — comme il l'est en réalité — sec, flétri, mort, et de nulle valeur auprès de ce qu'elle espère posséder au ciel.

39. L'âme, soutenue par l'espérance, embrasse avec joie le dénûment, et se dépouille sans réserve

(1) Qui sperat in Domino beatus est. (Prov., XVI, 20.)
(2) Nos autem, qui diei sumus, sobrii sumus induti loricam fidei et charitatis, et galeam spem salutis. (I. Thessal., V, 8.)

de toute parure, de tout vêtement propre au monde ; ne mettant plus son cœur et son attente, ni pour le présent, ni pour l'avenir, dans aucun des biens d'ici-bas, et ne voulant avoir en cette vie que l'espoir seul de la vie éternelle.

40. Par la vive espérance en Dieu, l'âme tient son cœur si élevé au-dessus du monde et si libre de tous ses pièges, que non seulement elle ne s'attache plus aux créatures, mais elle les perd même de vue.

41. Dans les tribulations, recourez aussitôt à Dieu avec confiance, et vous trouverez près de lui force, lumière et enseignement.

42. Il y a plus d'inconvenance et d'impureté d'âme à s'approcher de Dieu en gardant la moindre affection de cœur aux choses du monde, qu'à se présenter devant lui, l'esprit accablé des plus honteuses, des plus affligeantes tentations, et plongé dans les plus profondes ténèbres, pourvu que la volonté n'y consente pas. L'âme, en cet état, peut aller à Dieu avec confiance, ne prétendant accomplir que la volonté de sa Majesté divine qui nous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et accablés, et je vous soulagerai. »

43. Ayez un intime désir que la divine Majesté vous donne tout ce qu'elle sait vous manquer, pour procurer son honneur et sa gloire.

44. Que votre confiance en Dieu soit ferme et constante. Mais ayez soin d'estimer surtout, en vous et en vos frères, ce que Dieu lui-même estime le plus : les biens spirituels de la grâce.

45. Plus Dieu veut nous donner, plus il augmente nos désirs, jusqu'à faire le vide dans l'âme pour la remplir ensuite de ses biens.

46. Dieu agrée tellement l'espérance d'une âme, qui sans cesse est tournée vers lui, sans jamais abaisser ses yeux vers un autre objet, qu'on peut bien dire d'elle avec vérité : Elle obtient autant qu'elle espère.

LA CRAINTE DE DIEU.

Que le péché, même pardonné, ne vous laisse pas sans crainte (1).
Craignez celui qui peut perdre à jamais l'âme et le corps dans l'enfer (2).

---

47. Parmi les plaisirs et les jouissances, recourez promptement à Dieu avec crainte et en vérité, afin de n'être point séduit et enveloppé par la vanité.

48. Ne vous réjouissez pas en votre cœur parmi les prospérités temporelles, ne sachant pas avec certitude que les biens de la vie éternelle vous soient assurés.

49. Quand un homme, ici-bas, voit tout lui réussir ainsi qu'il l'a désiré, et comme on dit vulgairement, dès qu'il ouvre la bouche pour le demander, il doit bien plutôt craindre que se réjouir : les occasions d'oublier Dieu et les périls de l'offenser croissant en proportion des prospérités.

50. Ne livrez point votre cœur à une joie vaine,

(1) De propitiato peccato noli esse sine metu. (Eccles., v, 5.)
(2) Timete eum qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. (Matth., x, 28.)

sachant combien de péchés vous avez commis, et quels péchés ! et ne sachant pas si, dans ce moment, vous êtes vraiment agréable à Dieu. Persévérez donc humblement dans la crainte et dans l'espérance.

51. Comment osez-vous donc vous réjouir ainsi sans aucune crainte, vous qui devez paraître devant Dieu, pour lui rendre compte de la moindre parole, de la moindre pensée ?

52. Songez qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Si vous ne prenez donc vous-même soin de votre âme, votre perte est sans aucun doute plus assurée que votre salut ; surtout la voie qui mène à la vie éternelle étant si étroite !

53. Puisqu'il sera si accablant pour vous, à l'heure de la mort, de n'avoir pas employé à servir Dieu le temps qu'il vous donnait, pourquoi n'en faites-vous pas, dès à présent, l'usage que vous voudrez en avoir fait, quand vous serez près de mourir?

LA CHARITÉ.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur. de toute ton âme, de toute ta force (1).

Par-dessus tout, ayez la charité, qui est le lien de la perfection (2).

---

54. La force de l'âme est dans ses puissances, ses passions et ses appétits. Quand notre volonté les tourne vers Dieu et les détourne de tout ce qui n'est pas Dieu, alors on peut dire de notre âme qu'elle garde pour Dieu toute sa force. Qu'elle aime vraiment Dieu de toute sa force, comme le Seigneur lui-même l'a ordonné.

55. La charité est comme une robe précieuse dont la couleur et l'éclat donnent non seulement de la grâce, de la force et de la beauté à la blancheur d'une foi sans tache et au vert de l'espérance, mais encore à toutes les autres vertus qui ornent une

(1) Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua et ex tota fortitudine tua. (Deuter., VI, 5.)

(2) Super omnia autem hæc, charitatem habete quod est vinculum perfectionis. (Coloss., III, 14.)

âme, dont aucune, sans la charité, n'aurait de mérite devant Dieu.

56. Le prix de la charité ne consiste pas dans la force et dans la vivacité du sentiment, mais dans le dénûment et la patience, au milieu des peines et des travaux que l'âme endure pour son bien-aimé Seigneur.

57. Dieu estime bien plus le moindre accroissement de pureté dans votre conscience, que toutes les grandes œuvres extérieures que vous pourriez entreprendre pour le servir.

58. Chercher Dieu en lui-même, c'est se priver pour Dieu de toute consolation ; et incliner son cœur à choisir toujours de préférence tout ce qui doit le moins flatter ses goûts, soit de la part de Dieu, soit de la part du monde, voilà ce qui s'appelle aimer vraiment Dieu.

59. Ne croyez pas davantage plaire à Dieu en faisant beaucoup, mais en faisant bien ce que vous faites, c'est-à-dire de bonne volonté, sans recherche propre ni respect humain.

60. Celui-là fait bien voir qu'il aime vraiment Dieu, qui ne se contente d'aucun autre objet moindre que Dieu.

61. Les soins quotidiens sont indispensables pour donner à la chevelure plus de moelleux et plus d'éclat. Ainsi le fréquent usage de l'examen aide

l'âme à purifier ses pensées, ses paroles et ses actions, et à ne plus agir que pour l'amour de Dieu en toute chose.

62. Plus les cheveux sont purifiés près de la racine, plus ils ont d'éclat. De même si nous voulons que nos actions soient pures et parfaites, nous devons les commencer par le motif le plus élevé de l'amour divin.

63. Mettre un frein à sa langue et à la liberté de ses pensées; s'exercer assidûment à ramener vers Dieu toutes ses affections, voilà ce qui, en peu de temps, embrase l'âme d'une ardeur divine.

64. Efforcez-vous sans relâche de plaire à Dieu; demandez-lui que son bon plaisir s'accomplisse en vous; aimez-le beaucoup; vous le lui devez bien.

65. Toute bonté en nous n'est qu'une bonté d'emprunt et que Dieu nous prête. Mais la bonté de Dieu lui appartient en propre. Le principe et le terme de l'œuvre divine est Dieu.

66. Une seule heure des biens de Dieu vaut mieux pour nous que la jouissance de nos propres biens durant tous les jours de notre vie.

67. Le Seigneur a toujours découvert aux hommes les trésors de sa sagesse et de son esprit. Mais il les manifeste particulièrement aujourd'hui, à mesure que le mal se découvre de plus en plus et lève la tête.

68. Dieu fait une œuvre plus grande en quelque manière, lorsqu'il purifie une âme de ses affections désordonnées, que lorsqu'il la tire du néant; parce que le néant ne s'oppose pas à sa Majesté, tandis que l'appétit déréglé de la créature lui résiste.

69. Ce que Dieu prétend, c'est de faire de nous des dieux, par participation de ce qu'il est lui-même par nature; de même que le feu convertit toute chose en feu.

70. Au soir de cette vie, on vous examinera sur l'amour. Apprenez donc à aimer Dieu comme il veut être aimé, et laissez-vous vous-même.

71. L'âme qui veut posséder Dieu entièrement doit se donner tout entière à Dieu.

72. Les commençants et les imparfaits en l'amour de Dieu sont semblables au vin nouveau qui se gâte facilement, jusqu'à ce que la lie de leurs imperfections, les bouillonnements de leur cœur, les goûts sensuels et grossiers en soient séparés.

73. Moins notre volonté est affermie en Dieu, plus les passions règnent en notre âme et la tourmentent, et plus elle est dépendante des créatures; car elle se porte alors aisément à goûter ce qui ne mérite pas d'être goûté, à espérer ce qui ne lui apportera aucun profit, à s'affliger de ce

qui devrait peut-être faire sa joie, à craindre ce qui ne mérite pas d'être craint.

74. La Majesté divine voit avec un extrême déplaisir ceux qui, cherchant l'aliment de leur âme, ne se contentent pas de Dieu seul, mais poursuivent encore quelque autre objet que leurs appétits naturels réclament.

75. L'âme qui, tout en aimant Dieu, veut aimer encore quelque autre chose, a vraiment bien peu d'estime pour Dieu, puisqu'elle met avec lui dans la balance ce qui est infiniment au-dessous de Dieu.

76. De même qu'un malade est trop faible pour travailler, de même une âme languissante dans l'amour de Dieu est trop faible pour accomplir des œuvres parfaites.

77. Se rechercher soi-même en Dieu, c'est chercher les douceurs et les consolations de Dieu ; et cela est contraire au pur amour de Dieu.

78. C'est un grand mal d'arrêter ses yeux plutôt sur les biens de Dieu que sur Dieu lui-même.

79. Beaucoup cherchent en Dieu leur consolation et leur goût, désirant que sa Majesté les comble de ses dons et de ses faveurs ; mais combien le nombre est petit de ceux qui prétendent lui plaire et lui donner quelque chose à leurs dépens, mettant de côté leur propre intérêt.

80. Il y a peu d'hommes spirituels qui atteignent la parfaite détermination au bien, même parmi ceux que l'on tient pour très avancés dans la vertu, parce qu'ils n'achèvent jamais de se renoncer entièrement, sur tel ou tel point de l'esprit du monde ou de la nature, jusqu'à ne plus se soucier du qu'en dira-t-on ni des apparences, quand il s'agit d'accomplir quelque œuvre parfaite et purement pour Jésus-Christ.

81. Tel est, dans ceux qui font profession de vie spirituelle, aussi bien que parmi le commun des hommes, l'attachement à sa volonté propre et la complaisance en ses propres œuvres, qu'à grand'-peine en trouve-t-on un qui ait pour unique mobile de ses actions le pur amour de Dieu, sans aucune attache d'intérêt, de consolation, de goût naturel, ou de quelque autre motif humain.

82. Il y a des âmes qui appellent Dieu leur Époux et leur Bien-Aimé, sans qu'il soit cependant véritablement leur bien-aimé, parce qu'elles ne lui ont pas livré tout leur cœur.

83. Que sert de donner une chose à Dieu, quand il vous en demande une autre ? Voyez ce que Dieu veut, et faites-le ! Votre cœur y trouvera une bien plus douce satisfaction qu'à suivre le penchant de la nature.

84. Pour trouver en Dieu toute sa joie, il faut que l'âme se décide à se contenter de Dieu seul. Fût-elle déjà dans le paradis, si toute sa volonté ne cherche Dieu, elle ne saurait être contente. Voilà ce qui nous arrive avec Dieu, tant que notre cœur garde quelque affection pour autre chose.

85. Comme les substances aromatiques, exposées à l'air, vont perdant leur parfum et la force de leur odeur, ainsi l'âme qui n'est pas recueillie et ne concentre pas en Dieu tout son amour, perd la chaleur et la vigueur de la vertu.

86. Celui qui ne veut pas autre chose que Dieu ne marche pas dans les ténèbres, quelque pauvre et privé de lumière qu'il se puisse croire.

87. Celui qui consent à souffrir pour Dieu montre bien que vraiment il s'est donné à Dieu et qu'il l'aime.

88. L'âme qui, parmi les abandonnements et les sécheresses, conserve l'incessante sollicitude de servir Dieu, tout en regrettant et en s'affligeant de ne pas mieux le faire, offre à Dieu en réalité un sacrifice de très agréable odeur.

89. Quand Dieu est véritablement aimé d'une âme, il s'incline facilement à exaucer les désirs de son cœur.

90. Avec l'amour de Dieu, l'âme est en sûreté contre la chair, son ennemie. Car, partout où se

trouve le véritable amour de Dieu, l'amour de soi et de ses intérêts ne peut pénétrer.

91. L'âme qui aime Dieu est douce, paisible, humble et patiente ; mais l'âme qui s'aime est dure et s'endurcit de plus en plus. Si vous n'adoucissez mon âme, ô mon bon Jésus, en la pénétrant de votre amour, elle persévérera dans la dureté de sa nature.

92. L'âme embrasée d'amour ne se fatigue point et ne fatigue point.

93. Élève ta pensée vers l'infini savoir, vers le secret caché à l'œil de l'homme. Quelle paix ! quel amour ! quel silence règne en ce cœur divin ! quelle haute science Dieu même y enseigne ! ces élévations sont ce qu'on appelle actes anagogiques, ou ardentes oraisons jaculatoires, qui embrasent le cœur.

94. Le parfait amour de Dieu ne peut subsister sans la connaissance de Dieu et de soi-même.

95. C'est une propriété de l'amour parfait de ne rien vouloir pour soi-même, de ne rien s'attribuer, mais d'attribuer tout à son bien-aimé. Et si cela est vrai de l'amour terrestre, combien l'est-il plus de l'amour de Dieu !

96. C'est un prodige que les vieux amis de Dieu manquent à ce qu'ils lui doivent, parce qu'ils

sont au-dessus de tout ce qui pouvait les rendre infidèles.

97. Le véritable amour reçoit d'un cœur égal la prospérité et l'adversité, sachant trouver en tout sa joie et ses délices.

98. L'âme qui travaille à se dépouiller, pour l'amour de Dieu, de tout ce qui n'est pas Dieu est bientôt toute pénétrée de lumière, et tellement transformée en Dieu, qu'elle lui devient toute semblable et entre en possession de tous ses biens.

99. Une âme unie à Dieu est terrible au démon, comme Dieu lui-même.

100. L'âme parvenue à l'union d'amour est affranchie même des premiers mouvements de la nature.

101. La pureté de cœur est en nous au même degré que l'amour divin et la grâce de Notre-Seigneur. Aussi les cœurs purs sont-ils appelés bienheureux par notre divin Sauveur, c'est-à-dire aimant bien, puisque la béatitude nous sera donnée selon la mesure de notre amour.

102. Celui qui aime vraiment Dieu ne rougit point devant les hommes de ce qu'il fait pour Dieu ; et il ne le cache pas avec confusion, quand bien même le monde entier le condamnerait.

103. Celui qui aime vraiment Dieu regarde comme un gain et une récompense de perdre toute

chose, et de se perdre encore lui-même pour Dieu.

104. Si l'âme entrevoyait tant soit peu, une seule fois, la beauté de Dieu, elle aspirerait non seulement à mourir une fois pour le voir toujours, mais elle endurerait avec joie mille morts très cruelles, ne fût-ce que pour le voir un seul moment.

105. Celui qui par pur amour travaille pour Dieu, non seulement s'inquiète peu du regard des hommes, mais n'agit même pas pour être vu de Dieu ; et quand il apprendrait par impossible que Dieu pût jamais cesser de voir ses œuvres, il ne laisserait pas de le servir avec la même allégresse et la même pureté d'amour.

106. C'est une grande chose que l'exercice assidu du saint amour ; et l'âme arrivée à la perfection et à la consommation de l'amour, ne peut rester longtemps, soit en cette vie, soit en l'autre, sans voir la Face de Dieu.

107. Une œuvre faite purement et tout entière pour Dieu par un cœur pur, rend parfait dans une âme le règne de Dieu.

108. Peu importe au cœur pur ou l'élévation ou l'abaissement. Il sait profiter également de l'une et de l'autre, pour devenir toujours plus pur ; tandis que, dans l'une et dans l'autre, le cœur impur ne sait produire que de nouveaux fruits d'impureté.

109. Le cœur pur trouve en toute chose une connaissance intime de Dieu, savoureuse, chaste, pure et spirituelle, pleine de joie et pleine d'amour

DE LA PAIX.

Paix surabondante à ceux qui aiment votre loi, ô Seigneur (1) !
Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu (2) !

---

110. Par la garde des sens qui sont les portes de notre âme, nous assurerons puissamment et augmenterons sa paix et sa pureté.

111. Jamais l'homme ne perdrait la paix de son âme, s'il oubliait toutes ses connaissances et se dégageait de ses pensées, s'abstenant d'entendre, de voir et de traiter avec les créatures, autant qu'il le peut.

112. Si nous écartions le souvenir de toutes les choses créées, rien ne pourrait troubler la paix de notre âme, ni réveiller jamais les appétits déréglés qui l'agitent ; car, comme dit le proverbe, ce que l'œil ne voit pas, le cœur ne le désire pas.

113. Plus l'âme est inquiète, agitée, mal affer-

(1) Pax multa diligentibus legem tuam. (Ps. CXVIII, 165.)
(2) Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. (Matth., V. 9.)

mie dans la mortification de ses désirs et de ses passions, plus elle est incapable du bien spirituel, qui ne s'imprime que dans une âme où tout est soumis et affermi dans la paix.

114. Remarquez-le bien, Dieu ne règne que dans l'âme pacifique et qui ne cherche pas son propre intérêt.

115. Mettez votre âme dans le calme, éloignant de vous tout soin superflu, vous souciant peu de ce qui arrive; vous servirez Dieu selon son bon plaisir, et vous trouverez en lui votre joie.

116. Ayez soin de conserver votre cœur en paix; qu'aucun événement humain ne le trouble; songez que tout ici-bas doit finir.

117. Ne vous laissez pas attrister soudain par les accidents fâcheux de ce monde; car vous ignorez les biens qu'ils apportent, et par quels secrets jugements de Dieu ils sont disposés pour la joie éternelle de ses élus.

118. Dans tous les accidents, quelque fâcheux qu'ils soient, nous devons bien plutôt nous réjouir que nous attrister, pour ne point perdre un bien plus précieux encore, la paix et le calme de notre âme.

119. Quand même tout s'écroulerait, et quand tout ici-bas arriverait contrairement à nos désirs, à quoi servirait de nous troubler? Puisque ce

trouble même nous apporterait bien plus de dommage que de profit.

120. Tout supporter avec la même égalité de cœur et la même paix est une disposition très utile à l'âme, et elle y trouve de grands biens ; au milieu même des adversités, elle apprend ainsi à mieux les juger et à leur trouver le remède convenable.

121. Non, ce n'est pas la volonté de Dieu que l'âme se trouble et s'afflige d'aucune des choses d'ici-bas. Mais lorsque, en effet, elle s'afflige parmi les tribulations de ce monde, la cause en est uniquement dans la faiblesse de sa vertu ; car l'âme parfaite se réjouit de ce qui contriste l'âme imparfaite.

122. Le Ciel est immuable. Et les âmes dont la nature est céleste sont incorruptibles, cessant d'engendrer les fruits corrompus de leurs appétits désordonnés, et participant en quelque manière à la ressemblance de Dieu, qui ne change point.

DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Vous aimerez votre prochain comme vous-même (1).
Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi de Jésus-Christ (2).

---

123. La sagesse entre par l'amour, par le silence et par la mortification. C'est une sublime sagesse de savoir se taire et souffrir, sans arrêter ses yeux sur les discours, les actions et la vie d'autrui.

124. Ayez grand soin de ne point vous mêler de choses étrangères. Ne leur laissez pas même de place en votre mémoire, et peut-être ne suffirez-vous pas à accomplir votre tâche.

125. Ne soupçonnez aucun mal de votre frère. Car le soupçon altère la pureté du cœur.

126. N'écoutez jamais un seul mot des fai-

(1) Diliges proximum tuum sicut teipsum. (Matth., XIX, 19.)
(2) Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi. (Galat., VI, 2.)

blesses d'autrui; et si quelqu'un vient se plaindre à vous de son prochain, priez-le humblement de ne rien vous en dire.

127. Ne refusez pas un travail, quand bien même il vous semblerait au-dessus de vos forces; que chacun trouve toujours en vous un cœur charitable et compatissant.

128. Nul ne mérite d'être aimé que pour la vertu qui se trouve en lui; quand on aime ainsi, on aime vraiment selon Dieu et avec une grande liberté de cœur.

129. Quand l'amour que l'on porte à la créature est une affection toute spirituelle et fondée en Dieu seul, à mesure qu'elle croît, l'amour de Dieu croît aussi dans notre âme; plus alors le cœur se souvient du prochain, plus il se souvient aussi de Dieu et le désire, ces deux amours croissant à l'envi l'un de l'autre.

130. Quand l'amour de la créature naît en nous d'une inclination sensuelle, ou d'une affection toute naturelle, à mesure qu'il va s'augmentant, l'amour et la pensée de Dieu vont se refroidissant en notre cœur; et le souvenir de la créature n'y laisse que le remords de la conscience.

131. Ce qui naît de la chair est chair et ce qui naît de l'esprit est esprit, dit Notre-Seigneur dans son Évangile: ainsi l'amour qui naît de la sensua-

lité aboutit à la sensualité, tandis que l'amour qui naît de l'esprit aboutit à l'Esprit de Dieu et le fait croître en nous ; tels sont les traits opposés auxquels nous reconnaîtrons ces deux amours.

DES INCLINATIONS DÉSORDONNÉES.

Confiez-vous au Seigneur votre Dieu, et vous n'aurez rien à craindre (1).

Comment pouvez-vous croire, vous qui aimez à recevoir la gloire les uns des autres, et ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul (2) ?

---

132. Celui qui aime d'un amour déréglé une créature, descend par cet amour aussi bas que cette créature, et en quelque sorte plus bas encore ; l'amour ne se bornant pas à égaler, mais assujettissant celui qui aime à l'objet aimé.

133. Les affections et les passions de l'âme sont une source d'où naissent toutes les vertus, quand l'ordre règne dans notre cœur ; mais de la même source naissent toutes les imperfections et tous les vices, dès que les appétits de l'âme sont déréglés.

134. Tout appétit déréglé de notre cœur, en

(1) Credite in Domino Deo vestro, et securi eritis. (II, Paralip., xx, 20.)

(2) Quomodo vos potestis credere, qui gloriam ad invicem, accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis ? (Joan., v. 44.)

nous faisant perdre l'Esprit de Dieu, produit dans notre âme cinq autres effets très funestes: il la fatigue, il la tourmente, il l'obscurcit, il la souille et il l'affaiblit.

I. TOUT APPÉTIT DÉRÉGLÉ FATIGUE L'AME.

135. Toutes les créatures sont comme des miettes qui tombent de la table de Dieu; celui qui cherche son aliment dans les créatures est très justement comparé au chien; et très justement aussi, comme le chien, il va et vient sans cesse, toujours affamé; les miettes servant bien plutôt à irriter sa faim qu'à la satisfaire.

136. Les appétits de l'âme sont comme ces petits enfants toujours inquiets et sans repos, qui tournent sans cesse autour de leur mère, lui demandant tantôt un objet et tantôt un autre, sans que jamais rien puisse les satisfaire; ou comme un pauvre fiévreux, qui ne peut parvenir à trouver un peu de soulagememt jusqu'à ce que sa fièvre l'ait quitté, et dont la soif va toujours croissant.

137. L'âme qui n'a pas secoué tout souci des choses du monde et ne renonce pas à ses appétits désordonnés, marche avec autant de peine dans les voies de Dieu que le malheureux qui traîne un char en gravissant une montagne.

2. TOUT APPÉTIT DÉRÉGLÉ TOURMENTE L'AME.

138. Le malheureux qui tombe entre les mains de ses ennemis n'est pas plus affligé, et n'endure pas plus de tourments que l'âme esclave de ses appétits désordonnés.

139. Ce que ressent de douleur et d'affliction celui qui est couché nu sur des épines, l'âme le souffre inévitablement, quand elle prétend trouver son repos dans ses appétits désordonnés, qui, non moins douloureux que des épines, la blessent, la torturent, la brûlent, sans adoucissement à sa douleur.

3. TOUT APPÉTIT DÉRÉGLÉ OBSCURCIT L'AME.

140. De même que les vapeurs obscurcissent l'air et voilent l'éclat du soleil, ainsi l'âme livrée à ses appétits déréglés aura son entendement obscurci ; ni les lumières naturelles de la raison, ni l'irradiation surnaturelle de la sagesse divine ne pourront plus la pénétrer et l'illuminer de leur éclat.

141. Celui qui cherche à satisfaire l'avidité de ses appétits est comme le pauvre petit papillon qu'aveugle et consume la flamme où il vole, ou comme le poisson pris au flambeau dont l'éclat lui

sert vraiment de ténèbres, ne lui laissant pas apercevoir le piège préparé par le pêcheur.

142. Oh ! qui pourra dire combien il est impossible à une âme dominée par ses appétits de juger les choses de Dieu telles qu'elles sont en vérité ! Tant que ce nuage est étendu sur l'œil de notre âme, elle n'aperçoit que le nuage, tantôt d'une couleur et tantôt d'une autre ; ainsi les choses de Dieu sont entrevues par elle comme ne venant pas de Dieu, et celles qui ne viennent pas de Dieu comme venant de Dieu.

4. TOUT APPÉTIT DÉRÉGLÉ SOUILLE L'AME.

143. L'oiseau pris à la glu est condamné à un double travail pour reprendre son vol : se dégager de l'obstacle et nettoyer son plumage. Ainsi l'âme qui s'attache à ses appétits désordonnés se voit condamnée à la double peine de rompre ses liens et de se purifier de ses souillures.

144. Ainsi que des taches de suie souilleraient la beauté du plus admirable visage, ainsi les affections déréglées de notre âme souillent en nous l'incomparable et ravissante image de Dieu.

145. Celui qui touche de la poix, dit le Saint-Esprit, ne peut éviter d'en être souillé. Or, qu'est-

ce que toucher de la poix, sinon chercher dans la créature la satisfaction de ses appétits ?

146. Si nous voulions ici exposer en détail la dégoûtante et honteuse laideur qu'imprime à l'âme le déréglement de ses appétits, nous ne saurions découvrir aucun objet, même souillé par ce qu'il y a de plus dégoûtant en fait d'insectes ou de reptiles, qui pût lui être comparé.

5. TOUT APPÉTIT DÉRÉGLÉ AFFAIBLIT L'AME.

147. Nos appétits désordonnés ressemblent à ces rejetons qui naissent et croissent autour d'un arbre, lui dérobant sa sève et sa vigueur, et l'empêchant de produire ses fruits.

148. La malignité des humeurs d'un pauvre malade ne lui rend pas la marche aussi fatigante, ne lui donne pas autant de dégoût pour la nourriture, que l'affection aux créatures ne donne de dégoût et d'accablement à une âme pour l'exercice des vertus.

149. Bien des âmes ne ressentent aucun désir de la pratique des vertus, parce que leurs affections ne sont pas pures et cherchent autre chose que Dieu.

150. Comme les petits de la vipère, au fur et à mesure de leur croissance dans le ventre de leur

mère, la rongent et la tuent, cherchant leur vie aux dépens de la sienne, ainsi les appétits déréglés de l'âme, quand ils ne sont pas mortifiés, l'affaiblissent enfin jusqu'à détruire en elle la vie de Dieu, et demeurent alors seuls vivants en elle, parce qu'elle ne les a pas d'abord étouffés.

151. La terre a besoin du travail de l'homme pour porter des fruits, et elle n'engendre sans travail que de mauvaises herbes. Ainsi la mortification de nos appétits nous est nécessaire pour conserver à notre âme sa pureté.

152. Le bois ne se transforme pas en feu, pour peu que le degré de chaleur nécessaire ne soit pas atteint ; et pour peu qu'une imperfection soit conservée dans l'âme, elle ne saurait pleinement se transformer en Dieu.

153. Qu'un lien soit de fer ou du fil le plus délié, tant qu'il n'a pas été rompu, l'oiseau ne prendra pas son vol ; et l'âme enchaînée, si peu que ce soit, par quelque affection aux choses humaines, ne peut, avant de briser ce lien, s'envoler vers Dieu.

154. Les attaches de l'âme et ses appétits déréglés ont la fatale puissance que l'on attribue au poisson nommé *Rémora*. Malgré son extrême petitesse, dès qu'il s'attache à un navire, il le retient, dit-on, tellement immobile, qu'il ne lui permet plus d'avancer d'un pas.

155. Oh ! si les âmes qui font profession de vie spirituelle savaient de quels biens et de quelle abondance de l'Esprit de Dieu elles se privent, faute de vouloir en finir avec toute affection aux enfantillages d'ici-bas ! Comme elles trouveraient surabondamment, dans le très pur aliment spirituel, figuré par la manne, le goût le plus délicieux que puisse leur offrir toute créature, dès qu'elles ne chercheraient plus à goûter aucune créature !

156. Lorsque les enfants d'Israël cessaient de trouver dans la manne le goût et la force qu'ils désiraient, cela ne venait point de ce que la manne l'eût perdu, mais de ce qu'ils voulaient autre chose.

157. Une seule étincelle peut allumer un grand embrasement ; et une seule imperfection suffit pour en engendrer beaucoup d'autres. Aussi ne verrons-nous jamais qu'une âme négligente à vaincre un seul de ses appétits désordonnés ne soit vaincue bientôt par plusieurs autres, qui proviennent de ce premier état de faiblesse et d'imperfection.

158. Si faibles que soient les inclinations que nous conservons volontairement et avec entière advertance, dès qu'elles passent en habitude, elles sont l'obstacle le plus redoutable dans le chemin de la perfection.

159. Toute imperfection d'habitude où l'âme

demeure avec affection, lui fait plus de mal et met plus d'obstacle à son avancement dans la vertu que beaucoup d'autres imperfections, plus considérables peut-être, mais qui n'auraient pas les funestes effets de l'habitude.

160. Dieu conçoit une juste indignation contre certaines âmes, que sa main puissante avait tirées du monde et des occasions de fautes graves, quand il les voit lâches et négligentes à mortifier certaines imperfections; pour châtiment, il les laisse suivre leurs appétits désordonnés, et tomber ainsi de mal en pis.

DE LA PRUDENCE.

Tout ce que vous offrirez en sacrifice, vous l'assaisonnerez de sel (1).
La fin de toute chose approche (pour vous); soyez donc prudents (2) !

---

161. Prenez conseil de votre raison, et suivez toujours sa lumière et sa direction dans les voies de Dieu. Elle vous sera plus utile pour aller à Dieu que toutes les œuvres faites sans elle, et que tous les goûts spirituels que vous souhaitez.

162. Bienheureux celui qui, sans écouter ses inclinations et ses goûts, apprécie toutes choses suivant la raison et la justice, pour les accomplir.

163. L'homme qui agit suivant la raison est semblable à celui qui use d'aliments solides et substantiels; mais l'homme qui, dans ses œuvres, cherche à satisfaire ses goûts et sa volonté, ressemble à celui qui se nourrirait de fruits acides et pas mûrs.

(1) Quidquid obtuleris sacrificii, sale condies. (Levit., II, 13.)
(2) Omnium finis appropinquavit; estote itaque prudentes. (1, Petr., IV, 7.)

164. Il ne convient pas à la créature de vouloir franchir les limites que le Créateur de la nature lui a fixées ; l'homme ayant reçu de Dieu, dans les limites de sa nature et de sa raison, ce qui lui est nécessaire pour se gouverner, il ne serait ni saint ni convenable de vouloir en sortir pour acquérir par voie surnaturelle une connaissance plus étendue. Aussi Dieu ne goûte-t-il point cette façon d'agir ; et si quelquefois il y répond, c'est par pure condescendance à la faiblesse de l'âme.

165. L'homme ne sait pas gouverner suivant la raison et la prudence ces deux passions : la joie et la douleur, parce qu'il ignore où se trouve, et jusqu'à quel degré, le bien et le mal.

166. Nous ignorons, pour ainsi dire, ce qui est à notre droite et à notre gauche, prenant à chaque pas le mal pour le bien et le bien pour le mal ; et si cela vient déjà de notre nature, que sera-ce donc si à nos ténèbres naturelles viennent se joindre encore celles de nos appétits désordonnés ?

167. L'affection de la volonté, en tant qu'affection, est aveugle ; elle ne se règle point d'elle-même suivant la raison, qui seule peut guider constamment notre âme dans la droite voie et doit diriger ses opérations. Aussi toutes les fois que l'âme prend pour guide ses affections, elle s'aveugle.

DES ANGES.

Dieu vous a confié aux soins de ses Anges, leur ordonnant de vous garder dans toutes vos voies (1).

Leurs Anges voient sans cesse la Face de mon Père dans le ciel (2).

---

168. Les Anges sont les pasteurs de nos âmes ; et, non contents de porter à Dieu nos messages, ils nous portent aussi les messages de Dieu. Ils nourrissent nos âmes de leurs douces inspirations, ainsi que des communications divines ; et, comme de bons pasteurs, ils nous secourent et nous défendent contre les loups, c'est-à-dire contre les démons.

169. Par leurs secrètes inspirations, les Anges donnent à notre âme une connaissance plus haute de Dieu ; et par là ils l'embrasent d'une plus vive flamme pour lui, jusqu'à la laisser toute blessée d'amour.

(1) Angelis suis (Deus) mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. (Ps. XC, 11.)

(2) Angelis eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei. (Matth., XVIII, 10).

170. La même sagesse divine qui, dans le ciel, éclaire les Anges et les purifie de toute ignorance, éclaire pareillement ici-bas les hommes, et les purifie de leurs imperfections et de leurs erreurs ; cette divine lumière, se communiquant de hiérarchie en hiérarchie, arrive par elles jusqu'à nos âmes.

171. La lumière de Dieu illumine l'Ange, le pénétrant de sa splendeur et l'embrasant de son amour, comme un pur esprit tout disposé à cette participation divine ; mais l'homme impur et faible n'en est pénétré d'ordinaire que parmi les obscurités, la douleur et l'angoisse ; comme la lumière du soleil n'éclaire des yeux malades qu'en les affligeant.

172. Quand l'homme est devenu vraiment spirituel et dépouillé de ce qu'il avait de grossier par l'amour divin qui le purifie, alors il participe avec suavité, et à la manière des Anges, à l'union et à l'influence de l'amoureuse illumination de Dieu ; et il y a même des âmes qui, dès cette vie, ont reçu de Dieu une plus parfaite illumination que les Anges.

173. Quand Dieu fait quelque faveur à une âme par l'intermédiaire de son bon Ange, il permet d'ordinaire que le démon en ait connaissance et s'y oppose alors de tout son pouvoir, dans une mesure

conforme à la justice, afin que le triomphe en ait plus de prix, et que l'âme victorieuse et fidèle au milieu de la tentation obtienne une plus brillante récompense.

174. Considérez que votre Ange gardien n'incline pas toujours sensiblement votre cœur à vouloir, lors même qu'il éclaire votre entendement. Ne vous promettez donc pas toujours, pour agir, la douceur sensible de son secours, puisque la raison et l'entendement vous suffisent.

175. Quand les affections de notre cœur se portent vers quelque autre objet que Dieu, elles rendent notre âme insensible et comme fermée à la lumière que les bons Anges s'efforcent de lui communiquer pour l'exciter à la vertu.

176. Dès que vous sentez votre cœur ému de la jouissance des biens créés, rappelez-vous combien il est vain, périlleux et funeste de se réjouir d'autre chose que de servir Dieu ; considérez quel malheur ce fut pour les Anges que de se réjouir et de se complaire en leur beauté et leurs dons naturels, puisque c'est par là qu'ils tombèrent, privés de toute beauté, au fond des abîmes.

DU DIRECTEUR OU MAITRE SPIRITUEL.

Que votre conseiller soit choisi entre mille (1).

Celui qui vous écoute, m'écoute, et celu qui vous méprise, me méprise (2).

---

177. L'âme sans maître est comme un charbon embrasé mais demeuré seul, et qui va dès lors se refroidissant loin de s'embraser davantage.

178. L'âme qui voudrait demeurer sans l'appui d'un maître et d'un guide, serait comme un arbre solitaire, abandonné dans la campagne sans maître et sans gardien. En vain se trouve-t-il chargé de fruits. Le voyageur les cueille, avant qu'ils parviennent à maturité.

179. L'arbre bien cultivé, et fidèlement gardé par un maître plein de vigilance, donnera en son temps les fruits que l'on attendait de lui.

180. Celui qui vient à tomber, étant seul, reste seul, étendu à terre, et fait bien peu de cas de son âme, ne lui donnant d'autre appui que lui seul.

(1) Consiliarius sit tibi unus de mille. (Eccles., VI, 6.)

(2) Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit. (Luc., X, 16.)

181. Celui qui tombe, étant chargé, se relève difficilement, s'il est seul, avec son fardeau.

182. Celui qui fait une chute, étant aveugle, ne s'en relèvera pas seul; ou, s'il parvient à se relever seul, il ne retrouvera pas seul le droit chemin.

183. Vous qui ne craignez pas de tomber étant seul, comment vous flattez-vous de vous relever seul? Considérez combien deux hommes unis sont plus forts qu'un seul!

184. Jésus n'a pas dit dans son Évangile: Je serai là où se trouvera un homme seul; mais là où ils se trouveront au moins deux ensemble; pour nous faire entendre que personne ne se donne à soi-même sa créance et ne s'affermit dans sa foi aux choses de Dieu; mais que chacun doit se régler suivant le conseil et la direction de la Sainte Église et de ses ministres.

185. Malheur à qui est seul, dit le Saint-Esprit! Aussi la direction d'un maître est-elle nécessaire à toute âme; deux résisteront plus facilement ensemble au démon, unissant leurs forces pour voir et agir selon la vérité.

186. Dieu aime tellement que l'homme soit gouverné par un autre homme, qu'il ne veut pas absolument que nous donnions pleine créance aux communications surnaturelles, avant du moins

qu'elles aient passé par le canal d'une bouche humaine.

187. Quand Dieu favorise quelque âme d'une révélation surnaturelle, il l'incline à en faire part à l'un des ministres de la Sainte Église qu'il a mis en sa place.

188. Il n'appartient pas au premier venu de diriger les âmes. Car c'est chose trop grave d'aller droit au but ou de s'égarer en pareille affaire !

189. L'âme qui désire marcher en avant, sans risque de jamais revenir en arrière, doit bien examiner en quelles mains elle se remet ; car on a bien raison de dire : tel maître, tel disciple, et tel père, tel fils.

190. Les inclinations du maître et ses affections s'impriment facilement dans l'âme du disciple.

191. Dans la vie spirituelle, le principal soin d'un bon maître doit être de mortifier les inclinations de ses disciples, en leur apprenant à se dépouiller de tout ce qui fait l'objet de leurs désirs, afin de les rendre entièrement libres d'une si extrême misère.

192. Si haute que soit la doctrine, si parée que soit l'éloquence, et si brillant le style qui la recouvre, elle n'agira guère sur les âmes que suivant le degré d'esprit intérieur du maître qui l'enseigne.

193. Le beau style et le geste, la haute doctrine

et l'éloquence ont plus d'énergie et d'action sur l'âme quand l'Esprit de Dieu les accompagne; mais sans lui, quelque charme et quelque goût délicieux que puissent y trouver l'oreille et l'esprit, la volonté n'en ressentira que bien peu, ou peut-être même point du tout d'ardeur et de flamme.

194. Dieu ne saurait voir de bon œil ceux qui enseignent sa loi sans la garder, et qui prêchent un bon esprit sans le posséder.

195. Pour atteindre à ce qu'il y a de plus élevé dans les voies de la perfection, ou même à une hauteur médiocre, on ne trouvera pas sans peine un guide capable qui réunisse toutes les conditions requises, c'est-à-dire savant, discret, expérimenté.

196. Bien que, pour servir de guide à une âme, la condition fondamentale soit d'avoir la science et la discrétion, toutefois un directeur sans expérience ne saura mener une âme par la vraie voie où Dieu l'appelle, et la fera retourner en arrière, en l'enchaînant à des moyens d'un ordre inférieur, qu'il aura trouvés dans des livres.

197. Le guide téméraire qui, étant obligé par son office de mener les âmes droit au but, aura fait fausse route, n'échappera pas au châtiment, suivant le dommage dont il sera cause : parce que les choses de Dieu doivent être traitées avec beaucoup

de circonspection et de prudence; surtout quand il s'agit d'un état aussi relevé que la contemplation des choses divines.

198. Quel est le maître qui saura, suivant l'exemple de saint Paul, se faire tout à tous pour les gagner tous? Et qui connaîtra toutes les voies par lesquelles Dieu mène les âmes? Voies si différentes que c'est à peine si l'on trouvera un seul esprit dont la direction intérieure soit de moitié conforme à celle d'un autre!

DE LA VERTU DE RELIGION ET DE L'ORAISON.

1. NÉCESSITÉ DE L'ORAISON.

Mon fils, dans votre infirmité, ne vous jugez point perdu sans ressource; mais priez le Seigneur, il vous guérira (1).

Veillez et priez, afin de ne point entrer en tentation (2).

---

199. Le plus grand honneur que nous puissions rendre à Dieu, c'est de le servir selon toute la perfection évangélique; et le reste n'est vraiment pour l'homme d'aucune valeur et d'aucun fruit.

200. Mieux vaut une seule pensée de l'homme que le monde entier; c'est pourquoi Dieu seul est digne de notre pensée, qui lui est due; et toute pensée de l'homme qui ne se rapporte point à Dieu est un vol fait à Dieu.

201. En toutes choses la nature demande une juste proportion. Ainsi les êtres insensibles ne réclament point ce qui est senti; mais les sens veu-

(1) Fili, in tua infirmitate ne despicias teipsum; sed ora Dominum, et ipse curabit te. (Eccles., XXXVIII, 9).

(2) Vigilate et orate ut non intretis in tentationem. (Matth., XVI, 41.)

lent un objet sensible ; et l'Esprit de Dieu veut être l'esprit de nos pensées.

202. Ne permettez jamais que votre cœur se répande au dehors, ne fût-ce que l'espace d'un *credo !*

203. Sans le secours de l'oraison, l'âme ne saurait triompher des forces du démon ; et elle ne peut découvrir ses pièges, si elle n'est humble et mortifiée ; car les armes de Dieu sont l'oraison et la croix de Jésus.

204. Dans tous nos besoins, dans toutes nos peines, dans toutes nos difficultés, il n'est point pour nous de secours meilleur et plus sûr que l'oraison et l'espérance que Dieu daignera pourvoir à tout, par les moyens qui lui plairont.

---

2. FRUIT DE L'ORAISON.

Bienheureux celui qui m'écoute et veille à ma porte chaque jour (1).

Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je l'accomplirai (2).

---

205. Que Dieu soit l'Époux et le Bien-Aimé de votre âme ! Ayez-le toujours et en tout présent ; par cette vue, vous éviterez les péchés, vous apprendrez ce que c'est qu'aimer ; et tout vous réussira heureusement.

206. Entrez dans votre intérieur, et travaillez-y toujours en présence de Dieu, l'Époux de votre âme, vous le trouverez toujours là vous faisant du bien.

207. Efforcez-vous toujours d'avoir Dieu présent, et de conserver en votre âme la pureté qu'il vous demande.

208. L'oraison chasse la sécheresse, augmente en notre âme la dévotion, et lui fait produire les fruits de l'exercice intérieur des vertus.

(1) Beatus homo qui audit me et qui vigilat ad fores meas quotidie. (Prov., VIII, 34.)
(2) Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam. (Joan., XIV, 13.)

209. Ne point arrêter ses regards sur les défauts d'autrui, garder le silence, et s'entretenir perpétuellement avec Dieu, voilà le sûr moyen de dégager notre âme de grandes imperfections, et de lui faire acquérir de grandes vertus.

210. Quand l'oraison se passe dans une pure et simple intelligence de Dieu, elle semble bien courte à l'âme, quelque long temps qu'elle ait duré ; et c'est de cette oraison qu'il est dit : l'oraison pénètre les cieux.

---

3. QUALITÉS DE L'ORAISON.

Le Seigneur est près de tous ceux qui l'invoquent en vérité (1).
Tout ce que vous demanderez avec foi dans votre prière, vous l'obtiendrez (2).

---

211. Il ne faut appliquer nos sens et nos puissances aux objets créés que dans la mesure nécessaire, les désoccupant de tout le reste pour Dieu.

212. L'âme doit se contenter d'une attention pleine d'amour pour Dieu, sans aspirer à sentir ou à entendre telle ou telle chose en particulier de Dieu.

213. Efforcez-vous d'arriver à cet état où toutes les créatures ne seront plus pour vous d'aucune importance, ni vous pour elles ; afin que, dans l'oubli de toutes, vous soyez seul avec votre Dieu, dans le secret de votre retraite.

214. Celui qui ne se laisse pas emporter à ses désirs prendra son vol aussi légèrement que l'oiseau qui n'a pas perdu une seule plume.

(1) Prope est Dominus omnibus invocantibus eum in veritate. (Ps CXLIV, 18.)

(2) Omnia quæcumque petieritis in oratione credentes accipietis. (Matth., XXI, 22.)

215. Ne cherchez l'aliment de votre esprit qu'en Dieu ; détournez votre attention de tout ce qui passe ; conservez toujours le recueillement et la paix du cœur.

216 . Si vous désirez parvenir au saint recueillement, loin de vous appuyer sur le créé, renoncez-y.

217. Cherchez en lisant, et vous trouverez en méditant; frappez en priant, et il vous sera ouvert en contemplant.

218. La véritable dévotion, la vraie vie spirituelle consiste à persévérer dans l'oraison avec patience et humilité, se défiant de soi et désirant uniquement plaire à Dieu.

219. Ceux-là invoquent véritablement Dieu, qui demandent à Dieu des choses vraiment dignes de sa grandeur, comme tout ce qui touche à notre salut.

220. Pour obtenir que nos demandes et les désirs de notre cœur soient exaucés, il n'y a pas de moyen plus sûr que d'employer toute la force et l'ardeur de notre prière à demander ce qui sera le plus au goût de Dieu même ; il ne nous donnera pas alors seulement le salut que nous demandons, mais encore tout ce qu'il saura convenir à notre âme, lors même que nous ne le demanderions pas, et que nous n'en aurions pas même la pensée.

221. Toute âme doit se persuader que, si Dieu ne la secourt pas sur-le-champ, et dès qu'elle le prie, il ne laissera pas de la secourir en temps opportun, pourvu qu'elle ne perde point courage et ne cesse pas de l'invoquer.

---

4. MOTIFS DE S'ADONNER A L'ORAISON.

Les cieux racontent la gloire de Dieu (1).
Ce qui était caché en Dieu est devenu, depuis la création du monde, visible et intelligible, par tous les êtres qu'il a créés : comme sa puissance éternelle et sa divinité (2).

---

222. Quand notre volonté met à profit toutes joies sensibles pour s'élever, se réjouir en Dieu et faire oraison, elle ne doit pas rejeter ce moyen, mais bien plutôt en tirer parti pour s'avancer dans ce saint exercice ; parce qu'alors les choses sensibles servent à la fin pour laquelle Dieu les a créées, qui est de le faire mieux connaître et mieux aimer.

223. L'âme dont les sens sont purifiés et soumis à l'esprit, tire de toutes choses sensibles, même de leurs premières impressions, les délices d'une savoureuse présence de Dieu et d'une très douce contemplation.

224. Puisqu'il est vrai, en bonne philosophie,

(1) Cœli enarrant gloriam Dei. (Ps. XVIII, 1.)
(2) Invisibilia enim ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur ; sempiterna quoque ejus virtus et divinitas. (Rom., I, 20.)

qu'à l'excellence d'un être vivant répond l'excellence de sa vie, celui qui, faisant mourir en lui la vie animale, a spiritualisé complètement son être et sa vie, peut désormais sans opposition être tout entier avec Dieu.

225. L'âme dévouée à Dieu s'attache surtout de cœur et de volonté à l'invisible ; elle n'a besoin que de bien peu d'images, et encore d'images qui lui réflètent le divin, bien plus que l'humain ; les conformant et se conformant elle-même plutôt à la condition du siècle futur que du siècle présent.

226. Ce qu'il nous faut surtout chercher dans les images, c'est la dévotion et la foi. Sans ces deux fruits, à quoi servirait l'image ? Oh ! quelle vive image offrait notre divin Sauveur au milieu du monde ! Cependant tous ceux qui ne le contemplaient pas avec foi, avaient beau vivre près de lui et voir ses œuvres merveilleuses ; ils n'en retiraient aucun fruit.

5. DU LIEU CONVENABLE POUR L'ORAISON.

Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur (1).

Pour vous, quand vous prierez, entrez dans votre chambre, et fermant la porte, priez votre Père en secret (2).

---

227. Appliquez-vous à une seule chose qui amène tout avec elle : c'est de chercher la solitude pour vous livrer à l'oraison et pour écouter la leçon divine. Persévérez-y, dans l'oubli de tout objet créé. Car, à moins que vous ne soyez tenu par devoir à vous occuper de quelque autre chose, vous plairez bien plus à Dieu par le soin de recueillir votre âme et de la rendre parfaite, que par l'acquisition de toutes les richesses de la création. Que sert à l'homme en effet de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?

228. Un esprit parfaitement pur n'admet aucun mélange d'idées étrangères et de respect humain.

(1) Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus. (Os., II, 14.)

(2) Tu autem, cum oraveris, intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora patrem tuum in abscondito. (Matth., VI, 6.)

Mais seul, et s'isolant de toutes les formes créées, au plus intime de lui-même, en un calme plein de douceur, il communique avec son Dieu, et le connaît dans un divin silence.

229. Choisissez pour faire oraison le lieu où vos sens seront moins distraits, et votre esprit moins embarrassé pour aller à Dieu.

230. Ne cherchez point pour l'oraison, à l'exemple de quelques-uns, un lieu qui charme et ravisse les yeux ; de peur qu'au lieu de recueillir votre âme, il serve bien plutôt à flatter vos sens.

231. Celui qui entreprend un pèlerinage fera bien d'aller seul et sans se joindre à d'autres pèlerins, fût-ce même en dehors des temps accoutumés. Mais quand il y va beaucoup de monde, je ne lui conseillerais pas de s'y rendre ; car on en revient d'ordinaire plus dissipé qu'on n'y était allé ; et beaucoup font ces pèlerinages bien plus par récréation que par dévotion.

---

6. DES EMPÊCHEMENTS AU SAINT EXERCICE DE L'ORAISON.

Priez devant la Face du Seigneur et diminuez le nombre de vos offenses (1).
Ne vous inquiétez de rien ; mais que, dans toute prière et supplication, vos demandes soient présentées à Dieu avec action de grâces (2).

---

232. L'homme qui abandonne les exercices et interrompt le cours de son oraison est semblable à celui qui, tenant en main un oiseau, le laisse s'envoler et ne le reprend ensuite qu'à grand'peine.

233. Dieu étant ce qu'il est, et par conséquent inaccessible, l'âme ne doit s'arrêter à aucun objet que ses facultés puissent comprendre et ses sens percevoir ; de peur, que se contentant de ce qui est moindre, elle ne vienne à perdre l'élan et l'agilité dont elle a besoin pour aller à Dieu.

234. Gardez-vous de donner accès en votre âme à quelque objet qui ne soit pas uniquement et

(1) Precare ante faciem Domini et minue offendicula. (Eccles., XVII, 22.)

(2) Nihil solliciti sitis, sed in omni oratione et obsecratione cum gratiarum actione petitiones vestræ innotescant apud Deum. (Philipp., IV, 6.)

totalement spirituel ; de crainte qu'il ne vous fasse perdre le goût de la dévotion et du recueillement.

235. L'homme dont la volonté est attachée à quelque objet sensible ne sera jamais vraiment spirituel ; ceux-là se trompent qui s'imaginent, à l'aide et par la vertu des sens, atteindre à la force de l'esprit.

236. En cherchant le goût des douceurs sensibles dans l'oraison, les âmes imparfaites perdent la véritable dévotion.

237. La mouche dont l'aile a touché le miel a le vol moins libre ; et l'âme qui s'attache aux goûts spirituels perd de sa liberté pour la contemplation.

238. L'âme qui n'est pas disposée à prier en tout lieu, mais dans celui-là seulement qui est de son goût, manquera bien souvent à la grâce de l'oraison ; car elle ne sait lire, dit le proverbe, que dans le livre de son village.

239. Celui qui ne se sent pas l'esprit assez libre, par rapport aux objets et aux douceurs sensibles, pour y trouver toujours de nouveaux moyens d'oraison, mais dont la volonté s'y laisse attacher et entraîner, en éprouvera un grand dommage, et devrait autant que possible s'en interdire l'usage, pour aller à Dieu.

240. Celui-là serait vraiment insensé qui, privé des douceurs et des goûts spirituels, croirait être par là éloigné de Dieu, et se réjouirait au contraire dans la pensée qu'il a retrouvé Dieu en les retrouvant.

241. Beaucoup de ceux qui font profession de vie spirituelle s'accordent la jouissance des biens sensibles, sous le spécieux prétexte de mieux s'adonner à l'oraison et de mieux élever ainsi leur cœur vers Dieu. Mais ils le font de telle manière que tout cela mérite bien plutôt le nom de récréation que d'oraison ; et l'âme y cherche bien plus son goût que celui de Dieu.

242. La méditation doit aboutir à la contemplation comme à sa fin ; et de même que, la fin une fois obtenue, l'usage des moyens cesse d'être utile ; de même que le voyageur, parvenu au terme qu'il voulait atteindre, se repose ; ainsi, quand l'âme est arrivée à l'état de contemplation, elle doit suspendre l'exercice de la méditation.

243. Comme il est convenable, pour aller à Dieu, de laisser en temps opportun les actes discursifs et l'exercice de la méditation, qui seraient alors pour l'âme un obstacle, il faut aussi ne pas abandonner trop tôt la méditation, sous peine de retourner bien vite en arrière.

244. On peut reconnaître à trois signes une

âme arrivée à l'état de contemplation et de recueillement intime : premièrement, si elle ne trouve plus de goût dans les choses qui passent ; secondement, si elle persévère dans la solitude et dans le silence, cherchant toujours le plus parfait ; troisièmement, si les actes de la méditation et les réflexions, au lieu de l'aider comme auparavant, ne font plus que l'embarrasser. Mais il faut que ces trois signes soient réunis.

245. Quand l'âme commence à entrer dans l'état de contemplation, cette connaissance amoureuse des choses de Dieu se laisse à peine reconnaître : d'abord parce qu'elle est très subtile, très délicate, presque insensible ; et puis parce que l'âme était habituée jusque-là au premier exercice de la méditation, qui est plus sensible.

246. Plus l'âme s'établira dans la paix, plus s'augmentera en elle cette connaissance amoureuse que donne la contemplation ; et plus elle la sentira et la goûtera, de préférence à toute autre chose, y trouvant la paix, le repos, la suavité et la jouissance sans effort.

247. Ceux qui arrivent à l'état de contemplation ne doivent pas croire que désormais il ne leur convient plus de recourir à la méditation et d'en exercer les différents actes. Car, dans les premiers temps, ils ne possèdent pas encore une habitude

assez parfaite de la contemplation, pour en user dès qu'ils le désirent; et ils n'ont pas tellement oublié les exercices de la méditation, qu'il ne leur soit quelquefois utile d'y recourir, comme ils avaient l'habitude de le faire.

248. Hors le temps consacré à la contemplation, l'âme doit faire son possible pour s'entretenir, tout en agissant, de saintes pensées; elle agira ainsi avec plus de dévotion et plus de fruit; très particulièrement si elle s'occupe de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin de conformer sa vie à celle de son Sauveur.

249. Dans le passereau solitaire, nous devons remarquer cinq choses : la première, qu'il se retire sur les points les plus élevés; la seconde, qu'il ne souffre point de compagnon, même de son espèce; la troisième, qu'il tourne son bec du côté du vent; la quatrième, qu'il n'a pas de couleur déterminée; la cinquième, que son chant est plein de douceur. Or telle doit être l'âme contemplative : car il faut d'abord qu'elle s'élève au-dessus de tout ce qui passe, n'en faisant pas plus de cas que s'il n'existait point. Puis elle doit tant aimer la solitude et le silence, qu'elle ne souffre la compagnie d'aucune autre créature. Elle doit se tourner et ouvrir sa bouche au souffle de l'Esprit-Saint, afin de correspondre à ses inspirations et à ses

désirs, et de se rendre ainsi plus digne de sa divine compagnie. Elle n'a point de couleur déterminée, ne se déterminant à autre chose qu'à ce que la volonté de Dieu lui demandera. Enfin, son chant doit être plein de douceur, dans la contemplation et l'amour de Dieu.

250. Bien que l'âme élevée jusqu'au sommet de la contemplation, et dans une très simple vue de la Divinité, vienne parfois à oublier l'Humanité très sainte de Jésus-Christ, parce que Dieu, de sa propre main, l'élève à cet état de connaissance toute surnaturelle ; jamais cependant elle ne doit, en aucune manière, désirer un pareil oubli. Car la contemplation et l'amoureuse méditation de cette très sainte Humanité l'aidera, au contraire, à monter plus facilement au plus haut degré de l'union ; Jésus Notre-Seigneur étant la vérité, la porte, la voie et le guide pour arriver à la possession de tous les biens.

DE L'OBÉISSANCE.

L'obéissance est meilleure que les sacrifices ; et mieux vaut écouter que d'offrir la graisse des béliers (1).

Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis ; car ils veillent sans cesse, comme devant rendre compte de vos âmes (2).

---

251. Le chemin de la vie n'exige pas beaucoup de savantes combinaisons et d'agitations. Il demande moins de science que de renoncement à sa volonté propre. Mais celui qui s'attache à la douceur des choses sensibles n'avancera guère dans cette voie.

252. Celui qui ne cherche de goûts et de joies sensibles ni en Dieu ni dans les créatures, et qui ne suit sa volonté propre en aucune chose, ne risque pas de trébucher.

253. Quoique vous entrepreniez de grandes

(1) Melior est obedientia quam victimæ, et auscultare magis quam offere adipem arietum. (I, Reg., XV, 22.)

(2) Obedite, præpositis vestris et subjacete eis; ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri. (Hebr. XIII, 17.)

choses, si vous ne savez renoncer à votre volonté propre et l'assujettir, vous oubliant vous-même et tout ce qui vous touche, vous n'avancerez point dans la voie de la perfection.

254. Laissez-vous enseigner; laissez-vous commander; laissez-vous mener et assujettir : et vous serez parfait.

255. Dieu voit avec plus de plaisir l'âme qui, parmi les désolations et les sécheresses, livre et soumet sa volonté à celle d'autrui, que l'âme qui, en dehors de l'obéissance, accomplirait toutes ses œuvres avec beaucoup de joie spirituelle et de suavité.

256. Dieu aime mieux en vous le moindre degré d'obéissance et de sujétion, que tout service que vous pensez lui rendre.

257. L'assujettissement et l'obéissance sont le sacrifice de la raison et du jugement; voilà pourquoi c'est le sacrifice le plus agréable à Dieu, bien préférable à toutes les rigueurs de la pénitence corporelle.

258. La pénitence corporelle sans obéissance est très imparfaite. Les commençants, il est vrai, s'y sentent portés par la consolation et le goût qu'ils y trouvent; mais s'ils y font leur propre volonté, ils s'exposent à croître bien plutôt en vices qu'en vertus.

259. Vous trouverez double amertume à suivre votre volonté, gardez-vous donc de la chercher, fallût-il rester dans l'amertume.

260. Le démon prévaut facilement sur ceux qui marchent seuls, et se dirigent par leur volonté propre dans les choses de Dieu.

DE LA FORCE ET DE LA PATIENCE.

Attendez le Seigneur ; agissez en hommes, que votre cœur soit ferme ; attendez le Seigneur (1).

La patience vous est nécessaire, pour accomplir la volonté de Dieu et mériter ainsi l'effet de sa promesse (2).

---

261. Mieux vaut porter une plus lourde charge avec l'aide d'un fort, qu'une moins lourde avec l'aide d'un faible. Or, quand vous supportez le poids des afflictions, vous êtes avec Dieu qui est votre force, et se tient près de ceux qui sont dans la tribulation. Mais quand vous n'en êtes pas chargé, vous demeurez seul avec vous, c'est-à-dire avec la faiblesse même. Aussi la force et la vertu de l'âme croissent et se fortifient dans les travaux.

262. Considérez combien votre chair est faible, et comme rien des choses du monde ne peut donner à votre esprit force et consolation. Tout ce

(1) Exspecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum, et sustine Dominum. (Ps. XXVI, 20.)

(2) Patientia vobis necessaria est, ut voluntatem Dei facientes reportetis promissionem. (Hebr., X, 36.)

qui naît du monde est monde ; ce qui naît de la chair est chair ; et le bon esprit naît uniquement de l'Esprit de Dieu, qui ne se communique ni par le monde ni par la chair.

263. Voyez comment la fleur la plus délicate se flétrit la première et perd le plus tôt son parfum. Ainsi faut-il vous garder avec soin de vouloir marcher par la voie des consolations et des goûts spirituels ; car vous manqueriez de constance dans cette voie. Mais préférez un esprit mâle et ferme, qui ne soit attaché à rien ; vous y trouverez en abondance la douceur et la paix ; car les fruits doux, savoureux, et qui se conservent, mûrissént dans des terres froides et sèches.

264. Bien que le chemin soit uni et doux pour les âmes de bonne volonté, on ne peut toutefois y marcher longtemps et sans fatigue, si les pieds ne sont fermes, et si l'on manque de persévérance.

265. Ne cherchez pas votre nourriture dans des pâturages défendus, tels que les plaisirs de cette vie. Mais bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

266. Celui-là est vraiment vainqueur de toutes les choses d'ici-bas, qui n'est plus ému ni d'aucune joie quand il les possède, ni d'aucune tristesse de leur absence.

267. Avec le don de force, l'âme accomplit les œuvres des vertus et triomphe des vices.

268. Que votre cœur soit fort contre tout ce qui le porterait vers un autre objet que Dieu; et pour le rendre fort, aimez à contempler les souffrances de Jésus-Christ.

269. Réjouissez-vous sans cesse en Dieu, qui est votre salut; et considérez combien il est doux de souffrir ce que nous envoie celui qui est vraiment et uniquement bon.

270. Dieu estime bien plus en vous l'acceptation volontaire de la sécheresse et de la souffrance pour son amour, que toutes les consolations, visions et contemplations, dont vous pourriez jouir.

271. Ne laissez jamais, pour aucun motif, bon ou mauvais, d'apaiser votre cœur et de l'incliner, avec des entrailles d'amour, à souffrir pour Dieu tout ce qui pourra se présenter.

272. Il ne faut pas mesurer les travaux sur notre faiblesse, mais nos efforts sur nos travaux.

273. Si les âmes savaient le prix de la souffrance et de la mortification, pour acquérir les biens de l'ordre le plus élevé, jamais elles ne chercheraient leur consolation en aucune chose.

274. Quand une âme a plus de patience pour souffrir et plus de courage à supporter la privation

de toute joie sensible, c'est un signe assuré de son avancement dans la vertu.

275. La voie de la souffrance est bien plus sûre et plus féconde que celle de la jouissance et de l'action. Car notre âme, dans la souffrance, reçoit une participation de la force de Dieu; tandis que l'action et la jouissance s'accommodent bien mieux avec ses imperfections et sa faiblesse; de plus, la souffrance lui fait acquérir et exercer des vertus qui la purifient, et la rendent plus sage et plus prudente.

276. L'âme qui n'est pas exercée par les tentations et les souffrances ne saurait élever et régler son sens intérieur, comme le demande la vraie sagesse. Car, ainsi qu'il est dit au livre de l'*Ecclésiastique*, « celui qui n'est pas tenté, que sait-il ? »

277. Plus la souffrance est pure et sans mélange, plus elle enrichit l'âme de la pure intelligence des choses de Dieu.

DE LA MODESTIE.

Détournez mes regards de tout ce qui n'est que vanité ; et faites-moi trouver la vie dans votre voie (1).

Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur. Que votre modestie soit reconnue de tous les hommes (2).

---

278. L'âme qui se recueille et se retire de la délectation des choses sensibles s'affranchit de la distraction où la jetait l'usage trop libre de ses sens ; et par là, se conserve en elle et s'accroît l'esprit intérieur et l'exercice des vertus qui l'unissent à Dieu.

279. L'homme qui se complaît à la jouissance du plaisir sensible ne mérite pas d'autres noms que ceux d'homme sensuel, d'homme animal, d'homme du temps. Mais quand il dégage son cœur de toute satisfaction des sens, il mérite d'être appelé homme spirituel, céleste et divin.

(1) Averte oculos meos ne videant vanitatem ; in via tua vivifica me. (Ps. CXVIII, 37.)

(2) Gaudete in Domino semper. Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. (Philipp., IV, 4.)

280. Si vous refusez une satisfaction sensible, le Seigneur vous rendra le centuple dès cette vie, en joies spirituelles ; au lieu que pour ce même plaisir accordé à vos sens, vous recueillerez au centuple ennui et dégoût.

281. Celui qui ne vit plus de la vie des sens applique librement toute sa force et toutes les puissances de son âme à la divine contemplation.

282. Quoique les biens sensibles puissent mériter que l'âme y trouve quelque goût, quand elle s'en sert pour aller à Dieu, ce fruit est néanmoins si peu assuré, que d'ordinaire, ainsi que nous le voyons, elle en retire plus de dommage que de profit.

283. Tant que l'homme n'a pas acquis une telle habitude de la mortification de tout goût sensible, que tout ce qui tombe sous les sens élève aussitôt son âme vers Dieu, il a besoin de renoncer à toute délectation sensible, pour dégager son âme de la vie des sens.

DU SILENCE.

Celui qui modère sa langue est docte et prudent. — Mais l'homme inconsidéré dans ses paroles sera affligé de bien des maux (1).

Les hommes, au jour du jugement, rendront compte à Dieu de toute parole inutile sortie de leur bouche ; vous serez justifié sur vos paroles et condamné sur vos paroles (2).

---

284. Le Père a dit une parole. C'est son Verbe et son Fils. Il la dit éternellement et dans un éternel silence. Et c'est dans le silence que l'âme l'entend.

285. Ce qui est le plus nécessaire pour notre avancement, c'est de faire taire nos inclinations et notre langue en présence de ce grand Dieu. Car le langage qu'il préfère est un amour silencieux.

286. Parlez peu ; et lorsqu'on ne réclame pas

(1) Qui moderatur sermones suos doctus et prudens est. — Qui autem inconsideratus est ad loquendum sentiet mala. (Prov. XVII, 27, XIII, 3.)

(2) Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo, in die judicii. Ex verbis enim tuis justificaberis, et ex verbis tuis condemnaberis. (Matth., XII, 36.)

votre avis sur tel ou tel sujet, ne vous en mêlez point.

287. N'écoutez jamais rien des faiblesses d'autrui. Et si quelqu'un vient se plaindre à vous de quelque faiblesse d'un autre, priez-le humblement de ne point vous en parler.

288. Ne vous plaignez de personne. Ne demandez rien. Ou s'il vous faut absolument demander quelque chose, que ce soit en peu de paroles.

289. Ne contredites qui que ce soit ; et ne vous permettez jamais une parole qui ne soit toute pure.

290. Quand vous parlerez, que ce soit de manière à n'offenser personne, et de choses que vous puissiez dire sans crainte devant qui que ce soit.

291. Conservez toujours la paix intérieure avec une attention amoureuse à Dieu; et, s'il faut parler, faites-le avec la même attention et la même paix.

292. Gardez en silence le don de Dieu ; et rappelez-vous cette parole de l'Écriture : « Mon secret est pour moi. »

293. N'oubliez point que, de toute parole proférée sans la direction de l'obéissance, Dieu vous demandera un compte rigoureux.

294. Converser avec le prochain plus qu'il n'est vraiment nécessaire et que la raison ne

le demande, n'a jamais fait de bien à personne, quelque saint qu'il fût.

295. Une âme ne saurait faire de progrès qu'en agissant et souffrant en silence.

296. Pour avancer dans la vertu, il faut surtout savoir se taire et agir; car parler nous distrait, mais le silence et le travail recueillent.

297. Dès qu'on a dit à quelqu'un ce qu'il lui faut pour son avancement spirituel, qu'il n'en demande pas davantage; mais au lieu de parler, qu'il se mette à l'œuvre pour tout de bon et en silence, veillant à se maintenir dans l'humilité, la charité, le mépris de soi-même.

298. L'âme prompte à parler et à se répandre au dehors est bien peu attentive à Dieu. Mais, à mesure qu'elle le sera, elle se sentira fortement attirée, au dedans d'elle-même, à se taire et à fuir n'importe quelle conversation.

299. Dieu veut que notre âme trouve en lui sa joie, et non en aucune créature, quelque parfaite et excellente qu'elle puisse être.

DE L'HUMILITÉ.

Sur qui mes regards s'abaisseront-ils, sinon sur le pauvre, sur le cœur contrit, sur celui que font trembler mes paroles (1) ?

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (2).

---

300. La première chose nécessaire à l'âme, pour parvenir à la connaissance de Dieu, c'est la connaissance d'elle-même.

301. Dieu se complaît bien plus à de petites œuvres, faites dans le secret et la solitude, sans désir d'être vu, qu'à une multitude de grandes œuvres, faites avec le désir du regard des hommes.

302. Celui qui manifeste aux hommes le bien qui était caché dans sa conscience, en perd le mérite avec le secret ; et la vaine gloire des hommes sera sa récompense.

303. L'esprit de sagesse divine qui habite dans

(1) Ad quem autem respiciam nisi ad pauperculum, et contritum spiritu, et trementem sermones meos ? (Is., LXVI, 2.)

(2) Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (Matth., XI, 29.)

une âme humble l'incline à garder son trésor secret, et à rejeter tout mal au dehors.

304. La perfection de l'âme ne consiste pas dans les vertus que chacun trouve en soi, mais dans celles que l'œil de Dieu y reconnaît comme véritables ; et tout cela est si caché au regard des hommes, que l'âme ne trouve en elle-même aucun sujet de se glorifier, mais bien des sujets de trembler.

305. Ce qui gagne à une âme le cœur de Dieu, ce n'est pas la vue de sa grandeur, mais la grandeur du mépris qu'elle a d'elle-même et de sa profonde humilité.

306. Ce que vous désirez le plus, et ce que vous cherchez avec plus de sollicitude, vous ne sauriez l'atteindre par vous-même ni par la plus haute contemplation, mais par une humilité plus profonde et par l'abaissement de votre cœur.

307. S'il vous vient en pensée de vous glorifier de vous-même, dépouillez-vous d'abord de tout ce qui ne vous appartient pas. Or, tout ce qui restera, n'étant que néant, de quoi pourrez-vous tirer quelque gloire ?

308. Ne méprisez pas votre prochain parce qu'il vous semble dépourvu des vertus que vous espériez trouver en lui ; car peut-être est-il agréable à Dieu pour d'autres raisons que vous ignorez.

309. Ne vous excusez point ; mais recevez toute réprimande avec un visage serein, pensant qu'elle vous vient de Dieu.

310. Tenez pour une pure grâce de Dieu qu'on vous dise parfois quelque bonne parole; car vous ne la méritez point.

311. Ne vous arrêtez ni peu ni beaucoup à regarder qui est pour vous ou contre vous. Mais efforcez-vous sans relâche de plaire à Dieu ; demandez-lui que sa volonté s'accomplisse ; aimez-le beaucoup ; vous le lui devez bien.

312. Aimez à rester inconnu de vous et des autres ; ne cherchez pas à savoir le bien ou le mal d'autrui.

313. N'oubliez jamais la vie éternelle ; mais considérez le très haut degré de joie et de gloire où tant d'âmes sont parvenues, pour avoir été méprisées, humbles et pauvres à leurs propres yeux.

314. Pour mortifier en nous sérieusement le désir de l'honneur, source de tant d'autres désirs déréglés, la première chose à faire est de travailler à nous abaisser, et de désirer que les autres nous traitent de même ; la seconde est de parler de nous avec un vrai mépris, et de désirer que les autres parlent de même ; la troisième est de bien connaître notre bassesse, considérant combien nous sommes

en effet dignes de mépris, et de désirer que les autres pensent de même.

315. L'humilité de notre âme et sa soumission, à l'égard du maître spirituel qui la dirige, lui communiquant tout ce qui se passe entre Dieu et nous, est une source de lumière, de paix, de joie et de sécurité.

316. La vertu ne consiste pas dans la lumière et dans le goût de Dieu, quelque élevés qu'ils soient, ni en rien de ce qui peut tomber sous le sens de l'âme; mais dans ce qu'il y a de plus contraire à tout goût sensible, une profonde humilité, un mépris extrême de soi-même et de toutes les choses auxquelles notre âme se sent le plus attachée.

317. Toutes les vues de Dieu, les révélations, les sentiments des choses célestes, bien que justement en très haute estime aux yeux de l'homme spirituel, ne sauraient valoir cependant le moindre acte d'humilité; car l'humilité produit en nous les mêmes effets que la charité, dont le propre est de ne point attacher son cœur à ses intérêts, mais à ceux d'autrui.

318. Les communications vraiment divines ont ce caractère qui leur est propre, d'humilier l'âme et de l'élever tout à la fois. Car, dans cette voie, descendre, c'est monter, et monter, c'est descendre.

319. Le propre des faveurs et des communications vraiment divines est d'imprimer en l'âme une aversion profonde pour tout ce qui tend à l'élever, tout ce qui concerne sa propre excellence, et de lui donner au contraire beaucoup de facilité et de promptitude pour tout ce qui peut l'abaisser et l'humilier.

320. Dieu a tellement horreur de voir les âmes s'incliner à l'amour de l'élévation, que même quand sa divine Majesté la leur impose, elle ne veut point que le cœur soit prompt à commander et s'y complaise.

321. Tout au contraire, quand les faveurs et les communications spirituelles viennent du démon, elles donnent à l'âme beaucoup de facilité et de promptitude pour tout ce qui est grand et semble avoir du prix, et beaucoup d'aversion pour toute œuvre humble et basse.

ORGUEIL ET VANITÉ.

Ne laissez jamais dominer l'orgueil dans vos sentiments et dans vos paroles. Car c'est par l'orgueil que toute ruine a commencé (1).

Ce n'est pas celui qui se recommande lui-même, mais celui que Dieu recommande, qui est approuvé (2).

---

322. L'âme qui aime les grandeurs, les emplois élevés, le libre assouvissement de ses désirs, est aux yeux de Dieu, non pas un enfant de condition libre, mais le vil esclave de ses passions.

323. L'âme qui n'est pas humble se laisse aisément tromper par le démon, qui lui fait croire mille mensonges.

324. Il y a, de nos jours, beaucoup de chrétiens, qui ont quelques vertus et font de grandes choses ; et tout cela ne leur servira cependant de rien pour la vie éternelle, parce qu'ils n'y recher-

(1) Superbiam nunquam in tuo sensu aut in tuo verbo dominari permitas. In ipsa enim initium sumpsit omnis perditio (Tob., IV., 14.)

(2) Non enim qui seipsum commendat ille probatus est; sed quem Deus commendat. (II Cor., X, 18.)

chent point l'honneur et la gloire de Dieu seul, mais la vaine satisfaction de leur volonté.

325. La vaine joie des bonnes œuvres ne va pas sans leur vaine estime ; de là naissent les sentiments et les paroles pleines de vanité que l'Évangile nous fait remarquer dans le pharisien.

326. Telle est, en ce point, l'extrême misère des enfants des hommes, que je tiens pour certain que la plupart des œuvres faites en public seront viciées et ne vaudront rien, ou du moins seront très imparfaites et défectueuses devant Dieu, le cœur n'ayant pas été libre et pur de tout intérêt et considération humaine.

327. O âmes créées de Dieu et appelées par lui à tant de grandeurs ! Que faites-vous ? A quoi vous occupez-vous ? O aveuglement misérable des fils d'Adam ! Ne pas voir, au milieu de tant de lumière ! Ne pas entendre une voix si puissante ! Plus vous cherchez la grandeur et la gloire, plus vous demeurez misérables et vils, et indignes de tant de biens !

DE LA PAUVRETÉ VOLONTAIRE.

Si les richesses affluent vers vous, n'y attachez pas votre cœur (1).
Il a comblé de biens les affamés; il a renvoyé les riches les mains vides (2).

---

328. S'il est jamais permis de se complaire en ses richesses, c'est lorsqu'on les prodigue au service de Dieu; car on ne saurait en tirer un autre profit. Et il en faut dire autant de tout autre bien temporel, tel que titres, charges, dignités humaines, et le reste.

329. L'homme spirituel doit veiller avec une extrême attention à ne pas laisser peu à peu son cœur s'attacher aux choses qui passent; car cet amour croîtrait insensiblement de degré en degré; ce qui d'abord semblait n'être rien atteindrait de vastes proportions et deviendrait la cause d'un grand dommage; comme une étincelle suffit pour embraser enfin toute une montagne.

330. Ne vous fiez jamais sur ce que vous n'êtes

(1) Divitiæ si affluant, nolite cor apponere. (Ps. LXI, 11.)
(2) Esurientes implevit bonis, et divites dimisit inanes. (Luc., I, 53.)

retenu que par un fil; mais brisez-le de suite, en vous disant qu'il faudrait le briser plus tard. Car, si dès le début, et pendant que l'attache est si faible encore, vous ne vous sentez pas le cœur de la rompre, comment présumeriez-vous le pouvoir faire, quand elle sera plus forte et invétérée ?

331. Celui qui évite les petites fautes ne tombera pas dans de plus grandes. Mais les plus petites sont souvent la cause d'un très grand mal, une fois que l'entrée du cœur est ouverte et que le rempart est entamé. Car toute besogne commencée est à moitié faite, dit le proverbe.

332. La jouissance trouble le jugement, comme le brouillard trouble la vue. Or l'âme ne goûte point de jouissance volontaire, quand elle n'a pas de volonté propre. Mais si le cœur est pur et libre des joies humaines, le jugement redevient lumineux, comme l'atmosphère lorsque les vapeurs se dissipent.

333. L'âme dégagée des choses créées n'est distraite et troublée ni dans l'oraison ni hors de l'oraison ; et ainsi, sans perdre de temps, elle acquiert aisément de grandes richesses spirituelles.

DE L'AMOUR DES RICHESSES.

Le bien-aimé s'engraissa et se révolta ; il s'engraissa, se rassasia, se dilata ; et il délaissa Dieu son créateur ; il s'éloigna de Dieu son salut (1).

Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, et dans le filet du démon, et dans beaucoup de désirs inutiles et nuisibles, qui plongent les hommes dans la mort et dans la perdition ; car la cupidité est la racine de tous les maux (2).

---

334. A la vérité, les biens temporels ne sont point par eux-mêmes cause nécessaire de péché. Mais comme le plus souvent, et par sa faiblesse naturelle, le cœur de l'homme, s'attachant à ces biens, se détache de Dieu, ce qui est un péché, le Sage a dit avec raison que le riche n'est pas exempt de péché.

335. Ce ne sont pas les choses de ce monde qui

(1) Incrassatus est dilectus et recalcitravit; incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum et recessit a Deo salutari suo. (Deuter., XXXII, 15.)

(2) Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et in perditionem. Radix enim omnium malorum est cupiditas. (I, Tim., VI, 9.

s'emparent de l'âme et la ruinent, puisqu'elles ne sauraient pénétrer dans l'âme ; mais c'est notre volonté propre et notre affection qui cherchent en elles le repos.

336. Jésus Notre-Seigneur appelle les richesses des épines dans l'Évangile, pour nous faire entendre que l'âme qui s'y attache volontairement y sera blessée de quelque péché.

337. C'est un désir vain, que celui d'avoir des enfants ; désir si vif en quelques-uns qu'il leur ferait remuer le ciel et la terre. Car ils ne savent pas si ces enfants seront bons et serviront Dieu fidèlement, ni si le bonheur qu'ils en espèrent ne se changera pas en douleurs et en afflictions.

338. L'âme esclave de ses désirs ne fait que s'agiter en tout sens, dans le filet auquel son cœur s'est pris ; et malgré ses efforts, elle a grand'peine même pour un moment à le dégager des pensées importunes qui l'embarrassent.

PAUVRETÉ D'ESPRIT.

Vous ferez l'autel de bois de Séthim. Et vous le ferez non pas massif, mais creux et vide intérieurement (1).
Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel est à eux (2).

---

339. Considérez combien il est nécessaire de travailler à vous dompter vous-même, et de marcher généreusement dans la voie de la pénitence, si vous voulez atteindre à la perfection.

340. Si quelqu'un cherchait à vous suggérer des maximes larges, fît-il des miracles, ne le croyez point ; mais redoublez bien plutôt de pénitence et de détachement des choses créées.

341. Dieu ordonna, dans l'ancienne loi, que l'autel, où devaient s'offrir les sacrifices, fût creux et vide à l'intérieur ; pour nous faire comprendre, par ce symbole, combien il veut que notre âme soit vide de toutes les choses créées, afin qu'elle de-

(1) Facies altare de lignis Sethim. Non solidum sed inane et cavum intrinsecus facies illud. (Exod., XXVII, 1. 8.)

(2) Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. (Matth., V, 3.)

vienne un autel digne de la présence de sa divine Majesté.

342. Dieu n'approuve et ne veut dans l'âme où il habite qu'un seul désir, le désir de garder parfaitement sa loi et de porter la croix de Jésus-Christ; comme la sainte Écriture nous apprend que, dans l'arche, où était conservée la manne, Dieu voulut qu'on mît seulement le livre de la loi, avec la verge de Moïse image de la croix.

343. L'âme qui n'a d'autre désir que de garder parfaitement la loi du Seigneur et de porter la croix de Jésus-Christ deviendra l'arche véritable, où se trouvera la vraie manne qui est Dieu.

344. Si vous voulez que la dévotion naisse en votre cœur, et que l'amour de Dieu y croisse de plus en plus avec l'affection aux choses divines, il faut avant tout purifier votre âme de tous ses appétits déréglés et de tous ses désirs, en sorte que rien ne vous trouble. De même que le malade, une fois qu'il a rejeté toute humeur maligne, sent aussitôt revenir la santé, ainsi que l'appétit qu'il avait perdu ; de même l'âme purifiée retrouve sa santé et le goût de Dieu. Mais sans ce moyen vous auriez beau faire : nul autre ne vous réussira.

345. Vivez en ce monde comme s'il n'y avait que Dieu et votre âme, afin que rien de créé n'enchaîne votre cœur.

346. Ne vous fatiguez pas vainement à chercher la douceur et la joie spirituelle ; car on ne les trouve qu'en y renonçant.

347. Si vous désirez parvenir au saint recueillement, n'ajoutez pas, mais retranchez.

348. Ayez intérieurement le cœur dégagé de toute chose, et ne mettez votre affection en rien de temporel ; ainsi votre âme recueillera des trésors que vous ne connaissez pas.

349. Les trésors immenses de Dieu ne peuvent être contenus que dans un cœur vide et solitaire.

350. Autant qu'il dépendra de vous, ne refusez rien de ce que vous avez, quelque besoin que vous en puissiez sentir.

351. Celui-là ne saurait arriver à la perfection, qui ne sait pas trouver la joie de son cœur et la satisfaction de tous ses désirs dans le vide de tout ce qui n'est pas Dieu. C'est une condition indispensable pour posséder la paix et la tranquilité de l'esprit.

352 Il faut que toujours règne dans votre âme la ferme volonté de vous porter, non à ce qui est plus facile, mais plus difficile ; non à ce qui est plus doux, mais plus âpre ; non à ce qui est plus savoureux, mais plus insipide ; non à ce qui est plus haut et plus estimé, mais plus bas et plus méprisé ; non à ce qui est plus grand, mais plus petit ;

non à ce qui est quelque chose, mais à ce qui n'est rien ; non à ce qui est meilleur, mais à ce qui est pire ; n'ayant d'autre désir que d'entrer, pour le seul amour de Jésus-Christ, dans la nudité, le vide, la pauvreté de tout ce qui existe en ce monde.

353. Si vous purifiez avec soin votre âme de toute propriété et de tout désir, vous comprendrez alors toutes choses selon l'esprit ; et si vous refusez de mettre en elles votre affection, vous goûterez ce qu'elles ont de vrai, comprenant ce qu'il y a en elles d'assuré.

354. Vous jouirez d'un entier domaine sur tous les hommes, et toutes les créatures seront à votre service, si vous les oubliez et si vous vous oubliez vous-même.

355. Vous n'éprouverez plus alors d'autres besoins que ceux auxquels votre cœur voudra se soumettre ; car le pauvre d'esprit trouve son contentement et sa joie à manquer de tout ; et celui dont le cœur ne désire rien est toujours au large.

356. Les pauvres d'esprit donnent libéralement tout ce qu'ils possèdent ; leur plaisir est de s'en passer pour Dieu et pour le prochain, se réglant en tout par la loi de la charité.

357. Le pauvre d'esprit se contente de la substance même de la dévotion, et sans rien chercher.

au delà de ce qui lui suffit, ne trouve dans la multiplicité des objets visibles que de la fatigue et de l'ennui.

358. Quand une âme s'est retirée du monde extérieur et dégagée de toute propriété, même de la douceur des choses divines, alors aucune prospérité ne l'enchaîne plus, aucune adversité ne peut l'abattre.

359. On revêt le pauvre, quand on le voit nu ; et quand une âme se sera dépouillée de tout désir, sans se réserver de vouloir ou ne pas vouloir, Dieu la couvrira et l'enrichira de sa pureté, de sa joie, de sa volonté.

360. L'amour de Dieu dans une âme pure, simple et dénuée de tout désir propre, est pour ainsi dire toujours en acte, et s'accroîtra incessamment.

361. Renoncez à tout désir propre, et vous trouverez ce que demande votre cœur. Car comment sauriez-vous si votre désir est selon Dieu ?

362. Si vous voulez trouver la paix avec la consolation de votre âme, et servir Dieu pour tout de bon, ne vous contentez pas de ce que vous avez déjà laissé ; car peut-être, en la nouvelle voie où vous marchez, votre cœur se retrouvera aussi embarrassé, ou plus embarrassé même qu'auparavant, mais renoncez à tout ce qui vous reste encore.

363. Si cet exercice de renoncement, qui est le principal et comme la racine même des vertus, vient à vous manquer, toutes vos autres industries vous serviront peu; eussiez-vous de très hautes vues des choses divines, et les communications spirituelles les plus relevées.

364. Non seulement les biens terrestres, les joies et les délices des sens, nous embarrassent et nous retardent dans la voie de Dieu ; mais les joies mêmes de l'esprit et les consolations célestes sont un obtacle à notre avancement dans la vertu, si nous les recherchons ou les recevons pour notre propre jouissance.

365. Les vains désirs de notre cœur sont de telle nature qu'ils cherchent toujours un objet auquel ils puissent s'attacher ; semblables au ver qui ronge le bois, n'épargnant pas plus ce qui est sain que ce qui est malade.

FIN DES MAXIMES.

PRIÈRE DE L'AME EMBRASÉE DE L'AMOUR DIVIN.

Seigneur mon Dieu, mon bien-aimé, si le souvenir de mes péchés vous empêche de m'accorder ce que je demande, qu'il en soit fait, mon Dieu, selon votre volonté, qui est ce que je désire sur toute chose ; faites de moi l'objet de votre bonté et de votre miséricorde, afin que vos créatures vous y reconnaissent. Que si vous attendez mes œuvres, pour m'accorder ainsi ce que je demande, donnez-les moi, Seigneur, opérez-les en moi, et joignez-y les peines que vous voudrez bien accepter de moi. Mais si vous n'attendez pas mes œuvres, qu'attendez-vous, ô mon très miséricordieux Seigneur ? Que tardez-vous ? Si vous voulez enfin m'accorder cette grâce et cette miséricorde que je vous demande par votre Fils, prenez tout mon petit avoir, puisque vous le voulez ; et donnez-moi ce bien, puisque vous le voulez aussi. O tout-puissant Seigneur, mon âme s'est desséchée, en oubliant de se nourrir en vous. Je ne vous connais-

sais pas, ô mon Seigneur, lorsque je voulais encore savoir et goûter quelqu'autre chose !

Oh ! qui pourra se délivrer du mode et des termes d'ici-bas, si vous ne l'élevez vous-même jusqu'à vous, dans la pureté de votre amour, ô mon Dieu ! Seigneur, vous tournez votre face avec joie vers celui qui vous a offensé, et vous le relevez avec amour, et moi, je refuse de relever et d'honorer celui qui m'irrite ! Comment pourra donc monter jusqu'à vous l'homme engendré, l'homme élevé dans une si profonde bassesse, si vous ne le relevez, ô Seigneur, de cette même main qui l'a créé ?

O tout-puissant Seigneur, si une étincelle de l'empire de votre justice a tant de force en un prince mortel, qui gouverne et meut les nations, que ne fera pas votre toute-puissante justice sur le juste et sur le pécheur ?

Seigneur mon Dieu, vous ne rejetez point celui qui ne vous rejette point. Comment les hommes disent-ils que vous vous éloignez, ô Seigneur mon Dieu ? Quel est celui qui, vous cherchant avec un amour pur et simple, ne vous trouvera pas, et en vous son goût et sa volonté, ô vous qui, le premier, vous montrez et venez au-devant de ceux qui vous désirent ?

Vous ne m'ôterez pas, ô Seigneur mon Dieu,

ce que vous m'avez donné une fois, en la personne de Jésus votre Fils unique, en qui vous m'avez donné tout ce que je veux. Je me réjouirai donc dans la pensée que vous ne tarderez point, si je vous attends. Et que tardes-tu toi-même, ô mon âme, puisque dès à présent tu peux aimer Dieu en ton cœur !

Les cieux sont à moi ; la terre est à moi ; les nations, à moi ; les justes, à moi ; les pécheurs, à moi ! Les Anges sont à moi ; et la Mère de Dieu, et toutes les choses créées ! Mon Dieu lui-même est à moi et pour moi, puisque Jésus-Christ tout entier est à moi et pour moi ! Que demandes-tu donc et que cherches-tu encore, ô mon âme ? Tout est à toi ; tout est pour toi ; ne te rabaisse point ! Ne t'arrête pas à quelques miettes tombées de la table de ton Père ! Lève-toi et glorifie-toi de ce qui fait ta gloire ; cache-toi en elle et réjouis-toi ; les désirs de ton cœur seront exaucés !

O très doux amour de Dieu méconnu ! Celui qui vous a trouvé se repose. Et que maintenant tout change ; eh bien, soit, ô Seigneur mon Dieu, pourvu que je demeure avec vous et en vous ! Que j'aille avec vous par où vous voudrez : ce sera aussi par où je voudrai. Mon Bien-Aimé, tout pour vous, rien pour moi ; mais rien pour vous aussi, et tout pour moi ! Tout ce qui sera doux et savoureux, je

le veux pour vous, et non pour moi ! Tout ce qui sera âpre et pénible, je le veux pour moi et non pour vous ! O mon Dieu, combien sera douce pour moi votre présence, puisque vous êtes le souverain bien ! Je veux m'approcher de vous en silence et découvrir vos pieds divins, afin que vous trouviez bon de m'unir à vous, en prenant mon âme pour épouse ; et je ne me réjouirai qu'entre vos bras. Et maintenant, je vous en supplie, ô Seigneur, ne me délaissez jamais, moi qui pour vous ai méprisé mon âme !

POÉSIES DÉVOTES

COMPOSÉES SUR DIFFÉRENTS SUJETS

POÉSIES DÉVOTES [1]

COMPOSÉES SUR DIFFÉRENTS SUJETS

CANTIQUE D'UNE AME QUI LANGUIT DU DÉSIR DE VOIR DIEU.

Je vis sans vivre en moi,
Et j'attends d'un si brûlant désir,
Que je meurs de ne pas mourir.

Déjà je ne vis plus en moi,
Et comme je ne puis vivre sans Dieu,
Si ma vie se passe et sans lui et sans moi,
Que sera-ce qu'une pareille vie ?
Elle me sera pire que mille morts ;
Car j'attends Celui qui est ma vie même
En mourant de ne pas mourir.

(1) Nous regrettons notre impuissance à rendre tout le charme de ces poésies de notre Bienheureux Père, mais nous aurions craint d'en altérer plus encore les mystérieuses beautés en essayant de les traduire en vers. On nous pardonnera donc de les présenter ainsi dans leur simplicité littérale, et plusieurs âmes peut-être nous en sauront gré.

(*Note de la Traduction.*)

Cette vie dont il me faut vivre
N'est que l'absence de la vie ;
Aussi est-ce mourir à tout heure.
Jusqu'à ce que je puisse vivre en toi,
Écoute, ô mon Dieu, ma parole :
Cette vie d'un jour je n'en veux pas,
Car je meurs de ne pas mourir.

Exilé que je suis loin de toi,
Que peut être pour moi cette vie,
Sinon les angoisses de la mort,
La plus cruelle qui fût jamais ?
Je me fais compassion à moi-même,
En continuant à vivre de telle sorte
Que je meurs de ne pas mourir.

Au poisson jeté hors de l'eau,
Il reste une dernière espérance,
C'est que la mort contre laquelle il se débat
Lui fait enfin trouver la mort.
Mais quelle mort pourrait se comparer
A ma lamentable existence,
Car plus je vis, plus je meurs ?

Quand je commence à respirer
En te contemplant dans l'hostie,
Mes regrets en sont plus amers
De ne pouvoir jouir de toi.
Tout sert à augmenter ma peine,
Et mon mal est tellement sans remède
Que je meurs de ne pas mourir.

Si mon cœur palpite, ô Seigneur,
Dans l'espérance de te voir,

En pensant que je puis te perdre
Je sens se doubler ma douleur.
En vivant dans de telles angoisses
Et en attendant ce que j'espère
Je me meurs de ne pas mourir.

Délivre-moi de cette mort,
Mon Dieu, et donne-moi la vie ;
Ne me tiens pas longtemps captif
Dans un si cruel esclavage.
Vois le désir que j'ai de te voir ;
Mes soupirs sont si brûlants
Que je meurs de ne pas mourir.

Je n'ai plus qu'à pleurer ma mort,
A me lamenter de ma vie,
Tant que mes péchés ici-bas
Me condamneront à l'exil.
O mon Dieu, mon Dieu, quand sera-ce ?
Quand pourrai-je dire en vérité :
Je vis et ne puis plus mourir ?

CANTIQUE SUR UNE EXTASE ARRIVÉE DANS UNE HAUTE CONTEMPLATION.

Je suis entré sans savoir où j'entrais ;
J'y suis resté sans savoir où j'étais,
Transporté plus haut que toute science.

Non, je ne savais pas ou j'entrais ;
Et quand je me vis là
Sans savoir où j'étais,
J'entendis de sublimes choses.
Ce que j'éprouvais là je ne saurais le dire,
Puisque j'y suis resté sans rien savoir,
Transporté plus haut que toute science.

De la paix et de l'amour
C'était la science parfaite ;
Dans cette céleste solitude
On comprenait le droit chemin ;
C'était un si profond secret
Que je restai sans paroles,
Transporté plus haut que toute science.

J'étais tellement enivré,
Absorbé, ravi hors de moi,
Que sans m'en apercevoir je restai
Les sens privés de sentiment,
Et l'esprit divinement enrichi
D'une intelligence ne comprenant rien,
Transporté plus haut que toute science.

Plus on s'élève dans ces hauteurs
Et moins on en comprend les secrets,
Parce qu'ils sont comme la nuée ténébreuse
Qui éclairait pendant la nuit (1).
Aussi celui qui sait ces choses
Reste toujours ne sachant rien,
Transporté plus haut que toute science.

Celui qui gravit ces sommets
Sent défaillir sa propre vie,
Tout ce qu'il savait jusqu'alors
Lui semble digne d'un profond mépris.
Et sa science est d'autant plus parfaite
Qu'il reste ne sachant plus rien,
Transporté plus haut que toute science.

Ce savoir qui consiste à ne savoir pas
Est une si souveraine puissance,
Que les savants avec leurs arguments
Ne peuvent jamais en triompher.
Car leur savoir, en comprenant,
N'arrive pas à ne pas comprendre,
Transporté plus haut que toute science.

Il est de si haute excellence,
Cet incomparable savoir,
Qu'il n'est faculté ni science
Qui jusqu'à lui puisse s'élever.
Celui qui parvient à se vaincre,
Par le savoir qui ne sait rien
Ira montant toujours plus haut que toute science.

(1) Et erat nubes tenebrosa, et illuminans noctem. (Exod., XIV, 20.)

Si vous voulez savoir dans un mot
En quoi consiste cette grande science,
C'est un sublime attouchement
De la sainte et divine essence.
C'est le chef-d'œuvre de sa bonté
De nous laisser sans rien comprendre,
Transportés plus haut que toute science

SUR LE MÊME SUJET.

Dans un élan brûlant d'amour,
Le cœur palpitant d'espérance,
Je m'élevai si haut, si haut,
Que je pus atteindre mon but.

Afin de pouvoir parvenir
A saisir cet objet divin,
Il me fallut si haut voler
Que je me perdis moi-même de vue.
Et pourtant ce travail était si grand
Que mon vol manqua de puissance ;
Mais l'amour fit un tel effort
Que je pus atteindre mon but.

Plus je pénétrais dans ces hauteurs,
Plus la lumière me manquait,
Et dans la nuit s'accomplissait
La plus glorieuse conquête.

Pour saisir son objet l'amour s'élança
Aveugle et perdu dans les ténèbres,
Et je volai si haut, si haut,
Que je pus atteindre mon but.

Chose étrange, je dépassai,
Par mon vol, le vol de mille autres ;
C'est que l'espérance du ciel
Obtient tout autant qu'elle espère.
Pour moi je n'espérais que Dieu,
Et mon espoir fut couronné ;
Car je volais si haut, si haut,
Que je pus atteindre mon but.

Plus en montant je m'approchais
De cet Être grand et sublime,
Plus en mon cœur je me sentais
Abîmé dans mon vil néant.
Nul, me dis-je, ne l'atteindra.
Et m'humiliant si bas, si bas,
Je m'élevai si haut, si haut,
Que je pus atteindre mon but.

GLOSE SUR LE DIVIN.

Appuyé sans aucun appui,
Sans lumière et dans les ténèbres,
Je vais me consumant d'amour.

Mon âme est détachée
De tout être créé,
Et au-dessus d'elle-même élevée
Dans une vie pleine de délices,
Elle n'a d'autre appui que son Dieu.
Et maintenant je puis le dire,
Ce qu'au monde j'estime le plus,
C'est de voir et de sentir mon âme
Appuyée sans aucun appui.

Bien que je souffre des ténèbres
Dans cette vie éphémère et d'un jour,
Mon mal pourtant n'est pas intolérable ;
Car si la lumière me manque,
Je possède au moins une vie toute céleste ;
Et quand l'amour de cette vie
Devient de plus en plus aveugle,
Il tient l'âme soumise à vivre
Sans lumière et dans les ténèbres.

Depuis que j'en ai l'expérience,
L'amour est si puissant en œuvres
Qu'il sait tirer profit de tout,
Du bien ou du mal qu'il trouve en moi,
Et transformer mon âme en soi.

Ainsi, dans sa charmante flamme
Que je sens brûler dans mon cœur,
Vite et sans rien laisser de moi,
Je vais me consumant d'amour.

MÊME SUJET.

Pour toute la beauté créée,
Non, jamais je ne me perdrai,
Mais pour ce seul bien qui ne se peut nommer,
Que par bonheur on peut trouver.

Tout ce que produit dans une âme
La saveur du bien qui finit,
C'est la lassitude de l'appétit
Et le dégoût de ce qui attire ;
Aussi pour aucune jouissance,
Non, jamais je ne me perdrai,
Mais pour ce seul bien qui ne se peut nommer,
Que par bonheur on peut trouver.

Le cœur fidèle et généreux,
Jamais ne pense à s'arrêter
Partout où on peut passer,
Si ce n'est en ce qui est le plus amer ;
Rien ne peut le décourager,
Et sa foi s'élève si haut
Qu'il goûte ce seul bien qui ne se peut nommer,
Que par bonheur on peut trouver.

Le cœur qui languit d'amour
Blessé par l'Être divin,
Est si changé dans ses penchants
Qu'il sent expirer tous ses goûts.
Comme un malade avec la fièvre
Répugne à la nourriture qu'il voit,
Il désire ce seul bien qui ne se peut nommer
Que par bonheur on peut trouver.

Qu'il en soit ainsi dans une âme
N'allez pas vous en étonner,
Ailleurs gardez-vous de chercher
La cause de cet heureux mal.
Et ainsi toute créature
Est toujours par elle repoussée ;
C'est qu'elle goûte ce seul bien que l'on ne peut nommer,
Que par bonheur on peut trouver.

Quand une fois sa volonté
Est doucement de Dieu blessée,
Elle ne peut être rassasiée
Qu'en goûtant la divinité.
Mais comme ses beautés sont un profond mystère
Qui ne se voit que par la foi,
Elle les goûte en ce seul bien qui ne se peut nommer,
Que par bonheur on peut trouver.

Le cœur épris d'un tel amour
Peut-il défaillir de douleur,
Puisqu'en aucune créature
Ne se trouve un pareil bonheur ?

Seul, sans figure et sans image,
Sans trouver appui ni soutien,
Il goûte ce seul bien qui ne se peut nommer,
Que par bonheur on peut trouver.

Ne croyez pas qu'à l'intérieur
Où se savourent les vrais biens,
On trouve joie et allégresse
Dans les jouissances d'ici-bas.
Mais plus haut que toute beauté
Qui est, qui fut ou qui sera,
Il goûte ce seul bien qui ne se peut nommer,
Que par bonheur on peut trouver.

Celui qui veut faire fortune
Consacre de plus grands efforts
Aux trésors qu'il doit acquérir,
Qu'à ceux qu'il a gagnés déjà.
Ainsi, pour m'élever plus haut,
Je veux toujours tourner mon cœur
Vers ce seul bien qu'on ne peut nommer,
Qui par bonheur peut se trouver.

Ni pour ce que peuvent comprendre
Les sens et leur force ici-bas,
Ni pour ce qui peut s'entendre,
Si sublime que cela soit,
Ni pour la grâce et la beauté,
Non, jamais je ne me perdrai,
Mais pour ce seul bien qui ne peut se nommer,
Que par bonheur on peut trouver.

CANTIQUE DE L'AME QUI EXPRIME SA JOIE DE CONNAITRE DIEU PAR LA FOI.

Ah ! je connais bien la source qui jaillit et coule,
Bien que je sois dans la nuit.

Cette source éternelle est cachée à tous,
Je sais bien, moi d'où elle sort,
Bien que je sois dans la nuit.

Son origine est un mystère puisqu'elle n'en a pas,
Mais je sais que tout vient d'elle,
Bien que je sois dans la nuit.

Que dans le monde il n'est chose si belle,
Que les cieux et la terre s'abreuvent en elle,
Bien que je sois dans la nuit.

Je sais que ses profondeurs sont insondables,
Et que nul ne peut franchir ses espaces,
Bien que je sois dans la nuit.

Je sais que sa limpidité n'est jamais obscurcie,
Et je sais que toute lumière vient d'elle,
Bien que je sois dans la nuit.

Je sais qu'en ses courants l'eau est si abondante
Qu'elle arrose l'enfer, le ciel et les mondes,
Bien que je sois dans la nuit.

Je sais que le courant qui naît de cette source,
Est d'une force et d'une puissance irrésistible,
Bien que je sois dans la nuit.

Je sais que cette éternelle source est cachée
Dans ce pain vivant, pour nous donner la vie,
Bien que je sois dans la nuit.

Je sais que de là elle appelle toutes les créatures
A se rassasier de cette eau, quoique dans l'obscurité,
Bien que je sois dans la nuit.

Je sais que cette source vive, l'objet de mes désirs,
Est dans ce pain vivant où je la vois,
Bien que je sois dans la nuit.

CANTIQUE DU CHRIST ET DE L'AME.

Seul au monde un jeune berger,
Etranger aux plaisirs et aux joies de la vie,
Rêvait sans cesse à sa bergère,
Le cœur cruellement blessé d'amour.

S'il pleure, ce n'est pas de sentir sa blessure.
Il ne s'afflige pas de se voir dans la peine ;
Quoique blessé au plus profond du cœur,
Il pleure en pensant qu'il est oublié.

Oui, cette pensée qu'il est oublié
De sa douce bergère, l'accable de douleur,
Il se laisse maltraiter sur la terre étrangère,
Le cœur cruellement blessé d'amour.

Malheureux que je suis, s'écrie l'humble berger !
Pourquoi celle qui manque à l'amour de mon cœur
Ne veut-elle plus de ma présence ?
Oh ! que mon cœur souffre blessé de son amour !

Après un long espace de temps,
Il monta sur un arbre, où, les bras étendus,
Il resta fixé et mourut,
Le cœur cruellement blessé d'amour.

SUR L'ÉVANGILE *IN PRINCIPIO ERAT VERBUM* SUR LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

Au commencement était le Verbe,
Et le Verbe vivait en Dieu,
Et le Verbe, en Dieu, possédait
Une félicité infinie.

Le Verbe lui-même était Dieu,
Puisqu'il s'appelle le Principe.
Dans le Principe il demeurait
Et n'avait jamais commencé.

Le Verbe est lui-même Principe ;
Aussi n'a-t-il point commencé.
Le nom du Verbe est : Fils de Dieu,
Qui du Principe est engendré.

Dieu dans son sein l'a engendré
Dès les jours de l'éternité ;
Toujours il lui donne sa divine substance,
Et toujours il la possède lui-même.

Et ainsi la gloire du Fils
Est celle qu'il trouve en son Père ;
Comme aussi la gloire du Père
Est celle qu'il trouve en son Fils.

Comme le bien-aimé avec son bien-aimé,
Dieu le Père et son Fils l'un en l'autre habitait
Et de ce double amour qui unit l'un à l'autre
Se fait un seul et meme amour.

Dieu le Père et son Fils semblables l'un à l'autre
En grandeurs et en perfections,
Ne sont en trois divines Personnes
Qu'un seul et divin Bien-Aimé.

Un même amour entre elles trois
Fait d'elles un seul amant,
Et l'amant est le bien-aimé
En qui vit chacun des deux autres.

L'Être infini que possèdent les trois
Appartient à chacune d'elles,
Et chacune d'elles aime ardemment
Celle qui possède cet Être.

Cet Être est chacune des divines personnes,
Et seul il les unit
Par un lien d'amour ineffable,
Qu'aucune langue ne peut dire.

L'amour qui les unit est un amour immense,
Qui n'est qu'un seul et même amour,
L'adorable et divine essence ;
Car plus il y a d'unité dans l'amour,
Et plus l'amour a de puissance.

DE LA COMMUNICATION DES TROIS DIVINES PERSONNES.

Pressé par cet immense amour
Qui de l'un et l'autre procède,
Le Père à son Fils adressait
Des chants d'ineffables louanges.

C'était un si profond mystère,
Que personne ne les comprenait;
Le Père au Fils les adressait,
Et le Fils seul s'en enivrait.

De ce parler divin tout ce qui peut s'entendre
Peut se traduire par ces mots :
Hors de ta présence, ô mon Fils,
Rien ne peut combler mon amour.

Si quelqu'un peut m'être agréable,
C'est qu'en lui je n'aime que toi ;
Et celui qui t'est plus semblable
Est le plus aimable pour moi.

Celui qui ne te ressemble en rien
N'obtiendra jamais rien de moi.
En toi seul mon amour repose,
O vie divine de ma divine vie !

De ma lumière tu es la lumière,
Tu es ma sagesse éternelle,
La figure de ma substance,
Et l'objet de ma complaisance.

Celui qui t'aimerait, ô mon Fils,
Je me donnerais moi-même à lui ;
Et l'amour que je sens pour toi,
De moi je l'épancherais en lui,
Pour le payer d'avoir aimé
Celui que j'aime tant moi-même.

DE LA CRÉATION.

Je veux te donner, ô mon Fils,
Une épouse qui t'aime,
Qui par tes sacrifices mérite
De nous posséder à jamais.

Je veux qu'elle mange à ma table
Le pain que je mange moi-même,
Et qu'elle connaisse les biens
Qu'en mon divin Fils je possède.

Je veux qu'elle se réjouisse en moi
De ta grâce et de tes grandeurs. —
Je vous rends mille grâces, ô mon Père,
Lui répondit son divin Fils.

Avec l'épouse que vous me donnerez
Je partagerai mes lumières,
Pour qu'elle puisse voir dans mes splendeurs
Les splendeurs de Dieu mon Père,
Et qu'elle sache comment mon Être
Me vient de son Être divin.

Je veux la porter en mes bras
Et l'embraser de votre amour,
Pour qu'elle exalte vos bontés
Dans les ivresses éternelles.

SUITE DU MÊME SUJET.

Qu'il en soit fait ainsi, dit le Père à son Fils,
Ton immense amour le mérite.
Cette parole à peine dite,
Le monde sortit du néant.

C'est le palais pour son épouse,
Où brille une infinie sagesse ;
Deux hémisphères le partagent,
L'un sur la terre et l'autre au ciel.

En bas le palais se compose
D'un monde infini de merveilles ;
En haut de beautés il dispose
A nulle autre beautés pareilles.

Afin que l'épouse connaisse
L'Époux qui lui est destiné,
Au ciel, Dieu le Père a placé
Les admirables chœurs des Anges.

Mais dans l'hémisphère d'en bas
Il a mis la nature humaine,
Qui est un peu moins élevée
Que celle des Esprits célestes.

Encore que l'être et le séjour
De chacun ne soient pas les mêmes,
Tous pourtant ne sont que le corps
De l'épouse à l'Époux promise.

Tous par l'amour d'un même Époux
Sont devenus la même épouse ;

Les uns en haut en possédant
Le saint Époux dans l'allégresse.

Les autres en bas par la foi,
Qui, en leur donnant l'espérance,
Leur dit qu'il viendra un jour
Où il les exaltera dans la gloire.

Il promet qu'il élèvera
L'homme et sa profonde misère,
Si bien que personne en ce monde
N'aura plus le droit de le mépriser.

A l'homme devenu semblable,
Il se fera comme l'un de nous,
Il descendra du ciel en terre
Et demeurera parmi nous.

Le Fils de Dieu deviendra l'homme,
Le Fils de l'homme sera Dieu,
Mangeant et conversant avec nous
Et vivant au milieu des enfants des hommes.

Sur la terre il se fixera
Pour un long temps auprès de nous,
Jusqu'au moment où arrivera
La consommation des siècles.

Puis un jour ils se réjouiront
Dans les mélodies éternelles ;
Parce qu'il est la tête et le chef
De l'épouse qu'il s'est choisie.

Il réunira à celle-ci
Tous les justes qui sont ses membres,

Et forment le corps de l'épouse
Qu'il s'unira pour toujours.

Entre ses bras de ses plus tendres caresses
Son amour ne cessera de les enivrer ;
Et ainsi réunis en un seul corps,
A son Père il les conduira.

Jouissant des ineffables délices
Que Dieu goûte en lui-même,
Comme le Père et son Verbe,
Et l'Esprit-Saint qui d'eux procède.

La vie de l'un est celle de l'autre,
C'est ainsi que sera l'épouse,
Absorbée en Dieu pour toujours,
Ne vivant plus que de sa vie.

LES DESIRS DES SAINTS PÈRES.

Avec la douce espérance
Qui leur venait du ciel,
Le poids de leur douleur
S'allégeait pour eux.

Mais une attente si longue,
Et le désir toujours croissant
De posséder le saint Époux,
Ne cessait de les affliger.

Aussi par leurs ardentes prières,
Leurs soupirs et leurs sanglots,
Leurs gémissements et leurs larmes,
L'appelaient-ils nuit et jour.

Afin de le déterminer
A les faire jouir de sa présence,
L'un disait : Oh ! si ce bonheur
Était accordé à mon temps !

D'autres disaient : Enfin, Seigneur,
Envoyez celui que vous devez envoyer !
Oh ! disaient d'autres, si vous rompiez
Les cieux, et si vous descendiez !

Si je vous voyais de mes yeux descendre en ce monde
Ma douleur cesserait enfin !
Nuées, que le Ciel fasse pleuvoir
Celui que demande la terre.

Que de ses feux il embrase la terre
Qui ne nous produit que des épines,
Qu'elle fasse germer cette céleste fleur
Dont elle doit se couronner.

Heureux, disent les autres, heureux celui
Qui vivra dans ce temps de grâce,
Qui méritera de voir son Dieu,
De le voir de ses yeux émerveillés ?

Celui qui le servira de ses mains,
Qui fera société avec lui,
Qui se nourrira des mystères
Qu'il viendra révéler au monde.

SUITE DU MÊME SUJET.

De longs siècles s'écoulaient
Dans ces prières et d'autres encore ;
Mais à mesure qu'approchait la plénitude des temps
La ferveur croissait sans mesure.

Quand vivait le vieillard Siméon,
Il se consumait en brûlants désirs,
Et priait Dieu de lui accorder
La grâce de voir cet heureux jour.

Alors l'Esprit-Saint, au fond de son cœur,
Répondit au saint vieillard,
En lui faisant la promesse
Qu'il ne succomberait pas à la mort

Avant le jour où il verrait la vie
Qui devait descendre du ciel,
Qu'il la toucherait de ses mains,
Qu'il contemplerait Dieu lui-même,
Le porterait entre ses bras
Et l'embrasserait avec amour.

L'INCARNATION.

Déjà les temps étaient arrivés,
Où il convenait de travailler
A la rédemption de l'épouse
Courbée sous le poids d'un intolérable joug ;

Je veux dire sous la loi de crainte
Que lui avait donnée Moïse.
Alors avec un ineffable amour
Le Père s'exprima de la sorte :

Tu vois, mon Fils, qu'à ton image
J'avais façonné ton épouse,
Et par ce qui s'accordait en elle avec toi
Elle te ressemblait parfaitement.

Mais elle en différait par la chair
Que ne possédait pas ta divine essence ;
Or, pour que l'amour soit parfait,
Il exige cette condition :

Que l'amant se rende semblable
A celle qui possède son amour,
Parce que plus la ressemblance est parfaite
Et plus parfait est le bonheur.

Sans aucun doute en ton épouse
Ce bonheur deviendrait plus grand,
Si elle te voyait revêtu de sa chair
Et ainsi devenu semblable à elle.

Ma volonté est votre volonté,
Répondit Dieu le Fils à son Père,
Et je ne veux point d'autre gloire
Que de faire de votre volonté, la mienne.
C'est ma consolation, ô mon Père,
D'obéir à ce que vous désirez,
Parce qu'en accomplissant ce mystère
Votre bonté sera mise en plus grand jour.

On verra votre toute-puissance,
Votre justice et votre sagesse ;
J'irai les révéler au monde,
Par moi il aura connaissance
De votre beauté, de votre douceur,
De votre souveraine indépendance.

J'irai chercher mon épouse
Et sur moi j'assumerai
Les travaux et les fatigues,
Dont elle a si cruellement souffert.

Pour qu'elle puisse retrouver la vie,
Pour elle je me sacrifierai ;
Et en l'arrachant aux abîmes
A vous je la reconduirai.

SUITE DU MÊME SUJET.

Alors Dieu fit venir un Archange
Qui se nommait saint Gabriel,
Et l'envoya vers une jeune Vierge
Qui portait le nom de Marie.

Avec son heureux consentement
En elle s'accomplit le mystère,
Par lequel la sainte Trinité
Revêtit de la chair le Verbe éternel.

Bien que trois aient travaillé à cette œuvre,
En lui seul elle s'accomplit ;
Et le Verbe de Dieu s'incarna
Dans le sein de l'auguste Marie.

Celui qui comme Dieu n'a qu'un Père,
Comme homme a aussi une Mère.
Conçu, non pas comme un autre homme,
Mais par l'œuvre du Saint-Esprit.

C'est aux entrailles de la Vierge
Qu'il emprunta son humanité ;
Aussi s'appelle-t-il à la fois
Et Fils de Dieu et Fils de l'homme.

LA NAISSANCE.

Le temps était arrivé
Où le Christ devait naître ;
Alors s'élançant du ciel
Comme l'époux sort de son lit nuptial,

Il vint en ce monde s'unir à son épouse
Et la serrer entre ses bras.
Puis la douce et gracieuse Mère
Déposa l'Enfant-Dieu dans une crèche,

Entre quelques animaux
Qui en ce moment étaient là.
Les bergers faisaient entendre des cantiques,
Et les Anges leurs douces mélodies,

Pour célébrer l'heureuse union
Accomplie entre l'Époux et l'épouse.
Mais l'Enfant-Dieu dans l'humble crèche
Gémissait et versait des larmes.

C'était les joyaux que l'épouse
Apportait à son Époux,
Et la Mère tressaillait de joie
En les voyant échanger leurs présents

Dans un Dieu les larmes de l'homme,
Dans un homme les joies d'un Dieu ;
Présents qui chez l'un et chez l'autre
Etaient pour eux si étrangers.

SUR LE PSAUME *SUPER FLUMINA BABYLONIS.*

Le long du courant des eaux
Qui coulent dans les murs de Babylone,
Je m'assis un jour baigné de larmes,
Et j'arrosais la terre de mes pleurs.

En tournant vers toi ma pensée,
O Sion, vers toi que j'aimais,
Ton souvenir, quoique plein de douceur,
Redoublait l'effusion de mes larmes.

Je me dépouillai des vêtements de fête
Pour prendre les habits de deuil,
Et suspendis aux branches des saules
La harpe que je portais.

Je la suspendis plein d'espérance,
Car en toi toujours j'espérais.
C'est là que l'amour me blessa,
Là encore qu'il m'arracha le cœur.

Puisqu'il m'avait ainsi blessé,
Je le conjurai de m'arracher la vie ;
Et je me précipitai dans ses feux,
Bien sûr qu'il me consumerait,

Comme faisait autrefois le phénix
Qui terminait sa vie dans le feu.
J'étais ainsi mourant en moi-même
Et ne respirais que pour toi seule.

Ainsi pour toi je mourais en moi-même,
Et pour toi je revenais à la vie,
En sorte que ton souvenir, en vivant en moi,
Me donnait et m'ôtait la vie.

Les peuples dont j'étais le captif
Devant moi tressaillaient de joie,
Et me demandaient de leur chanter
Les cantiques de ma patrie :

Chante-nous une hymne de Sion,
Fais-nous juger sa mélodie. —
Comment, dites-moi, sur la terre étrangère
Où je pleure les ruines de Sion,

Pourrais-je faire éclater l'allégresse
Qui dans Sion faisait battre mon cœur ?
Me livrer à la joie sur ces rives lointaines,
Ce serait l'ensevelir dans l'oubli.

Que pour toujours et sans paroles
Ma langue à mon palais s'attache,
Si je te mettais en oubli
Sur la terre que j'habite.

O Sion, si pour les verts ombrages
Que Babylone vient m'offrir,
Je sacrifiais ton cher souvenir,
Que ma main droite se dessèche,

Si je ne me souviens pas toujours de toi,
De toi que j'aime le plus au monde,
Si des solennités viennent s'offrir à moi,
Et si je les fêtais sans toi.

O toi, fille de Babylone,
Fille malheureuse et misérable,
Combien heureux n'est-il pas
Celui en qui je fonde mes espérances,
Qui doit t'infliger le châtiment
Que tu portes entre les mains.

Il me réunira avec tous les siens
A la pierre qui est le Christ,
Parce que je gémissais au milieu de toi,
Et que pour son amour je t'ai méprisée.

SOLI DEO HONOR ET GLORIA

FIN DU PREMIER VOLUME.

APPENDICE

Lettre que sainte Thérèse de Jésus écrivit à Philippe II, roi d'Espagne (1).

Jésus ! Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Majesté. Amen.

J'ai la conviction intime, Sire, que Notre-Seigneur vous a choisi et qu'il veut se servir de vous pour être le défenseur et l'appui d'un Ordre qui lui appartient. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher d'avoir recours à Votre Majesté, quand je vois que ses intérêts le demandent. Pour l'amour de Notre-Seigneur, pardonnez-moi, je vous en supplie, une si grande hardiesse.

Votre Majesté a sans doute appris comment les religieuses de l'Incarnation d'Avila ont voulu naguère me mettre à la tête de leur couvent, dans la pensée qu'elles pourraient ainsi se délivrer de ceux qui apportent de si grands obstacles au recueillement et à la régularité où elles désirent vivre.

Il y a cinq ans, lorsque, par ordre du visiteur apos-

(1) Traduction du R. P. Marcel Bouix, tome II, page 301.

tolique, je me trouvais à la tête de ce couvent, je crus, pour son plus grand bien, en devoir confier la direction spirituelle à un Carme déchaussé, religieux d'une vie exemplaire, que je plaçai dans ce but dans une maison voisine, en lui donnant toutefois un compagnon pour l'assister. Ce Carme déchaussé était le Père Jean de la Croix ; il n'a cessé d'édifier les religieuses, et la ville entière est dans l'admiration du bien qu'il a fait. Il remplissait depuis quelque temps ce ministère, lorsque les Carmes mitigés le chassèrent, lui et son compagnon, avec de grandes injures et au scandale de toute la ville. Informé de cet attentat et de la vie édifiante des deux religieux, par un mémoire détaillé envoyé par les habitants d'Avila, le nonce précédent ordonna, sous peine d'excommunication, aux Carmes mitigés de les rétablir dans leurs fonctions, et il défendit sous la même peine à tout Carme mitigé de mettre le pied dans le couvent de l'Incarnation, de s'ingérer dans ses affaires, d'y dire la Messe, d'y confesser, n'autorisant pour ces ministères que les Carmes déchaussés et les prêtres séculiers. Grâce à cette mesure, la maison est allée bien jusqu'à la mort du nonce ; mais à cette époque, les Carmes mitigés, sans montrer en vertu de quel titre, se sont de nouveau emparés du gouvernement du monastère, et avec eux est revenu le trouble.

Voici ce qui vient de se passer sous nos yeux. Un Père Carme mitigé s'est rendu au couvent de l'Incarnation pour lever l'excommunication des religieuses ; mais il l'a fait avec tant de dureté et si peu d'ordre et de justice, que, suivant ce qu'on m'a dit, elles en sont dans une très grande peine. et aussi victimes de la persécution qu'auparavant. Par-dessus tout cela il leur a enlevé leurs confesseurs, et il les tient en prison dans son couvent.

On a enfoncé leurs cellules, et on a saisi leurs papiers. Toute la ville, Sire, en est scandalisée. On se demande comment, dans un lieu si voisin de votre cour, ces deux religieux étant sous l'autorité du commissaire apostolique, un Carme qui n'a pas de pouvoirs sur eux, ou qui ne les montre pas, a pu se porter à ces extrémités. Je suis profondément affligée de les savoir en de telles mains. Il y a longtemps qu'on voulait les arrêter. Le Père Jean de la Croix, ce grand serviteur de Dieu, est si faible de tout ce qu'il a souffert, que je crains pour sa vie. Je vous en supplie, Sire, pour l'amour de Notre-Seigneur, faites-lui rendre la liberté, et mettez fin au plus tôt à ce que les Carmes mitigés font endurer à tous les pauvres Carmes de la réforme. Ceux-ci ne font que souffrir et se taire, ce en quoi ils méritent beaucoup devant Dieu; mais, en attendant, les populations sont scandalisées. Ce même Carme mitigé qui est ici, a fait arrêter l'été dernier à Tolède, et sans aucun motif, le Père Antoine de Jésus qui est un bon vieillard et l'un des deux premiers qui ont embrassé la réforme. Ils disent partout qu'ils parviendront à la détruire, parce que le Père Tostado le leur a ordonné. Que Dieu soit béni ! Si un ordre de Votre Majesté n'y apporte remède, je ne sais ce que nous allons devenir; vous êtes, Sire, notre unique appui sur la terre. Plaise à Notre-Seigneur que vous le soyez longtemps ! J'espère que cet adorable Maître, qui a si peu d'amis fidèles qui, comme vous, prennent en main les intérêts de sa gloire, nous accordera cette grâce. Toutes ces humbles servantes de Votre Majesté et moi nous ne cessons de la lui demander.

L'indigne servante et sujette de Votre Majesté,

Thérèse de Jésus.

Fait à Saint-Joseph d'Avila, le 4 décembre 1577.

Au Père Gratien (fragment) (1).

Jésus ! Que le Saint-Esprit soit toujours avec Votre Paternité ! Amen !

Je n'oublie pas, je vous assure, la conduite des Carmes mitigés envers le Père Jean de la Croix ; je ne sais comment Dieu souffre de pareilles choses.

Votre Paternité ne sait pas encore tout. Il a passé neuf mois consécutifs dans un petit cachot, où, malgré sa petite taille, il avait peine à tenir ; durant tout ce temps, il n'a pas changé de tunique, quoiqu'il ait été presque réduit à la mort. Trois jours avant son évasion, le Sous-Prieur lui donna une de ses chemises et de très rudes disciplines. Il n'a été visité de personne durant sa captivité. Je lui porte une très grande envie. Notre-Seigneur l'a sans doute trouvé assez fort pour un tel martyre. Mais il est bon que ces détails soient connus, afin que les Carmes déchaussés se tiennent mieux en garde contre de pareilles gens. Que Dieu leur pardonne! Amen.

. . . .

L'indigne servante et sujette de Votre Paternité,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

(1) Traduction du R. P. Marcel Bouix, S.J., tome III, page 1.

BREF DE SA SAINTETÉ CLÉMENT VIII

Ordonnant de restituer le corps de saint Jean de la Croix à la ville de Ubeda.

Salutem et apostolicam benedictionem. Expositum nobis nuper fuit pro parte dilectorum filiorum VENITIQUATROS nuncupatorum, et civium oppidi nuncupati de Ubeda, Giennensis diœcesis, quod cum quondam Joannes a Cruce ordinis fratrum carmelitarum discalceatorum, dum vixit religiosus vir morum ac vitæ sanctæ, et exemplo insignis humilitatis habitus et reputatus, in monasterio Sancti Michaelis ejusdem ordinis, in eodem oppido sito, ab humanis discessisset et ibi sepultus fuisset, ejusque sepulcrum apud omnes in magna veneratione esset : novissime dilecta in Christo filia Ana de Peñalosa, mulier Segoviensis, precibus efficacioribus instans, ipsius Joannis corpus ex prædicto monasterio secrete per superiores præfati ordinis extractum, et ad civitatem Segoviensem in altiori noctis silentio translatum fuit, ibique nunc reperitur, et in magna veneratione habetur. Cum autem sicut eadem expositio subjungebat, populus ægre ferat quod corpus dicti fratris Joannis sic ex dicto oppido substractum fuisset, et nobis humiliter supplicari fecerint ut opportune providere de benignitate apostolica dignaremur : Nos justis eorum petitionibus, ut par est, benigne annuentes, de venerabilium fratrum nostrorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium, super negotiis Episcoporum et Regularium Præpositorum consilio, vobis per præsen-

tes committimus et mandamus ut venerabilem fratrem Episcopum Segoviensem, ac dilectos filios Superiores prædicti ordinis et quoscumque alios, ad quos spectat vel spectabit, nomine et auctoritate nostris, primum moneatis et requiratis, et si requisitioni et monitioni hujusmodi non paruerint, eis in virtute sanctæ obedientiæ, ac sub indignatione nostræ et interdictione ingressus Ecclesiæ, quoad Episcopum, necnon excommunicatione et aliis censuris et pœnis ecclesiasticis, per vos etiam sæpius aggravandis, quoad alios inferiores, eadem auctoritate nostra mandetis et præcipiatis ut corpus præfati patris Joannis eidem oppido et præfato monasterio restituere non prætermittant : et nihilominus corpus præfatum ad oppidum et monasterium hujusmodi reportari, et in sepulcro ejusdem monasterii in quo antea situm erat iterum collocari secreto faciatis, eosdem Episcopum et superiores ac alios quoscumque contradictores per præfatas censuras et pœnas appellatione postposita compescendo, invocato ad hoc si opus fuerit auxilio brachii sæcularis. Non obstantibus quibusvis constitutionibus, et ordinationibus apostolicis ac præfati ordinis etiam juramento, confirmatione apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis, statutis, et consuetudinibus, cæterisque contrariis quibuscumque.

Datum Romæ apud Sanctum Marcum, sub annulo Piscatoris, die decima quinta Septembris anno millesimo quingentesimo nonagesimo sexto, Pontificatus nostri anno quinto. Locus, etc.

Décret de Béatification du Serviteur de Dieu, Jean de la Croix.

Clemens Papa X, ad perpetuam rei memoriam.

Spiritus Domini, qui triumphantem in cœlis Ecclesiam ex suis lapillis, secundum ineffabiles sapientiæ, bonitatisque suæ divitias, ædificare non cessat, præcipuorum quorumdam servorum, atque electorum suorum, quos a constitutione mundi in opus suum prædestinatos, multiformis gratiæ suæ charismatibus instruxit et exornavit, sanctitatem interdum signis atque portentis testatam facit; ut quibus immarcessibilis gloriæ corona in cœlis a justo judice donata est, debitæ quoque venerationis cultus in terris impendatur.

1. Inter hos cum multipliciter claruerit servus Dei Joannes de Cruce, primus Religionis Fratrum B. Mariæ de Monte Carmelo Excalceatorum nuncupatorum professor, qui Sanctissimæ Virginis Teresiæ ejusdem Religionis institutricis vestigiis studiose insistens, et præclaros retulit de carne in carne triumphos, et non solum sociis suis magisterio exemploque summa cum laude præfuit, sed etiam Ecclesiam universam spiritualium aromatum, quibus eum divina benignitas largiter imbuerat, odore perfudit; dignum arbitramur et congruum ut, Apostolicæ servitutis Nostræ ministerio quod nos, meritis licet et viribus longe impares, gerere voluit Divina dignatio, illius honori ad gloriam Omnipotentis Dei, ad decus Catholicæ Ecclesiæ, fideliumque ædificationem opportune consulatur.

2. Cum, itaque summa maturitate, diligentiaque discussis, atque perpensis, per Congregationem Venerabilium fratrum Nostrorum, S. R. E. Cardinalium Sacris

Ritibus præpositorum, processibus, de Apostolicæ Sedis licentia confectis super vita, sanctitate, et virtutibus tam theologicis quam moralibus in gradu heroico, quibus præfatus Dei servus Joannes de Cruce multipliciter claruisse, necnon miraculis quæ ad ejus intercessionem, ac manifestandam mundo illius sanctitatem, a Deo patrata fuisse afferebantur eadem Congregatio, auditis etiam Consultorum suffragiis, coram Nobis constituta unanimiter censuerit, posse quamcumque Nobis videretur ad solemnem ejusdem servi Dei canonisationem tuto deveniri, interim vero indulgeri ut in toto terrarum orbe Beatus nuncupetur.

3. Hinc est quod Nos, piis atque enixis charissimi in Christo Filii Nostri Caroli Hispaniarum Regis Catholici, ac charissimæ in Christo Filiæ Nostræ Mariannæ earumdem Hispaniarum Reginæ Catholicæ Viduæ ejus Genitricis, necnon totius Congregationis Hispanicæ Fratrum Excalceatorum Ordinis B. Mariæ de Monte Carmelo supplicationibus, Nobis super hoc humiliter porrectis, benigne inclinati, de præfatorum Cardinalium consilio et unanimi assensu, auctoritate Apostolica tenore præsentium indulgemus, ut memoratus Dei servus Joannes de Cruce in posterum Beati nomine nuncupetur, ejusque Corpus et reliquiæ venerationi fidelium (non autem in Processionibus circumferenda) exponantur. Imagines quoque radiis seu splendoribus exornentur, ac de eo quotannis die anniversario felicis ejus obitus recitetur Officium, et Missa celebretur de Confessore non Pontifice, juxta Rubricas Breviarii, et Missalis Romani.

4. Porro recitationem Officii, et Missæ celebrationem hujusmodi fieri concedimus in locis dumtaxat infra scriptis, videlicet, in loco de Hontiveros, ubi dictus servus Dei natus est, in loco de Ubeda, in quo spiritum Creatori reddidit, et in civitate Segoviensi, ubi Vene-

rabile ejus Corpus requiescit, ab omnibus utriusque sexus Christifidelibus, tam sæcularibus quam Regularibus, qui ad horas canonicas tenentur, ac in tota Religione præfata Carmelitarum Excalceatorum, universoque Ordine supradicto B. Mariæ de Monte Carmelo tam Fratrum quam Monialium, et quantum ad Missas attinet etiam a Sacerdotibus ad Ecclesias Religionis et Ordinis hujusmodi respective confluentibus.

5. Propterea primo dumtaxat anno a datis hisce Litteris, et quoad Indias a die quo eædem Litteræ illuc pervenerint, inchoando, in Ecclesiis Locorum, ac Civitatis, Religionis et Ordinis præfatorum respective solemnia Beatificationis ejusdem Servi Dei cum Officio et Missa sub ritu duplici majori, die ab Ordinariis respective constituta, et intra sex menses promulganda, postquam tamen in Basilica Principis Apostolorum de Urbe celebrata fuerint eadem solemnia, quam ad rem diem 21 Aprilis proxime futuri assignamus, pariter celebrandi facimus potestatem.

6. Non obstantibus Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis, ac Decretis de non cultu editis, cæterisque contrariis quibuscumque.

7. Volumus autem ut earumdem præsentium Litterarum transumptis, seu exemplis etiam impressis, manu Secretarii prædictæ Congregationis Cardinalium subscriptis, et sigillo Præfecti ejusdem Congregationis munitis, eadem prorsus fides ab omnibus et ubique, tam in judicio quam extra illud habeatur, quæ ipsis præsentibus haberetur, si forent exhibitæ vel ostensæ.

Datum Romæ apud S. Mariam Majorem, sub annulo Piscatoris, die 25 Januarii 1675, Pontificatus Nostri anno quinto. J. G. Slusius.

Registrat. in Secretar. Brevium in lib. V, diversorum, fol. 299.

BULLE DE CANONISATION
DU BIENHEUREUX JEAN DE LA CROIX.

Benedictus episcopus, servus servorum Dei, ad futuram rei memoriam.

Pia Mater Ecclesia præcipuis universalis honorificentiæ præconiis illos ornare decernit, qui olim sanctissimis disciplinis et moribus eam illustrantes, divini nominis gloriam, et Deo famulantium numerum dictis et factis augere, perque viam salutis ducere summa cura studuerunt. Hujus modi Virum Christianis virtutibus, cœlesti doctrina, jugi pœnitentia, multisque signis probatum, Ecclesiæ Catholicæ dedit ea pars Hispaniæ Tarraconensis, cui Castellæ veteris nomen est, nosque illum hac die, in honorem Beati Joannis Apostoli et Evangelistæ Deo sacra, Sanctorum Confessorum non Pontificum Canoni, solemni Sanctæ Romanæ Ecclesiæ ceremonia adnumerare decrevimus.

1. Is est Beatus Joannes a Cruce, Ordinis Fratrum Beatæ Mariæ Virginis a Monte Carmelo, qui Excalceati appellantur, primus Professor et Parens, qui anno Christi Domini MDXLII, ex perhonesta Jepesia familia ortus est in oppido, quod dicitur Fons Tiberii in Episcopatu Abulensi. A primis annis egregiæ animi dotes in eo, pie christianeque educato, plurimum emicue-

runt ; quamque dilectus et carus esset Deiparæ Virgini in cujus patrocinium confugerat, inde patuit, quod aquam e puteo hausturus, in illum prolapsus, patronæ manu sublatus, incolumis prodiit. Adolescens, eximiæ pietatis ductu Metymnæ campi Hospitalem domum ingressus, ægrotantium et pauperum famulatui se addixit, maxima charitate diu noctuque languentibus assidens, nec modo spiritualia, sed ne vilissima quidem officia in iis juvandis obire detrectans ; unde factum ut cæteri in nosocomio christiana Joannis arte demiranti, ægrotorum corporibus animisque curandis certatim ejus exemplo alacrem, et sollicitam operam darent. Quidquid interim tam pio ministerio supererat, præclarus juvenis assiduis precibus, vigiliis, lacrymis, et Dominicæ Passioni religiosissimo animo recolendæ impendebat : quæ tandem ipsi ad Fratrum Ordinis Beatæ Mariæ Virginis a Monte Carmelo institutum ineundum, jucundissimam viam aperuerunt. Hoc ita amplexus est ut vota emissa, purioris disciplinæ studio, accurate observaret, ad primitivi ordinis norma se omnino conformans, nec nisi cum timore et tremore, ac jussu majorum, ob summam rei divinæ præstantiam, ad sacratissimum Presbyteratus gradum evectus.

2. Quum vero Dei virgo Teresa, quæ postea, excelsis ejus virtutibus signisque flagitantibus, per felicis memoriæ Antecessorem nostrum Gregorium Papam XV, in sanctarum Virginum Canonem relata est, inter Sorores jam dicti Ordinis Beatæ Mariæ Virginis a Monte Carmelo, primævi instituti regulam felici exitu restituisset, idemque pro Fratribus ejusdem Familiæ animo volutaret, Dei ancillæ magni operis comes Joannes a Cruce, strictioris disciplinæ promovendæ ardore vehementer accensus, plane cœlitus datus est. Quare tantæ rei negotio inter sacram virginem et Dei famulum agi-

tato, Ordo Fratrum Carmelitarum communi omnium bonorum plausu, licet fremente humani generis hoste, mirifice instauratus, et per universam Europam non sine ingenti Dei gloria diffusus est, plurimis, Teresæ virginis cura, per totam Hispania erectis atque optime institutis cœnobiis, quæ ipse, nullis vitæ incommodis et periculis territus, singula perlustravit.

3 Ubi vero admiranda innocentia, assidua rerum divinarum contemplatione, asperrimo vitæ rigore summisque virtutibus inclytus, suorum corda in perfecto Dei cultu undequaque firmaverat, diro morbo, et in crure quinque plagis sanie manantibus, patientissime toleratis, totus in Deo, quem semper in corde atque ore habuerat, fixus. Sanctissimis Ecclesiæ sacramentis summa fide et religione susceptis, inter sodalium collacrymantium amplexus, Davidici Psalmi versiculo : In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum, piissime pronuntiato, die et hora a se prædictis, in Ubedæ cœnobio, decimo nono Kal. Januarias anno salutis 1591, ætatis 49, vitæ cœnobiticæ 29, purissimam efflavit animam vir, Deo percharus, dæmoni formidatus, animi lenitate, constantia in adversis, miraculorum ac prophetiæ dono per totam Hispaniam illustris, inque Mysticæ Theologiæ arcanis scripto explicandis, æque ac Teresa, divinitus instructus, quam, Decreto S. R. C. nondum Beatis adnumeratum, ipse sodali suo inter Sanctas Dei Virgines, eo superstite, referendam prænuntiavit.

4. Ad servi Dei exuvias, quasi odore perfusas, et postea corruptionis expertes, eumdem veluti placido somno sopitum referentes populi eas osculantis multitudo copiosa turmatim confluxit vestium et ipsius etiam corpusculi particulas, venerationis instinctu, auferre conata. Tanti viri quem Teresa ut sanctum suspexerat, Sanctique elogio compluries ornaverat, virtutum et pro-

digiorum fama in dies percrebescente, gesta ejus maturo judicio venerabilium fratrum S. R.E. Cardinalium, sedente piæ recordationis decessore nostro Alexandro Papa VII, ad canonicos ritus discussa et probata fuerunt, unde per simili memoriæ Clementis Papæ X Apostolicas litteras, inter Beatos relatus est.

5. Novis deinde miraculis, post solemnem Beatificationem, ob ejus merita a Deo patratis, jussu Dei Servi Innocentii Papæ XI undique conquisitis, et coram nobis ipsis per Venerabiles Fratres nostros in examen adductis, ac veteris disciplinæ et Majorum Constitutionibus respondere per omnia compertis, inque tribus Consistoriis et plenario conventu eorumdem Venerabilium Fratrum nostrorum S. R. E. Cardinalium, atque etiam Patriarcharum, Archiepiscoporum, Episcoporum nobiscum in Urbe præsentium conventu, rite perpensis, unanimi eorumdem sententia, per Sedis Apostolicæ Notarios coram nobis excepta, Regumque ac Principum Christianorum, atque ipsius Ordinis Fratrum Excalceatorum Beatæ Mariæ Virginis a Monte Carmelo, enixis precibus, pro Beato Joanne a Cruce in sanctorum Confessorum non Pontificum Canonem referendo, Apostolicæ Sedi porrectis post tantæ rei perficiendæ solemnem diem indictam, perque orationes, jejunia, et eleemosynas Omnipotentis Dei opem ferventissime imploratam, demum universis, quæ ex Antecessorum nostrorum Romanorum Pontificum Constitutionibus, et S. R. E. disciplina agenda erant, omni religione peractis, hac ipsa die in honorem Beati Joannis Apostoli et Evangelistæ Deo Sacra, una cum iisdem Venerabilibus Fratribus nostris Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalibus, Patriarchis, Archiepiscopis et Episcopis, ac utriusque Cleri et populi frequentia, in Sacrosanctam Basilicam Principis Apostolorum Deo supplicantes

convenimus, ubi semel, iterum et tertio, pro Viro Dei in Sanctorum Confessorum non Pontificum Canonem referendo, precibus repetitis per Venerabilem Fratrem nostrum Laurentium Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Episcopum Cardinalem Tusculanum, Corsinum nuncupatum, post decantatas orationes, et Spiritus Sancti gratiam humillime invocatam, ad honorem sanctæ et individuæ Trinitatis, Fidei Catholicæ exaltationem, et christiani nominis incrementum, auctoritate Omnipotentis Dei Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, et Beatorum Apostolorum Petri et Pauli, ac nostra, de eorumdem Venerabilium Fratrum nostrorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium, Patriarcharum, Archiepiscoporum, et Episcoporum, nobiscum in plenario conventu Basilicæ Vaticanæ præsentium, consilio et unanimi consensu, Beatum JOANNEM A CRUCE Hispanum ex Ordine Fratrum Excalceatorum Beatæ Mariæ Virginis a Monte Carmelo, de cujus sanctitate, fidei sinceritate, et cæterarum virtutum et miraculorum excellentia plene constabat et constat, una cum Beatis perinde Confessoribus non Pontificibus, Peregrino a Foro-Livii, Ordinis Fratrum Servorum Beatæ Mariæ Virginis, et Francisco Solano, Ordinis Fratrum Minorum qui a regulari Observantia nuncupantur, Sanctum esse definimus, decernimus et adscribimus, eumdemque per universos Christi fideles, tanquam vere sanctum, honorari mandavimus et mandamus, statuentes ut ab universa Ecclesia in ejus honorem ædes sacræ et altaria, in quibus incruentum sacrificium Deo offeratur, ædificari et consecrari, quotannis XIX Kal. Januarias, quo die ad cœlestem patriam evolavit, ejus natalis ut sancti Confessoris non Pontificis, festa solemnia celebrari possint.

6. Insuper eadem auctoritate omnibus Christifideli-

bus vere pœnitentibus, et confessis, qui ejusdem diei natalis festo, in memoriam Beati JOANNIS A CRUCE, quotannis ad sacras ejus exuvias venerandas accesserint, annum et quadragenam ; iis vero qui in Octava ejusdem festi, quadraginta dies de injunctis seu quomodolibet eis debitis pœnitentiis, misericorditer in Domino relaxavimus et relaxamus.

7. Postremo gratiis Deo actis, quod Ecclesiam suam insigni hoc novoque lumine illustrare voluisset, cantata in honorem Sanctorum JOANNIS A CRUCE, Peregrini a Foro-Livii et Francisci Solani, oratione solemni, in ara maxima supra Confessionem Principis Apostolorum sacrosanctum Missæ sacrificium celebravimus, cum ejusdem Confessoris non Pontificis et cæterorum commemoratione, omnibusque Christifidelibus tunc præsentibus plenariam omnium peccatorum indulgentiam concessimus.

8. Decet igitur ut, pro tam peculiari magnoque beneficio cœlitus nobis concesso, omnes benedicamus et glorificemus Deum Patrem, bonorum omnium auctorem, cui est honor et gloria in sæcula, assiduis precibus ab eo flagitantes ut, per intercessionem electi sui JOANNIS A CRUCE, indignationem suam a nostris peccatis avertens, ostendat nobis faciem misericordiæ suæ, immittatque timorem sui super gentes quæ non cognoverunt eum, ut tandem cognoscant quia non est alius Deus, nisi Deus noster.

9. Cæterum quia difficile foret præsentes nostras litteras ad singula loca, ad quæ opus esset, adferri, volumus ut earum exemplis, etiam impressis, manu publici notarii subscriptis, et sigillo alicujus personæ in dignitate Ecclesiastica constitutæ munitis, eadem ubique fides habeatur, quæ ipsis præsentibus haberetur, si essent exhibitæ vel ostensæ.

10. Nulli ergo omnino hominum liceat hanc paginam nostræ definitionis, Decreti, adscriptionis, relationis, mandati, Statuti, relaxationis, et voluntatis infringere, vel ei temerario ausu contra ire.

Si quis autem hoc attentare præsumpserit, indignationem Omnipotentis Dei, ac Beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus, se noverit incursurum.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis Dominicæ millesimo septingentesimo vigesimo sexto, VI Kal. Januarias, Pontificatus nostri anno tertio.

Ego Benedictus, Catholicæ Ecclesiæ Episcopus.

Ego Franciscus Episcopus Ostiensis, Card. Barberinus.

Ego Petrus Episcopus Sabinensis, Cardinalis Otthobonus S. R. E. Vice-Cancellarius.

Ego Laurentius Episcopus Tusculanus, Cardinalis Corsinus.

Ego Joseph Renatus Tituli Sancti Laurentii in Lucina, Presbyter Cardinalis Imperialis.

Ego Philippus Antonius Tituli Sanctæ Praxedis, Presbyter Cardinalis Gualterius.

Ego Annibal Tituli Sancti Clementis, Presbyter Cardinalis Albanus S. R. E. Camerarius.

Ego Ludovicus Tituli Sancti Silvestri in Capite, Presbyter Cardinalis Picus de Mirandula.

Ego Joannes Antonius Tituli Sancti Calixti, Presbyter Cardinalis de Via.

Ego Antonius Felix Tituli Sanctæ Balbinæ, Presbyter Cardinalis Zondadarius.

Ego Petrus Marcellinus Tituli Sancti Joannis ante Portam Latinam, Presbyter Cardinalis Corradinus.

Ego Curtius Tituli Sancti Eustachii, Presbyter Cardinalis Origus.

Ego Melchior Tituli Sanctæ Mariæ Angelorum, Presbyter Cardinalis de Polignac.

Ego Nicolaus Tituli Sanctorum Nerei et Achillei, Presbyter Cardinalis Spinula.

Ego Georgius Tituli Sanctæ Agnetis, Presbyter Cardinalis Spinula.

Ego Cornelius Tituli Sancti Hieronymi Illyricorum, Presbyter Cardinalis Bentivolus de Aragonia.

Ego Ludovicus Tituli Sanctæ Priscæ, Presbyter Cardinalis Belluça et Moncada.

Ego Joseph Tituli Sanctæ Susannæ, Presbyter Cardinalis Pereyra de la Cerda.

Ego Alvarus Tituli Sancti Bartholomæi in Insula, Presbyter Cardinalis Cienfuegos.

Ego Bernardus Maria Tituli Sancti Bernardi ad Thermas, Presbyter Cardinalis de Comitibus, major Pœnitentiarius.

Ego Joannes Baptista Tituli Sancti Matthæi in Merulana, Presbyter Cardinalis de Alteriis.

Ego Vincentius Tituli Sancti Onuphrii, Presbyter Cardinalis Petra.

Ego Prosper Tituli Sancti Chrysogoni, Presbyter Cardinalis Marifuscus.

Ego Nicolaus Tituli Sanctæ Mariæ in Dominica, Presbyter Cardinalis Coscia.

Ego Nicolaus Maria, S. R. E. Presbyter Cardinalis Lercarius.

Ego Frater Laurentius, S. R. E. Presbyter Cardinalis Cozza.

Ego Benedictus Sanctæ Mariæ in Via Lata, Diaconus Cardinalis Pamphilius.

Ego Laurentius Sanctæ Agathæ ad Montes, Diaconus Cardinalis de Alteriis.

Ego Carolus Sancti Angeli in Foro Piscium, Diaconus Cardinalis Columna.

Ego Julius Sancti Hadriani, Diaconus Cardinalis Alberonus.

Ego Alexander Sanctæ Mariæ in Cosmedin, Diaconus Cardinalis Albanus.

Ego Alexander Sanctæ Mariæ de Scala, Diaconus Cardinalis Falconerius.

Ego Nicolaus Sanctæ Mariæ ad Martyres, Diaconus Cardinalis Judice.

P. Card. Prodatarius.

P. D. Card. Oliverio.

C. Archiepiscopus Emissenus.

Visa

De Curia J. Archiepiscopus Ancyranus,

L. MARTTINETUS.

Registrata in secretaria Brevium.

SUMMARIUM.

Conceditur et approbatur, sub ritu duplici majori, Officium proprium cum Missa Translationis S. JOANNIS A CRUCE, pro utraque Congregatione Carmelitarum Excalceatorum.

Porrectis ad instantiam P. Fr. Nicolai a Jesu Maria, Ordinis Carmelitarum Excalceatorum Congregationis Hispanicæ Procuratoris Generalis, et P. Fr. Rinaldi Mariæ a S. Joseph, Congregationis Italicæ ejusdem Ordinis Procuratoris Generalis, humillimis precibus, quibus pro opportuna approbatione et concessione Officii et Missæ, Translationis Sancti Joannis a Cruce dicti Ordinis Primi Professoris et Parentis, supplicatum fuit, illisque per Rmum. D. Cardinalem Guadagni Ponentem in Sacra Rituum Congregatione relatis, Sacra eadem Congregatio supra scriptas Orationem et lectiones secundi Nocturni, ab ipso Emo. Ponente mature examinatas, atque relatas approbavit, et singulis annis pro die anniversario Translationis prædicti S. Joannis a Cruce in universo præfato Ordine, utriusque Congregationis ab omnibus Religiosis utriusque sexus, qui ad Horas canonicas tenentur, sub Ritu duplici majori, servatis tamen Rubricis in Officio et Missa, recitari posse censuit, si Sanctissimo Domino nostro visum fuerit.

Die 26 novembris 1735.

Factaque deinde per me secretarium de prædictis Sanctissimo Domino nostro relatione, Sanctitas Sua benigne annuit. Die 1 decembris ejusdem anni 1735

A. F. Card. ZONDADARI, Pro-Præf.

Loco ✠ Sigilli.

Z. Patriarch. HIEROSOLYM. S. R. C. secret.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

DÉDICACE. . . . . V.
APPROBATION. . . . . VII.
BÉNÉDICTION DE N. S. PÈRE LE PAPE. . . . . IX.
AVERTISSEMENT. . . . . XI.
ÉLOGES DU BIENHEUREUX PÈRE. XVII

ABRÉGÉ DE LA VIE DU B. P. SAINT JEAN DE LA CROIX.

AVANT-PROPOS. 1
CHAPITRE Ier. — Naissance de notre Bienheureux Père. — Sa famille. — Sa pieuse éducation. — Preuves d'amour dont la Sainte Vierge le favorise dès sa première enfance. . 9
CHAP. II. — Le démon déclare la guerre au saint Enfant.— Religieuse fermeté avec laquelle Jean triomphe de l'ennemi. — Sa dévotion à servir la messe. —Son entrée à l'hôpital de Medina del Campo, en 1551. — Nouvelle faveur de la Très Sainte Vierge. 19
CHAP. III. — Sa charité pour les malades. — Ses études. — Son application continuelle à l'oraison et sa ferveur dans les austérités de la pénitence. — Il se propose pour modèle dans ses œuvres Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Sa dévotion pour la Sainte Vierge. 28
CHAP. IV. — Consolations qu'il reçoit du Seigneur. — Preuves de son aptitude à devenir un modèle de perfection.—Il lui est révélé qu'il doit travailler à la réforme du Carmel. — Il prend l'habit de Notre-Dame du Carmel en 1563. — Il prend le nom de Frère Jean de Saint-Mathias. . 36
CHAP. V. — Exercices et ferveur du Bienheureux Père pendant son noviciat.—Zèle et sainte prudence dont il donne des preuves n'étant encore que novice. — Il fait profession dans le couvent de Medina del Campo, en 1564. —

Pages.

Soumis aux exercices de l'Observance, il pratique dans toute sa rigueur la règle primitive. 45

CHAP. VI. — Il étudie la théologie à Salamanque, en 1564. — Austérités auxquelles il condamnait son corps. — Il refuse la dignité sacerdotale, et l'accepte ensuite par obéissance, en 1567. — Il est confirmé en grâce en célébrant sa première messe. 52

CHAP. VII. — Motifs du Bienheureux Père pour passer à la Chartreuse. — Il s'offre à commencer la Réforme. — Notre sainte Mère lui enseigne la pratique de la règle réformée. — Il prépare à Durvelo la maison destinée à la Réforme. 61

CHAP. VIII. — Le Bienheureux Père renouvelle sa profession à Durvelo, en 1568. — Il change son nom de Jean de Saint-Mathias en celui de Jean de la Croix. — Il prêche dans les environs de son couvent. — Il instruit les premiers novices de la Réforme. — Le couvent de Durvelo est transféré d'abord à Mancera, en 1570, et ensuite à Pastrana. — Il passe au collège d'Alcala, en 1571. —Il devient confesseur de l'Incarnation d'Avila, en 1572. 75

CHAP. IX. — Le Seigneur accorde au Bienheureux Père le don des miracles. — Sa merveilleuse extase au parloir de l'Incarnation. — Apparition de Notre-Seigneur. — Pouvoir prodigieux qu'il exerce sur les démons. — Embûches qu'ils lui tendent. 86

CHAP. X. — Notre Bienheureux Père est emprisonné au couvent de Tolède, en 1577. — Châtiments rigoureux qu'il eut à souffrir pendant sa détention. — Nouvelles tribulations, visites de Notre-Seigneur et de sa Très Sainte Mère. 117

CHAP. XI. — Le Bienheureux Père sort de prison, en 1578. — Il se rend au couvent de Véas. — Admirable extase dont il y est favorisé. — Il se retire au désert du Calvaire. 135

CHAP. XII. — Le Bienheureux Père délivre un possédé. — Témoignage que lui rend notre Mère sainte Thérèse. — Il prend possession comme recteur du collège de Baeza, en 1579. — Sa dévotion à la Très Sainte Trinité. — Nouvelles extases. 153

CHAP. XIII. — Dévotion du Bienheureux Père à célébrer les mystères de la très sainte Humanité de Notre-Seigneur. — Ferveur avec laquelle il s'essayait au martyre. — Sa confiance en la divine Providence. — Sa perfection dans la pratique de toutes les vertus. . . 162

CHAP. XIV. — Le Bienheureux Père travaille à la fonda-

Pages.

tion du monastère des Carmélites réformées de Grenade, en 1582. — Il guérit une religieuse en allant à la fondation de Malaga. — Il opère d'autres guérisons miraculeuses. — Il délivre plusieurs possédés du démon. — Il démontre la fausseté d'une calomnie suscitée contre lui par le démon. 181

CHAP. XV. — Le Bienheureux Père est nommé vicaire provincial de l'Andalousie. — Son humilité et sa modestie. — Ses désirs de souffrir pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Nouveaux miracles. 191

CHAP. XVI. — Le Bienheureux Père fonde à Cordoue le couvent de Saint-Roch, en 1586. — La Sainte Vierge le sauve d'un péril imminent. — Il travaille aux fondations de Madrid, de Mancha Real et de Caravaca. — Prières qu'il adresse à Dieu. — Merveilleuse extase qu'il éprouve à Ségovie. — Son état extatique. 207

CHAP. XVII. — La mère de saint Jean de la Croix lui apparaît. — Le Bienheureux Père est favorisé du double don de prophétie et de discernement des esprits. — Il devient suspect au Chapitre général de 1591, et on le prive de toute charge. — Il apaise une furieuse tempête. — Il éteint un épouvantable incendie. — Ses œuvres spirituelles. 222

CHAP. XVIII. — La jalousie suscite des ennemis au Bienheureux Père. — Châtiment infligé à l'un d'eux par la justice de Dieu. — Le Bienheureux Père tombe malade. — Sa résignation et sa conformité à la volonté de Dieu. 246

CHAP. XIX. — La Sainte Vierge annonce au Bienheureux Père le jour de sa mort. — Il s'y prépare. — Ses dernières paroles. — Un globe de céleste lumière éclaire ses derniers instants. — Sa bienheureuse mort. . . . 256

CHAP. XX. — Portrait du Bienheureux Père. — Hommages rendus publiquement à sa sainteté. — Conversion d'un pécheur. — Empressement général pour avoir des reliques du Saint. — Humilité du bienheureux défunt. — Prodiges dont Dieu honore ses obsèques. 265

CHAP. XXI. — Translation du Saint à Madrid. — Merveilles arrivées pendant le voyage. — On l'emporte à Ségovie. — La ville d'Ubeda réclame sa restitution. — Transaction entre les deux cités, qui lui élèvent des chapelles. — Apparitions du Saint. 275

CHAP. XXII. — Miracles opérés par les reliques du Saint. — Merveilleuses apparitions qui se voient en elles. . . 283

CHAP. XXIII. — Premières informations faites pour la ca-

Pages.

nonisation du Bienheureux Père, en 1616. — Miracles qui les accompagnent. — Reprise des informations, en 1627. — Le Pape fait publier le décret de béatification, en 1674. — Nouveau miracle qui signale cette solennité. 298

LETTRE I. A la Mère Catherine de Jésus. 307
LETTRE II. Aux religieuses de Véas. 309
LETTRE III. Aux mêmes 312
LETTRE IV. A la Mère Eléonore Baptiste. 316
LETTRE V. A la Mère Anne de Saint-Albert. . . . 317
LETTRE VI. A la même. 319
LETTRE VII. A la même. 320
LETTRE VIII. Au Père Ambroise Mariano de Saint-Benoît. 323
LETTRE IX. A une demoiselle de Madrid. 325
LETTRE X. A un religieux. 328
LETTRE XI. A la Mère Éléonore de Saint-Gabriel. . 335
LETTRE XII. A la Mère Marie de Jésus. 337
LETTRE XIII. A la Mère Magdeleine du Saint-Esprit. . 340
LETTRE XIV. A une dame de Grenade. 342
LETTRE XV. A la Mère Marie de Jésus. 346
LETTRE XVI. A la Mère Anne de Jésus. 349
LETTRE XVII. A la Mère Marie de l'Incarnation. . . . 352
LETTRE XVIII. A Madame Anna de Peñalosa. 353
CENSURE ET JUGEMENT DU BIENHEUREUX PÈRE. . . . 355
INSTRUCTIONS ET PRÉCAUTIONS SPIRITUELLES. . . . 361
MAXIMES ET AVIS SPIRITUELS. 377
De l'imitation de Jésus-Christ. 379
Vertus théologales 382
De la foi. 383
De l'espérance. 389
De la crainte de Dieu. 392
De la charité. 394
De la paix. 405
De l'amour du prochain. 408
Inclinations désordonnées 411
De la prudence. 419
Des Anges. 421
Du Directeur spirituel. 424
De la vertu de religion et de l'oraison. 429
De l'obéissance. 446

Pages.
De la force et de la patience 449
De la modestie. 453
Du silence 455
De l'humilité. 458
Orgueil et vanité. 463
De la pauvreté volontaire. 465
De l'amour des richesses. 467
De la pauvreté d'esprit. 469
Prière. 475
Poésies dévotes. 481
Appendice. . . . . I*

TABLE DES TEXTES

DE LA SAINTE ÉCRITURE ET DES SAINTS PÈRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Cap.	℣.	GENESIS.	Pag.
XIX.	26.	Respiciensque uxor ejus post se.	366
XXX.	1.	Da mihi liberos, alioquin moriar.	62
XXXII.	24.	Luctabatur cum eo usque mane.	64
		EXODUS.	
II.	14.	Quis te constituit principem.	45
XIV.	11.	Et dixerunt ad Moysen.	137
XIV.	20.	Et erat nubes tenebrosa.	485
XXV.	40.	Inspice et fac secundum exemplar. . . .	379
XXVII.	1.	Facies altare de lignis Sethim.	459
		LEVITICUS.	
II.	13.	Quidquid obtuleris sacrificii.	419
		DEUTERONOMIUM.	
VI.	5.	Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.	394
XXXII.	15.	Incrassatus est dilectus et recalcitravit. .	467
		LIBER PRIMUS REGUM	
II.	17.	Erat peccatum puerorum grande nimis coram Domino.	23
XV.	22.	Melior est enim obedientia quam victimæ.	369, 443
XVI.	23.	David tollebat citharam.	144
		LIBER QUARTUS REGUM.	
II.	11.	Et ascendit Elias per turbinem in cœlum. .	90
III.	15.	Nunc autem adducite mihi psaltem. .	144

Cap.	℣.		Pag.
VIII.	33.	Dicitur Ner genuit Cis.	6

LIBER SECUNDUS PARALIPOMENON.

XXI.	20.	Credite in Domino Deo vestro.	411

TOBIAS.

I.	4.	Cum esset junior omnibus in tribu Nephthali.	37
IV.	14.	Superbiam numquam in tuo sensu. . . .	463

JOB.

II.	8.	Testa saniem radebat in sterquilinio. . .	254
XXX.	21.	Mutatus es mihi in crudelem.	104

PSALMI.

XVI.	15.	Satiabor cum apparuerit gloria tua. . .	253
XVIII.	1.	Cœli enarrant gloriam Dei.	406
XXVI.	20.	Expecta Dominum, viriliter age.	419
XXX.	6.	In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.	264
XXX.	16.	In manibus tuis sortes meæ.	49
LIV.	23.	Jacta super Dominum curam tuam. . . .	347
LVII.	5.	Sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas.	259
LXI.	11.	Divitiæ si affluant nolite cor apponere. .	465
LXIII.	8	Accedit homo ad cor altum.	310
LXVIII.	27.	Quem tu percussisti persecuti sunt. . . .	249
LXXX.	11.	Dilata os tuum et implebo illud. . . .	310,353
LXXXIII.	11.	Elegi abjectus esse in domo Dei mei. . .	47
XC.	11.	Angelis suis Deus mandavit de te. . . .	421
CXV.	15.	Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.	251
CXVIII.	37.	Averte oculos meos ne videant vanitatem.	453
CXVIII.	71.	Bonum mihi quia humiliasti me.	356
CXVIII.	165.	Pax multa diligentibus legem tuam. . .	405
CXIX.	5.	Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est.	260
CXXIX.	1.	Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi. .	257
CXXXI.	4.	Hæc requies mea in sæculum sæculi. . .	248
CXXXVIII.	17.	Nimis honorificati sunt amici tui Deus. .	271
CXLIV.	18.	Prope est Dominicus omnibus.	433

PROVERBIA.

Cap.	℣.		Pag.
VIII.	31.	Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. . .	310
VIII.	34.	Beatus homo qui audit me.	431
VIII.	3.	Qui autem inconsideratus est.	455
XV.	27.	Per timorem autem Domini.	355
XVI.	20.	Qui sperat in Domino beatus est. . . .	389
XVII.	27.	Qui moderatur sermones suos.	455
XVIII.	12.	Cor hominis, antequam glorificetur, humiliatur.	356

ECCLESIASTES.

IV.	12.	Funiculus triplex difficile rumpitur. . .	382

CANTICUM.

I.	5.	Filii matris meæ pugnaverunt contra me. .	118
III.	5.	Adjuro vos filiæ Jerusalem.	443

SAPIENTIA.

VIII.	21.	Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens.	113

ECCLESIASTICUS.

V.	5.	De propitiato peccato noli esse sine metu. .	392
VI.	6.	Consiliarius sit tibi unus de mille. . . .	424
XVII.	22.	Precare ante faciem Domini.	440
XXXVIII.	9.	Filii, in tua infirmitate ne despicias teipsum.	429

ISAIAS.

LV.	1.	Omnes sitientes venite ad aquas.	334
LXVI.	2.	Ad quem autem respiciam.	458

OSEAS.

II.	14.	Ducam eam in solitudinem.	438
II.	20.	Sponsabo te mihi in fide.	383

S. MATTHÆUS.

V.	3.	Beati pauperes spiritu.	469
V.	9.	Beati pacifici quoniam filii Dei vocabuntur.	405
VI.	6.	Tu autem cum oraveris intra in cubiculum tuum.	438
VI.	33.	Quærite primum regnum Dei. . . .	347,365
VI.	34.	Nolite ergo solliciti esse.	347
IX.	4.	Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris. .	225

Cap.	℣.		Pag.
X.	28.	Timete eum qui potest et animam.	392
XI.	29.	Discite a me quia mitis sum.	458
XII.	36.	Omne verbum otiosum.	455
XIII.	46.	Inventa autem una pretiosa margarita. . .	64
XVIII.	10.	Angeli eorum in cœlis.	424
XIX.	19.	Diliges proximum tuum sicut teipsum. . .	408
XXI.	22.	Omnia quæcumque petieritis in oratione. . .	433
XXVI.	41.	Vigilate et orate.	429
XXVI.	51.	Extendens manum, exemit gladium suum. .	45

S. MARCUS.

XVI.	18.	Super ægros manus imponent.	184

S. LUCAS.

I.	53.	Esurientes implevit bonis.	465
I.	66.	Quis putes puer iste erit.	27
IV.	24.	Nemo propheta acceptus est in patria sua. .	272
X.	16.	Qui vos odit me odit.	424

S. JOANNES.

IV.	34.	Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus. .	78
V.	44.	Quomodo vos potestis credere.	411
X.	9.	Ego sum ostium	379
XIV.	13.	Quodcumque petieritis Patrem.	431

ACTUS APOSTOLORUM.

I.	26.	Et dederunt sortes eis.	42
IX.	1.	Saulus autem adhuc spirans minarum. . .	46
XII.	11.	Nunc scio vere quia misit Dominus. . . .	136

EPISTOLA AD ROMANOS.

I.	20.	Invisibilia enim ipsius a creatura mundi. .	436
VIII.	35.	Quis ergo nos separabit a charitate Christi.	126

I. AD CORINTHIOS.

XIII.	13.	Nunc autem manent fides, spes, charitas. .	382

II. AD CORINTHIOS.

X.	18.	Non enim qui seipsum commendat. . . .	463

AD GALATAS.

VI.	2.	Alter alterius onera portate.	403
VI.	17.	Ego enim stigmata Domini mei Jesu. . . .	123

AD PHILIPPENSES.

Cap.	℣.		Pag.
IV.	4.	Gaudete in Domino semper.	453
V.	6.	Nihil solliciti sitis.	446

AD COLOSSENSES.

III. 14. Super omnia autem hæc, charitatem habete. 394

I. AD THESSALONICENSES.

V. 8. Nos autem, qui diei sumus, sobrii sumus. . . 339

I. AD TIMOTHEUM.

VI. 9. Qui volunt divites fieri. 467

AD HEBRÆOS.

X. 36. Patientia vobis necessaria est. 449
XI. 6. Sine fide impossibile est placere Deo. . . 383
XIII. 17. Obedite præpositis vestris. 446

EPISTOLA S. JACOBI.

I. 26. Si quis autem putat se religiosum esse. . . 367

I. S. PETRI.

IV. 7. Omnium finis appropinquavit. 419

S. AUGUSTINUS.

Lib. XXII, cap. 70. Animæ virtutis capaces ac fertiles. 38

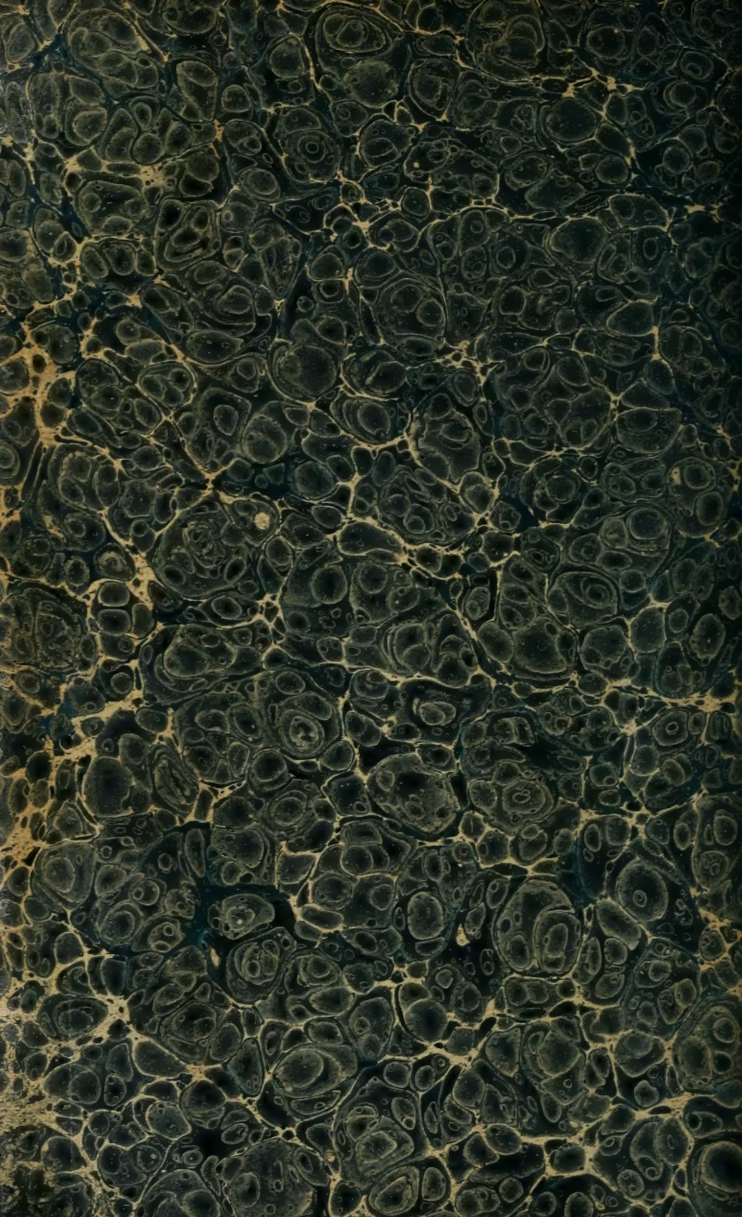
S. BERNARDUS.

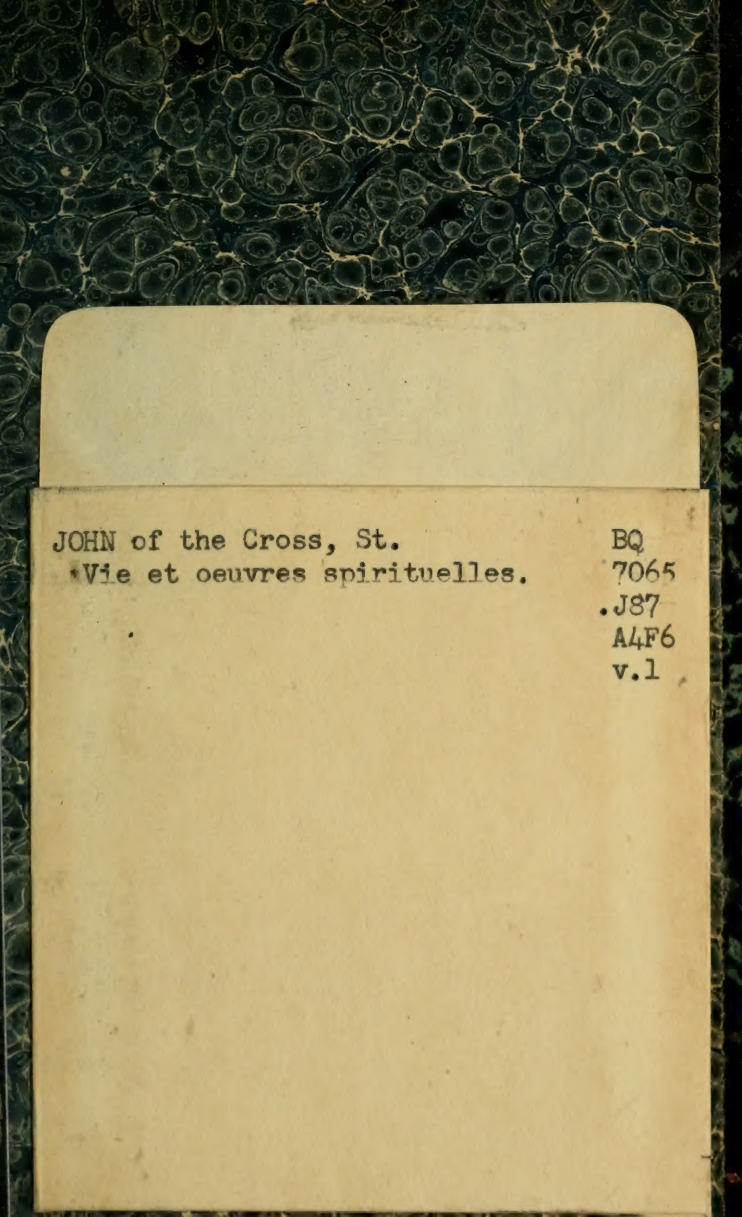
Lib. III. in die S. Andreæ sermo II. Obsecro, fratres, homo est qui loquitur hæc. 145

S. THOMAS AQUINATIS.

I. p. q. 113, art. 3 ad 1. Est probabile quod majores angeli deputentur. 20

POITIERS. — TYPOGRAPHIE OUDIN ET C[ie].




JOHN of the Cross, St.
Vie et oeuvres spirituelles.

BQ
7065
.J87
A4F6
v.1

